



ABRIR TOME 2

André Bénit

La guerre civile espagnole dans la littérature belge;
Paul Nothomb: histoire, romans et mythe.

Tome 3

Chapitre V: Paul Nothomb (suite et fin).

Conclusions générales.

Bibliographie générale.

Directeur: Dr Javier del Prado Biezma.

Universidad Complutense de Madrid.

Facultad de Filología.

Departamento de Filología Francesa.

Année 1996

IV. LA RANÇON : une singulière évocation autobiographico-imaginaire de l'épisode espagnol.

En 1952, sous "le pseudonyme stendhalien"¹²⁷ de Julien Segnaire, Paul Nothomb publie un troisième roman au titre aussi intrigant que les deux précédents: *La Rançon*¹²⁸. Le cadre spatio-temporel en est le même que celui de *L'Espoir* de Malraux: la guerre civile espagnole, de l'été 1936 au début de l'année 1937. Mais si les deux anciens d'Espagne, pour écrire leur récit, se sont servis d'un matériau historique identique, se sont inspirés d'une expérience vécue côte à côte, leurs romans se révèlent profondément distincts tant par la forme que par le fond. Niant l'émotion positive émanant de *L'Espoir*, le terme "rançon" plonge aussitôt le lecteur au coeur du malaise: rapt, captivité, manque de liberté, impossibilité de communiquer, injustice, dette, rachat,... telles en sont quelques-unes des connotations possibles. L'époque à laquelle ces deux oeuvres furent conçues justifie-t-elle, à elle seule, la différence de perspective?

Rappelons que *L'Espoir*, sans conteste la première oeuvre de résonance universelle sur le conflit espagnol, parut à la fin de 1937, dans le feu même des hostilités; si le terme péjoratif et réducteur de "roman de propagande"¹²⁹ qui lui fut fréquemment appliqué semble tout à fait impropre, on ne peut nier que l'intellectuel Malraux, connu et reconnu internationalement et conscient que son témoignage ne laisserait personne indifférent, concevait son récit comme une oeuvre de combat susceptible de remuer les consciences démocrates à un moment où l'Espagne républicaine était -ou semblait- encore en mesure de remporter le bras de fer qu'elle disputait avec le fléau totalitaire: le titre optimiste de l'oeuvre l'indique¹³⁰. Une bonne décennie plus tard, le propos et le

¹²⁷ J. Franck, op. cit., p.4. Dans son "Autobiographie d'une découverte", Paul Nothomb fait référence au personnage de Stendhal: "Nietzsche m'avait appris à rire des valeurs bourgeoises, c'était facile et excitant, et flattait en moi une certaine ambition vulgaire à la Julien Sorel, "progressiste" et opportuniste comme l'idéologie à laquelle j'adhérais, même quand j'avais cessé d'y croire"(p.220).

¹²⁸ Julien Segnaire, *La Rançon*, Paris, Gallimard, 1952. Les deux romans antérieurs s'intitulent *Le Délire logique* (1948) et *N'y être pour rien* (1949).

¹²⁹ Consulter R. Thornberry, op. cit., pp.146-150.

¹³⁰ "Podía, y quería, ciertamente, ser un libro de propaganda. No en el sentido más banal de la propaganda tejida con relativa distancia de la materia sobre la que se trabaja, calculando los efectos psicológicos que se van a inducir en los demás. Esta propaganda no era digna de un escritor de violencia trágica como había sido Malraux. Pero apuntaba ciertamente a ser un libro de propaganda sublimada por la voluntad, de revelación y comunicación de un complejo de pasiones, que existían en la guerra de España. [...]. *L'Espoir*, libro de propaganda, no debía tener nada en común con los relatos edificantes, como aquellos de la duquesa de Atholl" (Aldo Garosci, *Los intelectuales y la Guerra de España*, Madrid, Ediciones Júcar, 1981, p.302). "La "propaganda" verdadera, ejercida a través del libro de Malraux, consistía en exponer lúcidamente, en el marco de una novela que era un escenario didáctico, circundando a sus personajes con el prestigio de la grandeza revolucionaria

dessein de Nothomb-Segnaire devaient forcément être tout autres; notre rôle sera de les découvrir.

En relatant la lutte à mort engagée par tout un peuple contre la misère, l'oppression, l'humiliation et le fascisme international, l'écrivain français, désireux d'appréhender la situation dans sa complexité, choisit une perspective nettement plus vaste que celle de son "commissaire politique"; dans sa *Rançon*, court roman de suspense et de fiction psychologique, défini par M. Quaghebeur comme "*L'Espoir* revu et condensé"¹³¹, Segnaire se centre en effet sur les seules activités de l'escadrille pour y analyser le combat d'un homme en quête d'une dignité perdue. Indiscutablement, Atrier ne déparerait pas dans la galerie des personnages malrauciens, dominés, sans exception, par "l'expérience abrupte, dévorante, de la solitude [...]: tueurs ou mystiques, chrétiens ou athées, chefs, hommes du peuple, communistes mêmes qui la voilent à peine de quelque pudeur professionnelle, elle les hante tous, se fait toute à tous, inéluctable comme un châtiment venu du fond des âges: Tchen parmi ses assassinats, Manuel au commandement, le vainqueur désolé parmi la foule enthousiaste de sa victoire, l'aventurier contre l'humanité entière comme une meute"¹³².

La matière première sur laquelle les deux écrivains ont travaillé étant la même, c'est sans surprise que nous retrouvons dans *La Rançon* quelques-uns des thèmes et épisodes déjà présents dans *L'Espoir*.

1. Une entrée en scène dramatique.

La première apparition de l'escadrille internationale dans *L'Espoir* se fait sous le signe du drame: c'est avec plusieurs blessés à son bord qu'un appareil, retour de mission, évite de justesse de s'écraser au sol (pp.55-59). Partie remise, serait-on tenté de dire, puisque, quelques pages plus bas, le capitaine Schreiner, un des aviateurs les plus âgés de l'escadrille, loupe son atterrissage: sous les yeux

de la que había conseguido poner la impronta en los otros libros suyos, la cuestión del momento: el gran debate, es decir, las razones y los modos con los que estaban interesados en la guerra de España los hombres con ideales vivos, los intelectuales de las diversas religiones, que no habían renunciado a luchar para hacer que algunas de sus inspiraciones penetrasen en la realidad" (ibid., p.305).

¹³¹ Marc Quaghebeur, "Quand Paul Nothomb faisait d'André Malraux un personnage de roman", *André Malraux: la foi en l'homme*, Actes du colloque organisé par Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras de Coimbra e Ministério francês da Cultura, 27 a 29 de abril 1994, in *Confluências*, n°11, Novembro 1994, p.166.

¹³² Emmanuel Mounier, "André Malraux, le conquérant aveugle", *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos. L'Espoir des désespérés*, Editions du Seuil, Coll. Points-Littérature, n°3, 1953, p.22.

de Magnin et de Sibirsky, l'ancien as de l'escadrille Richthofen -il a abattu vingt-deux avions alliés au cours de la Première Guerre- fait lamentablement capoter son zinc. Déplorant la perte de ses réflexes, l'Allemand, qui n'a plus piloté depuis près de vingt ans, fuit, tel un pestiféré dont les autres s'écartent, et exige son incorporation immédiate dans les milices.

L'épisode qui ouvre la *Rançon* reprend cette péripétie mais Segnaire lui assigne une dimension hautement symbolique sur laquelle nous reviendrons ultérieurement: par la fenêtre, Atrier, flanqué d'Ivanov, observe le petit biplan d'essai qu'un pilote tente pour la troisième fois de poser. Le crash, qu'il savait inéluctable, provoque sa première colère et son premier malaise; irrité par la gaucherie incroyable du pilote, indigné par l'absurde gaspillage, le Belge maugrée en silence:

Avait-on idée d'être aussi maladroit [...]. Une "pétrolette" qui atterrissait dans un mouchoir! Et depuis quand faisait-on faire un premier essai à un inconnu sans un moniteur à la double-commande? Foutu bordel, cette escadrille! Foutue manière d'épargner les avions! (p.13).

Toutefois, lorsqu'il apprend que cet "inconnu" est un ancien de l'escadrille Richthofen, qui compte à son palmarès "six victoires homologuées", et non un "dégonflé" puisque, après cela, il a fait "deux ans de camp de concentration" (p.18), Atrier accuse le coup. Se voulant rassurant, Réaux, le commandant de l'escadrille, lui confie que le pilote n'est que légèrement blessé et qu'il pourra très bientôt s'engager dans l'infanterie.

2. Le personnel et le matériel.

D'entrée de jeu, Segnaire insiste sur l'un des problèmes cruciaux que dut résoudre le chef de son escadrille: l'énorme difficulté, voire l'impossibilité, de recruter des volontaires-pilotes compétents et entraînés. Ne justifie-t-il pas, par là même, le choix de son commandant, tant critiqué à l'époque, de recourir aux mercenaires? Comme Magnin dans *L'Espoir* et Malraux sur le terrain, qui durent trier sévèrement les candidats et en refuser un bon nombre¹³³, Réaux, dans *La*

¹³³ "De temps en temps, j'entends parler de gens qui disent: j'étais dans l'escadrille Malraux en Espagne. Ils ont rêvé. Il y a eu beaucoup de gens qui sont arrivés, oui, à Madrid ou à Valence, et qui ont dit: on vient faire de l'aviation, mais on les a éjectés en vingt-quatre heures" ("L'escadrille André Malraux", *Le Magazine Littéraire*, p.18). Dans *L'Espoir*, Magnin aura affaire à "plusieurs petits bourgeois avarés, partis pour toucher une solde de mercenaire et résolus à tirer au flanc: tout cela, dûment emballé, reprit la direction des Pyrénées"(p.78).

Rançon, se plaint à son tour de la piètre qualité des aspirants pilotes, bien qu'il se l'explique aisément:

De bons pilotes, [...] on n'en trouvait que dans les armées actives et dans les lignes commerciales. C'est dire qu'ils n'étaient pas révolutionnaires. Les meilleurs qu'il pouvait espérer recevoir seraient des aventuriers purs, des déserteurs.... Celui d'aujourd'hui? (p.27).

En effet, au sein de cette équipe, Atrier fait figure d'exception: son dernier vol remonte à un mois et demi à peine.

Autre point noir de l'escadrille, les avions mis à sa disposition: des zincs démodés que, pendant l'été 1936, dit Malraux dans *L'Espoir*, il fallait utiliser au maximum, faute de mieux: il y avait bien entendu "les Douglas neufs des lignes espagnoles, achetés par le Gouvernement"(p.57) mais ils n'avaient ni trappe pour les bombes ni viseur; aussi, à Medellín, fallut-il jeter les bombes "par le trou agrandi des W.-C."(p.103). Quatre mois plus tard, la situation s'est à peine améliorée: "Utilisés chaque jour contre Teruel, réparés avec de mauvaises pièces de rechange, les appareils devenaient aussi peu sûrs qu'au temps de Talavera: l'équipe de dépannage devait sans cesse s'occuper des carburateurs"(p.442).

Cette mission au-delà de Talavera, la première de *La Rançon*, s'effectue à bord d'un Douglas des LAPE -les Lignes aériennes postales espagnoles- prêté in extremis et avec beaucoup de réticence par le ministère de l'Air:

C'était l'un des trois gros avions des lignes commerciales restés au service du gouvernement. Sa carlingue avait été vidée des sièges et des dispositifs d'accrochage de sacs postaux. Des marques rouges avaient été peintes sur ses ailes. Mais sa "conversion" en avion de guerre s'arrêtait là. Il n'avait ni trappe pour les bombes, ni viseur, ni embrasures pour mitrailleuses de défense. Aussi se passait-on de défense. Les bombes étaient rangées en tas, comme des bûches, derrière le poste de pilotage, et sommairement arrimées, afin que le déplacement de leur poids ne causât pas de déséquilibre. Pour plus de sûreté, le commandant Réaux et le mécanicien de bord se tenaient assis dessus. De temps à autre, ils revissaient les protège-percuteurs à ailettes que les trépidations desserraient. Ils devaient avoir l'oeil vif et les mouvements précautionneux, car un choc par inadvertance sur un percuteur dénudé eût fait exploser l'avion (pp.19-20).

Depuis la récente apparition de chasseurs modernes du côté rebelle, [ces trois Douglas] servaient uniquement à survoler les villes de l'arrière, pour rassurer les populations (p.24).

Les six bombardiers que [Réaux] avait réussi à acheter pour le compte du gouvernement espagnol au cours de voyages-éclair en Europe centrale, étaient toujours retenus hors des frontières par de mystérieuses formalités. Quant au personnel... (p.26).

Lors du second raid en direction de Talavera, se reprochant de n'avoir pas tiré argument du premier échec pour obtenir du ministère la transformation des trois appareils, actuellement déniée par les "bureaux",

[Réaux] pens[e] avec lassitude à la mesquine inertie de ces gens qu'il ne fallait pas brusquer, et à qui parler de la guerre semblait presque indécent. [...]. Dire qu'il dépendait d'eux! Dire que les ministres, les généraux, les chefs de partis dépendaient d'eux. Et avec l'importance croissante prise par le matériel, les combattants tomberaient fatalement, de plus en plus, sous la coupe des fonctionnaires. C'était ça qui menaçait de broyer l'homme -et non les bombes... (p.31).

A la pénurie de matériel et de personnel navigant de qualité s'ajoutent donc l'inconscience et l'inertie des bureaucrates. De ce côté-là, les améliorations ne seront guère plus sensibles! Afin qu'une voiture aille récupérer Ivanov et quelques miliciens restés près d'un avion en panne, Réaux appelle le ministère: "Immédiatement!", insiste-t-il. "Comme toujours il fallut un certain délai avant de toucher la personne compétente"(p.144). De même, à l'époque de Teruel, commentant les désaccords au sein du ministère, Réaux conclut sèchement: "-Ils veulent faire la sieste"(p.160).

3. La clairvoyance de Réaux-Malraux.

Tandis que les miliciens, chargés de freiner la colonne maure qui avance à vive allure entre Badajoz et Talavera, se sont dispersés, pris de panique, après un bref engagement, le ministère de la Guerre, inquiet de la tournure des événements -"La colonne maure est à trois étapes de Madrid"(p.24)- fait appel, en dernier ressort, à l'aviation internationale.

Lors du premier raid, le vétéran civil espagnol, aux commandes de son Douglas de ligne, se montre fort peu coopérant et n'obéit que mollement aux indications suggérées par un Réaux pourtant des plus diplomate:

Il n'aimait pas recevoir des ordres -fussent-ils amicaux- dans son propre avion. Adversaire résolu de la rébellion franquiste, il n'en ressentait pas moins comme une humiliation l'aide indispensable des volontaires étrangers. Et puis, tout au fond de lui-même, malgré ses idées libérales, il eût préféré participer à une autre guerre du Rif où les gens à massacrer ne fussent pas de sa race. Ces raisons réunies firent que l'altimètre baissa à peine (p.21).

Ce passage nous reporte une fois encore à l'un des points les plus débattus lors de l'organisation de l'escadrille: fallait-il, oui ou non, engager des mercenaires?

Rappelons à ce propos ces quelques lignes de Segnaire: "Dans une guerre civile qui se prolonge, l'aviation n'est efficace que si elle est composée d'étrangers. [...]. Personne ne jette de sang-froid ni de bon coeur des bombes sur son propre pays"¹³⁴. En toute logique, dans ce genre de conflit, les mercenaires étrangers éprouvent moins de scrupules que les autochtones à exterminer les ennemis; Malraux l'avait compris avant tout le monde.

Sondant les conséquences dramatiques de l'échec de la première sortie et n'attendant, semble-t-il, qu'un simple signal -il viendra d'Atrier- pour repartir et corriger le tir, seul dans son bureau, Réaux analyse la situation:

La colonne maure avait bien encore avancé de deux kilomètres. Ce soir, elle ne serait plus très loin de Talavera. Demain... A supposer que les nouveaux renforts expédiés de Madrid arrivent à destination, ils ne pourraient guère organiser une résistance sérieuse avant demain après-midi. A ce moment la colonne sera... Il n'avait pas besoin de se rapporter à une carte pour le savoir. Il en était de la grand'route de l'ouest, comme de tous les objets auxquels il attachait sa volonté: il n'avait rien négligé pour s'en rendre maître. Il en avait étudié la physionomie, les courbes, le kilométrage, les accidents topographiques; il avait appris à y situer de mémoire les localités, grandes et petites, qu'elle traversait; et surtout, il avait saisi chaque occasion de la survoler. Homme de mille idées, il ne poursuivait jamais qu'une seule action. Dès son arrivée en Espagne, trois semaines plus tôt, il avait prévu (Franco n'avait pas dépassé Algésiras) que l'attaque principale sur Madrid viendrait de Badajoz. Et que cette attaque, disposant au départ d'une excellente route aux flancs protégés par les montagnes, aurait tendance à ne pas déborder la route, même lorsqu'elle aurait rejoint la vallée du Tage. Or pour enrayer une telle attaque en flèche, il suffirait de quelques avions de bombardement modernes et d'équipages adéquats. L'Espagne n'en avait jamais eus. Il fallait donc les lui donner... Ainsi était née, dans l'esprit de Réaux l'escadrille internationale (pp.25-26).

Homme de "mille idées [mais qui] n'en poursuivait jamais qu'une à la fois -avec une rare obstination"¹³⁵, Réaux-Malraux évalua d'emblée l'importance du soulèvement franquiste; il saisit que l'Espagne serait l'arène où s'affronteraient à mort le fascisme et la démocratie, que le combat qui allait s'y livrer serait décisif pour l'avenir du continent. Ainsi, contrairement à tant de démocrates qui, aveuglés, tergiversent sans fin, Malraux s'engage sur-le-champ.

Dès son arrivée en Espagne, l'écrivain, ignorant en affaires militaires, n'en analyse pas moins judicieusement la situation; son bon sens lui fait pressentir la stratégie qu'adopteront les nationalistes et comprendre ce que ses interlocuteurs lui confirmeront aussitôt: l'absence d'aviation constitue le point

¹³⁴ J. Segnaire, "En Espagne", p.349.

¹³⁵ J. Segnaire, *ibid.*, p.344.

faible de la défense républicaine. Simultanément, l'idée de créer une escadrille naît dans son esprit. C'est donc convaincu du rôle essentiel d'une telle force dans la répression rapide d'une révolte intérieure, et persuadé que seule une aviation même modeste pourra rompre l'élan d'une armée rebelle invincible en rase campagne, que Malraux rentre à Paris fin juillet à la recherche d'appareils et de personnel navigant. Malgré les conditions adverses, il parvient en un temps record à matérialiser son projet. Dans son roman comme ultérieurement dans ses articles et interviews¹³⁶, Segnaire salue la clairvoyance de son commandant qui sut intervenir au moment opportun, concevoir et concrétiser les mesures qui s'imposaient. Le succès de la mission contre la colonne maure et ses immédiates répercussions ne prouvent-ils pas aux détracteurs de Malraux que le romancier avait vu juste? L'extrait cité de *La Rançon* indique en outre le soin et la minutie avec lesquels le "coronel" préparait chacune de ses opérations. Rien n'y était laissé au hasard que l'imprévisible ou... le sentimental.

Les indications chronologiques fournies par Segnaire, quoique floues, voire contradictoires -Réaux est arrivé en Espagne "trois semaines plus tôt"; quant à la colonne maure, si rien ne l'arrête, "ce soir, elle ne serait plus très loin de Talavera"-, permettent néanmoins de situer approximativement cette opération fin août¹³⁷. Si l'on se réfère aux différentes missions de l'escadrille *España* durant ce mois¹³⁸, il apparaît que Segnaire les condense en une seule. Certes, à cette époque l'aviateur belge n'était pas encore en Espagne, c'est dire qu'il ne put y prendre part; mais comment pourrait-il passer sous silence cette mission capitale à plus d'un titre et qui, selon plusieurs historiens, reste le haut fait de l'escadrille? Dans son roman, Nothomb la présente comme essentielle pour la survie de l'escadrille: "Dans la joie de la bonne nouvelle, le Ministre [de l'Air] avait lâché deux des trois Douglas. L'escadrille internationale pourrait

¹³⁶ "L'escadrille André Malraux", *Le Magazine Littéraire*, p.15. Consulter aussi J. Segnaire, "En Espagne". En 1990, "Le dernier survivant de "L'Espoir"", commentant le rôle militaire réel de l'escadrille, déclare à Joseph Jurt (op. cit.): "Il n'a pas été décisif, mais il a joué un rôle important au début, quand il n'y avait vraiment rien à opposer aux armées fascistes, sauf des volontaires qui n'étaient pas du tout entraînés. La force de l'aviation, même quelques avions, même quelques bombes, a suffi à ralentir la progression des colonnes de la légion étrangère -du Tercio- vers Madrid. Et puis après, forcément, cela a joué un certain rôle psychologique et même stratégique. Cela n'a pas été énorme, mais enfin pendant qu'il fallait organiser une armée, il fallait qu'en même temps il y ait des forces de retardement, sinon Franco, en quinze jours, aurait pris toute l'Espagne. Je crois que le rôle de l'aviation était significatif".

¹³⁷ Rappelons qu'historiquement Malraux débarqua dans la Péninsule dès le 20 juillet, que les villes de Badajoz et de Talavera tombèrent aux mains des franquistes respectivement les 14 août et 3 septembre 1936 et que la fameuse opération de Medellín date du 16 août.

¹³⁸ Le bombardement d'une colonne motorisée, le 16 août, à Medellín; une mission vers Talavera, le 28 août; et une opération au-dessus de Talavera au début de septembre.

dorénavant en disposer et les transformer à sa guise”(p.60); elle modifia peut-être le cours même de l’histoire: en freinant l’avancée franquiste, elle permit aux gouvernementaux de s’organiser et retarda de deux ans et demi la chute de la capitale et, partant, de la République: “Si [la colonne maure] n’est pas stoppée de toute urgence, il n’y aura bientôt plus de villes loyales à survoler”(p.24), avait signalé le ministère affolé; elle démontra aussi qu’avec des moyens extrêmement limités mais une audace, un courage et une ténacité hors du commun -ceux dont Atrier fait montre dans ce cas concret-, il était possible, momentanément du moins, de briser la poussée fasciste; elle fut en outre pour les républicains, civils et combattants, une extraordinaire source d’énergie et d’espoir: lors du retour sur Madrid, après l’atterrissage en catastrophe (deuxième mission), Réaux prend pleinement conscience de l’impact inouï de ce raid victorieux: selon l’expression de l’alcade du village où ils déjeunent, ses hommes et lui sont “Los de Talavera!” (p.121). Néanmoins, au-delà de ces justifications historiques, cet exploit militaire sera avant tout le point de départ d’une complicité extrême et sans tabou entre les principaux acteurs du roman; l’hommage rendu à la clairvoyance de Réaux-Malraux et à son action en Espagne se double donc, quinze années plus tard, d’un message d’intense fraternité.

Dans *L’Espoir* aussi, Malraux signale l’importance de l’aviation à ce moment précis. Le 14 août, six avions partent attaquer une forte colonne maure, “sans doute l’élite des troupes fascistes”(p.100), qui progresse de Mérida sur Medellín. Mieux que quiconque, l’Espagnol Sembrano sait “ce qu’était la lutte des miliciens d’Estrémadure”; sans chefs et sans armes, aidés par quelques milliers d’hommes, parmi les plus misérables d’Espagne, qui portent leur seul fusil de chasse contre les fusils-mitrailleurs de l’infanterie maure, “ils ne pouvaient rien faire; [...] seule, l’aviation pouvait les aider”(p.104).

4. L’affaire des espions fascistes: une première friction avec le P.C.,

Comme les autres responsables républicains, André Malraux fut confronté au problème délicat des espions, celui que le général Mola résumerait en une formule restée célèbre: la “cinquième colonne”, celle des partisans fascistes censés prendre la capitale de l’intérieur et faire culminer l’action des quatre colonnes envoyées de l’extérieur.

Au cours de l'été 1936, des soupçons concernant l'infiltration d'agents fascistes empoisonnent l'atmosphère de l'escadrille *España*; toujours est-il que Malraux a assez de doutes sur la loyauté d'un de ses volontaires allemands pour demander à sa femme Clara, originaire de Magdeburg, d'informer le pilote en question du peu de créance qu'il inspire¹³⁹.

Dans *L'Espoir*, au retour de la mission sur Medellín, Magnin est informé par le délégué de la Sûreté que ses volontaires allemands, Schreiner, Krefeld et Wurtz, sont des indicateurs hitlériens. Croyant à l'erreur, surtout dans le cas du capitaine Schreiner, le commandant exige un complément d'enquête; l'affaire est déplaisante car Wurtz et Schreiner sont des communistes anciens et jouissent de l'appui du Parti. C'est donc perplexe et embarrassé qu'il se rend au ministère où l'ethnologue García lit à Vargas un rapport sur la perte de Badajoz: grâce à ses mitrailleuses, la colonne franquiste n'eut qu'à souffler sur les miliciens républicains. Et le directeur des opérations de commenter à Magnin: "Considérez qu'ils n'étaient pas des lâches, ces miliciens. Cette guerre va être une guerre technique, et nous la conduisons en ne parlant que de sentiments"(p.115). Convaincu, lui aussi, que les chefs ouvriers ne deviendront pas des spécialistes "par visitation"(p.115), García s'efforce de persuader Magnin que "nous sommes soutenus et empoisonnés à la fois par deux ou trois mythes assez dangereux" (p.116): le Peuple, la Révolution française et la révolution russe; qu'"il n'y a plus, désormais, de transformation sociale, à plus forte raison de révolution, sans guerre, et pas de guerre sans technique" et "quand je dis: discipline,[...] j'appelle ainsi l'ensemble des moyens qui donnent à des collectivités combattantes la plus grande efficacité"(p. 117).

Pour García, l'"Apocalypse de la fraternité", un mélange d'enthousiasme et de courage un peu fous, et que Malraux appelle "l'illusion lyrique", aussi émouvante soit-elle, "*n'a pas de futur*"(p.120); elle doit se transformer, "*sous peine de mort*"(p.118) et quoi qu'il en coûte à l'Espagne républicaine; si elle désire l'emporter, celle-ci devra nécessairement se doter des moyens de lutter à armes égales contre les troupes fascistes, accepter les exigences sévères d'une

¹³⁹ J. Lacouture, op. cit., p.226. Dans ses *Mémoires* (*Le Bruit de nos pas, III. Les Combats et les jeux*, Paris, Grasset, 1969, p.188), Clara Malraux écrit comment elle fut chargée par son mari d'informer un volontaire allemand qu'il était soupçonné par la Sûreté: "L'homme portait un nom que son frère avait illustré de diverses façons, mais surtout littéraires. Quant à lui, il s'était contenté d'activités politiques et rien ne semblait plus naturel que sa présence dans l'escadrille *España*. La veille, un télégramme nous était parvenu, qui nous conseillait de le tenir à l'écart en attendant qu'une enquête précisât certains détails inquiétants" (cité par R. Thornberry, op. cit., p.112).

organisation militaire, coordonner et canaliser les efforts désordonnés du peuple, lutter contre l'insubordination, l'incompétence et la trahison. Telle est la lourde responsabilité qui incombe à ses chefs. Comme le signalera plus tard le colonel Ximénès: "Notre crise profonde est une crise de commandement"(p.171). Au milieu de ces intellectuels venus défendre la démocratie, García est le seul à comprendre d'emblée l'incompatibilité absolue entre cette nécessité impérieuse d'organiser l'Apocalypse, donc de recourir à une discipline révolutionnaire rigoureuse, et le rêve anarchiste basé sur le sacrifice individuel. Tel qu'il le précisera au chrétien Hernández tourmenté par des scrupules d'ordre moral,

Les communistes veulent *faire* quelque chose. Vous et les anarchistes, pour des raisons différentes, vous voulez *être* quelque chose... C'est le drame de toute révolution comme celle-ci. Les mythes sur lesquels nous vivons sont contradictoires: pacifisme et nécessité de défense, organisation et mythes chrétiens, efficacité et justice, et ainsi de suite. Nous devons les ordonner, transformer notre Apocalypse en armée, ou crever. C'est tout (p.212).

Pour García, la tâche de transformer la lutte inefficace du peuple, si débordante de fraternité soit-elle, en une milice organisée, même aux dépens de cette belle spontanéité, doit être déléguée à ceux pour qui l'action et la rigueur sont intimement liées; quel que soit le motif qui les y incite, tous les communistes de *L'Espoir* se singularisent par la primauté qu'ils accordent à la discipline.

Au départ, Magnin ne partage pas le point de vue défendu par García et Vargas; mais lui comme les autres devra apprendre à bâillonner ses sentiments et à privilégier l'efficacité immédiate au risque, parfois douloureux, de sacrifier l'humain; paradoxalement, dans le cas des trois Allemands, ce sacrifice se fera contre l'avis du Parti: à Enrique, un des commissaires du 5^e régiment qui le prie de reconsidérer sa position, Magnin, rappelant son indépendance à l'égard du P.C., confesse que "tout ça, humainement, est pénible" mais que de bons rapports entre l'Aviation, la Sûreté, et les Renseignements ont trop d'importance pratique pour qu'il les mette en jeu dans cette histoire: "Moi, je suis persuadé que Schreiner est innocent; mais ce n'est pas la question. [...]. Moi, je n'ai aucun élément d'enquête, et je ne réglerai pas à la légère, sur mon sentiment, une question qui peut avoir des conséquences aussi graves. D'autant plus que, vous savez, comme aviateurs, ils sont totalement inefficaces"(p.156). Cet incident, somme toute mineur dans l'ensemble de *L'Espoir*, mais qui aiguïsera les frictions existant déjà entre les communistes et les autres partis au service de la

République, permet à Malraux de s'interroger sur les relations entre la morale et la politique, l'action et la justice¹⁴⁰.

Lorsqu'il franchit les Pyrénées fin juillet 1936, Malraux est de cœur avec l'anarcho-syndicalisme¹⁴¹. Sur place, les circonstances le rapprocheront vite des communistes dont il sera "compagnon de route" malgré le fossé idéologique qui les séparera toujours¹⁴². Témoin de cette évolution les propos qu'il tient, six mois plus tard, le 1^{er} février 1937, au Palais de la Mutualité lors d'un meeting de propagande patronné par l'*Association internationale des Écrivains pour la Défense de la Culture*: "Avec du romantisme révolutionnaire, dit-il, on défend Madrid trois jours mais ensuite on le perd. La Révolution c'est de passer au rythme technique. La grande question est de transformer des révolutionnaires en combattants réels"¹⁴³. Le lourd tribut à payer pour "transformer la ferveur révolutionnaire en discipline révolutionnaire"¹⁴⁴ sera, on l'a vu, un des thèmes centraux du roman qu'il mûrit alors et écrira pendant le printemps et l'été 1937. Cette nécessité vitale, Nothomb la défend à la même époque dans ses reportages et dans ses articles de *La Voix du Peuple*.

Cette discipline révolutionnaire défendue par Garcia, les communistes sont les plus à même de l'organiser; Magnin n'en doute plus, lorsqu'à Albacète, alors que les Brigades s'apprêtent à leur fournir des renforts, il confie à ses hommes: "Quant à la discipline, il y a au moins trente pour cent de communistes dans ce que nous allons recevoir. Vous êtes ici deux responsables communistes, à vous de vous arranger"(p.296).

L'anecdote historique des suspects allemands est reprise dans *La Rançon*; elle n'y concerne toutefois plus qu'un seul personnage et s'y présente sous un angle inverse. A peine rentré du raid victorieux contre la colonne maure, Réaux est littéralement assailli par Ivanov pressé de lui confirmer l'information

¹⁴⁰ R. Thornberry, op. cit., p.112.

¹⁴¹ J. Lacouture, op. cit., p.246. "Les gens les plus proches de son cœur pendant ces journées qui ont fait rêver le monde (et continuent à le faire rêver dans *L'Espoir*), ce sont sans conteste les militants anarchistes. [...] Mais il ne partage pas leur goût des causes perdues" (J. Segnaire, "En Espagne", pp.347-348).

¹⁴² "Il était plutôt sympathisant des anarchistes, mais par efficacité, il avait rallié les communistes, les seuls à vouloir une armée organisée" (A. Delaunoy, "Les incertitudes de Paul Nothomb"). Dans son "Autobiographie d'une découverte"(p.215), Paul Nothomb évoque également "la liberté d'esprit" et "la sympathique anarchie" qui régnaient à l'escadrille sous l'influence de son chef.

¹⁴³ "Ceux qui reviennent de la guerre d'Espagne", *Le Figaro*, 2 février 1937, p.3 (cité par R. Thornberry, op. cit., p.128).

¹⁴⁴ Cité par J. Lacouture, op. cit., p.247.

contenue dans un pli qu'il lui remit précédemment: selon un délégué du parti communiste vénézuélien, Atrier est un "fasciste", un "ennemi du peuple", dont il convient de se débarrasser au plus tôt. Contrairement à Magnin qui, prudent, se résigne à étouffer ses sentiments, Réaux ne cherchera jamais à faire preuve d'impartialité dans cette affaire "absurde" dont il jauge pourtant les retombées possibles. Lui qui vient juste de vivre, en compagnie du Belge, une expérience fascinante de fraternité, se sent personnellement blessé par cette accusation, purement médisante pense-t-il. D'ailleurs, que ce pilote hors pair, le seul capable de manier les Douglas, se soit conduit en fasciste notoire au Venezuela -ce dont il doute profondément-, il n'en a cure, pourvu que ce même as soit aujourd'hui aux côtés de la République. "Relisez donc ce qu'a dit Lénine sur l'emploi des techniciens"(p.62), dira-t-il à Cacerès, le délégué du Comité central; devant pareil argument, celui-ci devra se résoudre à entamer le dialogue. Ainsi, tandis que Magnin, pour justifier le renvoi des Allemands, arguait décisivement de leur totale incompetence, Réaux, pour conserver Atrier, invoque l'habileté démontrée de son pilote comme les paroles du père de la révolution russe. Raisonnablement on ne peut plus communiste et qui lui permet de gagner du temps à défaut de trouver la quiétude.

Après s'être porté garant de son pilote auprès du délégué communiste espagnol, Réaux éprouve en effet quelques peines à dormir du sommeil du juste: "Suis-je un bon ami ou un bon chef?"(p.63), telle est la préoccupation qui le travaille inexorablement, lui qui, déjà lorsqu'Atrier était venu lui proposer de recommencer le raid, avait eu conscience qu'il convenait de réagir "en chef, non en joyeux inconscient"(p.29). Cette question, de la difficulté de concilier la fraternité et les contraintes imposées par l'organigramme hiérarchique et la guerre, il se la reposera plus tard en des termes identiques. La quasi-certitude qu'Atrier et Grandel, un jeune Belge envoyé par le Parti, se sont connus dans leur pays éveillera en lui une impétueuse méfiance à l'égard de ce communiste dont il se met soudain à craindre le témoignage; en dépit des raisons qu'il échafaude en hâte de ne pas le croire -"C'est un communiste. Il répétera avec conviction les pires bobards. Il va nous empoisonner"(p.76)- et de la logique qui lui recommande de mentionner la présence de cet ancien collègue, "d'autant plus que Cacerès (qui sait, entre communistes, promesse ou pas) avait peut-être mis Grandel au courant..."(p.76), Réaux décide de se taire, tout en s'imputant à lâcheté cette dérobade. Soulagé par l'apparition imprévue du pilote qui justifie

ainsi sa passivité, il essaie de se sonder: "Suis-je un bon ami ou un bon chef?" (p.77), mais, cette fois, sans insister; conscient d'avoir manqué à son devoir, il se fera de durs reproches: "Il n'avait pas agi en chef"(p.80). La récurrence de la question doit-elle être interprétée comme une obsession qui tracasserait l'auteur au moment où il compose son roman? Est-ce à dire que Nothomb s'interroge, en 1951, sur son propre comportement à une époque précise de son existence?

Réaux n'échappe donc pas au débat passionné qui agite les responsables de l'armée républicaine: la fraternité et la discipline sont-elles incompatibles? Le problème, il est vrai, se pose de façon singulièrement différente à Magnin et à Réaux: si Schreiner et Atrier sont vraisemblablement innocents l'un et l'autre, le premier est un aviateur fini alors que le second est un pilote indispensable au bon fonctionnement de l'escadrille. Son commandant dispose d'un argument de poids dans le litige qui l'oppose aux communistes; cette situation privilégiée permet en effet à Réaux, malgré les risques qu'il encourt, de chercher la voie du compromis, lui qui, si convaincu soit-il de l'efficacité communiste, sait toutefois qu'elle n'est pas tout: "Il n'y a pas seulement l'efficacité communiste. Il y a aussi la victoire..."(p.65). Et, pour lui comme pour Segnaire, cette victoire ne passe-t-elle pas par un subtil dosage entre ces attitudes apparemment antagonistes? Lors de la restructuration de son escadrille, Réaux s'adresse simultanément à son pilote et à son commissaire politique:

Vous savez que nous avons de nouvelles recrues. Nos effectifs vont se développer encore. Il faut songer à s'organiser sérieusement. Bref, finie l'anarchie mexicaine. On établit les grades, et des fonctions bien déterminées doivent être assignées à chacun (p.152).

La cohésion du groupe sera confiée à Grandel; les questions techniques seront désormais de la compétence d'Atrier. Le temps de l'anarchie est révolu; place à la collaboration et à la réconciliation.

5. L'autorité au sein de l'escadrille.

A plusieurs reprises, Réaux s'interroge sur les qualités requises pour être un chef à la hauteur des circonstances ainsi que sur le comportement à adopter envers ses subordonnés. Cette préoccupation obsédante nous amène aussi à poser la question de l'autorité au sein de l'escadrille dirigée par Malraux.

Peu avant que ne soient licenciés les mercenaires, *L'Espoir* signale que

Dans l'escadrille internationale comme dans la moitié de l'armée espagnole, l'absence de tout moyen de contrainte limitait le commandement à l'autorité personnelle de celui qui commandait. Sur ce champ, deux hommes étaient obéis: Magnin, et le chef des pilotes (p.280).

A plusieurs reprises, l'écrivain français s'est vu reprocher son manque total d'expérience et de connaissance des choses militaires, avec raison peut-être. "Que Malraux, aviateur de rencontre, inapte au pilotage¹⁴⁵, sans aucune compétence en matière de bombardement ou de navigation, plutôt maladroit dans ses gestes,[...] ait pu être un combattant efficace", Jean Lacouture se garde de l'affirmer¹⁴⁶. Mais ces lacunes, le romancier les compense largement par d'autres qualités: son courage physique inouï, sa gentillesse, sa simplicité et son humour -celui dont il est capable à l'époque- lui assurent une autorité morale indiscutable. Les témoignages ne manquent pas à ce propos.

Son courage? Jamais l'écrivain n'hésita à prendre des risques ni à payer de sa personne:

Si Malraux lui-même participait à des combats[?]. C'est bizarre qu'on en doute. J'étais avec lui au-dessus de Teruel, quand on avait la DCA en plein autour de nous. Malraux s'est exposé comme les copains. Mais son rôle était évidemment beaucoup plus important, d'abord parce qu'il devait diriger l'escadrille, ensuite parce qu'il devait l'alimenter¹⁴⁷.

Tout le monde l'admirait d'affronter les dangers de la guerre aérienne auxquels il n'était nullement préparé. Sa légende grandit au fur et à mesure que la bataille pour Madrid enflammait les consciences¹⁴⁸.

Sa simplicité? Après avoir confirmé l'autorité personnelle de Malraux à la tête de l'escadrille, et ce dès sa création -témoignage cité précédemment-, Julien Segnaire évoque la simplicité de l'écrivain:

Je me rappelle qu'une des premières choses qu'il m'ait dites de De Gaulle, quand nous nous sommes revus après la séparation de l'Occupation, c'était: "L'ennui, c'est qu'il n'a jamais dîné avec un plombier." Sans la moindre démagogie, Malraux, qui semble d'après ses *Antimémoires* n'avoir eu pour interlocuteurs valables que des "Hommes de l'Histoire", savait, en Espagne du moins, parfaitement s'entretenir, discuter et manger avec ces sortes de plombiers que sont les mécaniciens et en général les aviateurs. Il ne regardait personne de haut et sa conversation, humoristique ou sérieuse, était toujours passionnante¹⁴⁹.

¹⁴⁵ On constatera que dans *L'Espoir*, "Magnin avait dirigé l'une des plus grandes lignes françaises" (p.116). Dans *La Rançon*, Réaux est titulaire du brevet de tourisme (p.87).

¹⁴⁶ J. Lacouture, op. cit., p.217.

¹⁴⁷ "L'escadrille André Malraux", *Le Magazine Littéraire*, p.18.

¹⁴⁸ Témoignage de Georges Soria à J. Lacouture, op. cit., p.220.

¹⁴⁹ J. Segnaire, "L'antimilitarisme du "coronel"", p.36.

A l'époque,

il avait déjà un grand nom dans les milieux antifascistes, c'était un intellectuel de haut vol, on était subjugué par son intelligence et sa personnalité. L'homme était encore supérieur à l'écrivain, d'une grande générosité, d'une conversation à la fois difficile et prodigieuse. Et rien de poseur. [...]. A l'escadrille, Malraux mangeait et parlait avec tous¹⁵⁰.

C'était une intelligence supérieure, mais qui savait se mettre au niveau des gens, ce qui n'est pas courant, vous l'avouerez, chez les grands intellectuels...¹⁵¹.

Malraux avait l'esprit de décision, et suffisamment d'autorité. Mais il avait un respect énorme pour l'individu¹⁵².

Son abord était alors simple, direct et, une fois le contact établi, relativement facile. [...]. Sa conversation quotidienne était faite d'un bouquet d'images et de propos brillants qui fascinaient littéralement le petit cercle de gens qui l'entouraient. Il usait de ce pouvoir avec une sorte de tyrannie qu'on lui pardonnait aisément¹⁵³.

Son humour?

Je pense ici surtout à l'inimitable discours "à la Clapique" dont Malraux nous régala un soir à Torrente, au repas qui suivit notre installation provisoire dans ce château réquisitionné, près de Valence. Il s'agissait d'annoncer aux "vaillantes troupes" qu'on "n'y coupait plus", qu'il allait falloir "scrogneugneu" se faire tailler de "seyants uniformes" qui mettraient en valeur nos "mâles silhouettes"... Tout était sur ce ton de militaire gâteux, parodié avec un brio étourdissant. Des pilotes aux mécaniciens, en passant par le cuisinier, l'escadrille était pliée en deux, étouffée par le fou rire. Le lendemain tout le monde s'exécutait...¹⁵⁴.

L'aura de Malraux était donc indéniable; sa renommée, ses relations et les nombreuses marques de sympathie qu'il recevait de personnalités de tous bords et de toutes nationalités, lui conféraient "une auréole et une influence qui ne laissaient pas d'impressionner ses subordonnés"¹⁵⁵. D'ailleurs, le simple fait de rebaptiser l'escadrille du nom de son fondateur n'était-ce pas là le meilleur hommage que pouvaient lui rendre ses hommes?

Malgré les atouts dont il disposait et les efforts qu'il ne ménageait pas pour donner cohésion à son amalgame de volontaires et de mercenaires, Malraux dut constater très vite qu'entre ces deux groupes d'hommes aux motivations

¹⁵⁰ A. Delaunois, "Paul Nothomb sur les chemins de l'Iden", p.12.

¹⁵¹ "Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)".

¹⁵² "Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)".

¹⁵³ Témoignage de G. Soria à J. Lacouture, op. cit., p.220.

¹⁵⁴ J. Segnaire, "L'antimilitarisme du "coronel"", p.36. Pour le personnage du baron de Clappique, consulter *la condition humaine*.

¹⁵⁵ J. Lacouture, op. cit., p.217.

complètement antagonistes, les heurts étaient inévitables. L'évidence qu'asseoir l'escadrille sur la seule fraternité et le prestige -aussi rayonnant fût-il- de son commandant relevait du leurre, l'obligea à prendre des mesures radicales: les mercenaires furent remerciés.

Dans *La Rançon*, jamais l'autorité de Réaux ne sera réellement mise en cause, et ce en dépit des crispations existant au sein de son équipe. Il est vrai que Segnaire, pour les besoins du récit, se doit de lui épargner soigneusement tout conflit inutile susceptible de ternir son image: Réaux aura donc le bonheur d'échapper au problème des mercenaires. Car si, pour créer la figure d'Atrier, le romancier emprunta probablement des traits biographiques à quelques-uns des aventuriers¹⁵⁶ qu'il côtoya de septembre à novembre 1936, le personnage, tel qu'il le présente, ne correspond nullement au prototype habituel du mercenaire pur et dur; comme nous le découvrirons, Atrier combine à la perfection qualités humaines et aptitudes professionnelles; de plus, son statut n'est jamais précisé: à aucun moment, il n'est qualifié de "mercenaire" ou de "volontaire"; enfin, au contraire des semeurs de zizanie dont Malraux et Magnin durent se défaire, le pilote belge reste dans l'escadrille jusqu'à sa dissolution et s'y voit même confier les plus hautes responsabilités.

Comme la regrettable affaire des suspects allemands le fut pour Magnin, le cas de conscience posé par Atrier sera, pour son commandant, source de tensions et de malaise vis-à-vis des trois militants communistes du roman; toutefois, en "bons" communistes qu'ils sont, ils respectent l'organigramme. En une seule occasion, celui qui préfère miser sur le dialogue et le sens commun de chacun au moment de régler les différends, devra user de sa position hiérarchique: durant la deuxième mission, afin de mettre un terme à une vive querelle entre les deux compatriotes, Réaux "intervint [...]. C'était lui le chef"(pp.111-112).

¹⁵⁶ Parmi les pilotes mercenaires recensés par R. Thornberry (op. cit., pp.40-41), relevons-en deux: le Français Bourgeois qui, après la Première Guerre pendant laquelle il abattit quatre avions allemands, rejoignit l'Amérique du Nord pour s'y livrer à la contrebande d'alcool; en 1928, il s'embarqua pour l'Argentine et y participa à deux révolutions. Le Belge Heilmann qui, après avoir participé comme pilote aux dernières campagnes de l'armée française, alla se battre en Pologne en 1920, puis, de 1927 à 1930, en Chine; avant de se rendre en Espagne, il trempa quelque peu dans le trafic d'armes. En outre, malgré des différences importantes, le personnage d'Atrier ne rappelle-t-il pas aussi biographiquement celui de Perken dans *La Voie royale*? Personnage légendaire qui a longtemps vécu parmi les indigènes insoumis chez lesquels il s'est taillé une sorte d'empire opposé au royaume du Siam et au domaine administré par les Français, Perken a trouvé dans l'organisation de leur combat et de leur résistance à la civilisation étatique la réalité médiatrice qui lui permet de se sentir exister et de donner un sens à sa vie (Consulter Lucien Goldmann, *Pour une sociologie du roman*, Editions Gallimard, Collection Idées, 1964, pp.131-134).

Néanmoins, si conscient soit-il de son ascendant, lucide, il en connaît les limites: au retour de cette mission, alors qu'il se rend au siège du Parti afin d'y rencontrer le délégué vénézuélien, la conviction intime que les accusations versées contre son pilote ne sont que de viles calomnies ne l'empêche toutefois pas de redouter le verdict des communistes:

Et si malgré son avis [à lui Réaux], les communistes se montraient intraitables? Le prestige n'était pas le pouvoir (p.122).

6. Les communistes dans *La Rançon*.

a) Ivanov.

Issu d'une famille de contre-révolutionnaires et ex-officier de l'armée de Wrangel, Ivanov a rejoint l'Espagne "pour s'[y] racheter de son passé de garde-blanc" et dans "l'espoir de rentrer en Russie parmi les vainqueurs"(p.14). Sans expérience comme aviateur, c'est comme tireur d'élite -preuves à l'appui- qu'il s'est fait engager dans l'escadrille; polyglotte et "administratif"(p.12), il y assure les fonctions de secrétaire, une mission qu'il remplit avec un zèle aussi malsain qu'intéressé: le fichier qu'il élabore avec soin est destiné à informer le Parti des préférences politiques de chaque candidat. Disposé à n'importe quelle bassesse pour se faire admettre au P.C. -ne rougira-t-il pas de plaisir lorsque Réaux, pour simplifier, lui dira: "Votre Parti"?... "Anticipation délicieuse..." (p.72)-, il aimerait humilier Atrier, ce nouveau-venu complètement absorbé par le biplan en difficulté, et lui opposer son "sang-froid bolchevik"(p.11)! Mais, le manège ridicule auquel il se livre restant inaperçu -il feint de ne prêter aucune attention à ce qui se déroule à l'extérieur-, il se cabre et accuse: "Indiscipline terrible!" malgré les secours qui, rapides et curieusement efficaces, s'organisent au milieu de la pagaille. S'étant autorisé à regarder au dehors, il regrette aussitôt ce début d'émotion incompatible avec l'insensibilité dont il est censé faire montre à tout instant; aussi approuve-t-il immédiatement Atrier qui s'éloigne de la fenêtre: "-Oui, oui, nous occuper d'abord de nos propres affaires [...]. Le service avant tout!"(p.12).

La réponse insolite du candidat-pilote à sa question -Qui désignez-vous comme bénéficiaire de l'assurance-vie offerte par le gouvernement espagnol aux aviateurs étrangers?- le surprend agréablement: jusqu'ici, aucun "sans-parti" ne lui a fait don de ce "-Personne" tant attendu et qui lui permettra de se

livrer enfin à sa petite démonstration. Bien sûr, il assure comprendre cette réaction, car lui non plus n'aime pas le principe de cette assurance; et puis, qui choisir? Sa famille? "Il n'allait tout de même pas "engraisser ces salauds avec sa mort au service de la Révolution""(p.14), tant et si bien, dit-il, que, lorsqu'un camarade l'invita à désigner une organisation antifasciste, un syndicat ou un parti, il suivit ce conseil... C'est en effet au vu et au su de tous qu'Ivanov trancha en faveur du parti communiste espagnol! "-Comme ça, précise-t-il, le million, il ne sera pas perdu"(p.15). Cette longue confidence, destinée à piéger ce "sans-parti", dont l'air désintéressé cache à coup sûr un idéal -"lequel? Démocratique-bourgeois, socialiste, ou anarchiste? C'était toujours bon à savoir"-, et à lui faire avouer sa couleur politique, ne produit cependant pas les résultats escomptés; Ivanov a trouvé en son interlocuteur quelqu'un de plus astucieux que lui. Ironique, Atrier lui répond, au sujet du million, qu'"Il ne le sera pas davantage en restant dans la poche du gouvernement [...]. Je croyais que le gouvernement de la République, les partis, les syndicats, les organisations antifascistes, c'était un tout"(p.15), avant de convier le Russe à regarder "au-dessus de" lui une affiche représentant un énorme poing victorieux marqué d'un "Unitad" en lettres rouges. Pensant que ce "au-dessus de vous" renferme une signification morale et que le Belge lui fait la leçon, Ivanov se hérise.

Et toutes les parties de son être, les conscientes comme les autres, celles qui appartenaient encore au garde-blanc, celles que se voulaient bolchévik, celles de l'homme du peuple, de l'émigré sans le sou, du chauffeur de taxi, de l'humilié, se dressèrent passionnément contre cet "intellectuel" moqueur (p.15).

Instruit par les années de malheur, il parvient à contrôler ses nerfs et, sur la base de ce qu'Atrier considère intérieurement comme une "erreur loufoque" -"Dans le "Fronte popular", chacun il conserve ses tendances propres. C'est pour l'avenir. Le peuple, il décidera..."(p.16)-, construit un "discours filandreux" que l'arrivée de Réaux interrompt par bonheur; le seul bruit de pas du "camarade commandant" le fait bondir de sa chaise et le mettre au garde-à-vous.

Quand on parlait à Ivanov sur le ton du commandement, il obéissait, par réflexe (p.19).

Le dédain que Réaux témoignera pour le pli "confidentiel" que le Russe a laissé sur sa table -"Ça n'avait de toute façon, aucun intérêt immédiat"(p.26)- indique le peu de crédit qu'il lui octroie et la mésestime en laquelle il tient les militants de son acabit et les communistes en général:

Ivanov préfigurait assez bien le type de militants que les Partis communistes européens, enfin décidés à aider l'Espagne, allaient lui envoyer, ces prochains jours: courageux et utiles -mais insupportables. Et pas tellement utiles que ça, sans doute. Utiles, secondairement. De bons mitrailleurs, mais pas de bons pilotes (p.27).

La joie vengeresse d'Ivanov, son fanatisme répugnant et le ton haletant de plaisir et d'hystérie sur lequel il communique à Réaux les soupçons du Parti à l'endroit d'Atrier en font un être abject, sans doute définitivement ignoble:

-Ce que je disais dans la lettre, camarade commandant. C'est confirmé.... J'ai vu camarade très responsable... C'est un fasciste... Il faut l'arrêter tout de suite. [...]. Mais le nouveau! Atrier! hoqueta Ivanov éperdu, [...]. J'ai vu délégué du Venezuela, très responsable. Là-bas fasciste, ennemi du peuple... (pp.46-47).

Envahi par une douleur promptement haineuse, Réaux interrompt le Russe dont "[le] visage levé dans la pénombre" lui fait étrangement songer à "ces autres visages -qu'il aurait pu épargner- à ces visages, déjà touchés par la mort, des soldats de tantôt..."(p.47).

Lors de la deuxième mission, l'inquisiteur confirme tout le mal que Réaux pense de lui et des communistes en passe de rejoindre l'escadrille; tout à fait indifférent aux soucis de ses coéquipiers, Ivanov, "magnifiquement impavide", croit que les ratés, l'arrêt d'un moteur et le largage postérieur des bombes font partie de la manoeuvre. "-Beaucoup fascistes?"(p.98), interroge-t-il, les yeux pétillants.

Chargé par Réaux de "veiller sur l'avion" en panne en compagnie de quelques miliciens, Ivanov s'est autoproclamé leur chef:

La nuit avait été son triomphe: rondes, fausses alertes, contre-appels (au milieu des champs!). Servi par sa qualité de Russe (il disait: soviétique), il avait joué au "bolchévik de fer". Les plus fatigués n'avaient pas osé s'endormir. Mais ceux de la relève, à l'aube, furent moins impressionnés. Ivanov, ivre de sommeil, retrouvait sa voix d'adjudant (pp.134-135).

En mobilisant ces mêmes miliciens pour l'aider à remonter la roue endommagée et en annonçant au Russe qu'il redécollera seul, le pilote belge lui assène deux revers particulièrement sensibles pour son amour-propre et préjudiciables à son prestige:

[Ivanov] se dit que rester au sol signifierait incontestablement, dans l'esprit des miliciens, qu'il tombait au rang des mécaniciens (p.135).

Piqué au vif, sourd à tout raisonnement, celui qui, au dire de Réaux, se prend pour "l'envoyé personnel de Staline..."(p.150), ne retient que l'affront où il puise de quoi alimenter sa haine vindicative et ses soupçons. Il se met aussitôt à divaguer intérieurement:

Si Atrier voulait partir seul, c'était pour n'être pas gêné! Pour conduire tout à son aise l'avion chez Franco! Pour réussir ce qui avait échoué hier! N'était-ce pas sa dernière chance? Il se savait démasqué. Il devait craindre une arrestation imminente. Sa hâte à réparer le prouvait. Et peut-être, n'y avait-il rien eu à réparer au moteur. Peut-être avait-il tout combiné dès le début: cette fausse panne, éloignant les gêneurs, et un décollage à vide vers le refuge proche. Franco recevrait -magnifique cadeau- un des trois uniques bombardiers modernes de l'aviation républicaine... Mais c'était compter sans le Parti! Le Parti dont, en l'absence de Grandel, lui Ivanov avait l'honneur d'être... (D'ailleurs, une action d'éclat faciliterait son admission, tandis qu'un "manque de vigilance" l'empêcherait pour toujours) (p.136).

Se souvenant de la promesse faite par Réaux au Parti -Atrier ne volera pas seul tant que l'enquête ne sera pas conclue-, il objecte l'autorisation obligatoire du "camarade commandant". La pâleur soudaine du pilote, qu'il interprète comme un aveu, le remettant d'aplomb, il ajoute qu'il a l'ordre, que l'avion appartient au peuple qui se doit d'être vigilant,... mais l'air goguenard des mécaniciens en dit long sur l'appui qu'ils sont disposés à lui prêter. Quand Atrier, d'une main et presque rêveusement, l'écarte, se sentant ignoré, le Russe lui vomit son dédain:

-Le commandant, il connaît votre passé. Tout! (p.137).

De Ciudad-Real, il se hâte de téléphoner à Réaux pour lui assurer qu'il a fait tout son possible!

La seule qualité d'Ivanov, c'est son courage. Il le prouvera en se faisant tuer héroïquement au combat, sur le front de la Cité universitaire; grièvement blessé mais refusant de quitter sa mitrailleuse, il réussit, avant de mourir, à mettre l'ennemi en fuite et à sauver quelques-uns de ses camarades. Mais cette fin¹⁵⁷, aussi stoïque soit-elle, rachète-t-elle sa conduite, toute d'intransigeance, de suspicion et de dogmatisme odieux? Ou bien Segnaire, en lui réservant une sortie de scène glorieuse, préfère-t-il présenter Ivanov comme une victime supplémentaire du régime stalinien et du climat inquisitorial régnant alors en URSS et au sein du P.C.? Son patronyme des plus commun ne lui enlève-t-il pas

¹⁵⁷ Cette fin tragique rappelle celle de Pierre Brachet.

son caractère individuel pour en faire le représentant de toute une communauté à la dérive? Quoi qu'il en soit, cette mort épargne une cruelle désillusion à celui qui rêvait de rentrer au pays en triomphateur.

Dans *L'Espoir*, l'escadrille de Magnin compte deux Russes blancs dont s'inspire certainement la figure d'Ivanov, malgré des différences importantes: Sibirsky et Karlitch.

Le premier, dont la valeur technique ne souffre aucune discussion, avoue à Magnin que c'est par répulsion pour la vie qu'il menait chez son oncle, en Sibérie, qu'il décida de suivre les blancs avant de s'installer à Paris où il exerça plusieurs métiers: chauffeur, puis mécanicien, puis de nouveau aviateur: il est lieutenant dans l'armée française. A son commandant qui sait que "Beaucoup de Russes, blancs autrefois, qui servaient en Espagne, le faisaient pour prouver leur loyalisme, espérant regagner ensuite leurs pays"(p.74), Sibirsky confesse son désir de rentrer en Russie. Mais pas comme communiste. "Comme sans-parti. Je suis ici pour le contrat; mais, même pour le double, je ne serais pas allé chez les autres. Je suis ce que vous appelez un libéral"(pp.74-75). Ce qu'il aime, c'est la démocratie, les Etats-Unis, la France, l'Angleterre... Seulement, la Russie, c'est son pays... Il quittera l'Espagne assez rapidement, avant même que l'armée de Yagüe n'atteigne Tolède.

Selon Sibirsky, "Karlitch, lui, aimait l'ordre; il était blanc; maintenant, nous avons l'ordre et la force chez nous, et il est rouge"(p.75). "Karlitch était arrivé en Angleterre, déchu, humilié, et l'expérience de la misère avait détruit ce qu'il avait cru jusque-là ses convictions. Après plusieurs années à vau-l'eau, lui, ancien champion de mitrailleuse de l'armée Wrangel, il avait adhéré au "Retour au pays", le mouvement de sympathie pour l'U.R.S.S. qui se développait parmi les émigrés. Peut-être était-il le seul volontaire pour qui l'ennemi fût haïssable par cela seul qu'il était l'ennemi."(pp.76-77). Chef des mitrailleurs dans l'escadrille de Magnin, il symbolise la contribution positive apportée par les antifascistes de l'URSS à la défense de la République espagnole: "Tous savaient que Karlitch était allé deux fois chercher des camarades blessés sous le feu ennemi. Et qu'il serait tué. Servir était pour lui une passion, qu'il entendait rencontrer aussi chez ceux qui servaient sous lui"(p.421). Lors de la bataille de Guadalajara, il sera nommé chef de section de chars.

b) Rodrigue Cacerès.

Par sa cordialité et la sympathie qu'il dégage d'entrée de jeu, le délégué du Comité central contraste vivement avec Ivanov. L'interrogatoire "distraitement administratif"(p.50) auquel il soumet Grandel n'a rien d'inquisitorial; le jeune Belge, il est vrai, est un communiste envoyé par le Parti. Le portrait positif qu'il lui brosse ensuite de son futur commandant prouve qu'il est un esprit pondéré et tolérant:

Réaux [...] est un ami et nous sommes bien contents de l'avoir, mais tu sais qu'il n'est pas des nôtres [...]. Tu as lu ses livres? L'action le rapproche de nous, et il est le contraire d'un intellectuel pur. Il s'expose, il est toujours au premier rang, il admire notre efficacité, mais le Parti, tu comprends, le Parti... (p.50).

Aussi a-t-il soin d'indiquer au représentant communiste dans l'escadrille le rôle précis qui lui incombe:

Tu devras moins le contrôler que l'aider. Et lui prouver que les communistes sont les meilleurs, dans l'aviation aussi. Ce dont il n'est pas convaincu, je te préviens. [...]. Bref, nous ne pouvons pas lui donner de directives, et il faudra que tu le convainques, quand tu auras l'impression qu'il a tort. Au cas où la chose serait très importante, j'interviendrai. Nous nous connaissons (p.50).

Avant de le retrouver en Espagne, Cacerès rencontra en effet Réaux à Paris où il vécut plusieurs années en émigré volontaire; à l'époque, il n'était ni communiste ni même anarchiste, mais artiste peintre. Rentré dans son pays dès l'avènement de la République, il s'y occupa d'éditions d'art avec succès; sans doute aurait-il pu en faire sa profession si le hasard d'un voyage ne l'avait conduit à Oviedo au moment même de la révolte des Asturies. Impressionné par l'héroïsme spectaculaire des mineurs bien plus que par leur misère, il se joignit à eux et sa vie prit inopinément une autre direction. Il apprit à manier un fusil et à se servir de dynamite. Pendant une semaine, assiégé avec tout un village, il participa à une bataille en règle contre la garde civile. Blessé et capturé, il fut condamné à mort par une cour martiale. Les intellectuels les plus illustres des deux continents, dont Réaux, se mobilisèrent pour signer des pétitions en sa faveur: on s'était rappelé qu'il avait été peintre à Montparnasse. Il fut grâcié...

Mais ce ne fut pas seulement le personnage qu'on avait fait de lui qui l'amena, dès sa libération, à la politique. Le combat lui avait enseigné que l'héroïsme spectaculaire est vain. Si l'on voulait aider les prolétaires, il fallait leur donner une organisation puissante, des chefs et des appuis extérieurs. Le reste, avait-il décidé, était littérature... (pp.51-52).

“-Tu vois que la littérature ne manque pas d'efficacité!”(p.54), précise-t-il cependant à Grandel dès que le délégué à l'état-major de l'armée l'a informé de l'anéantissement de la colonne maure. C'est de tout coeur qu'il félicitera le commandant pour cette brillante opération.

Lorsque Réaux, en feu, lui notifie les calomnies proférées contre Atrier et exige, d'urgence, un complément d'enquête, Cacerès a un visage paradoxalement “à la fois rasséréiné et stupéfait”(p.59). Le résumé qu'il fait de cette conversation à Grandel et le ton utilisé traduisent son scepticisme, son incrédulité totale:

Quelle histoire [...]. Imagine-toi qu'un des pilotes de l'escadrille -celui même qui conduisait le raid de tantôt- est accusé par un de nos camarades d'être un fasciste. Il vient du Venezuela, et ce serait le délégué du Parti vénézuélien, actuellement chez nous, qui l'accuserait (p.59).

Toutefois, l'attitude qu'il adoptera par la suite sera pour le moins déconcertante. Sa petite enquête terminée -n'ayant pu toucher le délégué vénézuélien absent de Madrid, il se contente d'une simple confirmation donnée par un “camarade responsable”-, il accourt au *Florida* afin d'en rapporter la conclusion à Réaux: Atrier est un fasciste qu'il convient d'arrêter sur-le-champ. Les arguments invoqués par le commandant suffiront cependant à le convaincre de ne rien précipiter; le prestige du Français, contre lequel Cacerès se défend mal, fera le reste; et puisque les principes du Parti sont respectés, il accepte de pactiser:

Jusqu'au retour du Vénézuélien, le Parti suspendrait toute poursuite: Ivanov devrait se taire. Après, la situation serait réexaminée, mais Réaux aurait le droit d'entendre et d'interroger personnellement l'accusateur. Même la “revendication provisoire” de l'Espagnol -que le pilote changeât de nom- ne fut pas maintenue. Réaux avait objecté que s'il se sentait suspecté, Atrier pourrait très bien ne plus vouloir combattre (p.63).

C'est seulement lorsqu'il ne pourra plus réfuter les faits matériels imputés à son pilote, que Réaux lui conseillera d'adopter un nom hispanophone, une mesure que Cacerès approuve “du point de vue de l'efficacité”(p.158). Avant de conclure cet accord verbal et afin de tranquilliser l'Espagnol sottement inquiet de “l'effet moral au Venezuela si on apprenait...”(p.63), Réaux saura lâcher le lest suffisant: il promet “simplement, en garantie” de ne pas laisser le pilote voler seul et de le surveiller de près lors des prochaines missions.

La souplesse et l'esprit de conciliation dont Cacerès fait preuve au cours de cet entretien, comme à d'autres moments, sont toutefois loin de faire l'unanimité

chez ses “camarades” communistes qui y décèlent un manque de fermeté et un signe de faiblesse peu compatibles avec leur doctrine. Ainsi, lors de la deuxième opération, ruminant sa mauvaise humeur, Grandel se reproche d’avoir qualifié d’“absurde” l’accusation portée contre Atrier: n’émanait-elle pas d’un dirigeant du Parti “sans doute plus “responsable” que Cacerès qui, dans cette affaire, semblait curieusement “mou””?;

Grandel avait découvert que l’ancien peintre, dont on se servait comme réclame pour les non-communistes, était plutôt “mal noté” au Comité central: on ne lui pardonnait pas d’avoir, à sa sortie de prison, milité d’abord dans les rangs anarchistes, ni ses amitiés utiles mais “suspectes” (p.100).

Au siège du Parti où, comme convenu, il se rend au retour de cette mission, Réaux ne trouve que Cacerès, surpris de cette visite tardive. Car le ministère leur avait dit que... Quand il apprend que, contrairement aux informations officielles, l’équipage est sain et sauf et l’avion fort peu endommagé, l’Espagnol s’écrie tout de go: “-Ah, il en était!”(p.123), convenant ainsi de la compétence indiscutable d’Atrier. Après avoir émis de sérieuses réserves sur la fiabilité des paroles du Vénézuélien -“un métis” qui “raisonne plutôt sentimentalement”- et avoir affirmé, manifestement gêné, qu’en principe “le Parti espagnol n’aura pas d’objection *politique* à l’utilisation de votre... de ce pilote”(p.124), il entreprend de rapporter aussi fidèlement que possible les informations glanées auprès de l’accusateur.

Au Venezuela, une organisation gouvernementale créée par le dictateur Gomez, marionnette des trusts pétroliers et démagogue jouant au protecteur des métis, développe, grâce au concours de nombreux techniciens étrangers, de prétendus “centres de colonisation”. Contrairement aux autres pilotes engagés pour ravitailler ces camps situés en pleine forêt vierge, mais que des conditions de travail épouvantables poussaient à casser leur contrat après une quinzaine de jours, Atrier, lui, semblait s’être parfaitement implanté dans le pays à tel point que le gouvernement décida de le nommer instructeur des pilotes militaires locaux. Une terrible épidémie ayant éclaté dans un de ces centres, le pilote belge fut chargé d’y véhiculer l’inspecteur général et le médecin; après un voyage sans accroc, dès leur arrivée et suivant son habitude, Atrier s’en alla rejoindre les métis dont il préférait la compagnie, avec lesquels il entretenait des relations excellentes et qui avaient fini par lui vouer un véritable culte. Cependant, le lendemain à l’aube, il redécolla seul, sans aviser personne, et, une fois à Caracas,

refusa de s'expliquer et de repartir. L'excuse médicale, que tous auraient admise -on le crut atteint de dépression nerveuse-, fut rejetée par le pilote lui-même. Afin de repêcher l'inspecteur et d'amener les ampoules de sérum indispensables pour combattre le fléau, plusieurs pilotes furent tour à tour dépêchés sur les lieux; mais les atterrissages particulièrement périlleux sur ces aérodromes de fortune se soldèrent tous par de tragiques accidents: le premier pilote -un des élèves vénézuéliens d'Atrier- mourut même brûlé vif dans son zinc. Rien n'y fit, ni les menaces ni les supplications. Finalement, devant l'insensibilité montrée par le Belge, les secours durent être acheminés par la voie ordinaire et le retard occasionna de nombreuses victimes. Le scandale qui s'ensuivit fut exploité par le P.C. vénézuélien pour dénoncer l'escroquerie du plan gouvernemental ainsi que l'attitude lâche et méprisante de ce pilote, digne instrument du sinistre Gomez. Embarqué illico presto à destination de Rio, Atrier échappa de justesse aux mépris passés de l'admiration totale à la haine la plus féroce¹⁵⁸.

Le résumé, long et consciencieux, que Cacerès fait des propos du Sud-Américain, où tous les éléments s'enchaînent miraculeusement à souhait, dissipe peu à peu la crainte qu'il éprouvait de commettre une injustice et le convainc une fois pour toutes que

La figure qui s'en dégageait n'était plus du tout mystérieuse. Atrier était un monstre d'égoïsme. Atrier était un lâche! Et fût-ce à titre de technicien (fût-il le meilleur technicien du monde), un tel individu n'avait pas sa place dans les rangs de la Révolution. Peu importe ce qu'avait dit Lénine sur l'efficacité. Ce n'était sûrement pas cela qu'il avait voulu dire! Et s'il avait voulu le dire, Réaux, lui... (pp.131-132).

Pleinement confiant en celui qui, pense-t-il, saura prendre, quoi qu'il en coûte à l'escadrille, la seule mesure qui s'impose -le renvoi immédiat du "salaud"-, Cacerès, les yeux fixés sur "l'immense appel des deux bras du petit fantôme crucifié" du "Trois Mai" de Goya, et envahi par "un sentiment plus profond que sa foi", s'exclame, outré:

- Qu'un homme ait fait cela, dit-il.
- Il a fait aussi autre chose, depuis dix jours.
- Et vous trouvez que ça compense? (pp.132-133).

¹⁵⁸ Coïncidence! Le frère cadet de Paul Nothomb, Jean-François, vivra chez les Indiens du Venezuela, les Ye'cuanas de 1963 à 1971; consulter son ouvrage *La fraternité au bord du fleuve* (Paris, Ed. du Cerf, 1971) dont certains extraits sont repris dans *Les Nothomb, La Revue générale*, n°3, mars 1996, pp.61-66.

Cette réaction viscérale, éminemment humaine, d'indignation rassure Réaux persuadé que "l'Espagnol, s'il n'était pas tué, ne resterait pas longtemps au parti communiste, après la guerre"(p.133). Sans doute n'est-il pas assez machiavélique pour faire un bon communiste.

Dorénavant, Cacerès refusera d'en démordre. Et même lorsque le "major Alonso", appelé à remplacer fréquemment son commandant, aura assis son prestige, prouvé son antifascisme et affermi son autorité, l'Espagnol restera sur ses positions: il a décidé, jusqu'à l'entêtement, que la "fuite" d'Atrier fut un acte de lâcheté -selon lui, le pilote devait connaître la gravité de l'épidémie- et son silence une conséquence logique de la honte qui l'opprime:

Et tant mieux s'il se *rachète*¹⁵⁹. Mais son mutisme est éloquent. S'il avait eu une justification, il vous en aurait fait part depuis longtemps (p.158).

Pour lui, ce qui rend un homme méconnaissable, et d'abord à ses propres yeux, c'est "La peur [...]. La trouille"(p.158)¹⁶⁰. Il renoncera néanmoins à contredire davantage Réaux.

A la suite des événements de 1934, Cacerès, devenu une figure symbolique de la résistance à l'oppression dictatoriale et militaire, rejoint donc les rangs des communistes, séduit par leur pouvoir d'organisation et l'importance qu'ils accordent à la discipline au nom de l'efficacité et de la victoire. Préoccupés par leur image de marque et conscients de l'impression plutôt négative qu'ils dégagent, ceux-ci décident de l'utiliser comme appât pour les non-communistes. La notoriété qu'il a acquise dans les Asturies, son passé anarchiste¹⁶¹ -donc douteux et impardonnable aux yeux de ses nouveaux camarades- comme son côté artiste font de lui un ambassadeur idéal auprès de tous ceux que la rudesse communiste rebute, d'autant plus que ce rôle de propagandiste ne semble pas l'indisposer outre mesure¹⁶². Son adhésion au P.C., motivée par des critères pratiques et nullement de communion idéologique, ne l'a point radicalisé ou aveuglé; son esprit critique semble toujours aussi vivace. Et s'il sut, en son temps, distinguer les défauts fonciers des anarchistes et reconnaître les qualités

¹⁵⁹ C'est nous qui soulignons.

¹⁶⁰ "La honte décompose, pensa Attignies" à propos de Leclerc (*L'Espoir*, p.290).

¹⁶¹ Dans *L'Espoir*, l'anarchiste Ramos devient lui aussi communiste: "Parce que j'ai vieilli..."(p.88), dit-il.

¹⁶² N'est-ce pas en quelque sorte le rôle que le parti communiste belge imposa à Paul Nothomb lui-même, dès son retour d'Espagne, et auquel le jeune héros se prêta sans réticence?

intrinsèques de leurs adversaires, aujourd'hui, Cacerès ne n'en laisse pas conter: il est loin de prendre comme parole d'évangile les dogmes de la religion communiste ou les "vérités" radotées et répétées par les militants. Pour Réaux, son esprit politiquement ouvert et libéral, capable de flexibilité et ennemi du sectarisme, en fait un communiste récupérable. Au milieu d'un conflit insensé, l'Espagnol représente les valeurs permanentes à préserver, celles qui doivent se situer au-delà des opinions politiques et des divisions sociales: la tolérance, le respect d'autrui, l'esprit de consensus. Toutefois, ce côté attrayant et séduisant qui en fait le visage rassurant du P.C., l'ancien peintre le flétrit lamentablement par l'opiniâtreté inexplicable et le peu de perspicacité qu'il manifeste à l'égard d'Atrier. Cette obstination dans le refus de comprendre le drame humain vécu par le pilote le rend finalement agaçant; rapidement, il dilapide tout le capital de sympathie accumulé. Que Segnaire ait ainsi maltraité cet artiste appelé a priori à jouer un rôle plus glorieux ne manque pas de surprendre au premier abord; sans doute le romancier entend-il dénoncer l'influence perverse que le communisme peut avoir inconsciemment même sur les âmes les meilleures.

Il est notoire qu'entre les Internationaux de Malraux et les Espagnols de l'armée de l'Air républicaine, les rapports étaient loin d'être cordiaux¹⁶³. Les républicains espagnols ressentaient comme un véritable affront la présence, à leurs côtés, d'aviateurs étrangers (de mercenaires, pour combler la mesure): souvenons-nous de l'antipathie démontrée, lors de la première mission, par le vétéran des IAPE vis-à-vis des hommes de Réaux. Ce ressentiment à l'égard des étrangers permet-il d'expliquer en partie l'acharnement de Cacerès vis-à-vis d'Atrier? Cette méfiance était réciproque: les Internationaux se défiaient des pilotes espagnols notamment en raison des défections d'officiers passant du côté nationaliste. Dans *La Rançon*, cette suspicion s'exerce envers le pilote belge.

Le personnage de Cacerès permet aussi à Segnaire d'aborder, ne serait-ce que succinctement, un thème récurrent dans *L'Espoir*¹⁶⁴, ce qu'Émile Témime

¹⁶³ R. Thornberry, op. cit., p.84. Si, dans la réalité, l'escadrille internationale ne comptait aucun Espagnol dans ses rangs, Robert Thornberry en recense trois dans celle de Magnin: Vallardo, Sembrano et Jaime Alvear. Cacerès, le seul Espagnol de *La Rançon*, ne fait pas partie de l'équipe de Réaux.

¹⁶⁴ Le 24 mai 1936, à Marseille, devant un auditoire enthousiaste de quelque 4000 personnes, Malraux prononce un discours intitulé "Retour d'Espagne par Madrid et les Asturies". En y déclarant que c'est leur manque de préparation et d'organisation qui mena les mineurs asturiens à la défaite un an et demi plus tôt, il défend déjà la nécessité de la discipline révolutionnaire. Pour Malraux aussi, le mouvement qui devait donner naissance au Front populaire espagnol trouve ses origines dans cette tentative insurrectionnelle d'octobre 1934: car la répression signifia "la montée dans la

nomme "la Commune asturienne"¹⁶⁵. Car les Asturies y constituent un point de référence constant pour tous ceux qui y combattirent: "Les Asturiens tiennent à leur passé: ils le continuent. Ils sont la plus vieille Jacquerie d'Espagne, enfin organisée; les seuls peut-être pour qui la légende dorée de la révolution grandisse avec l'expérience de la guerre, au lieu d'être broyée par elle"(p.230). Ainsi sont Pepe et González, deux ex-dynamiteurs hantés par le souvenir du triomphe momentané et les retombées de leur révolution; ils y puisent un motif d'espoir: "Comme toujours quand ça va mal, les dynamiteurs parlent de 1934 aux Asturies. Pepe raconte Oviedo aux renforts qui viennent d'arriver de Catalogne: cette défaite-là a été suivie du Front populaire"(p.228). Plus loin, González, sans quitter du regard le tank qui vient sur lui, chante, en son coeur, le chant profond des Asturies: "Jamais il ne saura davantage ce que c'est qu'être un homme"(p.233). "Souvenez-vous des Asturies!"(p.266), clamera encore l'un des personnages de Malraux afin d'encourager ses compagnons à résister jusqu'au bout.

c) Grandel.

Dès son arrivée en Espagne, au lendemain du double raid de Talavera, Grandel est confirmé dans ses fonctions de responsable du Parti au sein de l'escadrille internationale, un rôle dont Cacerès lui indique aussitôt les étroites limites. La marge de manoeuvre laissée au "commissaire politique" -titre qui lui sera attribué officiellement par la suite- dans l'équipe de Réaux-Malraux est en effet des plus exiguë; Paul Nothomb, qui y exerça le mandat, ne s'en est jamais caché.

conscience prolétarienne de l'épopée asturienne, et la confiance du peuple espagnol dans les chefs syndicalistes et socialistes emprisonnés" (cité par Marcel Espaillet, "Impressions d'Espagne, par A. Malraux", *Le Petit Provençal*, 25 mai 1936, p.10. Cité par R. Thornberry, op. cit., p.26).

¹⁶⁵ Emile Témime, 1936. *La guerre d'Espagne commence*, Bruxelles, Editions Complexe, n°47, 1986. La victoire des conservateurs lors des élections générales de la fin 1933 ouvre, pour l'Espagne, une période de turbulences. La réaction sociale poussera, entre autres, les mineurs du bassin des Asturies, où la politique d'alliance ouvrière a triomphé -même le P.C. se rallie au mouvement (ibid., p.54)-, à se révolter en octobre 1934. Malgré l'intervention efficace des troupes maures, la répression des grévistes et des mineurs, confiée aux généraux Goded et Franco, ne sera pas fulgurante; elle n'en sera que plus dure et brutale et constituera l'un des épisodes les plus tragiques du "bienio negro". L'écrasement impitoyable de cette rébellion populaire, s'il marqua pour longtemps la mémoire des masses laborieuses, eut pour effet "positif" de réveiller la classe ouvrière espagnole: "déjà la Commune asturienne apparaissait comme le modèle de la résistance ouvrière; elle témoignait des capacités d'organisation de certains de ses dirigeants; elle confirmait que la lutte n'était pas perdue d'avance, même devant l'armée; et, en cela, elle préparait l'insurrection populaire de 1936" (ibid., p.55).

La première impression que le jeune militant belge produit sur le lecteur est tout à fait négative; désorienté par la présentation élogieuse que Cacerès lui fait de son commandant, et ce en dépit des réserves émises par ce dernier sur les communistes, c'est sur un ton méprisant que Grandel étiquette Réaux comme "individualiste"(p.50). La relation que cet "homme du Parti, dans toutes ses dimensions de discipline morale, collective et idéologique"¹⁶⁶, pour qui "la littérature ne pouvait être, à la Révolution, qu'un auxiliaire ou un dérivatif. Pas un concurrent"(p.52), aura avec son supérieur ne s'annonce donc guère sous les meilleurs auspices: "Un écrivain, pensa-t-il. Ma situation à l'escadrille sera des plus délicates..."(p.52). De la part d'un jeune communiste plus habitué à obéir qu'à raisonner, cette réaction n'a rien de surprenant¹⁶⁷.

Lui qui a pourtant "pioché" l'espagnol pendant ses trois jours de voyage, ne saisit pas un mot de la conversation entre Cacerès et le délégué à l'état-major; néanmoins, contaminé par leur excitation, il s'amuse, sans rien comprendre! Sa bonne humeur se transformera vite en perplexité: informé de l'exploit réalisé par l'escadrille au-delà de Talavera, il choisit d'abord de se taire, modestement: "Ce compliment à l'escadrille, qu'il voulût ou non, le concernait un peu"(p.54); mais, afin de dissimuler le ridicule qu'il ressent aussitôt, il tente d'enchaîner sur des questions de service. En vain. La camaraderie, voire l'intimité, dont Cacerès, rendu euphorique par la nouvelle de la destruction de la colonne maure, fait preuve à son égard, même si elle lui cause un vif plaisir, le déroute du tout au tout; car comment expliquer

qu'un bombardement heureux, qui n'était d'ailleurs pas l'oeuvre de communistes, affectât les rapports de deux membres du Parti... Bizarre! Jusque-là, leur tutoiement n'avait été que rituel -signe d'une identité de pensée et de but, et non d'une égalité de droits ni d'une quelconque familiarité. Maintenant Cacerès le traitait en vieux copain (p.55).

Par bonheur, le jeune homme retrouve des points de repère:

les deux portraits obligatoires de Lénine et de Staline [...] de même dimension, et il n'eut pas besoin de les regarder pour savoir qu'ils étaient en rassurante conformité avec tous ceux qui pendaient dans tous les locaux de tous les partis communistes du monde (p.55).

¹⁶⁶ M. Quaghebeur, op. cit., p.169.

¹⁶⁷ Si l'on en croit les déclarations postérieures de Paul Nothomb, la nouvelle de la présence de Malraux à la tête de l'escadrille dont il faisait partie provoqua en lui une réaction autrement plus positive! Une fois encore, Segnaire force donc le trait communiste.

Face à ces deux cadres sécurisants, placée dans une position symbolique, une reproduction du "Trois mai" de Goya -scène qu'il ne connaît pas mais qui, au premier coup d'oeil, lui rappelle les Asturies- lui permet de faire enfin le lien entre la révolte des mineurs et cet hôte sur lequel "inconsciemment il avait commencé à se poser des questions"(p.56).

Ca devient grotesque, pensa Grandel. J'ai l'air de retourner un compliment. Ce qui veut dire que je l'accepte. "Je suis un héros, vous en êtes un autre." Congratulation mutuelle. J'ai détruit une colonne ennemie (ou plutôt l'escadrille à laquelle j'appartiendrai demain a détruit une colonne ennemie), mais vous n'êtes pas sans valeur non plus, puisque vous avez été condamné à mort... (p.56).

Le monologue intérieur du jeune militant qui, quelques minutes auparavant, désapprouvait l'enthousiasme de l'Espagnol, traduit cet insupportable besoin qu'éprouvent les communistes d'être à tout prix les protagonistes, de s'attribuer coûte que coûte les mérites d'autrui. Pour se tirer d'embarras, Grandel désigne le tableau et, sans plaisanter, interroge: "-Et c'est de toi?"(p.56), démontrant ainsi une "évidente indifférence artistique"(p.57). Humble et confuse, la réaction du peintre indispose involontairement le Belge gagné par la sensation "absurde" (p.57) qu'entre eux, tout lien a disparu: non seulement leur intimité factice, mais également le Parti. Par bonheur, la sonnerie du téléphone retentit.

Averti par Cacerès des accusations portées contre Atrier, Grandel ricane dans son for intérieur: "-Un fasciste qui aurait sauvé Madrid!"(p.59), et pense que "seul un écrivain, un artiste pouvait s'emballer sur ce qui était d'évidence une erreur, une confusion..."; il se garde toutefois bien de révéler son opinion, "d'autant plus que ça l'arrangeait, cette demande d'enquête urgente"(p.59).

En présence de celui dont, en principe, "il n'avait pas à se préoccuper", incapable d'occulter son air gauche et sa gêne, Grandel perd immédiatement sa "feinte impassibilité"(p.73). La question inattendue que lui pose Réaux: "-Vous n'êtes pas pilote?"(p.74), en le prenant de court, achève de le décontenancer. Lui qui ambitionne d'être un communiste "scientifique et froid" se rend compte, mortifié, qu'il se fourvoie -"Pas du tout cela, pas du tout cela que je devrais répondre"- lorsqu'il avoue maladroitement qu'il n'est pas resté assez longtemps à l'armée -"École militaire, 1931-1933; Aviation, 1933-1935"(p.75)-, qu'il n'en pouvait plus, qu'il étouffait dans cette "armée bourgeoise"¹⁶⁸ - une expression

¹⁶⁸ Sujet traité par Paul Nothomb dans *La Voix du Peuple*, le 3 février 1939.

qu'il reprend à Atrier-, qu'il le regrette car ç'aurait été très utile d'avoir son brevet mais qu'il n'est -"C'est idiot"(p.74)- que navigateur, observateur.

Fils "de famille aisée, brillant sujet mais "bûcheur" (ce n'était qu'à l'armée qu'il avait trouvé assez de loisirs pour des lectures personnelles)", il confesse aussi que

sa conversion au bolchévisme n'avait eu [...] aucun mobile généreux. Il s'était simplement livré à une étude impartiale; le capitalisme ne l'indignait pas; c'était périmé, absurde; le Parti, au contraire, était l'anti-absurde. (Mais sa hantise de *l'absurde* était sincère, il avait suffisamment conscience de le porter en lui)... (pp.74-75).

En l'écoutant se confier de la sorte, Réaux ne manque pas de s'interroger sur cet officier-aviateur qui, au dire de Cacerès, jouit de la confiance du Parti: "Serait-il des nôtres, ce petit stalinien?"(p.75), utilisant ainsi une tournure typiquement communiste.

L'apparition d'Atrier éclaire brusquement le visage de Grandel en une révélation joyeuse, peu compatible avec l'impassibilité dont il aimerait ne jamais se départir:

-Nous avons appartenu à la même escadrille! Oh, pas longtemps, quelques jours. J'étais élève-observateur, c'est-à-dire la cinquième roue de la charrette, et je venais à peine d'arriver quand il est parti. Mais s'il se souvient mal de moi, moi je me souviens très bien de lui (pp.80-81).

Et se tournant vers son ancien collègue subitement indisposé:

Ça en a fait du chahut, votre départ. La tête de Naset! Et s'il savait, le vieux toqué, que nous revoilà ensemble chez les "rouges" d'Espagne! [...]. Naset, renchérit Grandel pour Réaux, c'était notre commandant d'escadrille. Un enragé réactionnaire (p.81).

Une simple allusion enthousiaste au rôle du pilote dans le sauvetage de Madrid rétablit imprévisiblement une sorte d'équilibre dans la gêne. En apercevant le visage de Grandel pâlir et se contracter, Réaux sent monter en lui une pitié qu'il déteste.

Après le départ précipité d'Atrier, interrogé sur ce que Cacerès lui a dit, Grandel, peu disposé à se laisser une nouvelle fois intimider -"Assez, décida-t-il. Il m'a assez impressionné! Après tout, il n'est même pas du Parti!"(p.82)- mais passant du blanc au cramoisi, réplique avec fougue:

-Exactement ce que vous lui avez raconté, vous! J'étais présent, hier soir, quand vous lui avez téléphoné. J'ignorais naturellement alors de qui il s'agissait. Mais cette accusation est absurde, totalement absurde! (p.82).

Ces paroles mais surtout le ton sur lequel il les prononce confirment Réaux dans sa présomption: "“Oui, oui, il est probablement des nôtres, ce petit communiste” [...]. Ça ne simplifiait pas du tout les choses!”(p.83).

Lors de la mission destinée à bombarder des “éléments rebelles” partis du Haut-Guadalquivir en direction de Ciudad Real ou d’Albacète, et actuellement disséminés dans la Sierra Morena, l’avion vole à trois mille mètres selon le souhait du navigateur belge. A cette altitude, le relief disparaît et Grandel en est réduit à se pencher frénétiquement d’un hublot à l’autre dans l’espoir de se situer tant bien que mal.

Sa première bourde, qu’il ne s’attarde pas à regretter, il l’attribue à une cause extérieure: “un fort vent arrière”; sur une simple indication de sa part, Réaux, qui “s’amuse” à tenir les commandes, modifie le cap. Surpris de cette “correction”, Atrier intervient et, dans le vacarme des moteurs, s’engage un authentique dialogue de sourds auquel l’apprenti-pilote, faisant sienne la “position” défendue par Atrier, coupe court. Vexé et convaincu qu’ils se dirigent droit sur l’Andalousie, le jeune communiste, “comme un gosse”(p.88), en vient à désirer le pire: un bon barrage de la D.C.A. ennemie (les républicains n’en ont pas) ne résoudrait-il une fois pour toutes le problème géographique? Tout à son exploration -“Mais ce n’était plus vers la découverte de l’objectif qu’il était perdu. Il l’avait presque oublié”(p.88)-, dès qu’il aperçoit une colonne à la sortie d’un village, perdant instantanément son amour-propre, il se précipite auprès de Réaux pour lui signaler ce que tous ont déjà repéré. Et tandis que l’appareil dessine de larges cercles concentriques de plus en plus resserrés au-dessus de cette proie fascinée et immobile, Grandel, “prématurément” à plat ventre pour l’observer par la petite fenêtre du plancher, trépigne d’impatience: “N’était-il pas temps que cette girouette pour tir forain se figeât en objectif sérieux? C’était son premier bombardement de guerre. Il ne voulait pas le rater”(p.89). Mais lorsqu’Atrier, dont il ne comprend pas la manoeuvre, informe l’équipage qu’il ne s’agit pas d’une colonne ennemie, le responsable communiste se sent de moins en moins la force de répliquer, pour des raisons techniques et humaines:

Ce ne fut pas seulement la stupeur qui l’empêcha de répondre. L’avion s’abaissait tout à coup de façon beaucoup plus abrupte, et vibrait de toute sa charpente. Le

paysage changeait de seconde en seconde: les arguments n'avaient plus aucune chance de porter, encore moins de convaincre. Rappeler qu'on survolait un territoire franquiste et que nulle offensive républicaine n'étant en cours dans le secteur, la colonne *devait* être ennemie, n'aurait servi à rien, puisque Atrier prétendait le contraire et que Réaux... Mais même en leur donnant raison, même en *supposant* que le territoire survolé fût républicain, l'objectif n'était-il pas un ennemi qui s'était infiltré et quelle meilleure preuve d'infiltration que cette colonne... Hurler ça? Protester? Grandel s'en sentit d'autant plus incapable qu'à mesure que se précisait la forme de ceux qu'il voulait bombarder, la curiosité le gagnait. Il découvrit qu'ils n'étaient pas totalement immobiles. Leurs bras et leurs têtes bougeaient. Il devina leurs visages. Et ces visages regardaient vers le haut... (pp.90-91)¹⁶⁹.

Les bruits qui s'échappent des moteurs ont "de quoi abuser les profanes..." (p.92), pense-t-il: et, en effet, en régime réduit, le phénomène est normal; mais, les gaz remis, les ratés s'aggravent, provoquant de véritables "coups de frein" de plus en plus angoissants. "L'important est de rester calme", se persuade Grandel dont les yeux voyagent anxieusement de l'altimètre aux montagnes alentour; il envie Réaux et Atrier -ce dernier tripote l'arrivée d'essence- qui, eux, peuvent au moins "faire quelque chose" (p.93); la panique lui tord les entrailles jusqu'à ce que l'un des moteurs se taise et qu'au lieu du vide attendu -il croyait que les

¹⁶⁹ Cet épisode fait écho à celui où Réaux, apercevant le visage d'Ivanov, se souvient de ceux des soldats bombardés à Talavera. Dans un témoignage ultérieur, Nothomb parlera de cette terrible révélation: "Je n'oublie pas que c'était la guerre, et que nous étions venus en Espagne pour tuer des gens. Des ennemis bien sûr, des ennemis de classe, des ennemis idéologiques, mais des gens. Pas des fourmis, même s'ils y ressemblaient parfois en se dispersant en tous sens sur les routes, deux mille mètres plus bas, au grondement de nos moteurs dans le ciel. Nous donnions la mort de très haut, de très loin, sans nous salir, tandis que nos victimes le plus souvent invisibles, en tout cas sans visage, nous pouvions les salir à loisir, en les imaginant monstrueuses, sadiques avec des trognes de bourreau sanguinaires, vermine à exterminer" ("Autobiographie d'une découverte", p.214). Dans *La Raçon*, à plusieurs reprises Segnaire comparait déjà ces ennemis bombardés à des fourmis: "[L'altimètre] marquait dix-huit cents mètres au moment où, comme une trainée de fourmis, la colonne apparut sur la route blanche"(p.21); "Les fourmis, un instant arrêtées, bougeaient déjà et s'apprêtaient à repartir"(p.22); "Sous les fourmis uniformes d'en haut, surgirent des hommes, des femmes, des enfants; enfin des poulets. Tous ces êtres vivants, d'abord immobiles, couraient maintenant vers un refuge"(p.34); "Sous elles, des hommes théoriques, grands comme des fourmis, s'échappaient"(pp.42-43). Dans *Non lieu*, Paul Nothomb revient sur le caractère anonyme de la guerre aérienne: "Et quand je fus dans l'Espagne en guerre, non sans avoir eu quelques sueurs froides depuis ma décision lointaine jusqu'à mon arrivée sur le terrain -ce terrain étant celui de l'aviation-, je n'eus jamais l'occasion de voir le visage de mes adversaires. Au sol je les bombardais comme des fourmis, en l'air je n'avais aucun moyen d'échapper à leurs balles traçantes qui nous tiraient comme des lapins dans nos lourds multiplaces. Du chasseur inconnu qui me transforma pour un temps en héros antifasciste, je sais seulement qu'il était italien comme son Fiat inidentifié parmi les autres de la même marque reconnaissable à distance de son escadrille qui nous avait pris pour cible, ce matin-là au-dessus de la Méditerranée étincelante de soleil. Duquel de ces points dans l'immensité était parti le projectile qui m'avait atteint et qui continue de me faire boitiller? A quoi ressemblait ce pilote qui a dû pousser un cri de joie en voyant tomber sa proie sans la mer? Proie anonyme pour lui aussi, simplement rencontrée en chemin sans que se soient croisés nos regards. La guerre dans l'aviation est sans haine par manque de contact, comme avec la population, à peine côtoyée dans la rue pendant ces quelques mois où, luxueusement logé, à l'abri de sa misère et de ses problèmes, je lui trouvais théoriquement toutes les qualités puisque je défendais sa juste cause. Je ne le regrette pas"(pp.45-46).

deux moteurs étaient atteints-, un ronronnement à nouveau régulier, bien que curieusement faible, emplisse la carlingue. L'espoir de sortir sain et sauf de ces montagnes lui restituant son sang-froid et "la notion de plusieurs choses: qu'il y avait la guerre, un territoire ennemi à fuir, une orientation à prendre, qu'il était navigateur, etc..."(p.94), il reprend sa carte et consulte, pour la première fois depuis un bon moment, l'aiguille de la boussole pointée vers le "Nord-ouest" -"en la suivant,[...] ils ne s'étaient pas écartés du territoire franquiste"(p.95)-; sa suggestion de braquer plein nord, voire nord-est, se heurte à l'indifférence du pilote. Inexorablement la pesanteur l'emporte.

Indigné par l'ordre de Réaux de larguer les bombes afin d'alléger le zinc, mais heureux à l'idée de se rendre utile et réalisant qu'"il a stupidement oublié les bombes dans ses calculs!"(pp.97-98), Grandel obéit sans réfléchir; il actionne le levier à effet total, provoquant un délestage massif au risque de déséquilibrer davantage l'appareil. Et lorsqu'au bruit de la fracassante détonation, le Russe, tiré de sa rêverie, empoigne son arme, il se dit que ce système de mitrailleuse ambulante, imaginé par Atrier, viendra peut-être bien à point...

En s'améliorant grandement, leur situation ouvre, selon le navigateur, de nouvelles possibilités: avec un peu de chance, le moteur valide portera l'avion délesté jusqu'à la Manche, une région plate et d'une sécurité absolue. Sa récente imprudence déjà oubliée, "décidé à crever l'abcès"(p.99), il se précipite dans le poste de pilotage où la boussole n'a pas dévié d'un degré. "Le nord-est serait plus prudent"(p.99), se risque-t-il à objecter, déclenchant pour seule réaction un haussement d'épaules chez Atrier. Face à la passivité inexplicable de Réaux et à l'obstination du pilote, compréhensible elle, le communiste se reproche d'avoir, "impulsivement (et surtout, au fond, pour tenir tête à Réaux)"(p.100), défendu son compatriote quelques jours plus tôt:

De quel droit, lui, Grandel, récusait-il une telle accusation? Que savait-il du comportement d'Atrier au Venezuela? De ses véritables sentiments? Déjà à l'escadrille, en Belgique, c'était un "renfermé", dont l'ironie souvent plaisante et vengeresse, n'était nullement révélatrice. Ses sarcasmes voilés sur Naset et "l'armée bourgeoise" pouvaient tout aussi bien être compris dans un sens opposé à la lutte des classes. En tout cas, c'était un aventurier, un individualiste... (pp.100-101).

A ces motifs de suspicion inventés de toutes pièces et ponctués par une sentence déjà appliquée à Réaux, Grandel ajoute le désarroi manifeste d'Atrier lors de leurs retrouvailles, qu'il juge symptomatique de sa mauvaise conscience, ainsi

que sa dérobade de la veille, favorisée par leur commandant, lors de la prise d'une photo de tous les Internationaux destinée à être publiée dans la presse.

Après l'atterrissage en catastrophe, invité par le pilote à se calmer, il le foudroie d'un "regard venimeux" et déduit brusquement:

Ce n'est pas vrai qu'il ait sauvé Madrid. Son rôle, au cours du fameux raid, était purement passif. Ce n'est pas lui qui a jeté les bombes. Et peut-être a-t-il été fort déçu de voir la colonne détruite (pp.104-105).

La réponse négative de Réaux à sa proposition d'installer la mitrailleuse à l'écart sur un promontoire plus facile à défendre et plus favorable à l'observation accroît encore l'inquiétude du jeune communiste qui rabâche ses craintes: "-Je ne suis pas du tout sûr que nous ne soyons pas en territoire franquiste"(p.105); coincé dans sa lourde combinaison de vol, les bras chargés de pierres destinées à consolider la roue abîmée, il sent s'abattre sur lui un début de lassitude.

Pendant quelques secondes, il ne sut plus très bien pourquoi il portait ces pierres, ni ce qu'il faisait, sous ce soleil, dans cette campagne étrange -sauf qu'il allait peut-être y mourir. Il n'en continua pas moins à avancer d'un pas ferme et même appliqué, mû par un automatisme qui n'était pas le devoir, mais le désir de se débarrasser au plus tôt de sa charge excessive. Ainsi, sans doute, marchent au poteau les condamnés... Puis il se rappela son revolver. Tout n'était pas fini (pp.106-107).

Parti explorer les alentours étrangement calmes malgré la proximité des maisons aperçues du ciel -"Ça ne ressemblait guère à la pagaille républicaine, ce vide organisé..."(p.108)-, celui dont chaque action est qualifiée négativement avance une explication révélatrice de ses origines bourgeoises et de sa totale méconnaissance du pays:

-Les Espagnols se lèvent tard [...]. Il était neuf heures et demie.

-Pas les paysans (p.107), [lui répond Réaux].

Dès qu'à son tour, il décèle au loin les formes bondissantes, hystérique et "bredouillant"(p.112), il hurle à la trahison; et quand le pilote, désobéissant aux ordres du commandant, se précipite en direction des soldats, il bondit, revolver au poing:

-Traître! [...] Il va rejoindre ses amis. C'est lui qui a fermé le robinet d'essence. C'est un fasciste, un salaud [...]. Le Parti nous avait prévenus. Vous n'avez pas compris? (pp.114-115).

Les yeux exorbités, essayant de se libérer de Réaux qui le retient, il s'exclame :

-Je suis fou? Mais regardez-le! Il leur fait signe! Vous êtes aveugle! Le Parti sait bien... (p.115).

Un coup de sifflet strident paralyse son doigt sur la gâchette, in extremis.

Lorsque le chef des miliciens, pour justifier la manoeuvre impeccable de ses hommes, raconte qu'il est officier d'active et communiste, "le pire mélange qui soit!" d'après un Atrier s'esclaffant, "Grandel n'osa pas sourire"(p.116). N'aurait-il pas perdu tout son humour?

Dans la voiture qui les reconduit Réaux et lui à Madrid, Grandel rompt le silence. S'escrimant à comprendre l'absence de rancune chez celui qu'il fut à deux doigts de tuer, il interroge: pourquoi Atrier n'opposa-t-il que générosité et ironie à toutes ses tentatives d'excuse? Maintenant qu'il lui a "bêtement"(p.119) dévoilé ce dont on le soupçonne, ne convient-il pas de jouer cartes sur table, d'écouter ses explications qui, sans nul doute, le disculperaient,...? Devinant un vif agacement et une furieuse hostilité chez son commandant -Réaux, qui se sent mal à l'aise quand un "communiste-soldat" parle comme un "communiste-flic", "aimait mieux le jeune communiste que sa conversation (non tant peut-être parce qu'il était communiste, que parce qu'il était trop jeune). En particulier, ici"(p.119)-, il n'insiste pas. A l'approche de la capitale, il déplore la confiance aveugle des factionnaires chargés des contrôles et qui, à la seule mention de "Aviación internacional" scandée par le chauffeur, abaissent leurs fusils et dressent le poing en criant "Salud!".

Le lendemain, quand son commandant lui confirme qu'Atrier conduira le prochain raid de nuit, la réaction du jeune communiste qui approuve la décision: "Je trouve que vous avez parfaitement raison"(p.145), provoque un mélange de surprise et de méfiance chez Réaux. Estimant qu'il ne peut perdre cette occasion de s'expliquer avant l'arrivée imminente d'Atrier, Grandel, sincèrement contrit, se repent:

-J'ai eu tort de le soupçonner, et surtout de l'accuser publiquement, c'est certain [...]. Mais enfin, il y avait des motifs. Un délégué du Parti s'était prononcé catégoriquement. J'avais réfléchi et j'avais bien dû admettre que rien de ce que je connaissais de lui ne s'opposait psychologiquement à ce qu'il fût fasciste -du moins, à ce qu'il l'eût été au Venezuela. Je n'y étais pas. Je ne pouvais pas, en conscience, réfuter le témoignage de quelqu'un qui y était. De quelqu'un qui n'était pas n'importe qui. (Je m'embrouille, pensa-t-il, furieux. Il simplifia). Maintenant, c'est tout différent. Quand Cacerès vient me raconter que, vérification faite, Atrier ne s'est nullement occupé de politique, et que ce qu'on lui reproche en réalité, c'est

un acte d'une lâcheté inouïe, j'ai le droit de ne pas marcher. Et je ne marche pas. [...] Je ne suis pas resté très longtemps avec lui, à l'escadrille en Belgique [...]. Mais je puis vous dire ceci: après ce que tous appelaient sa "désertion" -et militairement parlant, c'était en effet une désertion caractérisée-, je n'ai entendu personne dans le régiment, ni collègue, ni chef, ni subordonné, ni Naset qui lui en voulait à mort, ni d'autres officiers, pourtant "dégonflés" et qui auraient pu se venger gratuitement (car il n'avait pas été tendre pour eux), mettre une seconde son courage en question. On lui prêtait tous les mobiles: cupidité, ambition, orgueil, extravagance, on l'accusait d'être un fou ou un espion allemand, d'avoir commis un assassinat ou un vol. Jamais d'être un lâche. Jamais d'avoir cédé à un réflexe de panique. C'était inconcevable. Or la veille -exactement la veille- de son départ, son collègue le plus proche, l'autre lieutenant-pilote de l'escadrille, s'était tué (pp.145-147).

Cette mise au point capitale faite, Grandel sent la dernière trace d'hostilité à son égard disparaître chez un Réaux reconnaissant et soudain plus communicatif; inquiet du retard d'Atrier, il se permet d'interroger son commandant sur ce qui, d'après lui, empêcha le pilote d'apporter le sérum au centre de colonisation:

S'il ne s'explique pas, c'est qu'il avoue, c'est qu'il a honte...[...]. Il s'est passé quelque chose que nous ignorons, que le Vénézuélien ignore, que tout le monde ignore sauf lui, et qui sans aucun doute le disculpera. Si vous n'êtes pas persuadé de cela, je ne comprends pas que vous puissiez lui faire confiance. Et si lui, sachant que vous êtes au courant, persiste à se taire... (p.148).

Promu commissaire politique, responsable du moral, de la combativité et de la cohésion au sein de l'escadrille, le jeune communiste acceptera tout de suite de collaborer étroitement avec son compatriote. Sa dernière intervention, quand il demande à Atrier de le rejoindre à Madrid pour remplacer Réaux disparu du côté de Teruel, témoigne de son évolution personnelle.

Même si elle ne constitue pas réellement le sujet central de *La Rançon*, la problématique de l'engagement communiste en Espagne imprègne d'un bout à l'autre le récit de Julien Segnaire. D'une part, par l'intermédiaire de ces trois personnages "secondaires" -en dépit du rôle important et incontournable de Grandel- qui, quelle que soit la nature du lien les attachant au Parti, se doivent d'ajuster leur comportement aux règles dictées par celui-ci; d'autre part, parce que les deux figures principales, Atrier et Réaux, sont condamnées à partager l'existence de ces militants, pour le meilleur et pour le pire.

Brossant un portrait collectif des combattants communistes présents dans *L'Espoir*, Robert Thornberry¹⁷⁰ constate qu'ils forment le groupe politiquement

¹⁷⁰ R. Thornberry, op. cit., p.91.

le plus homogène du roman. Si l'on excepte Manuel, personnage plus complexe, la presque totalité de ces militants sont taillés sur un patron identique. Du point de vue militaire, les qualités qui les définissent sont celles qui sont censées mener les troupes républicaines à la victoire, celles qui, dans la réalité, leur permettront de résister durant plus de deux années aux armées franquistes: l'organisation rigoureuse, la discipline, la préoccupation constante de faire et d'agir. Du point de vue humain, les communistes constituent un groupe plus stéréotypé encore: rejetant au second plan toutes les considérations susceptibles de limiter l'efficacité, ils se caractérisent par leur intransigeance, leur austérité et une suspicion viscérale envers tout ce qui est étranger à ce Parti auquel ils se sentent liés jusqu'à la servilité; ils méprisent la subjectivité et la spontanéité révolutionnaire, et la fraternité désintéressée les déconcerte. Ils se distinguent radicalement des anarchistes, courageux mais indisciplinés, et des chrétiens, efficaces mais handicapés par des scrupules d'ordre moral.

Assurément, les communistes ou prétendants communistes présents dans *La Rançon*, même s'ils présentent certains traits communs avec ceux de *L'Espoir*, ne semblent pas issus du même moule. Tandis que Magnin s'appuie sur eux pour faire régner la discipline dans son escadrille, Réaux, pour qui ils sont davantage une charge, même s'il reconnaît leur courage et leur dévouement, les qualifie d'"insupportables" et d'"utiles, secondairement"; en tout cas, ils ne sont guère synonymes d'efficacité ou promesse de victoire.

Souvenons-nous d'Ivanov, l'archétype du fanatique, désireux de rallier le P.C. par simple intérêt personnel, nullement par affinité idéologique, afin de s'assurer un avenir glorieux et confortable dès son retour en Russie.

De Cacerès qui, pour des raisons purement pratiques, a rejoint le camp communiste pourtant si réticent à lui pardonner ses égarements anarchisants mais peu scrupuleux au moment d'utiliser son côté humain et fraternel à des fins de propagande; l'intransigeance qui est la sienne dans l'affaire Atrier ne résulte que secondairement ou inconsciemment (?) de son appartenance à ce Parti qu'il n'hésite pas à critiquer; pour lui comme pour certains personnages de *L'Espoir* -Hernández ou Alvear-, l'éthique doit toujours primer l'efficacité et si le pilote, aussi compétent et irremplaçable soit-il, a trahi, il n'a plus sa place dans la Révolution.

Quant à Grandel, cet officier aviateur mandaté par les communistes belges et représentant officiel du Parti dans l'escadrille, il prouve, dès son arrivée en

Espagne, qu'il ne possède aucune des qualités requises pour assumer de telles responsabilités: flegme, impassibilité, contrôle absolu de soi, obéissance aveugle au Parti, autorité naturelle, compétences militaires indiscutables,... Sans doute le jeune homme, tout imbibé de préjugés et de dogmes mal assimilés, ne s'attendait-il pas à pareil accueil! A peine est-il confirmé dans ses fonctions que le délégué du Comité central en personne le déstabilise doublement: loin de critiquer son futur commandant, Cacerès en trace un portrait plutôt flatteur, peu conforme à la représentation classique de l'intellectuel diffusé par le Parti; de surcroît, l'allégresse démontrée par l'Espagnol à l'annonce du succès d'un raid auquel les communistes n'ont pas participé et la familiarité dont il fait preuve dans le même élan s'ajustent mal aux règles de conduite strictes enseignées à Bruxelles.

Censé garder la tête froide en toutes circonstances, Grandel ne cessera de trahir ses moindres émotions; tour à tour, au gré des événements et de son humeur, véritable girouette, il pâlit ou rougit, s'amuse ou se fâche, soupçonne ou défend, bafouille ou accuse, se vante ou s'humilie; une simple question de Réaux, dont la seule présence suffit à le troubler, achève de l'ébranler; et le voilà divulguant tout ce qu'un authentique communiste aurait soin d'occulter: ses lacunes, ses regrets, sa sensibilité,...

La première mission au cours de laquelle, se comportant "comme un gosse", il déploie le large éventail de son inexpérience professionnelle et exhibe les côtés les plus odieux que tentèrent de lui inculquer les communistes, servira toutefois à amorcer sa récupération. Sur le chemin du retour, admettant ses torts, Grandel formule ses premières questions à l'égard d'Atrier; insolubles à ce moment-là, elles dérangent Réaux, perdu lui aussi en conjectures. Mais celui qui, dès leur première conversation, a détecté la faille chez ce jeune bourgeois devenu communiste par "hantise de *l'absurde*"(p.75), se garde d'extérioriser son exaspération; car ce qu'il reproche à ce "communiste-soldat" que, dans le fond, il apprécie, c'est moins son adhésion, qu'il devine momentanée, au parti du soi-disant "anti-absurde" que ce manque de maturité qui, en cet instant précis, lui fait tenir des propos dignes d'un "communiste-flic". "La valeur de Grandel, dans *La Rançon*, ne provient donc pas de ses adhésions idéologiques"¹⁷¹. Cette distinction établie par Réaux rappelle inévitablement une scène de *L'Espoir*, au moment où Enrique, abordant Magnin pour lui parler des suspects allemands -"Ce sujet agaçait Magnin, auprès de qui plusieurs démarches avaient été

¹⁷¹ M. Quaghebeur, op. cit., p.172.

tentées”(p.155)-, lui prend le bras sous le sien, le texte dit: “Il divisait les chefs communistes en communistes du type militaire et communistes du type abbé; qu’il dût mettre dans le second ce gars qui avait fait cinq guerres civiles [...] le gênait”(p.155). Ces deux épisodes révèlent clairement les motifs qui poussèrent Malraux à “jouer le jeu” avec les communistes: il appréciait leur discipline militaire mais exécrait leur idéologie.

Le témoignage, à la fois émouvant et sincère, que Grandel fournit dès le lendemain à son commandant, en annulant l’interprétation superficielle de Cacerès, traduit la profonde métamorphose subie par le jeune communiste: au contact du duo Atrier-Réaux, celui qui désirait “se débarrasser au plus tôt de sa charge excessive”(p.107), a considérablement mûri et compris le danger de se fier aux apparences: l’homme n’est-il pas avant tout un énigmatique noeud de contradictions? L’appel à la rescousse qu’il lance trois mois plus tard au “major Alonso” permet d’apprécier le long chemin parcouru par le double officiel de l’auteur depuis son arrivée en Espagne.

7. L’énigme Atrier: une *Rançon* morale inespérée.

Avant même d’intégrer l’escadrille, Atrier pique la curiosité du lecteur: le contrat et l’assurance-vie, rondelette, offerts par le gouvernement républicain, retiennent beaucoup moins son attention que la scène qui se déroule au dehors. Attitude surprenante chez quelqu’un qui, au premier abord, donne la sensation d’appartenir à la race des aventuriers, des mercenaires! Lui qui, révèle le texte, a assisté à d’innombrables atterrissages manqués -“Là pas seulement sur les aérodromes de fortune du Venezuela...”(p.9)-, sait que

Ce n’était que lorsque la “prise de plaine” était en cause, que le mal devenait sans espoir. Son expérience était formelle: un pilote qui, à l’approche du sol, se trompe gravement dans l’appréciation de son altitude, est fini (p.9).

Toutefois,

Ce qu’il se demandait à lui-même, ce n’était pas si le pilote, ici, était “fini” ou non, mais s’il allait sous ses yeux... (p.10).

Les questions et les réflexions métaphoriques qui défilent dans son esprit le présentent d’entrée comme un être blessé, désespéré, en proie à un violent conflit existentiel; tout au long de cet épisode et du récit, les indices troublants s’accumuleront: “Ne plus manquer la plaine. Toucher terre à tout prix...”(p.10).

Ses réflexes ont beau hurler au pilote ce qu'il doit faire, Atrier sent au creux de son estomac que la catastrophe est imminente,

qu'il n'y avait plus rien à faire. L'avion là-bas, ce Russe ici, pensa-t-il. Chacun est sourd aux autres, inaccessible. Chacun, inexorablement, suit sa pente. Jusqu'au jour... (p.11).

Après le crash, peu lui importe que le pilote se soit tué pourvu qu'il ne soit pas brûlé... S'éloignant de la fenêtre, il s'efforce "de ne penser qu'à l'accident lui-même. Non à ce qu'il lui rappelait"(p.13). Et plutôt que de contredire Ivanov lancé dans un exposé brouillon sur l'avenir du Frente popular, Atrier préfère supporter le Russe: "Depuis le Venezuela, il détestait blesser les gens"(p.16). L'énigme est ainsi posée.

C'est donc sous le signe de la tension et du mystère que s'ouvre le roman. De quel mal secret cet anti-héros est-il atteint? Pour quels motifs -puisque ce n'est ni par idéal politique ni par appât du gain- s'inscrit-il dans cette escadrille dont il critique déjà l'organisation et où l'atmosphère, à en juger par l'accueil, semble irrespirable et peu propice à le guérir de sa détresse?

Entre-temps, le camarade Réaux a fait son apparition.

Si, dans *L'Espoir*, Magnin n'a pas de réelle présence physique -à aucun moment, malgré sa personnalité inoubliable, il ne crève réellement l'écran-, dans *La Rançon*, Réaux est vu du dehors et peint d'après nature, d'une manière méticuleuse et vivante. Comme le signale Denis Marion¹⁷², tandis qu'André Malraux, retenu par une pudeur logique, s'est mis en scène avec un parti-pris d'objectivité et sans chercher à être le protagoniste de son propre roman, Julien Segnaire, autant par souci de vérité que par nécessité romanesque -le prestige de Réaux se doit d'être grand pour la mission très délicate qui lui sera confiée-, insiste sur les qualités tant physiques que morales du personnage: intelligence, courage, humanité. Le portrait qu'il trace de son ancien commandant diffère donc sensiblement de celui que Malraux brosse de Magnin:

Le nouveau venu était en civil. Nu-tête, il portait, attaché à l'épaule par une longue lanière, un pistolet-mitrailleur dans un étui-crosse en bois. L'arme lui battait les flancs comme une sacoche. Il avait l'air absorbé en lui-même et dès qu'il s'arrêta, il sortit un paquet de cigarettes, en mit une en bouche, en offrit - mais ne jeta à Ivanov et à Atrier qu'un très rapide coup d'oeil. Puis, sans les regarder davantage, il leur tendit son briquet allumé (pp.16-17).

¹⁷² Denis Marion, "Portrait d'un héros", *Le Soir*, 8 novembre 1952, p.6.

Quelques instants après, “un tic nerveux [lui] contract[e] violemment le visage” (p.18). Bien plus tard, alors qu’il égrène les raisons qui l’empêchent de ratifier l’explication simpliste de Cacerès, Grandel sera “interrompu par des bruits de narine particulièrement violents. Le tic sternutatoire de Réaux s’amplifiait lorsque son intérêt était éveillé”(p.146).

Les yeux “intrigués, intenses, mais rêveurs” du commandant posés sur lui, Atrier s’échauffe, irrité par “cette sorte d’inspection lointaine”; lui qui vient de se déclarer sans références politiques, “pilote, rien que pilote”, ajoute: “-Peut-être trouvez-vous que c’est dommage”(p.17), avant de rappeler l’accident auquel il a assisté quelques instants plus tôt. Lorsqu’Atrier, “[sans] nullement force[r] la voix”(p.18), l’informe du passé exceptionnel de l’aviateur allemand -“Un observateur superficiel eût pu croire qu’il ne donnait tous ces détails qu’à titre documentaire”, signale mystérieusement le texte-, Atrier marque le coup:

Il se rendit compte, non pas de son mal -il le connaissait- mais à quel point celui-ci (exaspéré encore par sa conversation avec Ivanov) l’avait mis hors de lui - et abaissé.

Dès cet instant, une complicité, qui se cessera de croître, liera les deux hommes: diagnostiquant l’extrême fragilité psychologique du pilote belge, patente depuis le début, le Français, “comme s’il devinait”(p.18), le rassure sur l’état du blessé. Dès son entrée -qui libère Atrier de l’importun Ivanov-, Réaux se manifeste donc comme une force pondératrice et bienveillante.

Renseigné sur les antécédents professionnels peu banals de cette recrue -formation de pilote militaire en Belgique, deux ans de chasse et d’observation, trois ans de vols quotidiens au Venezuela-, Réaux l’avertit qu’ils décolleront sous peu. Après l’échec du premier raid, qui l’affecte autant que les autres, le vétéran espagnol, jusque-là des plus distant, cède fraternellement les commandes à Atrier. Les déboires semblent rapprocher les hommes!

De retour à la base, le visage “pâle et nerveux”(p.27), “dans un de ces “états” à demi aveugles, où les obstacles n’existent plus, non parce qu’on est sûr de les vaincre, mais parce que leur seule idée est intolérable”(p.28), Atrier propose de repartir; bredouillant, il argumente sur un ton véhément:

Il reste assez d’essence dans les réservoirs [...]. Charger des bombes ne prendra qu’une demi-heure. Dans une bonne heure, nous pouvons être sur eux, tout à fait à l’improviste... Et l’Espagnol est reparti pour Madrid [...]. Ne croyez pas que ce soit pour le plaisir de piloter moi-même le Douglas./ “Simplement, n’est-ce pas, dit-il plus calme, il est impossible d’accepter...”(p.28).

Son commandant, qui “connaissait cette voix” et “savait même que c’était pour lui permettre de se faire entendre”(p.28) qu’il avait retardé le moment de communiquer au ministère de la Guerre les résultats du bombardement, accepte de museler sa raison et d’écouter cet appel, malgré la conscience qu’il a de ses responsabilités et des effets désastreux d’un nouvel échec pour son projet d’escadrille. Le débat intérieur est rapidement tranché en faveur de l’action¹⁷³.

Mais à peine ont-ils pris l’air que les deux hommes sont consternés l’un et l’autre de leur étourderie, stupéfaits de leur impulsion insensée. “Pourquoi cette rage parfaitement gratuite?”, s’interroge soudain le pilote: “Je n’ai rien contre les Maures. Que leur colonne avance ne me dérange pas. Sont-ils mes ennemis?” (p.30), confirmant ainsi les enjeux extra-politiques de son engagement. Installé sur la pile de bombes, le Français saisit, lui aussi, le caractère irréfléchi de son geste, déraisonnable et injustifiable devant le ministère; car ont-ils la moindre chance de réussir ce second raid alors que les conditions de bombardement sont identiques à celles du précédent? Se souvenant qu’il est là pour broyer le plus grand nombre d’hommes possible au risque d’être broyé lui-même à tout instant¹⁷⁴ -“Naturellement, il y avait broyer les corps et broyer les âmes”- il se met à raisonner: “Qu’exprimait ce subtil distinguo, sinon une différence de courage? Chacun broyait ce qu’il osait”(p.32). Le mystère s’épaissit.

“Pour se rapprocher d’Atrier”(p.32), Réaux s’allonge sur le tas de bombes; après la première série d’explosions, à la vue du ravage provoqué, il “aurait embrassé [les mécaniciens] -sauf qu’embrasser était beaucoup trop faible” (p.39); tout d’un coup, il songe “à ses récentes réflexions... Oui, ce danger de mort et cette volonté meurtrière... Mais il les partageait avec d’autres: ça s’appelait la fraternité”(p.39). Au passage suivant, la colonne devenue enfin réelle -“Elle n’avait plus la moindre ressemblance avec un serpent sectionné, autour duquel grouillaient des rats. C’était bien des camions et d’hommes qu’elle était composée. C’était bien des incendies qu’il y avait allumés, que personne ne tentait d’éteindre. Partout, des mouvements désordonnés augmentaient l’embouteillage. Où donc étaient les chefs?”(p.41)-, bouleversé par le spectacle atroce de cette

¹⁷³ M. Quaghebeur, op. cit., p.167.

¹⁷⁴ “À notre petite échelle nous pratiquions déjà le meurtre à distance, anonyme, mécanique, commode, sans remords, des conflits modernes, sauf qu’à la différence des futurs ordinateurs, nous risquions d’être abattus et tués aussi. Dernier vestige d’humanité qui en nous exposant personnellement nous “justifiait” en quelque sorte, mais surtout banalisait la situation” (P. Nothomb, “Autobiographie d’une découverte”, pp.214-215).

intolérable impuissance, il prolonge ses méditations sur la fraternité homicide; elles "ouvrent le livre à une dimension qui dépasse celle de l'histoire et de l'engagement"¹⁷⁵:

"Dieu n'existe pas, pensa-t-il, comment pourrait-il supporter de contempler le monde?" Mais il sentit en même temps qu'invisible et silencieux, avec sa cargaison de mort, leur avion ne donnait une aussi parfaite image de la divinité que parce qu'il s'y trouvait lui-même, et qu'il pouvait à chaque instant en modifier la course, épargner encore ses victimes. "A l'intérieur, résuma-t-il, être à l'intérieur du destin" (p.41).

Les bombes déversées en vrac, l'avion fuit l'horrible massacre; mais tel un cavalier qui, satisfait de sa monture, l'invite à réaliser une volte complète sur lui-même, Atrier fait exécuter une boucle à son appareil afin d'admirer le résultat du raid.

Sur le chemin du retour, lorsque des chasseurs ennemis les mitraillent, Réaux comprend que, dans cet avion sans défense ni poste d'observateur, leur sort à tous repose entre les mains du pilote -"Il n'y avait que la manoeuvre. Qu'Atrier!"(p.44)-; aussi tente-t-il de le rejoindre; mais "Progresser vers celui-ci n'était pas simple"(p.44). La maîtrise du Belge et le soir protecteur qui monte à leur rencontre les sauvent; euphorique et détendu, le commandant échange avec son pilote "des regards triomphants":

C'était bon d'être à côté de cet homme, dont il ignorait tout, sauf le danger et la victoire qu'ils venaient de vivre ensemble -et dans un fracas de moteurs qui empêchait les mots (p.45)¹⁷⁶.

Cette intense communion se prolonge jusque dans les détails apparemment les plus anodins; une fois à Barajas, alors qu'Atrier relance les moteurs pour "faire le taxi" en direction du hangar, Réaux, poursuivi par Ivanov, se hâte vers le téléphone: "leurs axes de marche se confondaient. Et comme, tous les quelques mètres, Atrier coupait les gaz, les pulsations des moteurs enveloppaient Réaux alternativement de bruit et de calme"(p.46). Lorsque le Russe se permet de briser l'enchantement, Réaux "sent dans ses entrailles une douleur qui devenait

¹⁷⁵ M. Quaghebeur, op. cit., p.168.

¹⁷⁶ Cette scène d'aviation pourrait être rapprochée de la première scène d'aviation chez Malraux (dans *Le Temps du Mépris*): comme le signale Lucien Goldmann (op. cit., p.210), "la fraternité virile du combat pour la liberté -actualisé ici dans la lutte contre l'ouragan- [...] s'y] épanouit en fraternité universelle et en panthéisme cosmique. Dans l'avion, au sommet du danger, Kassner sent que, dans cette lutte contre la nature déchaînée, son soutien le plus sûr est encore la même fraternité, qui le lie, d'abord au pilote, puis à tous ceux qui de par le monde, dans les prisons, sous la torture, mènent le même combat".

écoeurante, comme celle d'une blessure après le premier choc"(p.47); envahi par la haine, il somme l'accusateur de se taire: "On eût dit que les moteurs étaient impressionnés -qu'ils obéissaient. Ils s'éteignirent définitivement"(p.48). Un peu dérouté par sa propre conduite, le Français court vers l'avion "pour ne pas manquer"(p.48) son pilote.

"Soyons plus astucieux qu'Hannibal qui savait vaincre, mais non profiter de la victoire", déclare-t-il à celui que, "sans désespérer", il emmène à l'état-major, puis chez le ministre de l'Air: "Surtout ne me quittez pas d'un pouce. Vous m'êtes indispensable pour absorber le choc des félicitations dilatoires. Pendant que vous tiendrez ferme, j'attaquerai"(p.60). La tactique imaginée par Réaux, fructueuse puisque le ministre cède deux Douglas, n'est en réalité qu'un habile prétexte pour éviter des désagréments à son protégé:

Pour Réaux, le concours d'Atrier dans ce nouveau succès n'avait été qu'un moyen de ne pas le laisser seul aux heures où les Internationaux, qui logeaient tous au *Florida*, se retrouvaient pour l'apéritif ou le digestif dans les bistrots des alentours. La police n'ignorait pas ce détail. Par contre, elle ne pouvait pénétrer au *Florida* sans l'accord écrit de Réaux. Celui-ci voulait à tout prix éviter un accident... (pp.60-61).

Le même soir, au cours de l'entretien qu'il a au *Florida* avec Cacerès, Réaux se fâche. Il sait que, dans cette affaire, il n'est pas impartial mais qu'il ne cherche pas à l'être; pour lui, il va de soi que l'accusation rapportée par Ivanov et confirmée, selon le communiste espagnol, par un "camarade responsable", est tout à fait aberrante. Car, qu'est-ce qu'un "fasciste" pour ce délégué vénézuélien "curieuse[ment]" absent de Madrid? Dans ce Venezuela où les communistes illégaux et pourchassés, sont à coup sûr tout aussi incapables d'impartialité, qu'entend-on par "ennemi du peuple"? Sans doute suffit-il d'y jouir d'un appui officiel quelconque -et pour faire de l'aviation, il fallait nécessairement obtenir le patronage du dictateur- pour être ainsi catalogué! De plus, l'important n'est-il pas qu'Atrier soit aujourd'hui au service de la Révolution espagnole -et avec quel brio! Cette conviction, aussi profonde soit-elle, ne l'empêche cependant pas de songer à ce qui se serait passé s'il avait ouvert le pli confidentiel d'Ivanov avant d'entreprendre le raid décisif: au courant des accusations portées contre Atrier, comment aurait-il interprété sa hâte pour tenter la deuxième opération contre la colonne maure? Et même s'il a la certitude intime que son pilote est "des nôtres" -"fasciste peut-être (fasciste au Venezuela!), mais "des nôtres". Certainement pas "ennemi du peuple" -sauf si l'expression avait un sens

politicien, auquel cas elle ne signifiait rien”(pp.64-65)--, Réaux masque mal sa préoccupation: ce qui reste platonique à Caracas, entériné par le P.C.E., risque de devenir extrêmement redoutable à Madrid. Aussi la seule façon de résoudre cette deuxième énigme ne serait-elle pas d'en parler franchement avec l'intéressé?

L'épisode suivant, au cours duquel, assis côte à côte sur les sièges jumeaux du poste de pilotage, les deux hommes, aussi troublés l'un que l'autre, discutent des améliorations techniques à apporter au Douglas, fournit quelques précieux éclaircissements sur la situation personnelle et animique d'Atrier comme sur la portée cruciale de sa rencontre avec Réaux. Après que le pilote belge, souriant, a évoqué la possibilité combien tentante de faire le chasseur avec cette vieille guimbarde, c'est sur un ton identique que le Français lui réplique: "Oh, je vous en crois fort capable... Depuis hier..."(p.68).

Ce ton était excellent. Le lieu aussi. Pouvait-on imaginer occasion plus favorable? Grâce à la pente de l'avion, ils n'apercevaient le sol que loin devant eux, comme hier pendant le trajet du retour -bruit des moteurs en moins. Il suffisait, plaisanterie pour plaisanterie, de glisser: "A propos, vous savez ce qu'on raconte..." Mais Réaux laissa tomber la conversation et resta assis, muet, comme si, contraint par l'évidence d'abandonner son idée de mitrailleuse à l'avant, il s'attardait encore un peu, pour ne pas l'avouer. Atrier en profita pour rêver: "C'est beaucoup plus que de la chance, pensait-il. Probablement, le seul homme au monde... Dire que je pourrais être en face. Ou nulle part. Ceci ne serait pas arrivé...". Son engagement du côté républicain ne résultait, pas d'une préférence. Ni d'un choix, sa venue en Espagne. En quel autre pays d'Europe aurait-il pu se rendre? Sans parler de la Belgique, où la Justice le recherchait (et l'y eût-on amnistié, comment aurait-il pu y vivre, puisqu'il y avait vécu avant?), la France, l'Angleterre ou l'Allemagne n'étaient pas des forêts vierges. Les hommes y entretenaient des rapports sociaux stables. On n'y repartait pas de zéro. Des explications étaient requises. Et puis, quoi... se faire gratte-papier? Sur le bateau, à peine au large de Rio, il avait appris par le journal de bord le déclenchement de la rébellion franquiste. Au milieu de l'océan, le pronunciamiento dégénérant en vraie guerre, la chose avait commencé à l'intéresser. De Naples, il avait rejoint Marseille. Le consul d'Espagne, dans cette dernière ville, était resté fidèle à la République. Par ce hasard, Atrier avait signé pour Madrid comme il eût signé pour Burgos dans le cas contraire. Les propagandes des deux camps ne le touchaient pas. Que signifiaient, après l'Amérique du Sud, tous les grands mots? "Fascisme", "démocratie"! Là-bas, les dictatures étaient parfois plus près du peuple que les parlements, les militaires moins vénaux que les idéologues. Parfois... En général, on ne remarquait pas de différence. Y en avait-il davantage entre le "Frente popular" et Franco? L'Espagne était seulement plus peuplée, plus acharnée et plus sérieuse que les républiques sud-américaines. La lutte y serait plus longue, plus profonde - l'aventure moins vulgaire. "J'aurai le temps de voir venir...", s'était-il dit. Mais ce qu'il n'avait jamais cru, c'est qu'il reprendrait pied aussi vite - et sur un plan où les contacts humains redevenaient tolérables. Qu'il pourrait, de nouveau, plaisanter sans amertume...

Inconsciemment, à cette pensée, il se tourna vers Réaux. Ce dernier l'observait du coin de l'oeil. Et, leurs regards se croisant, Atrier se rappela, avec

une précision qui le glaça, les regards triomphants qu'ils avaient échangés, à cette même place, la veille. Il ne comprenait pas. Comment avait-il pu... Quelle honte! Heureusement, rompant aussitôt le silence, Réaux l'en délivra.

-Fixer les mitrailleuses [...] (pp.68-71).

De part et d'autre, la gêne domine encore. Assurément, Atrier souffre d'un mal difficilement confessable, et Réaux est appelé à jouer un rôle primordial dans son processus de récupération.

A l'examen du formulaire d'enrôlement rempli par Grandel, se souvenant qu'Atrier ne quitta l'aviation belge que fin 1933 et avec le grade de lieutenant, Réaux y cherche les dates qu'il lit sans broncher; bien qu'il se promit de n'accorder aucune importance au passé de son pilote et qu'il "liquidât" aisément le témoignage du Vénézuélien, il se met subitement à craindre celui de ce jeune communiste qui jouit, dit-on, de la confiance du Parti et dut inévitablement coïncider avec son compatriote dans l'armée de son pays. Aussi est-ce soucieux et angoissé qu'il assiste à leurs retrouvailles au cours desquelles il ne cessera de se reprocher d'avoir failli à son devoir. Entre le visage radieux du nouveau-venu et la pâleur terrifiée d'Atrier, le contraste est violent.

Pendant la deuxième mission, Réaux devra arbitrer la joute que se livrent les deux compatriotes; néanmoins, lorsque le pilote, après avoir fait la sourde oreille aux indications de Grandel, justifie techniquement et géographiquement son refus de modifier le cap -"En d'autres termes: "Vous êtes le commandant de l'escadrille. Mais nous sommes en détresse, et c'est moi qui commande l'avion"" (p.96)-, Réaux résout de se taire: il connaît les "réflexes d'écorché vif d'Atrier"; sa pensée n'en est pas moins troublante:

Il ne fallait pas que le pilote, au moment même où il essayait de toutes ses forces de sauver l'avion, pût se croire soupçonné par ceux dont il tenait le sort, et peut-être la vie, entre les mains. Il s'affirmait sûr de lui. On devait lui faire confiance. Il n'y avait pas d'autre choix. Le risque avait été pris au départ. Et si, bon Dieu, il était un traître (aucune hypothèse n'étant jamais absolument à exclure), et qu'il voulût les conduire chez Franco, il resterait l'ultime ressource de le tuer, après l'atterrissage. Quant à atterrir sans lui... (pp.96-97)¹⁷⁷.

"Le destin, c'était les gestes d'Atrier" (p.102)

¹⁷⁷ Notons que cette même hypothèse a déjà été formulée précédemment; lorsqu'il aperçoit la silhouette d'Atrier, Réaux, qui se reproche de ne pas avoir signalé à Grandel la présence de son compatriote dans l'escadrille, se sent subitement soulagé; il se garde alors d'y faire allusion, conscient que toute mention du nom d'Atrier apparaîtrait alors "comme une réplique de théâtre destinée à préparer une "entrée". (L'"entrée" du héros -ou du coupable?), s'interroge le texte. Le fait de placer cette question entre parenthèses indique-t-il que Segnaire a, lui aussi, des doutes sur l'innocence de son double romanesque?

Tout absorbé par la manoeuvre, Atrier démontre une patience exceptionnelle à l'égard du jeune blanc-bec.

Après la remarquable embardée, à la vue des soldats en opération -des miliciens faisant du zèle, selon Atrier-, partageant raisonnablement les craintes du navigateur, Réaux rappelle au pilote les consignes élémentaires de prudence. Dès lors, se sentant observé par Grandel, Atrier blêmit: "Dans ses yeux, de nouveau, brillait ce reflet traqué du jour de leur rencontre"(p.113). Son air, si profondément -et si involontairement- malheureux quand il recommande d'établir un contact avec ces soi-disant ennemis afin d'éviter tout malentendu -"Il faut leur expliquer. J'y vais"(p.114)-, frappe Réaux:

[Réaux] demeura d'abord sans réponse (mais sûr d'une chose: ce malheur évident n'avait aucun rapport avec la présence des soldats, aucun rapport même avec l'Espagne; c'était un malheur plus ancien, secrètement pourri, un malheur remonté à la surface, comme un cadavre) (p.114).

Passant outre aux ordres et courant au suicide¹⁷⁸ -"Cette fois, c'était l'occasion, pensait-il. Si seulement une fusillade éclatait... Pris entre deux feux, il serait tué sans savoir par qui. Et cet intolérable fardeau tomberait de sa poitrine..."(p.114)- Atrier s'élance en direction des miliciens. La confusion règne; Réaux lui-même doute un instant du sens à attribuer au bras subitement incliné du pilote -salut fasciste ou républicain?

Dans l'auto qui les ramène à Madrid, le commandant, tout aussi tourmenté que son responsable politique par la conduite singulière d'Atrier et incapable de lui répondre, préfère se murer dans le mutisme et laisser les questions affleurer peu à peu à son esprit; analysant le manque absolu de rancune, à la limite de la reconnaissance, manifesté par Atrier envers Grandel, il comprend que

Son soulagement, en tout cas, n'avait pas été celui des autres. C'était un soulagement mystérieux. De quoi avait-il eu peur? Pas des soldats, puisqu'il se savait en territoire républicain. Ni du revolver de Grandel. "Ou je me trompe complètement, pensait Réaux, ou la vue de cette arme pointée sur lui l'a laissé froid. Il n'a pas fait un pas pour me prêter main-forte." Mais plus tard... (pp.118-119).

¹⁷⁸ Ce n'est pas la première fois que l'idée du suicide apparaît: à la vue du biplan en difficulté, Atrier eut l'impression que "le pilote, découragé, considérait les chances d'un plongeon, à la verticale, d'un suicide ou de n'importe quoi -pour en finir"(p.7); cette pensée alors sibylline prend ici son sens. Dans *L'Espoir*, Magnin déclare à Attignies: "Si ceux avec qui je dois combattre, ceux avec qui j'aime à combattre ne me font pas confiance, pourquoi combattre, mon petit? Autant crever..." (p.160).

“Évitez de vous en mêler”(p.120), demandera-t-il sourdement à Grandel avant de replonger dans le silence brièvement suspendu aux postes de surveillance qui se multiplient à l’approche de la capitale. Touché et réconforté par l’attitude de la garde qui, socialiste, communiste ou libertaire, se laisse invariablement séduire par la formule incantatoire “aviación internacional”, Réaux saisit que

la communion des hommes, c’était ces trouées dans la nuit, ces saluts échangés à l’appel d’une simple parole, entre gens qui ne s’étaient jamais vus, et ne se verraient plus jamais.

Il y avait aussi la révélation du prestige acquis par l’escadrille. Plus d’un factionnaire, entendant “aviación internacional”, s’exclamait, comme l’alcade du déjeuner: “Los de Talavera!”... Et Réaux s’émerveillait qu’une seule victoire partielle eût suffi à fonder un mythe, dont il était démesurément responsable. Car c’était sa création, il avait beau ne pas la reconnaître. Ni la faiblesse dérisoire de ses moyens, ni le caractère hétéroclite de la poignée d’aviateurs qu’il commandait, n’y changeaient quelque chose. Un espoir était né en lui. “Un espoir, se répéta-t-il comme pour l’éprouver, un espoir!” Et ceux qui, à ses côtés, l’incarnaient, ceux qui composaient l’escadrille, prenaient soudain, même à ses propres yeux, des dimensions nouvelles... (p.121).

Jaugeant l’impact inouï de ce raid, il savoure la dimension quasi-épique prise dans l’esprit des républicains par cet événement ressenti pourtant au moment même comme un acte insensé par ses propres promoteurs. Ses hommes et lui sont désormais dépositaires de vertus salvatrices, presque magiques. Un mythe est né!

Le rendez-vous auquel Réaux se rend le ramène à la réalité la plus crue, et son inquiétude au sujet d’Atrier s’accroît brusquement:

Aussi longtemps qu’il avait été seul juge, il avait pu, l’accusation restant au surplus fort vague, la tenir pour négligeable. Le ferait-il demain? Et si, malgré son avis, les communistes se montraient intraitables? Le prestige n’était pas le pouvoir. Certes, comme l’avait dit Grandel, la scène de tout à l’heure “autorisait normalement à conclure, etc...” Qu’Atrier eût réellement été un fasciste, semblait, après cette expérience, à peu près exclu. Il aurait fait une autre tête! Celle qu’il avait faite n’en était pas moins étrange. Pourquoi, diable, alors qu’il venait d’être traité de fasciste, cet air soulagé, reconnaissant? De n’avoir été traité *que* de fasciste? (p.122).

A l’écoute de Cacerès qui lui détaille les faits et gestes reprochés au Belge et lui précise que l’accusation n’est pas motivée par une activité spécifiquement politique de l’intéressé, Réaux, pressentant le caractère réducteur de la version de l’Espagnol, s’exclame dans son for intérieur: “-J’eusse préféré qu’elle le fût” (p.129). Devant l’immense appel du petit fantôme crucifié de Goya, il refuse de désespérer de l’homme -du moins de certains hommes; pour lui, le comportement

“espagnol” d’Atrier ne fait que “contredire” son comportement “vénézuélien”. L’énigme reste entière.

Après avoir écarté Ivanov qui, humilié, lui crache toute sa rancœur: “-Le commandant, il connaît votre passé. Tout!”(p.137), le pilote remonte dans l’avion.

“Tout, pour Atrier, c’était une seule chose. Il avait l’expérience des terrains peu commodes. Mais jamais il n’avait dû en arracher un avion aussi lourd. Et jamais le poids de son propre corps (captif sans possibilité d’évasion, comment avait-il pu croire que la confiance de Réaux le délivrerait quand même -qu’elle serait sa *rançon*¹⁷⁹ inespérée? Elle ne lui était nullement acquise. Hier déjà il l’avait craint. N’était-ce pas confirmé maintenant?)...”(p.138).

Lançant le lourd appareil -métaphore de son propre corps-, dont les roues collent au sol, pour un décollage à haut risque, Atrier éprouve la sensation “Qu’à moins de freiner aussitôt, il irait s’écraser au lieu même où il avait choisi, la veille, de mourir” mais qu’“il était déjà trop tard pour freiner. Le seul salut encore possible résidait dans l’audace”(p.138).

Bien sûr, se dit-il, on aurait pu arracher quelques arbres pour faciliter le décollage; il aurait téléphoné à Réaux, “Ils en auraient discuté ensemble... Sans plus savoir de quoi, au juste”(p.139). Le Douglas arraché au borbier, excité par la réussite de la manœuvre, Atrier ressent une “Joie physique, plus intense qu’aucune détresse!”; se croyant “le vainqueur du monde”, il “oublie”; et tandis que l’avion “nivele la pesanteur”, sous lui le paysage apparaît soudain “de plus en plus innocent” et “les choses retrouvent leur échelle”. “Un instant, il regrette sa solitude. Puis se souviennent”(p.139). Volant en rase-mottes, il n’en continue pas moins à dominer le paysage dont les éléments s’engouffrent dans son sillage:

Les hommes, à peine entr’aperçus, disparaissaient sous ses ailes, comme par une trappe. Il avait l’impression de les faucher. De faucher joyeusement tout ce qui levait la tête, tout ce qui s’opposait à lui. Ce sport était grisant. Et loin de paralyser sa pensée... La machine vrombissante se cabrait et plongeait au moindre toucher de ses doigts: il lui semblait par éclairs que cette toute-puissance fût la sienne (p.140).

Aiguillonné par les invectives du Russe et “heureux d’être acculé” aux explications et aux aveux, il plonge dans un monologue intérieur symptomatique de son nouvel état d’esprit:

¹⁷⁹ C’est nous qui soulignons.

Rien de tel que de s'expliquer entre gens intelligents. Ce qui m'est arrivé est horrible. Mais est-ce si compliqué? Ça tient en deux phrases... Cet imbécile d'Ivanov prétend que Réaux sait tout. Enfin, les conséquences. Et sans doute, ce qui précède. Donc, zéro. Mais ça évitera les préambules et développements. On ira tout droit au noeud du problème, on ne s'en écartera pas (pp.140-141).

Comme le signale M. Quaghebeur, "le compagnonnage dont Réaux est l'emblème [...] désigne un espace dans lequel la confiance d'un homme peut être donnée à un autre. Pour Atrier cette confiance paraît équivaloir à la possibilité d'un rachat"¹⁸⁰.

Essayant de se remémorer les derniers événements et s'interrogeant sur l'origine de cette accusation ridicule de "fasciste", Atrier sait que Réaux ne s'en sera pas contenté, qu'il aura exigé des détails.

Et il aura cru qu'il fallait se défier de moi. Que je n'étais pas un homme sur qui on pouvait compter. M'utiliser à la rigueur, mais pas compter sur moi. [...]. C'est pourquoi, hier, il a donné raison à Grandel, pour les soldats. Je l'avais bien senti. Déjà, dans la querelle géographique, il hésitait entre nous. [...]. Non, il est clair que si Réaux a fini par l'écouter, c'est qu'on l'avait mis en garde, c'est qu'il s'était dit qu'il fallait *malgré tout* se méfier de moi, qu'il ne pouvait pas *absolument* compter sur moi! (pp.141-142).

Conscient du prix qu'il paie pour son "silence déloyal" -"leur premier raid victorieux[...] avait créé entre eux une curieuse sorte d'intimité, non exprimable et non exprimée [...] mais qui n'en imposait pas moins des devoirs"(pp.142-143)- mais confiant en une possible rédemption -"S'expliquer effacerait. Annulerait" (p.143)-, Atrier espère que le seul homme qui puisse le libérer de sa "faute" (p.142) originelle sera là à l'attendre. Avec Marc Quaghebeur, nous constatons "le caractère mythique, radical, dans lequel se situe la relation des deux protagonistes et le côté presque divin de la position malrucienne"¹⁸¹. Prévenu par le Russe de l'arrivée imminente de son pilote et fort de la "confirmation" (p.147) apportée par Grandel, Réaux est au poste.

Dès l'entrée d'Atrier qui l'interroge sur l'indispensable "autorisation du camarade commandant" invoquée par Ivanov, il reconnaît "l'appel fraternel de cet air désespérément décidé, [...] la même crispation furieuse contre un destin inacceptable qui, en ce même endroit, après leur premier raid manqué, les avait fait brusquement se comprendre"(p.149); profitant de sa question pour clore cet "incident désagréable" et retenant Grandel afin d'éviter qu'Atrier ne doive

¹⁸⁰ M. Quaghebeur, op. cit., p.172.

¹⁸¹ M. Quaghebeur, *ibid.*, p.174, n.33.

supporter, "seul debout, en position d'accusé"(p.150), le choc à venir, il informe le pilote des accusations formulées par le délégué vénézuélien comme de l'accord passé avec Cacerès et obtenu grâce à sa propre caution morale; il conclut que l'enquête terminée le lave de tout soupçon. Une référence totalement fortuite au type "métis" de l'accusateur déclenche instantanément chez Atrier un profond malaise -que ce dernier impute à "cette foutue malaria".

La présence des deux Belges sera mise à profit par Réaux; "regard[ant] systématiquement *entre eux*"(p.153), il leur transmet ses premières décisions, homologuées par le ministère: Grandel sera commissaire politique et "Vous, Atrier, devenez mon adjoint immédiat, et mon remplaçant en cas d'absence" (p.153); la tournure utilisée ressemble davantage à une invitation qu'à un ordre formel. La volonté de faire des deux compatriotes, dont le passé se recoupe en partie, ses plus proches collaborateurs, la stratégie de leur communiquer leurs nouvelles fonctions simultanément et en l'absence des autres membres de l'escadrille, la résolution de leur confier le poste qu'ils sont en droit de briguer et qui les valorisera à leurs propres yeux comme à ceux de leurs compagnons, le regard pondérateur de Réaux ainsi que le désir exprimé qu'ils coopèrent étroitement dans leurs attributions sont autant d'indices qui permettent de conclure à leur parenté: respectivement commissaire politique et "lieutenant" de Réaux, Grandel et Atrier se partagent les responsabilités assumées par Paul Nothomb au sein de l'escadrille *Malraux*. Julien Segnaire combine donc en ces "faux jumeaux"¹⁸² diverses facettes d'un seul et même personnage, celui que le romancier français représenta sous les traits d'Attignies¹⁸³. "Le patronyme d'Atrier reprend d'ailleurs le signifiant de base du héros malrucien"¹⁸⁴. De surcroît, Grandel ne cesse d'"interroger"(p.159) Réaux sur le mystère Atrier;

¹⁸² M. Quaghebeur, *ibid.*, p.181.

¹⁸³ Dans *L'Espoir*, des hommes de Magnin, Attignies, surnommé "Siegfried" par les Espagnols et tous ceux qui l'aiment, est le volontaire qui offre le plus de consistance. Issu de la haute bourgeoisie, il a adhéré au parti communiste dont il est le représentant dans l'escadrille. Son courage incontesté, l'importance qu'il accorde à l'amitié, sa cordialité naturelle, en dépit de son communisme austère, et ses qualités professionnelles -il vient de l'École de guerre- font l'unanimité chez les techniciens mais éveillent la jalousie des mercenaires; la haine est réciproque. En l'écoutant, Magnin, qui l'apprécie beaucoup -"Attignies était celui pour qui Magnin avait le plus d'estime"(p.159)-, comprend "ce lien profond, physiologique, qui unit les meilleurs communistes à leur parti"(p.160). Et pourtant, dans l'affaire "absurde" des trois Allemands suspectés de fascisme, Attignies ne craint pas de reconnaître que "le Parti a beaucoup de torts"(p.159). En Espagne, ce personnage noble et dévoué, qui se définit comme "révolutionnaire", a conscience de lutter pour "la liberté du peuple espagnol!"(p.283) au regard de quoi "Notre sensibilité, et même notre vie, sont d'assez petites choses"(p.160). En novembre 1936, lors de la réorganisation générale, il sera promu au grade symbolique de commissaire politique.

¹⁸⁴ M. Quaghebeur, *op. cit.*, p.181.

exactement comme Julien Segnaire tentera, lui aussi, d'élucider le mystère Paul Nothomb! Une nouvelle équation, que la fin du roman confirmera, se profile clairement.

En dépit de ces bonnes nouvelles et de ces dispositions réconfortantes, "abasourdi, incrédule" et maudissant par-dessus tout sa "sensiblerie, indigne, affreuse"(p.153), "par défi, pour se punir", Atrier demande s'ils savent, au ministère, "ce que... qui je suis?". Découvrant, dans les yeux du pilote, "sous la joie incertaine- l'obsédant malheur", Réaux se porte garant: "-Ils savent qui je suis"(p.154)¹⁸⁵.

Les circonstances empêcheront Atrier de tenir la promesse qu'il s'était faite de briser son silence, et bientôt le tourbillon des événements l'absorbera. Durant les absences répétées de son commandant parti à l'étranger à la recherche de nouveaux appareils, il dirige l'escadrille tout en conduisant lui-même les raids les plus importants. Après quatre mois, son autorité est devenue indiscutable et les journaux célèbrent les exploits du "major Alonso". Ce nom de guerre à consonance ibérique, Atrier l'a adopté sur le conseil de Réaux prétextant la politique de "non-intervention" ou l'amour propre national; il n'est en réalité qu'une simple mesure de précaution: depuis qu'il s'est rendu à la Bibliothèque nationale pour y feuilleter des journaux vénézuéliens et mexicains, le nouvellement promu colonel ne peut plus douter de la matérialité des faits reprochés au Belge.

Profondément contrarié par l'entêtement de Cacerès, auquel il préférerait l'indifférence, Réaux confie sa pensée à Grandel:

Je suis persuadé [...] que toute explication satisfaisante du drame (le mot explication est d'ailleurs idiot) serait le récit d'une humiliation. Et d'une humiliation atroce... (p.159).

¹⁸⁵ -Dans *L'Espoir*, la conversation où Attignies fait référence à son identité -"Vous savez qui est mon père camarade Magnin? [...]. Ce qu'Attignies (c'était un pseudonyme) croyait un secret était connu de l'escadrille: son père était un des chefs fascistes de son pays"(p.160)- est, selon Paul Nothomb, "une dramatisation typique du romancier". "En fait, mon père était un homme de droite. Il était partisan de Franco. Il n'était pas fasciste", déclarera-t-il à Joseph Jurt (op. cit).

-*Sierra de Teruel* contient une scène identique (reproduite par Denis Marion, "L'Espoir. Film d'André Malraux", *La Nef*, 2e année, n°7, juin 1945, p.14):

Le Commandant. -Dis à Gardez de faire l'essai des nouveaux mitrailleurs et fais-toi remettre leurs carnets militaires.

Attignies. -Moi?

Le Commandant. -Tu remplaceras Marcelino comme commissaire politique. Je l'annoncerai à la réunion de demain.

Attignies. -Vous savez qui je suis? Mon père est un des chefs fascistes dans mon pays.

Le Commandant. -Je le sais.

Attignies. -Alors, merci.

Cette intuition sagace prouve qu'il est bien le seul à comprendre son lieutenant et à pouvoir le soulager du mal obscur qui le tenaille, mais qu'en dernier ressort, l'éclaircissement du mystère dépend de l'intéressé lui-même.

A l'hôpital d'Almeria où il est admis après l'accident de Malaga¹⁸⁶, Atrier apprend de Grandel que Réaux, accidenté sur le front de Teruel, est "manquant", qu'"il ne subsiste, hélas, aucun espoir"(pp.176-177); seul dans l'obscurité de sa chambre, il comprend que, jusqu'ici, il n'a "souffert qu'en rêve", que

Rien n'avait pénétré encore. Rien, de façon décisive. C'était maintenant que ça commençait! La nuit dissipait les simulacres du jour. Et il regretta qu'on lui eût fait, aussitôt après l'opération, une piqûre de morphine. Car sa douleur physique restant bridée, l'autre avait le champ libre. Elle était pire. Elle avait des doigts de crocheteuse. Elle fouillait en lui. Elle rouvrait au passage ses plaies anciennes. Elle séparait événements et circonstances, elle déracinait, mêlait, brouillait ses souvenirs. La confusion ainsi créée -sa tristesse, injustifiablement, appela le remords, puis la honte- formait une sorte de mal unique, indifférencié, absolu dont un mystérieux tribunal le forçait à répondre... (p.178).

Le martyre physique se double d'une torture morale plus intolérable encore. Aussi impuissant à se défendre que les cadavres des fuyards étendus sur la route Malaga-Almeria, Atrier aimerait être aussi impassible qu'eux, aussi insensible que "l'Indonésien", son second pilote, "ce métis... Claqué!", qu'il se reproche injustement d'avoir abandonné: "Quand même, je pouvais l'aider... Ne fût-ce qu'en lui parlant flamand. Ou en lui tenant la main". Et de ricaner: "Elle est bien bonne! Réaux aurait sûrement aimé qu'on lui tienne la main!"(p.179).

Précipité dans une espèce de délire lugubre et auto-culpabilisant, mais pleinement significatif de l'extraordinaire complicité qui l'unit à Réaux,

il s'efforça de *réaliser* que Réaux était mort, absolument mort. Sans regard, sans figure. Calciné. Mais les évocations macabres n'arrivaient pas à le convaincre. Il pensa : "Je ne le verrai plus jamais." Puis, brusquement, il sut. Le soulagement et l'atrocité de l'irréremédiable l'étreignirent en même temps. Son désespoir éclata comme un orage qui crève. Sans un cri, sans une larme, il se mit à hurler lentement de tout son corps immobile, comme pour combler le vide affreux qui s'y creusait. "Oui, peut-être aurait-il aimé qu'on lui tienne la main, après tout", saisit-il. Un voile tombait. Réaux était mort. Leurs rapports avaient changé. Une nouvelle intimité était permise. Maintenant, il aurait pu soutenir ce regard dont il s'était détourné un jour, dans l'avion silencieux, avec une pudeur invincible. Maintenant, ils auraient pu se parler autrement. Maintenant, il aurait pu lui dire... Pauvre communion du langage! Restituer, faire comprendre ce qui lui était arrivé, par des paroles ! Mais si elles étaient indispensables? Ici, elles étaient *dues*. Et maintenant, elles resteraient dues. Car qui pourrait encore les entendre? A qui

¹⁸⁶ Cette mission sur Malaga est étudiée en détail dans le point suivant.

d'autre pourrait-il les prononcer sans équivoque, sans humiliation, et *surtout* sans rencontrer l'horrible accueil de la pitié? A qui? Plein d'épouvante et de gratitude, il se rendait compte que ce qu'il perdait avec Réaux, c'était d'abord cela: un homme à qui se confier était possible. (Non qu'il éprouvât tant le besoin de se confier: ça n'effaçait rien, quoiqu'il en eût cru à certain moment. Il suffisait qu'un tel homme existât. Qu'il eût existé...) Un homme qui n'avait jamais l'air d'écouter un aveu - et qui n'aurait pas eu cet air, ni le moindre sourcillement d'ironie, de compassion ou de dégoût, en apprenant... Mais Atrier n'avait pas pu. Pas osé. Ça l'exaspéra. Brusquement, il ne comprenait plus du tout pourquoi il avait gardé le silence. Même vis-à-vis de Réaux vivant. (Car déjà Réaux mort transformait Réaux vivant.) Les détails à donner? La nouvelle douleur pesait plus lourd que ces images jusqu'alors si accablantes. Elles ne paraissaient plus l'être. Pour s'en convaincre, il les fit défiler, une à une, en un film schématique, devant un spectateur sans visage - qu'il identifia à Réaux, mais qui était plutôt lui-même. Il se vit ainsi "sur l'écran". Jouant son rôle. Son ancien rôle... (pp.179-181).

Lui, "désinvolte, hors de ses gardes", arrivant au centre de colonisation et accueilli chaleureusement par les métis, le repas arrosé, la chaleur suffocante et énervante, l'assoupissement. "Puis *le réveil*"; cinq ou six hommes qu'il avait toujours traités en frères -comme tous les autres métis- se jetant sur lui non pas pour le dévaliser ni pour l'assassiner...

Après cela, il n'avait pu que fuir et se taire... Il avait fui, il s'était tu. Décidé non pas à se venger (se venger!), ni à se rebeller contre le destin, mais simplement à se ménager un répit qui lui permit de mourir, il était arrivé en Espagne. Par quel extraordinaire retour de fortune, y avait-il alors rencontré Réaux? Réaux, le seul homme au monde (il en était sûr à présent), capable de l'arracher à l'horreur de lui-même... Et en secret, puérilement, il s'était assigné un nouveau but dans l'existence: mourir pour celui qui l'avait sauvé. Maintenant, c'était Réaux qui était mort!... (pp.182-183).

Contrairement aux pulsions autodestructrices qui animaient autrefois Atrier, la mort prend ici une dimension hautement positive. En quête d'un sens nouveau à donner à son existence, Atrier réalise, au contact de Réaux, que cette aspiration à une nouvelle dignité et à la signification vers laquelle il tend et que la vie semblait lui refuser, il ne la concrétisera que s'il accepte d'offrir sa vie pour celui qui l'a repêché. "Il y a quelque chose que moi [...], je n'avais jamais soupçonné", disait le plus ancien officier marxiste de *L'Espoir*: "Il y a une fraternité qui ne se trouve que de l'autre côté de la mort"(p.363). Pour Mounier, "Ce renversement de l'absurde et de la solitude peut apparaître déjà comme une victoire sur l'absurde et sur la solitude. Mais ce n'est qu'une demi-victoire, et une victoire de l'homme isolé"¹⁸⁷.

¹⁸⁷ E. Mounier, op. cit., pp.27-28.

Dans cette chambre trop calme où tout contraint à penser... résonne tout à coup un pas unique, impérieux, comme si tout ce que le convalescent venait de vivre n'avait été qu'un cauchemar. Quand son commandant lui explique que, pour avoir permuté d'avion au dernier moment, il fut sauvé par "le destin", Atrier se souvient qu'un jour, en sa présence, Grandel lui avait demandé: "Mais, enfin, d'après vous, être un chef, qu'est-ce que c'est?". Et Réaux de lui répondre sans hésiter: "Croire au destin, et ne *jamaïs* s'en remettre à lui". Convaincu que le hasard n'y est pour rien mais que chacun a un rôle dicté -"Le sien, en cet instant, était de ne pas laisser passer l'occasion. Peut-être Réaux "ressuscité" ne lui avait-il été rendu que pour cela"-, il s'écrie: "Il faut que je vous dise quelque chose!"(p.185). Interprétant la réapparition de son sauveur comme un signe de la Providence -Réaux n'est-il pas, en ce moment, le Messie?-, il lui remet la clé de l'énigme. La confession n'est pas retranscrite; la méprise antérieure, en libérant la parole d'Atrier¹⁸⁸, a déjà informé le lecteur du drame vécu par le pilote. Réaux, dont l'intuition première se voit ainsi corroborée, réagit comme prévu, humain et bienveillant:

-Vous ne me surprenez pas outre mesure. Je m'attendais à ce que ce fût un drame de cet ordre. C'est arrivé aussi à Lawrence¹⁸⁹. Et sans doute est-ce inguérissable. Mais qui d'entre nous [...] est guérissable? L'homme... [...] L'homme commence à cette découverte -à laquelle plusieurs voies nous mènent. La plus banale est celle de notre propre souffrance et du spectacle de la mort. Elle n'est pas sans retour. La plus directe -et certainement la plus affreuse-, celle de notre propre humiliation. Les retours en sont presque interdits. Ils exigent un terrible courage.

-Une terrible chance!

-Mais aussi un terrible courage.

-Et une main amie, murmura Atrier (pp.185-186).

Décrivant le spectacle réconfortant observable au dehors -la ville qui renaît, la foule qui se transforme et surmonte progressivement sa résignation et son désespoir, les premiers miliciens qui se rassemblent, les femmes et les vieillards qui s'offrent pour creuser des tranchées-, Réaux conclut: "L'arrêt de la colonne, votre raid, votre nom, votre accident même, ont redonné confiance à tous. Dignité. Almeria sera défendue"(p.186). Ce message encourageant, qui attribue à Atrier la paternité de ce renouveau, de ce regain d'espoir, même s'il

¹⁸⁸ M. Quaghebeur, op. cit., p.178.

¹⁸⁹ Concernant le mystère Lawrence et la fascination que l'écrivain anglais exerçait sur Malraux, consulter Jean Lacouture (op. cit., pp.185-194). E. Mounier parle du colonel Lawrence comme du "fantôme familial de Malraux" (op. cit., p.37).

n'est encore que distraitement enregistré par son destinataire, "irrité plutôt, comme lorsqu'on vient de payer une dette de soi seule connue, et qu'on révèle en acquittant", produit aussitôt ses premiers effets lénitifs, apaisants: "sous son trouble et sa fièvre, déjà sourdement victorieux..."(p.187)¹⁹⁰.

Cette image dynamisante de renaissance et d'espérance ne rappelle-t-elle pas celle qui, à la dernière page de *L'Espoir*, imprègne aussi l'esprit de Manuel? Se remémorant son passé, le jeune révolutionnaire sentimental et spontané du début, devenu "chaque jour un peu moins humain"(p.402) par souci d'une efficacité plus grande et d'un commandement meilleur, prend "conscience de son terrible équilibre -de l'équilibre d'où on ne tombe que dans le sang"(p.497); à l'écoute des voix éparses qui résonnent dans la ville,

Il sentait la vie autour de lui, foisonnante de présages [...]. Un jour il y aurait la paix. Et Manuel deviendrait un autre homme, inconnu de lui-même [...]. Autrefois, Manuel se connaissait en réfléchissant sur lui-même; aujourd'hui, quand un hasard l'arrachait à l'action pour lui jeter son passé à la face. Et, comme lui et comme chacun de ces hommes, l'Espagne exsangue prenait enfin conscience d'elle-même, -semblable à celui qui soudain s'interroge à l'heure de mourir. On ne découvre qu'une fois la guerre, mais on découvre plusieurs fois la vie./ [...]. Manuel entendait pour la première fois la voix de ce qui est plus grave que le sang des hommes, plus inquiétant que leur présence sur la terre: -la possibilité infinie de leur destin; et il sentait en lui cette présence mêlée au bruit des ruisseaux et au pas des prisonniers, permanente et profonde comme le battement de son cœur (p.498).

C'est au moment même où l'Espagne presque à genoux se redresse, reprend courage et confiance en ses possibilités et retrouve le chemin de la dignité que

¹⁹⁰ Tout cet épisode d'Almeria pourrait être rapproché d'une scène des *Conquérants* où Garine, couché sur son lit d'hôpital, dialogue avec le narrateur:

"Veux-tu que je te laisse?

-Non, au contraire. Je ne désire pas rester seul. Je n'aime plus penser à moi, et, quand je suis malade, j'y pense toujours... [...] C'est bizarre: après mon procès, j'éprouvais -mais très fortement- le sentiment de la vanité de toute vie, d'une humanité menée par des forces absurdes. Maintenant ça revient... C'est idiot, la maladie... Et pourtant, il me semble que je lutte contre l'absurde humain, en faisant ce que je fais ici... L'absurde retrouve ses droits... [...] Ah! cet ensemble insaisissable qui permet à un homme de sentir que sa vie est dominée par quelque chose... C'est étrange, la force des souvenirs, quand on est malade. Toute la journée, j'ai pensé à mon procès, je me demande bien pourquoi. C'est après ce procès que l'impression d'absurdité que me donnait l'ordre social s'est peu à peu étendue à presque tout ce qui est humain... Je n'y vois pas d'inconvénients, d'ailleurs... Pourtant, pourtant... En cet instant même, combien d'hommes sont en train de rêver à des victoires dont, il y a deux ans, ils ne soupçonnaient pas même la possibilité! J'ai créé leur espoir. Je ne tiens pas à faire des phrases, mais enfin, l'espoir des hommes, c'est leur raison de vivre et de mourir... Et puis? Naturellement, on ne devrait pas tant parler quand la fièvre est trop forte... C'est idiot... Penser à soi toute la journée!... Pourquoi est-ce que je pense à ce procès? Pourquoi? C'est si loin. C'est idiot, la fièvre, mais on voit des choses..."(André Malraux, *Les Conquérants*, Editions Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade, 1947, p.114). Ainsi, si la fièvre fait voir des choses à Garine, Atrier recourt au film pour révéler l'inexprimable, ce qui lui permet en outre de se détacher de "son ancien rôle". On remarquera de même que si Garine évoque l'impression d'absurdité éprouvée après son procès, Atrier se sent confronté à "un mystérieux tribunal".

Manuel et Atrier entendent sourdre au plus profond d'eux-mêmes la possibilité d'une nouvelle vie, d'un nouveau destin.

8. Les missions sur Teruel et Malaga dans *L'Espoir* et *La Rançon*.

Dans leurs témoignages, Nothomb et d'autres volontaires des escadrilles *España* et *André Malraux* nous révèlent que leur commandant prenait souvent des notes sur le déroulement des missions auxquelles participaient ses hommes. Il ne faut donc pas s'étonner que son roman-reportage contienne des passages qui ne semblent pas "transposés" -car ils sont littéralement exacts-; ainsi, de nombreux paragraphes traitant de l'aviation internationale pourraient-ils être des pages extraites d'un "journal de guerre". Les concordances relevées par R. Thornberry¹⁹¹ entre des épisodes décrits par Malraux et des reportages publiés à l'époque dans les grands quotidiens -et il y en aurait bien d'autres à glaner, dit le professeur canadien- expliquent, selon celui-ci, pourquoi tant de critiques ne virent ou ne voulurent voir dans *L'Espoir* qu'une sorte de roman journalistique.

Bien entendu, il est dans ce roman quantité d'événements et de péripéties dont Malraux ne put être le témoin oculaire ou auriculaire durant son séjour en Espagne, et a fortiori lors de ses absences et après son départ fin décembre 1936. Pour la composition et la reconstitution de ces scènes, le romancier français dut recourir aux récits de ses camarades de combat ou s'appuyer sur les déclarations d'autres personnes présentes sur place. La part d'imagination y est logiquement supérieure.

Ainsi en est-il de la mission sur Malaga qui eut lieu au début février 1937 et pour la rédaction de laquelle Malraux se basa sur le rapport que lui en fit son commissaire politique¹⁹², responsable de l'expédition. De cette "aventure", telle que la qualifie Nothomb, alias Bernier, dans *La Voix du Peuple*, existent au moins trois versions que nous nous proposons ici de mettre en parallèle:

- "La chute de Malaga" par Paul Bernier, neuvième chapitre de son reportage "Six mois dans l'aviation républicaine", publié dans *La Voix du Peuple* du 14 mai 1937;

¹⁹¹ R. Thornberry, op. cit., pp.98 et suivantes.

¹⁹² R. Thornberry, ibid., p.105, n.54.

- Le "chapitre premier" de la troisième partie de *L'Espoir*, intitulée elle-même "L'Espoir", un récit publié fin 1937 et que Malraux composa, comme signalé plus haut, en se basant sur le témoignage de Paul Nothomb;
- Les pages 158 à 176 du chapitre IX de *La Rançon* (1952) de Julien Segnaire, pseudonyme littéraire de Paul Nothomb.

Une étude comparative et en profondeur de ces trois comptes rendus écrits à des moments très différents mais d'après les dires d'un seul et même témoin, et plus spécialement l'examen détaillé des deux principaux doubles littéraires de Paul Nothomb -Attignies et Atrier- nous révéleront combien distinctes, voire contradictoires, devaient être les dispositions d'esprit et les intentions profondes de Bernier, de Malraux et de Segnaire lors de la recreation de l'épisode.

8.1. La structure narrative de l'épisode dans les deux romans.

Cet épisode peut être décomposé en six segments:

1. Présentation et préparation de la mission sur Malaga;
2. Le(s) raid(s) contre la colonne motorisée;
3. L'accident (de l'attaque de la chasse ennemie à l'amerrissage en catastrophe);
4. La recherche des secours;
5. La venue des secours;
6. Le trajet jusqu'à Almeria et l'arrivée à l'hôpital.

8.1.1. Présentation et préparation de la mission sur Malaga.

A/ *L'Espoir*.

Magnin se rend au ministère de l'Air, à Valence, où Vargas l'informe du désastre de Malaga. Quand Magnin, moyennant un geste, propose de partir pour l'Andalousie, le directeur des opérations lui répond qu'il y a aussi une mission, plus utile, sur Teruel et lui demande de choisir plutôt celle-ci.

Le narrateur omniscient récapitule les dernières opérations menées à bien par l'aviation internationale depuis deux mois sur "le front du Levant": Baléares, Sud, Teruel, avec une mise en relief du rôle joué par l'escadrille, en appui à la brigade internationale, au cours de cette dernière bataille, et signale que "l'époque pélicane était bien terminée"(p.418).

Suit un long segment narrato-discursif (cinq pages) sans relation directe avec la mission; à Valence où est célébrée une fête en l'honneur des enfants réfugiés de Madrid, Jaime, Scali, Gardet, Pol, Attignies, Saïdi et Karlitch sont

réunis dans une salle de café; au cours de la conversation, ils abordent des sujets d'actualité ou non tels que l'arrivée des tout premiers volontaires américains, le problème des mercenaires et celui du matériel mis à la disposition de leur escadrille, l'incompétence du nouveau commandant espagnol de l'aviation, le style tout à fait unique des Espagnols, le passé de Karlitch et son engagement en Espagne, l'horreur de la guerre en général, la cruauté des Maures, "la notion de l'homme, en face de l'homme engagé sur la vie et la mort!" (p.422),...

Les aviateurs rentrent au champ "pour l'appel -et pour Malaga"(p.423).

B/ *La Rançon.*

Comme introduction à l'épisode de l'opération sur Malaga, le narrateur, omniscient lui aussi, rappelle brièvement les dernières missions effectuées par l'escadrille:

Engagée devant Madrid pendant la défense victorieuse de la ville, puis reconstituée à Albacète, l'escadrille avait été envoyée avec des effectifs et un matériel quadruplés (mais ça ne faisait toujours que bien peu de bombardiers!), sur le front de Teruel. La bataille était pénible et lente. La poussée franquiste sur Valence venait d'échouer. Insuffisamment soutenue, la contre-attaque des Républicains piétinait. Certains prenaient cette stabilisation pour une accalmie. Une partie du Ministère s'opposait à l'intensification des bombardements, préconisée par l'autre -et par Réaux (pp.159-160).

La "catastrophe de Malaga" se produit alors même que la bataille de Teruel -dans laquelle est engagée l'escadrille de Réaux- bat son plein.

C'est ainsi que le narrateur présente le désastre de Malaga:

Le dernier port républicain du sud tombé sans combat, toute résistance effondrée, et la population entière -150.000 habitants- fuyant à pied en direction d'Almeria, 200 kilomètres plus à l'est, sur une route en corniche, entre les rochers et la mer. Du large, une escadre italienne balayait les fugitifs au canon, tandis qu'une colonne motorisée, également italienne, s'était lancée à leur poursuite (p.160).

Malgré la pression des officiels exigeant que tous les bombardiers disponibles soient immédiatement envoyés dans le sud, et ce aux dépens de Teruel, Réaux qui combat sur ce dernier front refuse de l'abandonner et délègue Atrier à Almeria avec trois Potez.

8.1.2. Le(s) raid(s) contre la colonne motorisée.

A/ *L'Espoir.*

Deux appareils multiplaces aux équipages mixtes et protégés par cinq avions de chasse sont envoyés du côté de Malaga.

Lors du raid, peu avant la ville, les aviateurs aperçoivent l'exode de cent cinquante mille hommes, allongé sur la route, puis, en arrière, les croiseurs fascistes se dirigeant vers Almeria; aussitôt repérée, la première des colonnes italo-espagnoles motorisées est détruite par l'avion piloté par Sembrano et dans lequel Attignies est bombardier.

B/ La Rançon.

Lors du premier raid, la colonne est facilement repérée; le bombardement effectué -le pont derrière lequel se trouvait la colonne est touché et plusieurs véhicules sont détruits-, le retour à la base se fait sans problème.

Lors du deuxième raid, tandis que ses deux équipiers partent bombarder la colonne, Atrier -qui a emporté quatre bombes perce-cuirasse- quitte la côte et se dirige vers les navires ennemis.

8.1.3. L'accident.

A/ L'Espoir.

Sur le chemin du retour à la base, Attignies aperçoit dix-huit avions de chasse ennemis répartis en deux groupes -d'autres suivent probablement. "Les balles traversèrent la tourelle-avant"(p.424).

Désormais sans protection -les cinq chasse républicains protègent l'autre multiplace en meilleure position de combat- et poursuivi par les avions ennemis, l'appareil piloté par Sembrano perd irrémédiablement de l'altitude. La plupart des membres de l'équipage sont blessés, les commandes ne répondent plus et le moteur droit flambe.

L'amerrissage réussi, Sembrano, Attignies, Pol et le mitrailleur-avant parviennent à sortir de l'avion avec beaucoup de difficulté.

B/ La Rançon.

"Tout alors devint rouge"(p.165). L'appareil piloté par Atrier est attaqué par surprise. Les aviateurs blessés et le moteur droit en feu, le Potez perd vite de l'altitude et vient "s'asseoir" à quelques mètres du rivage. Atrier en sort très facilement par l'ouverture béante et étend le second pilote sur la plage.

8.1.4. La recherche des secours.

A/ L'Espoir.

Pendant que Pol et Sembrano dégagent les blessés de l'appareil retourné et les transportent sur la plage, Attignies part à la recherche des secours. Assisté

par un milicien sorti de la foule des fugitifs et aidé par des paysans, il arrive au premier village, au bureau du téléphone, mais les fils sont coupés.

Après s'être occupé des blessés, pensant qu'Attignies ne se débrouillerait pas sans peine au milieu de cette pagaille et comptant davantage sur un camion trouvé que sur un camion envoyé, Pol part en quête d'un véhicule, accompagné de Sembrano revenu à lui; ils vont de ferme en ferme, en vain: les camions ont été systématiquement sabotés pour que les fascistes ne puissent pas les utiliser.

B/ La Rançon.

Assis à côté du second pilote qui demande à boire, Atrier tente de ne plus bouger; il interroge le paysage et part à la recherche d'eau et de secours.

8.1.5. La venue des secours.

A/ L'Espoir.

Attignies est de retour avec une auto. Les avions de chasse républicains ayant prévenu l'hôpital, un médecin, le chef du service de transfusion de sang canadien, est venu avec son véhicule. Sembrano et Pol installent les blessés sur le plancher et la banquette arrière; le mitrailleur reste avec eux.

B/ La Rançon.

Après avoir pulvérisé la colonne, les deux équipiers d'Atrier, rentrés à l'aérodrome et convaincus que la nuée de Fiat aperçue ont fondu sur leur chef, cherchent une voiture dans Almeria. Ils se dirigent ensuite vers le lieu de l'accident et retrouvent Atrier marchant sur la route.

8.1.6. Le trajet jusqu'à Almeria et l'arrivée à l'hôpital.

A/ L'Espoir.

En route pour Almeria, surchargée en avant mais apparemment vide en arrière -les blessés y sont empilés-, l'auto est très fréquemment arrêtée par des miliciens et des femmes. Les aviateurs arrivent enfin à l'hôpital.

B/ La Rançon.

Les aviateurs vont récupérer le second pilote encore vivant et rentrent à Almeria.

8.2. Les coordonnées temporelle et spatiale.

A. Compilation des données à analyser.

Dans *La Voix du Peuple* du 14 mai 1937, Paul Bernier raconte "La Chute de Malaga. Mon avion tombe à la mer. -Retour en Belgique". C'est "le lundi 8 février", écrit-il, en se branchant sur un émetteur rebelle, que ses camarades et lui-même apprirent la chute de Malaga. Sans doute les nouvelles officieuses en provenance "de là-bas" disaient-elles bien "depuis quelques jours" la situation critique de la ville, mais rien ne laissait prévoir un dénouement aussi rapide. La nouvelle résonnait "encore" à leurs oreilles lorsque le téléphone retentit pour leur communiquer qu'ils étaient choisis pour cette mission. Dès "le lendemain", ils volaient "vers le Sud". De la base de Los Alcázares, ils furent "directement" envoyés à Almeria où le commandant du camp convoqua Nothomb, "chef de détachement", pour l'informer de l'avance foudroyante des troupes italiennes: "Nous étions le dix" et "en deux jours", l'ennemi avait avancé de quatre-vingts kilomètres. Cette colonne mobile dont rien ne ralentissait la marche, il s'agissait l'arrêter "tout de suite"; aussi, "le soir même de [leur] arrivée", les aviateurs s'en furent-ils la bombarder "dans le village de Salobreña, aux portes de Motril". Le lendemain, "le 11, au petit jour", ils effectuèrent le second raid; la colonne avait alors déjà traversé Motril. "A peine" les aviateurs avaient-ils fini de faire sauter les camions que les Fiat apparaissaient, s'acharnant tout spécialement sur l'appareil dans lequel se trouvait Nothomb. "A la première rafale foudroyante", la moitié de l'équipage était blessé, Nothomb compris. Ils revinrent "trois fois" à la charge. L'avion tombait irrésistiblement; "par miracle", il ricocha sur l'eau, fit un bond de deux cents mètres et alla s'échouer au bord de la plage. Après l'amerrissage, les aviateurs, tombés "à vingt kilomètres de la colonne fasciste", attendirent "de mortelles heures" -"toute communication téléphonique étant coupée"- avant qu'une auto partie d'Almeria ne vint les recueillir.

L'examen d'autres sources historiques nous apprend que:

- "l'état-major fit appel aux aviateurs de l'escadrille internationale, qui était provisoirement basée à Tabernas près d'Almeria, pour protéger l'exode"¹⁹³.

¹⁹³ R. Thornberry, *ibid.*, p.52.

- L'avion tomba dans la mer à Castell de Ferro (à plus ou moins vingt kilomètres à l'est de Motril)¹⁹⁴ ou à Cabo Sacratif (à une dizaine de kilomètres à l'est de Motril)¹⁹⁵.

- "Il s'est écoulé au moins une heure, si pas deux (l'attente nous paraissait, il est vrai, interminable!) avant l'arrivée du D^r Bethune et de sa voiture"¹⁹⁶.

8.2.1. Présentation et préparation de la mission sur Malaga.

A/ *L'Espoir.*

C'est le "8 février" au soir, au ministère de l'Air à Valence, que Vargas informe Magnin de la perte de Malaga. Tous deux ont "leur visage de fin de nuit" (p.417).

C'est l'époque à laquelle "les fascistes attaquaient sur la Jarama"(p.418). "Depuis deux mois", l'aviation internationale combat sur le front du Levant.

"-A l'aube?", interroge Magnin à propos du départ des deux multiplaces pour l'Andalousie (p.418).

Le même soir, Jaime, Scali, Gardet, Pol, Attignies et Karlitch sont à Valence où se termine la fête dédiée aux enfants réfugiés de Madrid pour laquelle les syndicats avaient décidé de préparer un cortège sans précédent; des milliers de gosses venus de toute la province s'y sont donné rendez-vous. Au moment où les aviateurs remontent au champ, une escadrille ennemie bombarde le port, "à six kilomètres"(p.423).

Sur le boulevard extérieur, les chars, leur triomphe terminé, étaient abandonnés; pendant deux kilomètres apparurent dans les phares des autos les animaux parlants de la féerie moderne, du monde où tous ceux qu'on tue ressuscitent... Des gosses sans abri s'étaient réfugiés sur les piédestaux de carton, entre les jambes des souris et des chats. L'escadrille ennemie continuait à bombarder le port; et, au rythme des explosions, sous la garde du don Quichotte nocturne, les animaux qui tremblaient dans la pluie hochaient la tête au-dessus des enfants endormis (p.423).

B/ *La Rançon.*

L'épisode n'est pas daté. Dès la nouvelle de la catastrophe de Malaga, tous les officiels décrètent la nécessité impérieuse d'envoyer "sur l'heure dans le sud"(p.160) tous les bombardiers disponibles, quitte à délaisser le front de Teruel où Réaux combat à la tête de son escadrille.

¹⁹⁴ R. Thornberry, *ibid.*, pp.52-53.

¹⁹⁵ J. Salas Larrazabal, *op. cit.*, p.159.

¹⁹⁶ Témoignage de J. Segnaire à R. Thornberry, *op. cit.*, p.53.

8.2.2. Le(s) raid(s) contre la colonne motorisée.

A/ *L'Espoir.*

Le raid contre la colonne ennemie se fait sans doute le matin du 9 février. Les aviateurs ont trouvé des bombes "sur le dernier aérodrome du Sud"; "peu avant Malaga, l'exode de cent cinquante mille hommes, allongé sur la route qui longe la mer, puis, en arrière, les croiseurs fascistes qui montaient vers Almeria dans un matin merveilleux et un long bouillonnement de fumée; enfin, la première des colonnes italo-espagnoles motorisées; vue des avions, il semblait qu'elle dût rejoindre l'exode en quelques heures"(p.424). Plus loin, le texte dit que la colonne a été bombardée "à la sortie de Malaga"(p.431).

Pour rentrer plus vite, Sembrano coupe et prend la mer.

B/ *La Rançon.*

Les trois Potez atterrissent "à la nuit tombante"(p.160).

"Dès l'aube, le lendemain matin"(p.161), les avions décollent d'Almeria à la recherche de la colonne qui, grâce aux conditions climatiques favorables -"Il faisait clair. La journée s'annonçait splendide"(p.161)-, sera facile à trouver sur "la route, unique, [qui] longeait la côte -d'abord déserte, comme il se devait à cette heure, puis, au bout de cent kilomètres, soudain peuplée"(p.161); la foule coule "dans un paysage insolite"(p.161). Les fugitifs se dirigent parfois "vers le bord extérieur de la route, comme pour contourner des obstacles, que l'ombre des rochers recouvrait encore. Atrier devina que c'étaient des cadavres. Mais quand le soleil, frisant la surface de la mer, perça jusqu'à eux et les dévoila -taches allongées-, il fit surgir en même temps de la brume, au loin -autres taches- des silhouettes de navires"(pp.161-162). "La route, coupant à travers les rochers, quitta provisoirement la mer qu'elle rejoignit, passé un promontoire, à l'embouchure d'un petit fleuve. Sur lequel il y avait un pont. La colonne (une quarantaine de camions et dix chenillettes) était derrière ce pont. A l'arrêt" (p.163). Après le bombardement, les trois avions retournent à Almeria "sans suivre la route. Au plus court".

Le second raid, Atrier et ses équipiers l'effectuèrent avec un retard de "plusieurs heures" car le convoi de l'escadrille chargé d'apporter les bombes de rechange et parti "de Madrid en même temps qu'eux la veille"(p.163) n'est pas encore arrivé. Au moment de redécoller, Atrier a brusquement l'intuition de ce que va signifier ce délai.

8.2.3. L'accident.

A/ *L'Espoir.*

Sur le chemin du retour, Attignies voit les chasse ennemis qui arrivent "en retard"(p.424). L'avion piloté par Sembrano est touché: celui-ci reçoit "un furieux coup de trique sur le bras droit qui se mit à pendre"(p.424); Reyes demande "inlassablement" à boire; le sang coule "doucement" sur la joue du pilote; l'avion "baissait toujours". "Derrière, Malaga; au-dessous, la mer. Là-bas, au-delà d'une bande de sable large de dix mètres, une barre de rochers"(p.425). "A un kilomètre de la côte, à trente mètres au-dessus de la mer, au-dessous, quatre ou cinq mètres d'eau", les blessés, dont plusieurs ne savent pas nager, "regardaient les vagues claires et calmes du matin" qui réverbèrent le soleil "avec un bonheur indifférent"; d'ailleurs, ajoute le narrateur, "on ne nage pas avec une balle explosive dans le pied, le bras ou le ventre". Sembrano sait que le mieux, c'est de laisser "descendre lentement l'avion, jusqu'à..."(p.425). Sur l'eau, le multiplace glisse comme un hydro, ralentit "un instant", s'enfonce "dans l'écume des vagues tranquilles"(p.426) et capote. "Tous se débattirent dans l'eau qui jaillit dans l'avion, comme des chats noyés [...]. Pol se précipita sur la porte". Au prix de maintes difficultés, Sembrano, Attignies, Pol et le mitrailleur-avant réussissent à sortir de l'avion retourné et se trouvent "enfin" à l'air libre et les jambes dans l'eau, "en face de la ligne sans fin de l'exode"(p.426).

B/ *La Rançon.*

"Pendant une seconde"(p.165), Atrier croit que le tir provient des navires. "Le jaillissement des balles traçantes continuait à strier de feu l'intérieur de la carlingue. Leurs traînées étaient nettes, acérées, sifflantes"; le nez vitré aux mille facettes se déchiquette "carreau par carreau", "à une vitesse foudroyante"; à l'arrière, un tac-tac frénétique "répondit... enfin. Mais presque aussitôt, se tut". Atrier appuie "sauvagement" sur le manche (p.165); le Potez tombe "vertical". Quand Atrier parvient à le redresser, "l'avion sembla se déchirer, et repartit vers le ciel"; "la côte reprit place à l'horizon -mur rocheux, à la fois rassurant et terrible"(p.166). "En dessous, s'étendait la mer, calme et profonde" (p.167). la côte "encore distante de 4 ou 5 kilomètres", le pilote ne regarde "qu'en avant. Les rochers. La terre, la terre... Y arriverait-il?". Quand Atrier met les gaz, l'appareil, qui perdait "rapidement" de l'altitude, remonte "un peu". "Le sommet de la paroi rocheuse découvrit de nouveau, mais cette fois au niveau du regard, l'immensité de la Sierra Nevada, dont elle n'était qu'un dernier

contrefort. Quant à la route qu'elle dominait, sa largeur était négligeable. Atterrir là-dedans?"(p.167). Atrier se jette sur le manche et pique vers la mer. L'appareil rencontre la surface de l'eau sous un angle très faible et vient "s'asseoir" sur un banc de galets, à quelques mètres de la côte". Une fois dans la mer, Atrier, qui "depuis longtemps" avait débouclé sa ceinture, sort de l'avion et retrouve "le sol, la vie, l'air libre". Au moment où il tente de panser le second pilote étendu sur "la maigre plage", son bras droit, dont il avait "en ces minutes" (p.168) presque oublié la présence, le fait horriblement souffrir.

8.2.4. La recherche des secours.

A/ L'Espoir.

Tandis que Pol et Sembrano tirent les blessés hors de l'appareil et les transportent sur la plage, Attignies demande l'aide des paysans qui passent sur la route, "mais les vagues couvraient le bruit de sa voix; tout au plus les paysans en fuite voyaient-ils ses gestes"(p.426); il marche à quatre pattes "jusqu'au sable" et dès qu'il est "à portée de voix", il s'adresse, en criant, à un paysan qui marche sur la grève; lorsque celui-ci voit Attignies "relevé hors de l'eau à côté de lui", il lui répond "enfin"(p.426). Les miliciens sortis de la foule et debout sur le remblai, jambes écartées pour résister au vent de la mer, dévalent "enfin" vers Attignies; une vieille femme descend le talus "aussi vite qu'elle put"(p.427).

En arrivant sur la route où "le bruit de fuite [est] rythmé par le battement de la mer"(p.428), Attignies pense amèrement: "Le boulevard du dimanche" (p.428). Il prend place dans une charrette à côté de laquelle marche un milicien; "après un kilomètre", la route s'écarte de la mer et la charrette, bloquée dans l'enchevêtrement des voitures, n'avance plus. Les "trois kilomètres" qui le séparent encore du premier village, Attignies les parcourra sur un âne.

La route s'engage sous un tunnel où "à l'abri des avions, un campement de grande migration était installé là dans la vie souterraine, entre les deux trous bleus et lointains du jour"(p.429). De l'autre côté du tunnel, "de nouveau, au-dessus de la coulée du peuple en fuite, s'étendait jusqu'à la Méditerranée la terre ocre d'Espagne, avec des chèvres noires debout sur les rochers"(pp.429-430).

Attignies arrive au village. Entre-temps, Pol a aligné les blessés au pied du mur et, en compagnie de Sembrano revenu à lui, court de ferme en ferme à la recherche de camions. Seule la deuxième ferme est décrite: "cette ferme à demi villa, vide de meubles et où les faïences mauresques et les fausses fresques romantiques à perroquets semblaient attendre l'incendie"(p.430).

B/ *La Rançon.*

Atrier, qui s'est assis à côté du blessé, interroge le paysage. "Sur la route, personne. La mer chuintait doucement sur les galets, et le soleil, au zénith, dépouillait le roc de toute ombre"(p.169). "L'île déserte n'était qu'un no man's land précaire"(p.169). "Déjà reconstituée sans doute", la colonne risque de déboucher au tournant de la route d'un instant à l'autre. Atrier part chercher de l'eau pour son coéquipier blessé; "plus tard [...] ayant gravi avec effort le petit remblai de la route"(pp.170-171), il remarque qu'il l'a tutoyé. "Les premiers pas franchis, la douleur se stabilisa, et il put marcher assez vite. La côte ne tarda pas à s'incurver. Regardant en arrière, il ne vit plus la fumée de l'empennage. Mais devant lui, il n'y avait que la route, les rochers et la mer. Aucune trace de végétation. Quelques cadavres". Il en retourne plusieurs dans l'espoir de trouver une gourde ou une bouteille mais "à la fin"(p.171), il renonce et marche ainsi "pendant des heures"(p.172).

8.2.5. La venue des secours.

A/ *L'Espoir.*

Atignies est de retour; "depuis la chute de l'avion"(p.431), aucun aviateur n'a parlé de l'arrivée des fascistes.

B/ *La Rançon.*

Pour les équipiers d'Atrier qui, après avoir pulvérisé la colonne se sont échappés "vers le nord, le long du petit fleuve, au milieu d'impressionnantes montagnes"(p.173), ce sera "tout un problème de trouver une [voiture] dans Almeria jetée du jour au lendemain de l'"arrière" à l'"avant" (un "avant" sans front; sans soldats; les civils commençaient à fuir), et qui attendait, souffle coupé, dans une rumeur grandissante, l'arrivée de la foule sur la route"(pp.173-174); ce n'est que lorsqu'ils songeront "enfin" à mentionner le nom du major Alonso qu'ils dénicheront un véhicule. La foule, dont ils rencontrent le début "à 50 kilomètres de la ville"(p.174), puis les cadavres réduisent considérablement leur vitesse. La progression vers Atrier se fera très lentement: "Aussi le soleil descendait-il déjà sur la route"(p.175) lorsqu'ils le retrouvent sur la route.

8.2.6. Le trajet jusqu'à Almeria et l'arrivée à l'hôpital.

A/ *L'Espoir*.

"A chaque kilomètre", la voiture est stoppée par des miliciens; "souvent" (p.431) des femmes se couchent en travers de la route, obligeant le médecin à descendre pour leur parler. Plusieurs épisodes viendront ralentir la marche de l'auto. Parmi ceux-ci, retenons celui où un anarchiste qui, "derrière des arbres vert sombre dans le soleil"(p.432), assassine le milicien responsable de la mort du chauffeur; "après dix minutes"(p.433), il commente son geste. Ils arrivent "enfin" à l'hôpital.

B/ *La Rançon*.

Les aviateurs retrouvent l'Indonésien "dix kilomètres plus loin"(p.175) et regagnent Almeria par cette route pleine de cahots.

B. Analyse de la coordonnée temporelle.

Historiquement, la mission sur Teruel, à laquelle participa Nothomb et qui fut la dernière de Malraux blessé lors du capotage de son avion au décollage, eut lieu à la fin décembre 1936; c'est dire qu'elle précéda d'un bon mois celle de Malaga effectuée au début de février 1937. Rappelons que cette opération sur la costa del sol fut la dernière de l'aviation internationale. Et pourtant, tant dans *L'Espoir* que dans *La Rançon*, ces missions sont programmées simultanément, provoquant chaque fois le dédoublement de l'escadrille et, partant, la séparation de Magnin-Réaux et d'Attignies-Atrier: tandis que ceux-là poursuivent le combat en Aragon, ceux-ci sont envoyés en Andalousie.

La mission sur Malaga.

Ainsi que Paul Bernier l'écrit dans son reportage, c'est le 8 février que les aviateurs apprennent la chute de Malaga; le 9, ils partent pour le sud -la base de Los Alcázares(?)- et sont "directement" envoyés à Almeria. Le premier raid contre la colonne motorisée italienne a lieu le 10 au soir, le second le 11 au petit matin.

Dans *L'Espoir*, le 8 au soir, Vargas informe Magnin de la perte de la ville; les aviateurs décollent à l'aube (du 9 février, semble-t-il) et bombardent leur objectif "dans un matin merveilleux".

Dans *La Rançon*, les Potez expédiés en Andalousie atterrissent “à la nuit tombante” (le jour même de l’annonce de la catastrophe de Malaga); le premier raid est effectué “dès l’aube, le lendemain matin”; le deuxième a lieu le même jour (en fin de matinée ou en début d’après-midi) avec un retard de “plusieurs heures” sur l’horaire prévu.

La promptitude avec laquelle la mission est organisée par Réaux -les aviateurs partent le soir même de l’annonce de la chute de Malaga- est, à notre sens, un indice significatif de la dimension spéciale que Segnaire accorde à cette opération. Dans *L’Espoir*, Malraux, outre qu’il réduit la mission à un seul raid, introduit un long segment narrato-discursif de cinq pages entre l’annonce de l’opération et le départ des aviateurs de telle sorte que le lecteur en vient presque à oublier l’existence de ladite mission.

Lors de la première sortie, Atrier constate avec ravissement que “nous ne sommes pas attendus”(p.163); au moment de décoller pour le deuxième raid qu’il décide d’accomplir en dépit des conséquences prévisibles, le pilote sait qu’*“On les attendait maintenant”*(p.164). La mise en relief typographique de cette pensée, anodine à la première lecture, traduit la gravité du *temps perdu* chez Segnaire-Nothomb; l’effet de surprise est réduit à néant. En outre, l’emploi du verbe “attendre” n’est peut-être pas aussi insignifiant qu’il n’y paraît: faut-il le comprendre dans le sens de “attendre quelqu’un à” c’est-à-dire “attendre qu’il s’engage dans une difficulté pour le juger ou le vaincre”¹⁹⁷ comme dans “attendre quelqu’un au tournant”? Méfions-nous des interprétations par trop prématurées même si cette piste mérite certainement d’être suivie!

Une analyse de la “relation quantitative” permet également de constater que la présentation et la préparation de la mission occupent une page et demie dans les deux romans mais que la mission elle-même est relatée en une demi-page à peine dans *L’Espoir* -où elle ne comprend d’ailleurs qu’un seul raid- et en trois pages et demie dans *La Rançon* où les aviateurs réalisent les deux raids historiques. L’étude de la présentation de cette mission par les deux romanciers viendra confirmer elle aussi que la place réservée par Malraux à cette opération dont il ne connaît les péripéties que par ouï-dire, n’est nullement comparable à celle, privilégiée, que Malaga occupe dans la mémoire, le cœur et le vécu de son lieutenant.

¹⁹⁷ cf. Le nouveau Petit Robert, 1994, p.150.

L'accident: de l'attaque de la chasse ennemie à l'amerrissage.

Malraux relate cet épisode en deux pages. Les indications temporelles qu'il fournit restent assez vagues; toutefois, l'emploi ou la répétition d'adverbes tels que "enfin", "toujours" et "inlassablement" ainsi que l'utilisation de l'indicatif imparfait traduisent la lenteur désespérante avec laquelle les événements se déroulent, tout au moins dans l'esprit des aviateurs blessés et poursuivis par la chasse italienne, une impression que le texte transmet au lecteur. Malraux a le temps ou du moins prend le temps de décrire avec minutie les faits et gestes de chaque membre de l'équipage lors de la chute de l'avion; aussi brèves soient-elles, ces digressions et d'autres ralentissent énormément le rythme du récit. Retenons-en quelques exemples:

Sans doute la chasse ennemie, passée derrière l'avion, allait-elle tirer en profondeur; aucune protection possible: devant ce nombre d'ennemis, les cinq chasse républicains devaient protéger la fuite de l'autre multiplace, en meilleure position de combat. Les trous dans la carlingue étaient des trous de petits obus: les Italiens avaient des canons-mitrailleuses. Le mitrailleur-arrière était-il blessé ou non? (p.424).

Pas question de parachutes, la chasse ennemie suivait et l'appareil était déjà trop bas (p.425).

Les traits rouges des balles entouraient l'appareil plein de sang, où Attignies était maintenant sur Re'es descendu de son siège et qui semblait râler (p.425).

Pol avait sorti les roues et les rentrait maintenant (p.425).

Le récit s'accélère brusquement une fois l'avion immergé.

Les quatre pages que Segnaire consacre à cet épisode se lisent dès le début sur un rythme endiablé. L'attaque-surprise -et pourtant Atrier savait ce qui l'attendait-, le vocabulaire utilisé -"pendant une seconde", le "jaillissement" des balles dont les traînées sont "nettes, acérées, sifflantes",...- qui manifeste la violence extrême du choc, l'emploi du passé simple exprimant une succession ininterrompue de petits faits, tout concourt à traduire la marche précipitée et haletante des événements. A l'inverse de Malraux, Segnaire imprime un coup de frein brutal à sa narration après l'amerrissage. Ainsi, tant qu'Atrier est en compagnie de ses équipiers, l'allure frénétique à laquelle le récit se déroule ne lui offre aucune pause, aucun temps mort lui permettant de penser, de réfléchir; une fois sur la plage, assis aux côtés de son second pilote qui commence déjà à délirer, le pilote aura tout le loisir de s'interroger sur ce qui lui est proprement tombé dessus par inadvertance.

La recherche et l'arrivée des secours.

Dans un témoignage -précédemment cité- à Robert Thornberry, Segnaire-Nothomb signale qu'il s'écoula "au moins une heure, si pas deux (l'attente nous paraissait, il est vrai, interminable!)" avant l'arrivée de "la voiture" du docteur Bethune; dans *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, Nothomb écrit que "l'ambulance" mit "huit heures" à venir jusqu'à eux par une route encombrée de "cent mille réfugiés"(p.22).

Dans *L'Espoir*, Malraux, qui traite ce double épisode en respectivement cinq pages et une demi-page, ne donne pas la moindre indication permettant de calculer, ne serait-ce qu'approximativement, le temps qui put s'écouler entre l'accident et l'arrivée des secours. La répétition de l'adverbe "enfin" indique néanmoins combien les aviateurs blessés et anxieux d'être secourus trouvèrent ce temps long. Ainsi qu'en témoigne Nothomb, l'attente leur sembla éternelle.

Dans *La Rançon*, tout au long des trois pages pendant lesquelles Atrier, seul, cherche de l'assistance, Segnaire étire le temps à plaisir: "doucement", la colonne "déjà reconstituée", "plus tard", "à la fin", pour finalement nous dire qu'Atrier marcha ainsi "pendant des heures". Par ailleurs, dans les deux pages et demie consacrées à la deuxième phase de l'épisode, nous apprenons que les équipiers du pilote tardent à trouver un véhicule, que leur progression est très lente à tel point que lorsqu'ils retrouvent Atrier, le soleil descend déjà sur la route (en ce début février, il doit être environ cinq heures et demie-six heures). L'allongement de cet intervalle pendant lequel Atrier, grièvement blessé, se traîne péniblement sur cette route ne fait qu'accentuer son isolement.

Le retour à Almeria.

La voiture du médecin canadien dans laquelle Attignies et ses compagnons d'infortune ont pris place, sans cesse arrêtée en chemin, "tardera" quelque deux pages à rejoindre l'hôpital d'Almeria; celle où Atrier et l'Indonésien se sont couchés mettra à peine six lignes. Segnaire contracte donc au maximum le temps qu'Atrier passe auprès de ses coéquipiers et équipier. La solitude du pilote n'en est que plus profonde.

L'analyse détaillée de la "relation quantitative" que les deux écrivains consacrent respectivement aux opérations sur Teruel et Malaga fournit d'autres données dignes d'attention:

- Le récit de la mission sur Malaga -depuis l'annonce de la chute de la ville jusqu'à l'arrivée des aviateurs à l'hôpital d'Almeria- occupe dix-sept pages dans *L'Espoir* qui en compte quatre cent quatre-vingt-cinq (pp.417-433; notons en outre que cinq de ces dix-sept pages ne concernent pas la mission comme telle). Dans *La Rançon*, le même épisode est relaté en seize pages (pp.160-176; le roman, écrit en gros caractères, en comprend cent quatre-vingt-sept), sans tenir compte de la deuxième partie, cette longue scène totalement fictionnelle (pp.176-187) qui se déroule à l'hôpital et qui n'apparaît pas dans *L'Espoir*.

- La mission sur Teruel occupe, dans *L'Espoir*, trente-trois pages (pp.443-475) et est composée de deux parties quantitativement équilibrées: quinze pages sont consacrées à la mission elle-même, seize à l'opération de sauvetage des aviateurs accidentés du côté de Valdelinares. *La Rançon* relate cette même mission en une demi-page à peine (p.159), en introduction à celle sur Malaga; plus loin, en une page (p.177), Grandel relate à Atrier l'accident dont Réaux fut prétendument la victime dans la Sierra de Teruel.

De toute évidence, ces deux opérations occupent des places très différentes dans l'esprit de Malraux et de Segnaire, et leur synchronisation obéit à des intentions bien distinctes: dans *L'Espoir*, Malaga, une mission certes digne d'intérêt mais assez secondaire, sert principalement à postposer celle sur Teruel, un front que Magnin et ses pilotes connaissent "mieux que leurs cartes"(p.418); dans *La Rançon*, Teruel n'est, semble-t-il, qu'un excellent prétexte pour scinder l'escadrille et séparer momentanément Atrier et Réaux; ainsi Segnaire prépare-t-il habilement la dernière scène vers laquelle tout le récit tend dramatiquement depuis les premiers regards échangés par les deux hommes. Si l'on excepte la mission relativement brève sur le front de Guadalajara (pp.476-484) que Malraux situe "le 18 mars", on constate que les deux écrivains terminent leur roman en relatant la dernière mission à laquelle ils prirent respectivement part et au cours de laquelle l'un et l'autre furent blessés. Pour chacun d'eux, l'opération en question représente, à n'en point douter, à la fois le moment le plus tragique et le plus intense de leur engagement en Espagne et le climax de leur récit. D'ailleurs, Malraux ne dédie-t-il pas *L'Espoir* "A mes camarades de la bataille de Teruel"?

Ce n'est qu'à la mi-mars que trois appareils décollent du Levant, cap sur Teruel: le *Canard Déchainé* commandé par Gardet, le *Marat* dans lequel Magnin a pris place et le multiplace du capitaine Moros. L'objectif défini de "ces hommes

qui acceptaient tous de mourir pour autre chose qu'eux-mêmes, unis par le mouvement des compas dans la même fatalité fraternelle”(p.450) est d'anéantir un champ d'aviation clandestin repéré par un paysan du nord d'Albarracín. Malraux prend donc des libertés avec sa propre chronologie romanesque: si, dans un premier temps, il fait coïncider les opérations sur Malaga et Teruel, il décide ensuite, sans crier gare, d'ajourner celle-ci d'un bon mois. Au retour de cette brillante opération pendant laquelle Magnin regrette l'absence à ses côtés d'Attignies (Malraux se garde bien de préciser où se trouve le commissaire politique; un lecteur attentif à la chronologie sait qu'Attignies fut grièvement blessé au début février du côté de Malaga; un lecteur inattentif pensera que le Belge est parti en Andalousie), les trois avions sont la cible de la chasse fasciste. Si Magnin et Moros regagnent la base sans aucun dommage, le *Canard Déchaîné*, touché, s'écrase en pleine montagne; inquiet de l'endroit où ils ont échoué -“Les Rouges ou Franco?”(p.465)¹⁹⁸-, Pujol, le premier pilote, interroge un gamin qui s'approche de la carcasse; son soulagement est immense quand il apprend que le syndicat le plus important de l'endroit est l'U.G.T.. L'expédition de rescousse, organisée par Magnin, sera une grande leçon de fraternité. Décrivant la scène désormais légendaire de la descente, Malraux s'interroge: “La guerre la plus romanesque, celle de l'aviation, pouvait-elle finir ainsi?”(p.473). Assurément que non. La dernière mission évoquée dans *L'Espoir* n'appartient pas à l'histoire réelle de l'escadrille dissoute dès la mi-février: du ciel, Magnin assiste, le 18 mars 1937, à la retraite italienne sur tout le front de Guadalajara; il y observe “la fin de la guérilla” (p.482) et “la création de l'armée républicaine”(p.484).

Si l'on se réfère aux activités des escadrilles *España* et *André Malraux*, il apparaît que le romancier français, pour construire l'épisode de Teruel, réunit adroitement deux opérations qui, dans la réalité, eurent lieu à des dates et en des endroits différents: d'une part, celle qui, dans le secteur de Teruel, se termina par le dramatique accident du 27 décembre 1936; d'autre part, celle, parfaitement réussie, du 1^{er} septembre 1936 contre un champ d'aviation clandestin situé près d'Olmedo dans la province de Valladolid¹⁹⁹. En postposant ce raid victorieux qui, quoi qu'en dirent les récits de la presse pro-gouvernementale de l'époque, ne fut en vérité qu'une opération secondaire, et en le plaçant au coeur même de la tragique campagne de Teruel qu'il situe à la mi-mars, à un moment où le vent

¹⁹⁸ C'est en quelque sorte la même question que se posent Réaux et Grandel après l'embarquée.

¹⁹⁹ R. Thornberry, op. cit., pp.120-123.

semblait tourner à l'avantage des loyalistes, Malraux parvient à transmettre aux lecteurs ce sentiment d'optimisme, cet "espoir" dont il désirait imbiber la fin de son récit.

Contrairement à Malraux qui date l'épisode de Malaga avec une exactitude rigoureuse, Segnaire n'offre guère d'indication temporelle aussi précise sur l'époque à laquelle se déroule cette mission; cela indique-t-il que le romancier belge n'accorderait qu'une importance toute relative à l'Histoire référentielle? L'intérêt qui est le sien au moment de relater, en 1951, cet épisode doit être, nous l'avons dit précédemment, forcément très différent de celui de Malraux en 1937. Les éléments relevés jusqu'ici le confirment.

C. Analyse de la coordonnée spatiale.

Dans *La Voix du Peuple*, Bernier signale que les aviateurs furent envoyés "vers le Sud", que, lors du premier raid, ils bombardèrent la colonne "dans le village de Salobreña, aux portes de Motril", que, le 11, la colonne avait dépassé Motril et que leur appareil vint s'échouer dans la mer "à vingt kilomètres de la colonne fasciste". Selon R. Thornberry et J. Delperrie de Bayac, l'escadrille était alors basée à Tabernas. R. Thornberry et J. Salas Larrazábal écrivent que l'avion tomba à Castell Ferro ou à Cabo Sacratif, des villes situées respectivement à vingt et à dix kilomètres à l'est de Motril.

Signalons que la distance approximative entre Malaga et Motril est de quatre-vingt-cinq kilomètres, Salobreña étant située à cinq kilomètres à l'ouest de Motril; une centaine de kilomètres séparent Motril et Almeria.

Le lieu de départ de la mission.

Si, d'après R. Thornberry et J. Delperrie de Bayac, l'escadrille était basée temporairement à Tabernas à vingt kilomètres au nord d'Almeria, dans *L'Espoir*, les deux multiplaces décollent de Valence; dans *La Rançon*, les trois Potez partent de Madrid.

Lorsque Malraux quitta l'Espagne à la fin décembre 1936 (à la suite de son accident sur le front de Teruel), son escadrille était basée depuis près d'un mois à La Señera, près de Valence, c'est dire que lui-même n'alla jamais à Tabernas. Le fait de postposer la mission sur Teruel -pour laquelle ses hommes portaient de Valence- et de la synchroniser avec celle de Malaga l'oblige aussi, par souci de

vraisemblance, à faire décoller de la capitale du Levant ses avions en partance pour l'Andalousie.

Très critique à l'égard des officiels "repliés" à Valence, Segnaire pouvait-il confesser que l'escadrille internationale s'était elle aussi retirée sur la côte méditerranéenne? Envoyer Atrier et les trois Potez de Madrid à Malaga n'est-ce pas également une façon adroite de conférer une fois encore à cette mission une dimension toute spéciale et de glorifier par-là même le courage de ces aviateurs? Engagés du côté de Madrid, le lieu de la résistance antifasciste par excellence, ils quittent cet "avant" où la bataille fait rage -et non Valence, l'"arrière"- pour poursuivre le combat sur un nouveau front chaud.

La mission sur Malaga.

Les données spatiales fournies par Malraux sont elles aussi assez vagues, voire confuses; car, si les aviateurs rencontrent l'exode "peu avant Malaga", il est pour le moins surprenant de constater que la colonne motorisée tarderait "plusieurs heures" à rejoindre les fugitifs. Les aviateurs la bombardent "à la sortie de Malaga".

Dans *La Rançon*, partis d'Almeria, les aviateurs survolent une route d'abord déserte puis soudain peuplée, "au bout de cent kilomètres"; ils croisent donc les premiers fugitifs près de Motril. Les indications données par Segnaire ne permettent pas de localiser la colonne ennemie en toute certitude: si l'on se réfère aux deux bombardements historiques mentionnés par Bernier, il est très probable que le fleuve près duquel se trouve la colonne lors du premier raid soit le Río Guadalteo qui se jette dans la Méditerranée entre Salobreña et Motril.

Ainsi, si Segnaire respecte grosso modo les données spatiales historiques, pour sa part, Malraux situe le début de l'exode et le bombardement de la colonne près de Malaga; il recule donc d'environ quatre-vingts kilomètres l'endroit où se trouvent les fugitifs et la colonne ainsi que le lieu de l'ammerrissage, et double pratiquement le trajet que doivent parcourir les secours partis à la rescousse des aviateurs. La raison? Un coup d'oeil en arrière sur la coordonnée temporelle permettrait certainement de découvrir déjà plusieurs éléments de réponse.

Le plongeon.

Malgré les vagues "claires", "calmes" et "tranquilles", la mer profonde de "quatre ou cinq mètres" représente un réel danger pour les blessés et ceux des

membres de l'équipage qui ne savent pas nager; toutefois l'absence de tout autre terrain où pouvoir poser l'avion oblige Sembrano à risquer le coup.

Même s'il peut choisir entre la mer "calme et profonde" et une route en principe beaucoup trop étroite pour y tenter un atterrissage un tant soit peu sûr -mais peut-on parler de véritable choix devant une telle alternative?-, préférant la noyade certaine à la brûlure probable -sa véritable hantise-, Atrier se résout "délibérément" à plonger; cette décision semble la plus téméraire, la plus folle mais la chance sera au rendez-vous. Alors que la plage près de laquelle Attignies et ses coéquipiers se posent est "large de dix mètres", celle où Atrier et son second pilote trouvent refuge est décrite négativement: elle est "maigre"; le contraste n'en est que plus frappant avec les montagnes alentour et l'immensité de ce "paysage insolite" à travers lequel le pilote s'en ira chercher de l'aide.

Le multiplace piloté par Sembrano est abattu près de Malaga, à quelque cent quatre-vingts kilomètres d'Almeria, le lieu d'où partira et où reviendra la voiture du médecin canadien. Sur le point d'amerrir, Atrier aperçoit le sommet d'une paroi rocheuse, le dernier contrefort de la Sierra Nevada: son Potez tombera donc quelques lieues à l'est de Motril, tel que le confirment Bernier, J. Salas Larrazábal et R. Thornberry, soit à quatre-vingts kilomètres d'Almeria. Cette différence de cent kilomètres dans le point de chute n'est sans doute pas à négliger.

La recherche et l'arrivée des secours.

De l'endroit où les aviateurs sont tombés jusqu'au premier village, la distance est de quatre kilomètres; les voitures et les charrettes qui encomrent ce qu'Attignies nomme "le boulevard du dimanche" -cette formule doit-elle être rapprochée de l'expression argotique "le boulevard des allongés" (la morgue) ou bien faut-il comprendre qu'Attignies compare simplement et "amèrement" ces fugitifs à des promeneurs?- freinent la progression du Belge, mais la foule est là pour l'aider; curieusement, cet immense embouteillage ne paraît point entraver la marche des secours qui viennent à contresens et dont l'arrivée sera, semble-t-il, assez rapide. Peuplé de gens qui fuient et d'animaux, le paysage traversé par Attignies est animé -le vent souffle- et jamais hostile.

Si précédemment il avait qualifié ce paysage d'"insolite", Segnaire insiste désormais sur son caractère aride, désertique, inhospitalier; c'est là, dans ce site vide de toute vie humaine ou végétale, qu'Atrier est condamné à évoluer. Partis à

sa recherche, ses équipiers croisent le début de la foule après une cinquantaine de kilomètres; il ne leur en reste donc plus qu'une bonne vingtaine à franchir avant de retrouver le pilote -plus loin, le texte dit que si Atrier marcha pendant des heures, il ne fit que dix kilomètres. Mais ces vingt kilomètres que la voiture devra se frayer à travers une foule obstruant le passage seront très longs à avaler.

La route jusqu'à Almeria.

La distance importante à parcourir -cent quatre-vingts kilomètres- et la foule immobilisant l'auto "à chaque kilomètre" allongent considérablement le trajet (par rapport au trajet historique). A sa guise, Malraux pourra y multiplier les épisodes de fraternité, un mot fréquent sous sa plume.

Dans *La Rançon*, le retour à Almeria se fait sans encombre: assurément la dissipation brusque et complète de la foule et le nombre réduit de kilomètres -septante-cinq- à franchir facilitent et écourtent le trajet. Les coordonnées spatiale et temporelle concordent parfaitement.

8.3. Forces actantielles et personnages.

A. Compilation des données à analyser.

A/ Dans *La Voix du Peuple*, Paul Bernier raconte que c'est par un émetteur rebelle que les aviateurs de son escadrille -"nous"- apprirent avec surprise la "terrible nouvelle" de la chute de Malaga.

Maintenant, le speaker fasciste hurlait dans le microphone avec une joie sadique le "triomphe des troupes du général Queipo de Llano". En espagnol, en allemand, en italien et en français, la nouvelle qui nous glaçait le cœur, se répandait par la radio dans le monde entier. "Écoutez, communistes, écoutez socialistes, écoutez anarchistes, aujourd'hui c'est Malaga, demain ce sera Madrid. Votre tour va venir, canaille rouge! Tremblez, car notre vengeance approche!" Et le speaker phalangiste, avec un ricanement d'assassin, faisait entrevoir les exécutions sommaires qui, déjà, ensanglantaient Malaga-la-rouge.

Commentant la nouvelle, le journaliste signale que

"Le triomphe du général Queipo de Llano" n'existait d'ailleurs que dans la parole officielle de la radio fasciste. Car, la chute de Malaga fut due (on le sut plus tard), à la trahison de son défenseur, le colonel Villalba, et ce sont les troupes italiennes seules qui menèrent l'opération.

Lorsqu'on leur communique par téléphone que "d'ordre supérieur, une escadrille de bombardement doit partir pour le front de Malaga" et que ce sont eux-mêmes qui sont désignés, "Une grande joie nous saisit. Car, quand un danger pressant menace, on aime mieux être en face de lui que loin derrière".

A Almeria, le commandant du camp convoque Nothomb, comme "chef de détachement", et les pilotes pour leur montrer sur la carte l'avance des "troupes italiennes" qui ne trouvent devant elles aucune résistance "(puisque le colonel traître Villalba avait fait replier nos troupes, en un bond, jusqu'à Almeria)", commente Bernier.

Employant la méthode qui leur avait réussi en Ethiopie, les troupes du Duce progressaient très rapidement sur une seule route au moyen de colonnes mobiles motorisées.

Comme la route suivait la mer à une distance de 20 mètres, les navires de guerre italiens "nettoyaient" le terrain devant les camions, en bombardant, à l'aide de leurs canons rapides, le chemin que, d'ailleurs seuls, remplissaient ceux qui fuyaient la terreur fasciste.

Comme nos renforts n'étaient pas encore là, seule l'aviation pouvait agir en ce moment.

Le 10, les aviateurs -"nous"- bombardent la colonne mobile "composée de 150 canons". L'opération sera "relativement facile, car l'ennemi, habitué à ne voir aucun avion républicain dans ce secteur, était dépourvu de protection, mais nous savions que ça ne pourrait pas durer".

Le 11, à leur approche, la colonne s'arrête net; ils l'arrosent copieusement de bombes. "Mais, comme prévu, ils avaient cette fois amené de la protection". Les Fiat s'acharneront particulièrement sur l'avion où se trouve Nothomb:

"Ils" étaient à 32 contre nous et s'il n'est pas glorieux de triompher avec une telle supériorité, il n'est pas drôle non plus d'être le "héros" à ce moment-là.

Dès la première attaque (il y en aura quatre: "Ils" revinrent trois fois à la charge"), la moitié de l'équipage est blessé, "moi compris".

Le pilote dont le sang coulait de la tête et dont le bras pendait, cassé par une balle de 12, réussissait à maintenir son avion avec un admirable sang-froid.

Dans ce gros avion de bombardement, fermé comme un sous-marin, on voyait rouge partout: le second pilote râlait, le ventre traversé d'une balle, le mitrailleur de cuve avait l'artère tibiale tranchée et le sang en giclait comme d'une fontaine, tandis que les autres perdaient leur sang de tous les côtés.

La chance transformant le tour de force du pilote "en miracle", l'appareil ricoche et s'échoue près de la plage.

Sur les séquelles humaines de l'attaque, Bernier signale qu'"Un de nos camarades, le second pilote, agonisa durant tout le trajet et mourut à Almeria. Les autres furent transportés en avion à Valence et plus tard à Paris. [...]. On dut couper la jambe à un des mitrailleurs".

Nothomb évoque encore "l'exode d'un peuple entier fuyant la terreur fasciste et qui remplissait la route côtière que nous remontâmes jusqu'à l'hôpital d'Almeria"; il ajoute que seul un très grand artiste pourrait en rendre "toute la poignante horreur".

Si l'on consulte des témoignages ultérieurs de Nothomb, nous apprenons que:

- leur bombardier fut attaqué par un minimum de vingt-cinq Fiat²⁰⁰.
- les blessés sortirent de l'avion soit par leurs propres moyens soit aidés par les membres valides de l'équipage²⁰¹.

B/ *L'Espoir*.

Lorsque Vargas l'informe de la perte de Malaga, Magnin n'est pas surpris:

Il pensait que, contre les forces italiennes et allemandes, les républicains ne pourraient sauver les fronts coupés de leur centre; et Garcia lui avait dit, huit jours plus tôt: J'attends tout du centre, et rien des petits fronts: Malaga, c'est Tolède (p.417).

Cependant, dès que le directeur des opérations lui en signale les conséquences dramatiques:

"L'exode est extraordinaire, Magnin...

"... Plus de cent mille habitants en fuite... Terrible...".

[...]

"Et les avions italiens les poursuivent. Et les camions. Si on arrête les camions, les réfugiés atteindront Almeria..." (p.417),

"yeux et moustaches tristes"(p.418), Magnin se montre prêt à partir du côté de Malaga. Vargas lui précise qu'il faut y envoyer "deux multiplaces" mais ajoute qu'il y a une autre mission sur Teruel et argumente:

²⁰⁰ Paul Nothomb, "Le rôle de l'aviation italienne dans la guerre d'Espagne", *La Voix du Peuple*, 22 juin 1939.

²⁰¹ Témoignage de J. Segnaire à R. Thornberry, op. cit., p.53.

“Personne parmi vous ne connaît Teruel comme vous. Je souhaite que vous ne...” [...] “... que vous ne choisissiez pas le plus grand danger, mais la mission la plus utile. Vous à Teruel, Sembrano à Malaga. Il est ici.
“Vous savez, ajouta-t-il, Teruel aussi est tout à fait sans chasse...”(p.418).

Les deux hommes passent à la cartographie.

Des membres de l'escadrille présents à Valence lors de la fête des enfants, deux prendront part à la mission; voilà ce que le texte nous dit d'eux:

- Pol:

Il apprécie les volontaires américains.

Ce qu'il aime ici, c'est qu'il s'instruit.

Il traite d’*“andouille-maison”*(p.420) le commandant espagnol qui dirige le champ avec Magnin.

- Attignies:

Il déteste les mercenaires, “indistinctement”(p.419).

Il craint que les critiques formulées contre le commandant espagnol n'enveniment l'atmosphère.

“Nous ne croyons pas qu'il n'y aura que la perfection chez nous. [...]. Faisons notre travail, et ça suffit”.

Il dit de Sembrano, le capitaine espagnol des Bréguets, qu'il est “épatant” (p.419).

Attignies était bombardier de l'avion de Sembrano. Les équipages des deux appareils étaient mixtes: dans celui-ci, Pol, mécanicien, et Attignies. Sembrano avait emmené son second pilote, un Basque, Reyes (pp.423-424).

Cet équipage comprend également trois mitrailleurs: le mitrailleur arrière, le mitrailleur du dessous et le mitrailleur avant.

Rien n'est dit de l'équipage du deuxième multiplace.

Le narrateur signale que

Sur le dernier aérodrome du Sud, ils avaient trouvé des bombes qu'il avait fallu changer, et une pagaille digne de Tolède (p.424).

“La première des colonnes italo-espagnoles” à portée de la vue, “Attignies et Sembrano s'étaient regardés, et étaient descendus le plus bas possible”(p.424).

L'objectif détruit -“Il n'était rien resté de la colonne”-, Attignies aperçoit “les dix-huit avions de chasse ennemis [...]. Et d'autres derrière, probablement”.

Le combat est inégal:

aucune protection possible: devant ce nombre d'ennemis, les cinq chasse républicains devaient protéger la fuite de l'autre multiplace, en meilleure position de combat (p.424).

Quant aux séquelles humaines de l'attaque ennemie:

- Sembrano est grièvement blessé au bras et sans doute aussi à la tête (qui saigne);
- Reyes, atteint au ventre, demande inlassablement à boire;
- Attignies a un pied en sang;
- Pol a le visage couvert de sang;
- aucun des mitrailleurs ne tire plus; plus loin, le narrateur signale que le mitrailleur du dessous a les jambes ensanglantées.

Tandis que l'avion descend irrémédiablement,

[le] regard [de Sembrano] rencontra soudain le visage de Pol, inquiet, couvert de sang, mais toujours apparemment joyeux. Les traits rouges des balles entouraient l'appareil plein de sang, où Attignies était maintenant penché sur Reyes descendu de son siège et qui semblait râler; le visage de Pol, le seul que vit Sembrano de face, ruisselait lui aussi; mais il y avait dans ces joues lisses de gros Juif boute-en-train un tel désir de vie que le pilote fit un dernier effort pour se servir de son bras droit. Le bras avait disparu. De toute sa force, pieds et bras gauche, il cabra l'appareil (p.425).

Sortis de l'avion par leurs propres moyens, Sembrano, Attignies, Pol et le mitrailleur-avant se trouvent "en face de la ligne sans fin de l'exode"(p.426).

Entre-temps, "appuyé sur le mécanicien", Attignies appelle "les paysans en fuite" et demande de l'aide à un paysan qui prétexte ne pas savoir nager et dit enfin: "J'ai des gosses", avant de s'en aller:

Peut-être était-ce vrai; et quelle aide attendre d'un homme qui, devant cette fuite furieuse, attendait patiemment les fascistes? Peut-être se méfiait-il: le visage énergique et blond d'Attignies ressemblait trop à l'idée qu'un paysan de Malaga peut se faire d'un pilote allemand (p.426).

A l'est, tout près de la crête des montagnes, les avions républicains disparaissaient. "Espérons qu'ils enverront une bagnole..." (p.426).

Un groupe de miliciens -"[Ils] appartenaient à la garde du village; sans canons et sans mitrailleuses, ils allaient tenter de défendre contre les colonnes motorisées des Italiens leur village de cailloux"(p.427)- sort de "la coulée de la foule"(p.426); debout sur le remblai, ils semblent "accordés aux rochers et aux

lourds cumulus plus qu'aux choses vivantes, comme si rien de ce qui ne fuyait pas n'eût pu être vivant"(p.427); ils dominent "cette coulée d'épaules en avant et de mains en l'air, à la façon des guetteurs de légende. Entre leurs jambes écartées, [...], les têtes roulaient comme des feuilles mortes". Dès qu'Atrier leur crie: "Aidez les blessés!", ils avancent jusqu'à l'avion.

Le dernier, demeuré avec Attignies, passa le bras de l'aviateur sur son épaule.

- Tu sais où est le téléphone? demanda celui-ci.

- Oui (p.427).

"On a du culot, pensait Attignies, de dire que les blessures de balles ne font pas mal!"; et l'eau de mer n'adoucissait rien (p.427).

Sur la route, avec eux à leur manière, des deux cent mille habitants de Malaga, cent cinquante mille êtres sans armes fuyaient jusqu'à la mort le "libérateur de l'Espagne" (p.427).

Une vieille femme dévale le talus en criant "Mes pauvres enfants, mes pauvres enfants!"(p.427).

D'autres femmes passent en courant, s'arrêtent, se mettent à hurler en voyant les aviateurs blessés et l'avion qui s'éteint, et reprennent leur course.

Lorsque survient un avion de chasse ennemi, la foule -"la masse passive des sans-logis"(p.428)- s'égaille avant de reprendre "sa migration désespérée" en direction d'Almeria.

"Sur les instructions de Sembrano", les miliciens transportent les blessés sur la route et les couchent le long d'un petit mur.

En arrivant sur la route, Attignies pense "amèrement": "Le boulevard du dimanche". Il arrête une charrette contenant cinq paysans et quitte l'épaule du milicien; une jeune paysanne lui cède sa place et s'assied entre les jambes d'une vieille.

Personne n'avait posé de questions, et Attignies n'avait pas dit un mot: le monde entier, à cette minute, coulait dans un seul sens (p.428).

Dans les champs étaient allumés des feux; ces feux, ces gens accroupis ou couchés suaient l'angoisse, dans l'immobilité comme dans la fuite (p.428).

A un paysan qui, monté sur son âne, dépasse la charrette immobilisée dans l'enchevêtrement des voitures, Attignies dit:

- Prête-moi ton âne. Je te le rendrai au village, devant la poste. C'est pour des aviateurs blessés.

Le paysan descendit sans dire un mot et prit la place d'Attignies dans la charrette (pp.428-429).

Deux jeunes gens, garçon et fille, étudiants sans doute, presque élégants, sans bagage, dépassèrent l'âne. Ils se tenaient par la main. Attignies prit conscience qu'il n'avait vu jusque-là qu'une foule misérable, ouvrière parfois, paysanne presque toujours. Et toujours, sur les dos, les couvertures mexicaines. Pas de conversations: des cris, et le silence (p.429).

La route s'engage dans un tunnel. D'innombrables petites lumières s'y allument "des deux côtés de la coulée d'hommes, de bêtes et de charrettes"(p.429). Dans cette vie souterraine s'agite tout "un peuple d'ombres", "bustes et têtes un instant apparus en silhouettes, les jambes perdues dans l'obscurité".

Et le bruit des charrettes grondait sous la roche comme un fleuve souterrain, dans un silence si fort qu'il avait gagné jusqu'aux animaux (p.429).

Le tunnel enveloppait Attignies de chaleur, qu'elle vint de la foule accumulée ou de la fièvre qui montait. Il fallait arriver au téléphone, évidemment, il fallait arriver au téléphone; mais Attignies n'était-il pas mort sur la route? la charrette, l'âne, n'étaient-ils pas les rêves d'une agonie assez douce? de l'eau qui l'avait recouvert, il glissait à ce monde calfeutré des profondeurs de la terre. Une évidence plus forte que les certitudes des vivants allait du sang qui tout à l'heure ruisselait dans la carlingue à ce tunnel étouffant: tout ce qui avait été la vie se diluait comme des souvenirs misérables dans une torpeur profonde et morne; les points lumineux menaient dans cette obscurité chaude leur vie de poissons des grandes dépressions, et le commissaire politique glissait, immobile et sans poids, bien au-delà de la mort, à travers un grand fleuve de sommeil.

La lumière du jour qui se rapprochait et qui, la route obliquant, se déploya soudain, éveilla tout son corps, comme si la lumière eût été glacée. Il fut stupéfait de retrouver l'obsession du téléphone, son pied lancinant, son âne entre ses jambes. Alors qu'il était sorti de l'avion comme d'un combat, il se sentait revenir des limbes devant le mystère de la vie (pp.429-430).

La foule, secouée en tous sens, bouillonnait autour du premier village, et laissait mille instruments autour des premiers murs, comme la mer abandonne dans sa retombée une grève de galets et de détrit. Une grande confusion de costumes hérissés de quelques armes était prise entre les murs comme un troupeau dans un corral. Ici l'exode perdait sa puissance d'avalanche: il n'y avait plus qu'une foule (p.430).

Toujours sur son âne et grâce au milicien, Attignies atteint le bureau du téléphone.

Dès l'arrivée de l'auto du médecin, "le chef du service de transfusion de sang canadien" - "Les avions de chasse républicains avaient prévenu l'hôpital" (p.431)-, Sembrano et Pol y installent les blessés sur la banquette arrière.

Depuis la chute de l'avion, pas un des aviateurs n'avait parlé de l'arrivée des fascistes; et sans doute aucun n'avait-il cessé, comme Attignies, d'avoir présente à l'esprit la colonne motorisée bombardée à la sortie de Malaga (p.431).

En route pour Almeria, l'auto sera fréquemment arrêtée par des miliciens qui veulent y charger des femmes et par des femmes se couchant devant elle:

Le médecin descendait, leur parlait; elles venaient voir, laissaient passer en silence, et se recouchaient pour attendre l'auto suivante (p.431).

Sur le bord du chemin, tant d'hommes sont allongés qu'il est impossible de distinguer, parmi eux, "les blessés de ceux qui dormaient".

Tout d'abord, la foule avait cru que les Comités fuyaient; à voir dans chaque auto apparemment vide des blessés empilés, elle avait pris l'habitude de regarder les voitures avec une amitié morne (p.431).

Reyes râle.

Nous essaierons des transfusions, dit le médecin à Attignies, mais j'ai peu d'espoir (p.431).

Plus loin,

Un vieillard, réduit aux tendons et aux nerfs, de cette vieillesse cordée qui ne semble exister que chez les paysans, appelait, portant dans le bras gauche replié un enfant de quelques mois. Il y avait le long de la route bien des détresses aussi grandes; mais peut-être l'homme est-il plus vulnérable à l'enfance qu'à toute autre faiblesse: le médecin fit arrêter la voiture, malgré le râle de Reyes (p.432).

Tenant le bébé dans le bras gauche, le vieillard se case sur l'aile et s'agrippe à la main que lui tend Pol installé sur l'autre aile.

Le médecin et Attignies ne pouvaient en détacher leurs yeux. Le médecin, devant les scènes d'amour du théâtre et du cinéma, se sentait toujours indiscret. Et ici aussi: cet ouvrier étranger qui allait de nouveau combattre, tenant le poignet du vieux paysan d'Andalousie devant le peuple en fuite, le troublait; il s'efforçait de ne pas les regarder. Et pourtant la part la plus profonde de lui-même demeurait liée à ces mains, -la même part qui les avait fait s'arrêter tout à l'heure, celle qui reconnaît sous leurs expressions les plus dérisoires la maternité, l'enfance ou la mort (p.432).

Se produit alors un incident assez confus. Un milicien essaie d'arrêter le véhicule (Malraux parle tantôt de voiture tantôt de camion!) en pointant son arme vers le chauffeur. Celui-ci a beau lui crier qu'il transporte des "Aviateurs blessés!", le milicien saute sur le marchepied et l'abat; il sera lui-même tué par un anarchiste qui prendra la place du chauffeur et démarrera "sans rien

demander”(p.433). “Salud. Ennemi du peuple. Recommencera plus”, dira-t-il plus tard en montrant son sabre ensanglanté, provoquant un haussement d’épaules chez Sembrano, “excédé de mort”, et les critiques de Pol. Vexé, il détourne la tête.

Attignies regardait le visage de l’anarchiste, fermé, hostile, derrière les deux mains serrées sur le pare-brise (p.433).

Ils arrivent à l’hôpital:

Un hôpital vide, plein encore d’appareils, de bandages, de toutes les marques du passage de la douleur. Dans les lits défaits et souvent ensanglantés dont le vide était si cruellement mêlé à des traces toutes fraîches de présences, il semblait que se fussent couchées, non des hommes vivants ou mourants avec leurs visages particuliers, mais les blessures mêmes, -le sang à la place du bras, de la tête, de la jambe. L’immobile lourdeur de l’électricité donnait à toute la salle un aspect irréel, dont la grande unité blanche eût été celle d’un rêve si les taches de sang et quelques corps n’eussent sauvagement imposé la présence de la vie: trois intransportables attendaient les fascistes, leur revolver à côté d’eux.

Ceux-là n’avaient plus à attendre que la mort qui viendrait d’eux, ou celle qui viendrait des ennemis, à moins que n’arrivassent les avions sanitaires. Ils regardaient en silence entrer le grand Pol crépu, Sembrano à la lèvre avançante, et les autres qui n’avaient plus que le visage de la douleur; et la salle s’emplissait de la fraternité des naufragés (p.433).

C/ La Rançon.

Dès l’annonce, “coup de tonnerre”(p.160), de la catastrophe de Malaga -la reddition sans combat du dernier port républicain du sud- et de son cortège de calamités -l’effondrement de toute résistance et l’exode de “la population entière -150.000 habitants”, balayée au canon, du large, par “une escadre italienne” et poursuivie par “une colonne motorisée, également italienne”-

Les officiels, repliés à Valence, se tournèrent vers l’aviation -l’aviation internationale!- ultime ressource. Quant aux “attentistes” de la veille, affolés, ils ne voulaient plus rien attendre. Pas même l’appui de la chasse, stationnée à Madrid. Pour arrêter le massacre, pour freiner l’avance ennemie, il fallait sur l’heure dépêcher dans le sud tous les bombardiers disponibles, abandonner Teruel, etc... (p.160).

Réaux envoie Atrier à Almeria avec “trois Potez”.

Lors du premier raid, les aviateurs (“ceux-ci”, “ils”) aperçoivent la foule sur la route:

des ânes, des carrioles, entourés de grappes de piétons, avant-garde (les premiers partis ou les plus rapides) d’une foule qui à chaque minute grossissait. Bientôt compacte comme sur les ramblas de Barcelone, le soir, elle ne s’en distinguait d’en haut ni par la fatigue, ni par la hâte: les deux se compensant, elle semblait avancer

à une allure normale. C'était même une foule remarquablement indifférente, qui ne se dispersait pas au bruit des moteurs, une foule de petits points, dont rien, à 2.000 mètres, n'indiquait la détresse, sauf qu'elle coulait en un seul sens, dans un paysage insolite. Ça et là, quelques rectangles noirs, des autos, toutes arrêtées, et sans doute à l'abandon, que les fugitifs, comme une limaille brusquement aimantée, en passant, cernaient. Parfois aussi, les lignes de points se groupaient et s'infléchissaient vers le bord extérieur de la route, comme pour contourner des obstacles, que l'ombre des rochers recouvrait encore. Atrier devina que c'étaient des cadavres (pp.161-162).

Atrier distingue aussi les silhouettes des navires: "Il en compta une vingtaine: croiseurs, torpilleurs, corvettes"(p.162), et entraîne ses deux équipiers dans leur direction:

Dès qu'il fut sûr qu'ils esquissaient, à son approche, un mouvement de recul, (jubilant: aucune des bombes des trois avions n'était capable de faire le moindre mal à une cuirasse), il revint sur la route (p.162).

Il n'y retrouve pas la foule mais seulement "des points isolés":

Les cadavres se voyaient mieux. Souvent en tas, ils gisaient dans tous les sens. Personne n'avait pris soin de les ranger sous la paroi rocheuse, comme s'ils dormaient.

Puis les points s'espacèrent. Il ne resta plus que quelques trainards. Et des cadavres.

Enfin, seulement des cadavres (pp.162-163).

La colonne comprend "une quarantaine de camions et dix chenillettes".

"Nous ne sommes pas attendus", constata Atrier, avec un ravissement de chasseur (p.163).

Pour le second raid, en dépit du retard et de ses conséquences prévisibles, au lieu des bombes habituelles, Atrier fait arrimer sous les ailes de "son propre avion"(p.163) quatre bombes perce-cuirasse, ce qui l'oblige à se passer de ses mitrailleurs.

Le second pilote et le bombardier en feraient accessoirement office... (p.164).

En l'air, Atrier "s'autorisa à réfléchir. Pas sérieux"(p.164) et plonge dans un bref débat intérieur sur les risques fous qu'il prend, d'autant plus qu'"On les attendait maintenant". Le danger de rentrer à l'aérodrome avec son chargement -"Oui, il devait le faire. Il avait la responsabilité des avions, des hommes./ Mais, d'autre part, "arracher" les 1.000 kilos de bombes avait été "tangent"; atterrir, sans les avoir larguées, serait fou. Les jeter à la mer?"- et le "débat inégal"

-l'impossibilité d'avertir "ses deux équipiers soudés à lui, "dans" son aile, et démunis de radio"- le convainquent que le plus simple est de ne pas modifier les consignes. "D'ailleurs...". "Il fonça".

Sur la route, il retrouve "les fugitifs... les cadavres"(p.164).

Se séparant de ses équipiers qui volent vers la colonne, Atrier se dirige vers les navires qu'il compte jusqu'à "quinze..."(p.165), avant que tout devienne soudainement rouge.

Après l'attaque de la chasse ennemie, "il voulut piquer à mort, mais le volant bougea à peine: son bras était cassé". A l'avant, le bombardier s'écroule sur son viseur. Atrier est atteint par une nouvelle balle; "il sentait la brûlure sans la localiser".

Plus bas, comme au fond d'un sac, le corps du bombardier roula -dans le nez vitré. Un autre corps glissa depuis l'arrière, par à-coups, se débattant. C'était le second pilote. Atrier fit un effort suprême, et de tous ses membres valides, redressa (p.166).

Il est précisé que les sièges des pilotes sont "l'un derrière l'autre dans le Potez".

Le second pilote serre son ventre à deux mains:

Il respirait péniblement, les yeux affolés, les traits ravagés par la douleur (p.166).

Incapable de larguer lui-même les bombes, Atrier s'adresse à lui:

"Tirez le levier", hurla Atrier. Le blessé ne bougea pas. "Tirez les bombes, c'est un ordre!" répéta Atrier (p.166).

"Plutôt noyé que..."(p.167), raisonne le pilote qui tente "désespérément" de conduire vers la côte l'avion dont le moteur droit flambe. Dans l'impossibilité d'atterrir sur la route trop étroite -"C'était la certitude mathématique d'être... "D'être brûlé vif", se cria Atrier, pour se forcer à agir. Il lui fallut néanmoins tous les ressorts de sa volonté" (p.167)-, se jetant "à corps perdu" sur le manche, il pique "délibérément"(p.168) dans la mer. "Ça le sauva". Sans qu'il l'ait calculé, l'avion ricoche "par miracle" sur la surface de l'eau; "à peine trempé", Atrier sort par l'ouverture béante et retrouve "le sol, la vie, l'air libre".

"Se souvenant du blessé", il retourne le chercher dans l'avion accidenté.

Quand il essaie de panser le blessé, Atrier se souvient de sa blessure:

son bras droit, [...] masse de chair qui lui pendait de l'épaule, et que tout geste, même celui de respirer, sensibilisait. Et il s'aperçut que du sang lui coulait sur la joue, qu'il avait quelque chose au crâne, des cheveux arrachés... (p.168).

De même chez le second pilote qui, au moment de la chute, avait eu comme un sursaut, qui avait aidé dans une certaine mesure à son propre sauvetage. Il retombait, lui aussi, dans la gémissante impuissance de la douleur. Il avait reposé ses deux mains sur son ventre, dodelinait absurdement de la tête et, refusant qu'on le touchât, demandait à boire (pp.168-169).

Après avoir interrogé le paysage:

D'où étaient venus les chasseurs? Il n'en avait pas vu un seul pendant le combat. Où avaient-ils disparu? Et ses équipiers? Et les navires? Sur la route, personne (p.169),

conscient que la colonne peut déboucher d'un instant à l'autre au tournant de la route, il pense: "Partir". Nouant sa chemise autour de son cou, il y passe "son bras malade", ce qui lui "arrache" des cris. Le second pilote gémit plus fort et supplie: "-Drinken!". Mais Atrier sait qu'il ne faut donner aucun liquide à un tel blessé:

Interdiction dérisoire! (Mais où trouver de l'eau buvable?) Mensonge dérisoire de vouloir le soigner! Atrier n'avait nul besoin d'examiner sa plaie. Il savait le teint que prennent, lorsqu'ils vont mourir, les hommes de couleur.

Celui-ci, qu'il connaissait à peine (c'était un tout nouveau-venu à l'escadrille), portait un nom hollandais, mais se disait Indonésien à cause de sa mère, dont il avait les pommettes saillantes et la peau brune. Il prétendait ne s'exprimer qu'en français. Anti-colonialiste, il avait fait 20.000 kilomètres pour rejoindre l'Espagne. C'était son premier grand raid.

-Drinken! répéta-t-il dans la langue ennemie.

Il y avait de longues années qu'Atrier n'avait plus parlé le flamand. Pourtant, comme si lui échappait aussi, sous la souffrance, un aveu d'inconsciente tendresse (ce n'était pas du tout le cas), il répondit sans chercher ses mots. Ils lui vinrent d'eux-mêmes à la bouche: "Ik zal je water brengen! Wacht één paar minutjen!" promit-il.

Plus tard -mais cette réflexion ne fit que l'effleurer- ayant gravi avec effort le petit remblai de la route, il remarqua qu'il avait employé le tu. "Comme pour un métis -qu'il est d'ailleurs; comme pour un frère." Depuis son départ du Venezuela, il s'était juré de ne plus tutoyer personne (pp.169-171).

Atrier marche sur la route où gisent "quelques cadavres". Il se dirige vers eux, "amical"; il les fouille puis, le bras trop douloureux, finit par les retourner du pied avant de renoncer, "écoeuré".

Il n'avait trouvé ni gourde, ni bouteille. D'autres détrousseurs étaient passés avant lui. A quoi bon, du reste? Le second pilote était sûrement mort. Et s'il ne l'était pas encore, pouvait-on aider un homme à mourir? L'achever, oui. Mais le

revolver d'Atrier avait glissé dans la mer, il n'avait plus d'arme. L'eau qu'il avait voulu apporter au blessé, devait, dans son esprit, remplir le même office. Il n'y avait pas d'eau. Alors? Il continua, obstiné, s'éloignant à la fois du métis et de la colonne, retournant, çà et là, pour la forme, un cadavre, se racontant qu'il allait rattraper les traîneurs de la foule, dénicher un téléphone, réparer une voiture... Chimères (pp.171-172).

Les équipiers d'Atrier éprouveront beaucoup de difficulté à trouver un véhicule dans Almeria (les camions de l'escadrille sont repartis pour Madrid; ceux des autorités locales, engagés dans toutes les directions; quant aux voitures particulières, elles sont aux mains des seuls officiels qui refusent de s'en séparer persuadés que, s'ils les prêtent, ils ne les reverront plus). Le problème sera vite résolu lorsque les aviateurs songeront "enfin" à préciser que l'homme à sauver est le "major Alonso"; le gouverneur leur confie alors sa propre voiture (avec un chauffeur sérieux, car malgré tout...) tout en leur recommandant "de s'armer jusqu'aux dents". "Sage conseil"(p.174) car, pour "la foule épuisée", l'apparition d'une voiture qui roule semble le salut, la délivrance. "Prêts à se déchirer pour y prendre place", les fugitifs tentent par tous les moyens de l'arrêter:

Il fallut raisonner cette frénésie par des fusils pointés aux fenêtres, et des discours d'engueulades sans fin (p.174).

Mais les seuls arguments verbaux qui portent sont "Alonso, la colonne détruite, et l'attaque de la flotte"(p.174).

Lorsqu'un des aviateurs écrit à la craie sur l'impeccable carrosserie: MAJOR ALONSO, AVIACION INTERNACIONAL, VAMOS A BUSCAR AL MAJOR ALONSO, COLUMNA FASCISTA DESTRUIDA, la progression en est légèrement facilitée:

Chaque groupe prétendait lire l'inscription avant de s'écarter. Et, la foule une fois résorbée, les cadavres vinrent, à leur tour, réduire la vitesse (p.175).

Un peu plus loin, "légèrement éblouis" et redoublant d'attention, les occupants de l'auto aperçoivent "debout dans la lumière", au milieu des corps couchés, "celui, chancelant, d'Atrier".

Le pilote, pour sa part, crut que la fièvre l'égarait. Une voiture, évidemment fantomatique, fonçait droit sur lui, marquée de son propre nom... (p.175).

"Dix kilomètres plus loin à peine (avant de s'affaïsser sur la banquette, Atrier leur avait dit: cinquante)", ils retrouvent l'Indonésien.

Inconscient, mais ultra-sensible, il délira jusqu'à Almeria (p.175).

L'hôpital militaire. Lugubre. Vidé de ses malades transportables et des trois quarts de son personnel (partis vers un autre "arrière"), se préparant, résigné, à accueillir son flot d'épaves (le premier flot étant pour l'hôpital civil), l'arrivée des deux aviateurs -preuve que l'on commençait à se défendre- remonta instantanément son moral (p.176).

B. Analyse des forces actantielles.

Les artisans de l'effondrement du front de Malaga.

Dans *La Voix du Peuple*, Paul Bernier raconte que la chute de Malaga leur fut communiquée à ses camarades et à lui-même par un "émetteur rebelle". Surprise et effroi, tels furent les sentiments éprouvés par tous les membres de l'escadrille internationale, pourtant avertis de la situation critique de la ville; en effet les menaces et les insultes proférées par le speaker phalangiste en disaient long sur les exécutions sommaires auxquelles les fascistes procédaient déjà. Pour le journaliste communiste, ce triomphe des "troupes italiennes" est dû à la "trahison" du colonel Villalba; deux jours plus tard, dans *La Voix du Peuple* du 16 mai, Bernier impute de nouveau la prise de Malaga par les Italiens "à la trahison d'un chef anarchisant et à la division des organisations du I. P."

Quand il apprend de Vargas la chute de Malaga, Magnin n'est pas surpris, et ce pour deux raisons: d'une part, l'éloignement de ce front coupé du centre et impossible à défendre contre "les forces italiennes et allemandes", d'autre part, la désorganisation qui règne dans le camp républicain. Comme le lui dit García quelques jours auparavant, "Malaga, c'est Tolède". Et Tolède, pour Malraux, c'est l'illusion lyrique, l'Apocalypse de la fraternité, le symbole de l'inefficacité et de l'énorme "pagaille" républicaine, un mot qu'il répétera plusieurs fois dans son récit: sur le dernier aérodrome du sud, les aviateurs trouvent "une pagaille digne de Tolède"(p.424); peu après l'accident, pensant qu'Attignies ne pourra pas se débrouiller "au milieu de cette pagaille"(p.430), Sembrano part, lui aussi, en quête d'un camion. L'épisode de l'anarchiste est un exemple supplémentaire de l'exaspération que ce genre de combattant provoque chez Malraux.

La nouvelle de la catastrophe de Malaga tombe comme un "coup de tonnerre" et prend totalement au dépourvu les officiels "repliés" à Valence, les "attentistes" de la veille, tous ceux qui, contre l'avis d'une partie du ministère et de Réaux lui-même, s'opposaient, têtus, à l'intensification des bombardements.

Ainsi, si Bernier, dans ses articles, et Malraux, dans son roman-reportage, insistent en 1937 sur la nécessité d'organiser l'Apocalypse et accusent les anarchistes -et les divisions du Fronte popular- d'être responsables de la perte de Malaga et d'autres fronts, quinze ans plus tard, Segnaire incrimine la lâcheté, l'incurie et l'insouciance des dirigeants républicains, sans toutefois préciser lesquels, dans la déroute.

Les promoteurs de la mission sur Malaga.

C'est par téléphone, écrit Bernier, que les membres de son escadrille apprirent avec beaucoup de joie que, "d'ordre supérieur", ils étaient désignés pour cette mission²⁰². Dans la présentation de celle-ci, le journaliste ne décrit pas la tragédie humaine engendrée par la chute de Malaga; ce n'est qu'en fin d'article qu'il évoque brièvement "l'exode dramatique d'un peuple entier fuyant la terreur fasciste"; est-ce à dire que, dans son esprit, l'objectif stratégique et militaire de cette opération l'emportait sur sa dimension humaine?

Dans *L'Espoir*, c'est le directeur des opérations, donc une autorité militaire de premier rang, qui communique à Magnin la nouvelle tragique de l'exode "extraordinaire" et de la situation "terrible" de "plus de cent mille habitants" mitraillés par les avions et poursuivis par les camions italiens ainsi que la nécessité d'y envoyer d'urgence deux multiplaces. Ainsi Vargas met-il l'accent sur les conséquences humaines de cette défaite et présente-t-il la mission comme étant plus d'ordre humanitaire que stratégique. Le ton sentencieux sur lequel il annonce que "Malaga est perdue, Magnin" indique qu'il donne ce front pour militairement irrécupérable; d'ailleurs, à Magnin, qui, affligé et téméraire, se montre prêt à décoller pour l'Andalousie, il rétorque aussitôt que la mission sur Teruel est la plus utile. Dans l'esprit de Malraux, cette dernière mission est de loin la plus importante; toute cette mise en scène, qui le confirme, est une façon habile de préparer cette opération dans laquelle lui-même joua -et Magnin jouera- un rôle de premier plan.

²⁰² Paul Bernier ne précise pas de quelle autorité il s'agit. Si l'on en croit Hugh Thomas, "Les autorités de Malaga s'étaient comportées comme si elles constituaient une république séparée du reste de l'Espagne, et elles s'étaient organisées d'une façon inadéquate: si bien qu'on disait que le gouvernement central ne voulait "pas entendre parler de Malaga". Officiellement cependant, Malaga était placée sous le contrôle de la nouvelle armée républicaine du Sud, commandée par le général Martínez Monje"(op. cit., p.447). "A la fin janvier, le député et commissaire communiste Cayetano Bolívar se rendit à Valence pour rendre compte à Largo Caballero de l'état de désorganisation des défenseurs. Mais Largo Caballero ne se montra guère disposé à apporter son concours, et il aurait même répondu: "Pas un fusil et pas une cartouche de plus pour Malaga"" (ibid., p.449).

Dans *La Rançon*, la mission sur Malaga est présentée par le narrateur comme humainement indispensable et stratégiquement importante: il s'agit tout à la fois d'“arrêter le massacre” et de “freiner l'avance ennemie”. La résolution de Réaux, passant outre aux ordres incohérents des officiels pris de panique, de rester sur le front de Teruel et d'envoyer Atrier en Andalousie ne le dément en rien. En effet, à cette époque, le pilote a fait ses preuves à la tête de l'escadrille et la décision immédiate de son commandant de le désigner comme responsable de cette mission importante et risquée n'est qu'un témoignage supplémentaire de la confiance qu'il lui accorde.

On notera que, tant dans son reportage que dans son roman, Bernier-Segnaire indique que seule l'aviation internationale était alors en mesure de mener cette mission à bien; une fois encore, Nothomb rend hommage à l'esprit d'à-propos et d'entreprise de Malraux, tant critiqué à l'époque.

Ainsi, pour l'auteur-narrateur de *La Rançon*, la mission sur Malaga revêt une importance nettement plus considérable que pour son ancien commandant. Bien que la mission sur Teruel n'y soit nullement dévalorisée -bien au contraire: les nombreux effectifs engagés depuis plusieurs mois sur ce front et la décision irrévocable de Réaux d'y poursuivre le combat le prouvent-, l'ajournement de celle-ci dans le seul but de la faire coïncider chronologiquement avec celle sur Malaga, un excellent prétexte pour dédoubler l'escadrille, témoigne que, dans l'esprit de Segnaire, Malaga prime Teruel.

Poursuivants et poursuivis.

Au dire de Paul Bernier, la chute de Malaga fut l'oeuvre des seules troupes italiennes et non “un triomphe du général Queipo de Llano” tel que le hurlait le speaker fascisto-phalangiste dans l'émetteur “rebelle”. La mission des aviateurs consistait à freiner les “troupes du Duce” lancées à la poursuite de ceux qui fuyaient “la terreur fasciste” par la route Malaga-Almeria que les navires de guerre italiens nettoyaient de leurs canons rapides devant leurs camions. La colonne bombardée était composée de cent cinquante canons.

Quand Vargas lui annonce la perte de Malaga, Magnin n'est point étonné: il sait que les républicains -désordonnés- ne pourront pas défendre les fronts secondaires contre “les forces italiennes et allemandes”. Malraux souligne ainsi le caractère international de l'agression et de l'invasion “fascistes”, un terme qu'il utilise habituellement pour désigner ses ennemis. Décrivant les séquelles

de cette défaite, Vargas parle de “plus de cent mille habitants” harcelés par les camions et les avions italiens; plus loin, le narrateur précise que “des deux cent mille habitants de Malaga, cent cinquante mille êtres sans armes” fuient celui qu’il appelle ironiquement “le libérateur de l’Espagne”. Lors du raid, Sembrano et ses coéquipiers pulvériseront “la première des colonnes italo-espagnoles”.

Atrier et ses équipiers sont chargés de porter assistance aux fugitifs -“la population entière -150.000 habitants-” de Malaga- balayés par “une escadre italienne” et talonnés par une “colonne motorisée, également italienne”. Lors du premier raid, Atrier aperçoit une vingtaine de navires: croiseurs, torpilleurs et corvettes; durant la deuxième sortie, il aura le temps de dénombrer quinze navires avant que son avion ne soit abattu.

Les acteurs de la mission et les moyens mis en oeuvre.

Si Bernier ne précise à aucun moment le nombre d’avions engagés sur le front de Malaga -“nos avions”, se contente-t-il d’écrire, façon de suggérer qu’il y en avait plusieurs et de surfaire ainsi l’envergure de l’opération- et reste muet sur la composition des équipages -“nous”-, nous savons par J. Salas Larrazabal que l’escadrille envoyée sur place était composée de deux Potez et de cinq avions de chasse. Celui piloté par le Français Guy Santés et dans lequel Nothomb était bombardier emportait sept membres d’équipage²⁰³.

Dans *L’Espoir*, deux appareils protégés par cinq chasse sont envoyés en Andalousie. Sept hommes composent l’équipage “mixte” du “multiplace” piloté par Sembrano: outre ce dernier, il comprend Attignies, Pol, Reyes et trois mitrailleurs; rien n’est dit de l’autre appareil. Le fait d’attribuer la nationalité espagnole aux pilote et second pilote²⁰⁴ -il est précisé que Reyes est basque- répond sans aucun doute à une volonté expresse de Malraux d’“hispaniser” son escadrille et de suggérer qu’une entente parfaite régnait entre ses hommes et les combattants autochtones? La réalité était, on le sait, bien différente!

Dans *La Rançon*, Atrier part à la tête de “trois Potez”, ce qui rehausse la portée de la mission, mais sans la protection des chasse, ce qui en accroît le côté périlleux. Lors du premier raid, Segnaire les désigne ainsi: “Ils”, “ceux-ci”. Pour le second raid, Atrier choisit de se passer de ses mitrailleurs et de tenter le coup

²⁰³ p. Nothomb, *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, p.22.

²⁰⁴ Rappelons qu’il n’y eut jamais d’Espagnol dans l’aviation internationale (R. Thornberry, op. cit., p.84).

uniquement en compagnie du second pilote et du bombardier; de plus, en vol, il se sépare de ses équipiers. Ainsi, tandis que Malraux mobilise au grand complet l'équipage du "multiplace" de Sembrano, Segnaire choisit volontairement et consciemment de réduire au minimum celui du "Potez" d'Atrier et procède à une redistribution des rôles. Les dénominations "multiplace" et "Potez" choisies par les deux romanciers ne sont pas inintéressantes: la première connote d'emblée une idée d'équipage, de groupe et de solidarité que la seconde, plus technique, n'inspire en aucune manière. Et pourtant le "Potez" est aussi un "multiplace".

Attignies et Atrier: héros et anti-héros.

a. Attignies, le héros au service de la collectivité.

Lors de la sortie de quelques-uns des membres de l'escadrille à Valence, Attignies est présenté par le narrateur comme un compagnon exemplaire, un homme idéaliste, prudent, sérieux et capable d'autocritique. Ces nombreuses qualités confirment tout ce que le lecteur sait déjà de ce volontaire belge.

Bien qu'il n'occupe que le poste de bombardier dans l'avion de Sembrano, Attignies, qui qualifiait ce pilote d'"épatant", est le premier des membres à être nommé; ce privilège indique d'emblée le rôle insigne que Malraux lui réservera tout au long de cet épisode.

Dans la présentation assez courte que le narrateur fait de l'équipage du "multiplace", outre la mise en relief de la présence d'Attignies, nommé à deux reprises comme le pilote, l'accent est mis sur la complicité qui unit Sembrano et "son" second pilote. La connivence qui lie étroitement ces hommes engagés dans une mission dangereuse sera plus patente encore lorsque, la colonne repérée, "Attignies et Sembrano s'étaient regardés, et étaient descendus le plus bas possible"; cette entente tacite, qui n'a besoin que de regards pour s'exprimer, n'est-elle pas à l'origine même du succès de l'opération? On notera qu'Attignies est, ici aussi, mentionné avant Sembrano et que le pluriel du second verbe prête au bombardier un rôle au moins équivalent à celui joué par le pilote dans la manoeuvre d'approche. C'est également à travers le regard d'Attignies que le narrateur informera le lecteur de l'arrivée des dix-huit chasse ennemis.

Après l'attaque, malgré son bras droit qui pend, Sembrano se consacre tout entier à l'amerrissage tandis qu'Attignies, un pied en sang, se penche sur Reyes qui, grièvement blessé au ventre, semble râler. Le visage de Pol, le seul que le pilote voit "de face", est rempli d'un tel désir de vie que Sembrano puisera

au fond de lui-même les quelques forces qui lui restent pour cabrer l'appareil; la réussite de la manoeuvre est due, elle aussi, à l'action conjointe de ces deux hommes qui, aussitôt l'avion dans la mer, en sortent les blessés et les conduisent sur la plage; "appuyé sur le mécanicien", Attignies appelle à l'aide; l'harmonie et la collaboration sont complètes entre les membres de cet équipage.

Sur la route, les aviateurs aperçoivent "la ligne sans fin de l'exode". De cette foule qui, unie dans sa détresse et suant l'angoisse, coule sans arrêt avec la force d'une "avalanche" et fuit "jusqu'à la mort le "libérateur de l'Espagne"", Malraux extraira quelques individualités ou petits groupes d'individus:

- par défiance pour le visage énergique et blond d'Attignies, trop semblable à celui d'un pilote allemand, le paysan qui marche sur la grève refuse de porter secours aux aviateurs; Malraux rappelle une fois encore la participation active des fascistes allemands dans cette guerre d'Espagne et souligne le caractère anti-populaire de la croisade franquiste;

- ces miliciens qui s'en vont défendre "sans canons et sans armes" leur "village de cailloux" contre les colonnes motorisées italiennes, Malraux les mythifie en les qualifiant de "guetteurs de légende" venus au secours de ce peuple condamné à mort, de ces fugitifs dont "les têtes roulaient comme des feuilles mortes" entre leurs jambes. Privant, au mépris de tout droit, cette armée populaire des armes dont elle a un besoin urgent pour arrêter les hordes fascistes, la politique de non-intervention transforme cette guerre en une nouvelle lutte entre David et Goliath. Suivant "les instructions" de Sembrano, ces miliciens transporteront les blessés sur la route. Resté auprès d'Attignies et passant le bras du bombardier autour de son épaule afin de le soutenir, le dernier milicien lui servira de fidèle lazarillo jusqu'au premier village, tout particulièrement dans le tunnel où le "commissaire politique" est le jouet d'une étrange hallucination.

Les moments de fraternité intense et émouvante foisonnent tout le long de cette route sur laquelle "la masse passive des sans-logis" continue "sa migration désespérée", où "le monde entier, à cette minute, coulait dans un seul sens": des femmes hurlent devant le spectacle des aviateurs blessés; sans poser de question, une jeune paysanne cède sa place à Atrier; sans mot dire, un paysan lui prête sa monture; la confiance est totale entre cet Andalou pauvre et le volontaire belge. A tout moment, Malraux souligne le silence impressionnant qui entoure chacun de ces actes de partage, entre cette foule misérable, essentiellement paysanne, et ces aviateurs, étrangers pour la plupart.

Dès la sortie du tunnel, Attignies, qui semble véritablement renaître, est stupéfait de retrouver son "obsession du téléphone", celle d'aller chercher du secours pour ses camarades restés en rade; elle répond à celle de ces compagnons incapables d'effacer de leur esprit l'image obsédante de la colonne bombardée quelques instants auparavant.

Sur le chemin du retour aussi, les scènes de sympathie et de solidarité se multiplieront. Il suffira que le médecin canadien vienne leur parler pour que les femmes couchées sur la route se retirent "en silence". La foule s'habitue vite à regarder "avec une amitié morne" ces véhicules remplis de blessés. Dans l'image récurrente de ces mains croisées sur le pare-brise, celle du vieux paysan andalou tenant un bébé dans l'autre bras et celle de Pol, cet ouvrier étranger qui s'appête à retourner au combat, l'émotion atteint son comble.

L'attitude de l'anarchiste qui, après avoir sabré le milicien, prend la place du chauffeur "sans rien demander" et, sentencieux, tranche: "Salud. Ennemi du peuple. Recommencera plus", n'éveille que dégoût et répulsion chez Sembrano "excédé de mort". Et Malraux de poser le regard d'Attignies, celui dont quelques lignes plus haut il rappelait, curieusement alors, le statut officiel -"commissaire politique"- au sein de l'escadrille, sur "le visage de l'anarchiste, fermé, hostile, derrière les deux mains serrées sur le pare-brise".

Dès leur apparition dans cet hôpital où la cruauté fasciste exhibe toute sa virulence, la salle où gisent trois intransportables regardant "en silence" les aviateurs entrer et que seule peut encore sauver l'arrivée d'avions sanitaires, se remplit de "la fraternité des naufragés". Un appel est clairement lancé à la conscience et à la générosité des démocrates.

b. Atrier, un anti-héros en quête de réhabilitation.

Au cours des mois qui précédèrent la mission sur Malaga, Atrier, alias "le major Alonso", a acquis une autorité indiscutable au sein du groupe de Réaux: pendant les absences de son commandant, il a pris les rênes de l'escadrille et conduit avec succès les raids les plus périlleux. Les accusations de fascisme versées contre lui par un communiste vénézuélien de type métis se sont révélées sans fondement, et même si Cacerès croit dur comme fer que le pilote se tait par honte de ce qu'il a fait au Venezuela, Réaux est persuadé que toute "explication" satisfaisante du drame serait le récit d'une humiliation probablement atroce et que seules d'éventuelles déclarations de l'intéressé permettraient d'éclaircir. La guerre commandant sans répit, le cas Atrier est devenu "rétrospectif" lorsque se

produit la catastrophe de Malaga. Le pilote belge emporte avec lui son énigme en Andalousie.

Si Segnaire confie à Atrier -c'est-à-dire à la partie souffrante de cet être, et non au "major Alonso"- la charge d'être "chef de détachement", fonction que Bernier occupait en février 1937, il le promet en outre -dès le début du roman d'ailleurs- au poste de pilote, lui assignant de la sorte un rôle "majeur" et plus spectaculaire que celui qu'il joua dans la réalité et dans *L'Espoir*. En Andalousie, Atrier occupe donc le siège de Sembrano.

Comme Attignies et ses compagnons aperçoivent, peu avant Malaga, les fugitifs marchant sur la route côtière, lors de leur premier raid, Atrier et ses équipiers distinguent eux aussi ces réfugiés. Vue de haut, cette foule compacte de "petits points" dont rien n'indique la hâte, la fatigue ou la détresse, si ce n'est qu'elle coule en un seul sens, et qui semble "remarquablement indifférente" au bruit des moteurs, n'éveille la miséricorde ni des aviateurs ni des lecteurs. Est-ce là la même foule que celle à laquelle Attignies se frotta si étroitement? Ce qui retient davantage l'attention d'Atrier, ce sont les "obstacles" de plus en plus nombreux que ces "points" de plus en plus isolés -"quelques trainards"- doivent esquiver: des cadavres. Décidément les termes choisis par Segnaire n'inspirent aucune compassion.

Lors du premier raid, Segnaire évite de faire une allusion quelconque aux coéquipiers d'Atrier à tel point que le pilote semble voler seul dans son "Potez". La réduction du nombre d'acteurs est explicite lors du raid suivant, une véritable opération suicide pour laquelle Atrier fait arrimer sous les ailes de "son propre avion" -hormis dans le titre de son article, Bernier employait le "nous"- des bombes dont la surcharge l'oblige à congédier ses mitrailleurs; il n'emmènera que le second pilote et le bombardier qui en feront "accessoirement office...". De plus, tandis qu'à l'intérieur du "multiplace" de Sembrano, les regards expressifs que s'échangent les membres de l'équipage jouent un rôle décisif tant dans le succès de la mission que le sauvetage de l'appareil, Segnaire précise que dans les Potez les sièges des pilotes sont placés "l'un derrière l'autre"; Atrier y est donc condamné à la solitude d'autant plus que ses deux équipiers, bien que soudés à lui, sont démunis de radio. Cette impossibilité de communiquer, ce "débat inégal" -là où le lecteur attendait que Segnaire parle de "combat inégal"- convainc le pilote qu'il est trop tard pour faire marche arrière. "D'ailleurs...", se contente-t-il de penser, apparemment résigné; se séparant de ses équipiers, il "fonce" seul

vers les navires. Cet Atrier kamikaze, impulsif, déraisonnable et misanthrope est un être bien différent de l'Attignies de *L'Espoir*. Les pulsions suicidaires qui le meuvent se manifestent encore juste après l'attaque ennemie: sa première réaction sera de "piquer à mort"; son bras cassé l'en empêchera. Les blessures d'Atrier sont les mêmes que celles de Sembrano; toutefois, la seconde balle qui l'atteint lui provoque une "brûlure" -un mot obsédant- qu'il ne peut localiser; dans un premier temps, le pilote ignore la gravité exacte du mal qui le frappe.

L'euphonie qui caractérise l'équipage de Sembrano comme celui de Santés -Bernier qualifie le second pilote de "camarade"- est tout à fait absente dans *La Rançon*. Jamais les coéquipiers d'Atrier ne seront nommés: après l'attaque, c'est le "corps du bombardier" qui roule dans le nez vitré avant qu'"un autre corps", celui du second pilote, ne glisse à son tour; l'anonymat y est total. Retourné vers Reyes, Sembrano, un bras pendant, lui disait: "Prends le manche!", mais sans insister; "la blessure au ventre", pensa-t-il simplement en voyant le Basque se tordre de mal et en l'entendant demander à boire. Malgré la mine pitoyable du second pilote -"Il respirait péniblement, les yeux affolés, les traits ravagés par la douleur"-, Atrier lui hurle: "Tirez les bombes, c'est un ordre", recourant au vous et à sa supériorité hiérarchique.

La hantise d'Atrier de mourir brûlé vif et sa préférence marquée pour la noyade éveillent des réminiscences dans l'esprit du lecteur. Dans la première scène de *La Rançon*, après le crash du petit biplan, Atrier craint que le réservoir ne prenne feu; à l'arrivée des secours, il s'éloigne de la fenêtre: "Il lui suffisait que -vivant ou mort- le pilote inconnu ne fût pas brûlé..."(p.12). En effet, dans le résumé qu'il fera à Réaux des activités d'Atrier au Venezuela, Cacerès mettra l'accent sur la mort -brûlé vif- d'un de ses élèves parti le remplacer et dont l'avion s'enflamma lors de l'atterrissage. Ainsi ni les quatre mois passés aux côtés de Réaux et de Grandel ni les multiples succès et honneurs récoltés n'ont tempéré l'obsession qui taraude Atrier depuis le début.

Contraint de "choisir" de deux maux le moindre, le pilote s'incline pour la solution la plus folle: il plonge vers la mer profonde et ne doit qu'à un "miracle" -terme que Segnaire reprend à Bernier- de sortir sain et sauf de ce choc brutal. Cette expérience du choix déchirant et insensé, de l'ultime sursaut salvateur -"au moment de la chute, [le second pilote] avait eu comme un sursaut, qui avait aidé dans une certaine mesure à son propre sauvetage"- et des ravages inouïs de la souffrance physique, source de fragilité et de folie -"Il retombait, lui aussi,

dans la gémissante impuissance de la douleur. Il avait reposé ses deux mains sur son ventre, dodelinait absurdement de la tête et, refusant qu'on le touchât, demandait à boire"- tourmente à l'évidence le narrateur.

Alors que Pol et Sembrano s'empresment de sortir les blessés de l'avion, ce n'est que lorsqu'il "se souvient" du second pilote qu'Atrier lui vient en aide. La douleur altère-t-elle aussi la mémoire? Scrutant le paysage, il se demande d'où sont venus les chasse ennemis -"Il n'en avait pas vu un seul pendant le combat" alors qu'Attignies avait même pu les compter- et où sont passés ses équipiers -"A l'est, tout près de la crête des montagnes, les avions républicains disparaissaient. "Espérons qu'ils enverront une bagnole..."", s'était dit Attignies, confiant en ses équipiers-. L'origine, l'ampleur et la surprise du choc -et pourtant Atrier savait à quoi il s'engageait en décollant!- comme la disparition de ceux qui luttèrent à ses côtés le tracassent.

"Sur la route, personne", et cela au moment même où Atrier aurait le plus besoin d'être assisté. Etrangement, "l'exode d'un peuple entier fuyant la terreur fasciste et qui remplissait la route côtière que nous remontâmes jusqu'à l'hôpital d'Almeria", tel que l'évoquait Bernier, ou encore ces "cent cinquante mille êtres sans armes" fuyant "le libérateur de l'Espagne" dans *L'Espoir* font place au vide le plus absolu dans le récit de Segnaire.

"Son bras malade" en écharpe comme si la gangrène menaçait déjà, seul sur cette route jonchée de cadavres, Atrier rumine de noires pensées envers ce second pilote qu'il connaît à peine, de cet homme à l'identité trouble, un métis au nom hollandais qui "se disait" Indonésien -le lecteur se souvient du brusque malaise dont le pilote fut la proie lorsque Réaux mentionna par hasard le type métis de l'accusateur- et ne prétend s'exprimer qu'en français mais réclame à boire dans "la langue ennemie" -celle du colonisateur hollandais-, qui a fait vingt mille kilomètres par idéal anticolonialiste et qui meurt dès son premier raid. Et pourtant, "comme si lui échappait aussi, sous la souffrance, un *aveu*²⁰⁵ d'inconsciente tendresse", le pilote lui répond en flamand en employant le *tu* -"Comme pour un métis -qu'il est d'ailleurs; comme pour un frère"-, lui qui, depuis son départ du Venezuela, s'était juré de ne plus jamais tutoyer personne. Segnaire s'empresse toutefois de nier sur-le-champ tout épanchement d'Atrier envers le second pilote -"Ce n'était pas du tout le cas"- et de rejeter toute pensée positive de sa part: "Cette réflexion ne fit que l'effleurer".

²⁰⁵ C'est nous qui soulignons.

Les cadavres vers lesquels Atrier se dirige "amical", qu'il fouille d'abord avec respect avant de les retourner bientôt du pied et finalement de renoncer "écoeuré", lui inspirent plus de sympathie et de bienveillance que les fugitifs ou les "détrousseurs" qui l'ont précédé. Cette nécrophilie, cette attirance morbide pour les macchabées qui s'amoncellent sur la route, est révélatrice d'une vilaine blessure d'amour-propre. Le diagnostic de Réaux se confirme: Atrier est un être outragé, mortifié, humilié. Le "héros" dont Bernier parlait dans son reportage et celui mis en scène par Malraux se sont mués en anti-héros.

La hantise ou la phobie mystérieuse qui le pousse à s'éloigner "à la fois" du métis et de la colonne -comme si l'un et l'autre représentaient ses ennemis- est la négation même de cette force positive, de cette abnégation fraternelle qui mouvait Attignies, Pol et Sembrano: "rattraper les traînants de la foule, dénicher un téléphone, réparer une voiture... Chimères". Une fois encore, le vocabulaire utilisé traduit le manque total de sensibilité d'Atrier à l'égard des réfugiés, voire ses préventions contre ceux-ci.

Dans Almeria qui, le souffle coupé par l'appréhension, attend dans une rumeur grandissante l'arrivée des réfugiés, l'esprit d'entraide ne règne pas et la méfiance semble de mise: les officiels en possession d'une voiture refusent de la prêter aux aviateurs par crainte de ne plus la revoir. L'invocation du nom du "major Alonso" -la face héroïque d'Atrier- suffira pour débloquer la situation.

La métamorphose profonde et singulière que Segnaire fait subir, dans ce cas précis, à l'Histoire répond, selon nous, à plusieurs intentions: insister sur le manque de solidarité des officiels et sur la désorganisation du côté républicain, retarder l'arrivée des secours -dans *L'Espoir* comme dans la réalité, le médecin canadien, prévenu par les équipiers des aviateurs accidentés, vint au volant de sa propre voiture- et intensifier ainsi la solitude d'Atrier, manifester l'aura et le magnétisme extraordinaire du "major Alonso".

Les mesures de précaution adoptées par le gouverneur et ses belliqueuses recommandations aux aviateurs -de "s'armer jusqu'aux dents", comme s'ils s'en allaient affronter un ennemi particulièrement redoutable- reflètent bien son état d'esprit et celui du narrateur qui les approuve: "Sage conseil", ponctue-t-il. En outre, si les miliciens de *L'Espoir* immobilisent l'auto afin d'y faire monter des femmes, les fugitifs de *La Rançon* se ruent sur la voiture, prêts à s'entre-déchirer pour y prendre place; tandis que le médecin canadien vient parler à celles qui se sont couchées en travers de la route et qui, se faisant une raison,

laissent passer le véhicule, les équipiers d'Atrier brandissent leurs fusils et maltraitent ceux qui gênent le passage. A la dignité et à la cohésion de cette foule en détresse, à la solidarité fraternelle qui l'unit à ces aviateurs étrangers dans le texte de Malraux, Segnaire oppose l'égoïsme et le chacun pour soi des réfugiés; alors que l'écrivain français prête à ce petit peuple espagnol opprimé et misérable une fonction primordiale et positive dans la dynamique de son récit -c'est lui qui déclenche la mission humanitaire et fournit à Attignies les moyens d'atteindre le premier village-, le romancier belge en souligne l'action néfaste; véritable force motrice et précieuse auxiliaire dans *L'Espoir*, la multitude se mue en un opposant coriace dans *La Rançon*. Ce renversement du rôle de la foule, l'agressivité des aviateurs à son égard et la malfaisance d'Atrier vis-à-vis de l'Indonésien sont symptomatiques de la psychologie torturée du narrateur.

Seule l'association du pseudonyme espagnol d'Atrier et de ses prouesses -bien que la colonne fût en réalité anéantie par ses deux équipiers- permet à la voiture d'avancer. Mais même à ce moment-là, la foule où chacun prétend lire l'inscription en ralentit encore la marche; bientôt, ce sera au tour des cadavres d'en réduire la vitesse!

C'est "légèrement éblouis" et redoublant d'attention, comme s'ils étaient les témoins fascinés d'une vision ou d'une apparition, que les occupants de la voiture aperçoivent "debout dans la lumière", parmi les corps couchés, "celui, chancelant, d'Atrier" le miraculé, sorte de ressuscité au royaume des morts.

A la vue de cette "voiture évidemment fantômatique" qui fonce sur lui et porte son pseudonyme, Atrier est pris d'un "trouble identitaire"²⁰⁶. Durant le long processus de récupération initié quelques mois plus tôt, Atrier s'est vu attribuer par Réaux une promotion importante et un nouveau nom; s'il assume sans problème ses nouvelles responsabilités, égales à celles de son commandant, le major Alonso tarde donc à assimiler sa nouvelle identité, son nouveau moi. Déjà au moment où Réaux l'avait nommé son remplaçant, Atrier avait demandé: "Mais est-ce qu'ils savent, au Ministère, ce que... qui je suis?"(p.154).

En route pour Almeria, l'Indonésien, qui dodelinait absurdement de la tête sous l'effet de la douleur, "délire", inconscient mais ultra-sensible. Aveu, *délire*, *inconscient*, *absurde*, autant de termes qui se révéleront fondamentaux pour comprendre l'univers de Segnaire.

²⁰⁶ M. Quaghebeur, op. cit., p.177.

L'hôpital où l'arrivée des deux aviateurs -preuve que l'on commence à se défendre- remonte instantanément le moral des blessés intransportables, sera pour Atrier un lieu capital, celui des retrouvailles avec un autre miraculé, celui où il pourra enfin s'acquitter d'une lourde dette, payer cette *rançon* qui seule lui permettra de retrouver définitivement sa place parmi les hommes. Comme s'il voulait éliminer tous les témoins gênants et indiscrets, Segnaire précise que l'hôpital militaire où arrive Atrier est pratiquement vide, le flot des premiers réfugiés ayant été dirigé sur l'hôpital civil.

8.4. *La Rançon vs L'Espoir.*

Ainsi que nous l'avons indiqué dès le début de l'analyse de *La Rançon*, les titres antinomiques choisis par Malraux et Segnaire révèlent d'emblée que leur projet, au moment de concevoir ces romans, était radicalement différent. L'étude comparative d'un même épisode relaté dans les deux oeuvres: la mission sur Malaga, et dans une moindre mesure celle sur Teruel, nous a permis de pénétrer les desseins et l'état d'âme des deux écrivains.

Ainsi, la synchronisation ahistorique des deux missions répond-elle dans chaque roman à une nécessité bien distincte. Si, dans *L'Espoir*, elle permet de retarder de plus de deux mois l'épisode de Teruel, la dernière mission à laquelle Malraux prit part et qui constituera le moment fort et le pré-dénouement de son récit -Magnin survolera encore le champ de bataille de Guadalajara pour y observer la victoire des troupes républicaines sur les Italiens-, sans compter que, par souci de vraisemblance, celui-ci ne pouvait pas participer à l'opération sur Malaga, dans *La Rançon*, cette licence chronologique sert exclusivement à scinder l'escadrille et à préparer l'épilogue.

De même, l'examen des coordonnées spatio-temporelles et des principaux acteurs mis en scène permet de mesurer l'importance et d'apprécier la portée, très différentes, desdites missions dans le roman et, partant, dans l'esprit des deux anciens d'Espagne: outre la "relation quantitative" qui leur est consacrée et leur position stratégique dans la chaîne des événements rapportés, beaucoup d'autres éléments signalent la priorité de Teruel dans *L'Espoir* et de Malaga dans *La Rançon*. En guise de récapitulation, rappelons l'évocation très brève, par Segnaire, des opérations sur Teruel: sans doute celui-ci n'y fait-il d'ailleurs allusion que pour préparer la suite de son récit; la panique qui s'empare des officiels dès l'annonce de la catastrophe de Malaga (face à la réaction presque

résignée et tranquille de Vargas et de Magnin); la présentation de la mission et de ses objectifs humanitaires et stratégiques (alors que Vargas donne ce front pour définitivement perdu et désigne explicitement la mission sur Teruel comme étant la plus utile); la hâte avec laquelle Réaux envoie Atrier dans le sud et ce, à partir de Madrid, capitale de l'antifascisme; les effectifs mobilisés: si Réaux refuse d'y affecter tous les bombardiers disponibles, il y envoie tout de même trois Potez (au lieu des deux multiplaces conseillés par Vargas); la description des deux raids historiques (les hommes de Magnin n'en effectuent qu'un seul); la quantité de réfugiés et l'importance des forces ennemies: Atrier et ses équipiers s'en vont porter secours à la population entière de Malaga -cent cinquante mille personnes- poursuivie par une colonne motorisée, balayée par les navires et mitraillée les avions italiens (les deux multiplaces doivent protéger une partie des habitants de Malaga: cent cinquante mille personnes des deux cent mille que compte la ville).

Tandis que, d'un bout à l'autre de son récit, Malraux met l'accent sur la complicité silencieuse qui existe entre les membres de l'équipage de Sembrano -une connivence qui sera absolument décisive dans le succès de la mission, la réussite de l'amerrissage et le sauvetage des blessés-, sur l'esprit de collectivité qui anime la foule, sur la communion entre cette multitude, émouvante dans la souffrance et dans la générosité, et le groupe des aviateurs, bref, sur la solidarité fraternelle qui doit unir les hommes face au mal -la force positive et obsessive qui meut Attignies, le protagoniste principal et le héros épique au plein sens du terme, a pour destinataire univoque cette humanité opprimée-, Segnaire, au contraire, centre l'entière de cet épisode -et de son roman- sur le seul Atrier, un individu voué, semble-t-il, à tout jamais à une solitude douloureuse mais à la fois provoquée: le pilote ne choisit-il pas en effet de se passer de ses équipiers pour emmener plus de bombes? Ne ressent-il pas davantage de sympathie pour les cadavres qu'il enjambe que pour ce métis agonisant à ses côtés ou ces fugitifs qui, aperçus du haut de son cockpit, lui sont presque indifférents et que ses équipiers, venant à sa rescousse, devront affronter? Ainsi que le montre notre analyse, dans *La Rançon*, tout concourt à souligner et à renforcer l'isolement du double de Nothomb: le temps et l'espace s'allongent à l'infini lorsqu'il est seul et se contractent dès qu'il est accompagné; l'absence de radio et la position des sièges dans les Potez l'obligent à prendre des décisions vitales sans pouvoir consulter ses équipiers -anonymes- et à les exécuter sans même les en avertir; la

volatilisation de la foule remplacée par quelques macchabées et la description de ce paysage calciné dans lequel Atrier titube aggravent à leur tour la solitude de cet individu hyper-sensible et mystérieux, d'une complexité psychologique extrême, un héros sans peur, si l'on en croit les témoignages de ceux qui le fréquentèrent de près, mais apparemment pas sans reproche, un homme en proie à un violent conflit intérieur, victime d'un choc traumatique profond, prévisible peut-être mais aussi d'une trahison et d'une brutalité insoupçonnées, un être soumis à une alternative absurde, qui, par hantise de "se brûler" (les ailes?) et probablement de "brûler" les hommes dont il se sent responsable, opte pour la solution à première vue la plus folle, la plus risquée, mais qui, par "miracle" et sans doute aussi par sa hardiesse, en sort sain et sauf quoique marqué physiquement et moralement, injustement vilipendé et calomnié, condamné à l'introversion et à l'errance, habité d'étranges obsessions, en mal et en quête d'auto-définition et d'intégration. Dès les premiers regards échangés, Réaux a mis le doigt sur la plaie: le problème fondamental d'Atrier est un problème d'incommunicabilité, et il suffirait que le pilote confesse l'origine de la gangrène qui le ronge pour que tout rentre dans l'ordre. Dans *L'Espoir*, au cours de cette mission sur Malaga, les dialogues rares et brefs -car les regards suffisent- sont tous provoqués par Attignies; dans *La Rançon*, Atrier s'adresse à deux reprises seulement au second pilote: la première fois pour lui hurler de larguer les bombes -"c'est un ordre!"; la seconde, dans une langue qu'il n'a plus parlée depuis "de longues années" mais qu'il n'a cependant pas oubliée: "il répondit sans chercher ses mots"! Le mal dont il souffre ne serait donc pas incurable.

La résorption définitive du conflit se fera dans la souffrance, à l'hôpital d'Almeria. La nouvelle de la disparition de son commandant, en bouleversant Atrier, le pousse à relativiser ses propres maux -"La nouvelle douleur pesait plus lourd que ces images jusqu'alors si accablantes"(p.181)- et débloque sa mémoire; cette mort -et la transfiguration consécutive de Réaux- crée entre eux "une nouvelle intimité" qui infuse au pilote l'audace dont il manqua précédemment face à Réaux vivant; elle rend possible la parole, elle la libère: "Maintenant, il aurait pu lui dire..."(p.180). Ce n'est qu'après cette confession libératoire, au moment où Réaux lui tendra une main amie, que le pilote sentira renaître en lui un homme neuf, capable d'assumer entièrement son moi et son histoire. Ainsi,

ce n'est que dans le dénouement du roman que le personnage d'Atrier se dessine comme le destinataire de la dynamique actantielle du texte.

En ressuscitant, Réaux peut donc s'acquitter de la tâche que le romancier lui assigna dès le début: celui de salvateur, de rédempteur. Mythifié et déifié, il permet à Atrier, "captif sans possibilité d'évasion"(p.138), porteur des cicatrices avilissantes du viol physique et des stigmates morales laissées par la mort de nombreux innocents, de reprendre pied; la confession à laquelle se soumet le troublant alter ego de Nothomb, cette lourde *rançon* qu'il accepte de payer, le délivre à tout jamais de l'humiliation et de la culpabilité qui le dévoraient, le soulage de l'"intolérable fardeau"(p.114) qui l'oppressait; elle verse un baume lénifiant sur une blessure "pire"(p.178) que la souffrance physique et permet au convalescent de gagner la confiance *absolue* de Réaux. Atrier retrouve ainsi "la force et [...] l'honneur d'être homme"²⁰⁷. Dans *L'Espoir*, au cours d'un débat sur "le besoin de la fraternité contre la passion de la hiérarchie", Manuel se remémore les paroles du père Barca: "Le contraire de l'humiliation, mon gars, c'est pas l'égalité, c'est la fraternité"(p.206). Selon Giovanni Scali, "les hommes unis à la fois par l'espoir et par l'action accèdent, comme les hommes unis par l'amour, à des domaines auxquels ils n'accéderaient pas seuls"(pp.318-319). Cette leçon qui imprègne *L'Espoir* d'un bout à l'autre trouvera son illustration la plus parfaite et la plus poignante lors du retour de l'expédition de secours organisée par Magnin-Malraux après l'accident du côté de Teruel: les paysans s'y relaient pour transporter sur des civières improvisées les volontaires blessés et le mort. Dans cet instant unique d'union et d'élan collectif, Malraux crée "un mythe de la fraternité humaine"²⁰⁸. L'épilogue de *La Rançon* voit Réaux-Malraux y jouer de nouveau ce même rôle d'unificateur. Les deux romans y atteignent leur sommet.

Les cinq mois exaltants passés en Espagne aux côtés du fascinant Malraux inspirent, quinze ans plus tard, à Paul Nothomb, une fiction-confession noire, presque désespérée, en contradiction totale avec les reportages enthousiastes et passionnés qu'il rédigeait à l'époque pour *La Voix du Peuple*. Lui, l'Attignies de *L'Espoir*, le jeune héros célébré et porté aux nues par le Parti, l'animateur et la figure de proue de la campagne pro-républicaine, se dédouble étrangement dans ce récit au titre défaitiste: Grandel, piètre ambassadeur de la cause qu'il est censé

²⁰⁷ André Malraux, *Les Voix du silence*, p.640.

²⁰⁸ R. Thornberry, op. cit., p.125.

prêcher, ne gagne l'estime de Réaux et du lecteur qu'en perdant le Parti de vue; Atrier, trahi par les hommes qu'il avait choisi de servir, injustement accusé par les communistes et en butte à un entourage borné, cherche une réhabilitation difficile et une intégrité nouvelle. L'adoption d'un patronyme hispanique, celui de "major Alonso", sera une première mesure d'intégration: elle lui permet de gommer, du moins dans la mémoire des autres, un passé chargé de suspicion et de se faire reconnaître pour ce qu'il est par les autorités (le gouverneur) et par la foule. Après la mission sur Malaga, l'appel qu'Atrier lance à Grandel et la demande de celui-ci que sa moitié revienne à ses côtés n'indiquent-ils pas de la part du narrateur un besoin pressant d'intégrer un autre moi absent et regretté, une volonté d'unification et de réconciliation de sa propre personne, une prise en charge des différentes phases de son existence?

Indiscutablement, la vie personnelle de Paul Nothomb a basculé dans l'entretemps et le rêve s'est transformé en cauchemar. En effet, "[*La Rançon*] n'a rien de la fresque épique et historique malrucienne mais se concentre sur les rapports humains comme sur les questions de culpabilité -ce qui ne manque pas de surprendre de la part d'un des acteurs de l'épopée"²⁰⁹.

Dans ce récit cathartique à la troisième personne, une façon de prendre ses distances par rapport à certains épisodes de son existence, et publié sous un pseudonyme "espagnol" (*La Señera*), le romancier paraît vouloir s'affranchir à jamais de fantasmes oppressants, se débarrasser... des cadavres qui encombrant son placard. L'exploration de la vie de Nothomb permettra de les dénombrer.

V. "LE HÉROS ET LE SALAUD"²¹⁰.

Fin août 1939, lorsque les deux puissances totalitaires signent leur pacte de non-agression, un revirement complet se produit dans la presse communiste: *La Voix du Peuple* interrompt brusquement la publication d'une enquête de Pierre Joye sur les trusts au service du Reich nazi; du jour au lendemain, les capitalistes occidentaux deviennent la cible principale du quotidien.

C'est à Paul Nothomb que revient la tâche délicate d'y justifier cette volte-face subite; ainsi qu'il le dira trente ans plus tard à Jacques Gérard-Libois, il lui

²⁰⁹ M. Quaghebeur, op. cit., p.166.

²¹⁰ "Si j'avais du temps à perdre et que j'écrivais un jour mes mémoires, je l'intitulerais: "Le héros et le salaud". Parce qu'en fait, c'est le même type, cela dépend à quel moment de la vague il se trouve" (*Interview de Nothomb-Develer par José Gotovitch*, le 10 février 1986, p.18).

faut alors expliquer qu'entre le P.C. et les nazis n'existe ni affinité ni désir de coopérer, que le pacte Molotov-von Ribbentrop constitue un facteur nouveau de la stratégie communiste mais n'implique aucun rapprochement entre les deux idéologies ou systèmes, qu'il s'agit d'un simple marché dont les cosignataires entendent tirer profit. Si les dirigeants communistes souscrivirent aisément à cet accord, il n'en fut pas de même pour certains militants de la base²¹¹.

Les déclarations postérieures de Nothomb sur sa foi communiste et son état d'esprit à la veille de la Seconde Guerre traduisent le malaise et les sentiments contradictoires qui l'habitaient alors:

Le chef-d'oeuvre de cynisme que révéla le coup de tonnerre du pacte germano-soviétique me remplit d'abord de stupeur, puis très vite d'admiration. Et de honte pour ma naïveté d'avoir cru, non certes à la valeur des slogans que je propageais, mais à la nécessité de préparer quelque peu l'opinion à leur reniement, surtout lorsqu'il s'avérait aussi brutal. Dès le lendemain, le quotidien du Parti dont j'étais un des rédacteurs célébrait la grande victoire de la Paix. Et pendant les jours suivants, dans l'attente de la guerre que je savais bien entendu comme tout le monde imminente, je fis mien ce mensonge flagrant avec une sorte de jubilation. Cette fois j'avais vraiment compris le système. La fin en toute circonstance justifiait le moyen quel qu'il soit. Accessoirement j'étais content d'avoir jeté le masque de bien pensant que je portais depuis mon retour d'Espagne, où les "antifascistes sincères" m'avaient accueilli en héros et adopté pour l'un des leurs. En les scandalisant j'étais libre enfin de moins les tromper. Objet de la réprobation générale, je m'affirmais pur stalinien. Pour l'idéologie ce n'était plus tout à fait vrai. Depuis deux ans les grands procès de Moscou, sans me faire douter de leur bien-fondé, avaient secrètement ébranlé ma foi dans l'avenir radieux promis par le communisme. La fraternité rêvée commençait mal. L'entre-déchirement des vieux bolcheviks montrait que la lutte finale serait longue et impitoyable. C'était moins une question de personnes que de priorités, d'opportunité, d'analyse politique. André Malraux, que j'avais pas mal fréquenté à l'escadrille puisqu'il la commandait, m'avait donné cette leçon de "réalisme"²¹².

²¹¹ *Entretien Jacques Gérard-Libois - Paul Nothomb*, Paris, 29 mai 1969, document dactylographié (inédit), p.2.

²¹² P. Nothomb, *Non lieu*, pp.48-49. "Je me souviens avoir écrit à cette dernière occasion [le pacte germano-soviétique] dans le journal du parti un article célébrant le bon tour joué par la patrie du Socialisme aux démocraties bourgeoises, en l'expliquant par une analyse de la situation rigoureusement contraire à celle que j'avais développée la veille encore dans la même rubrique. Mais ce n'est qu'un exemple. Depuis les procès de Moscou, j'en remettais, comme on dit, pour ne pas m'avouer que je n'y croyais plus. Cette période de mon existence pourtant fertile en épisodes dramatiques et spectaculaires je la traversais, en militant, comme un désert" (P. Nothomb, "Autobiographie d'une découverte", p.217). "Je suis très ennuyé quand je relis mes articles dans *La Voix du Peuple*. A la veille du pacte germano-soviétique, j'écrivais que les Allemands étaient d'épouvantables individus, et le lendemain du pacte, que c'étaient des gens très bien! On avait changé de ligne, complètement, mais nous suivions les virages, à 100%. Ce qui est stupéfiant, c'est que je m'occupais de politique étrangère, donc j'étais mieux placé que d'autres pour me rendre compte... Mais non. Le pacte ne m'a pas troublé du tout, j'ai vraiment considéré que c'était une bonne chose. J'étais stalinien, je voyais les choses uniquement du point de vue de l'Union Soviétique. Je ne suis pas tellement fier aujourd'hui de mon aveuglement d'alors. Mais pour nous, l'URSS, c'était le salut! On vivait par le Parti, pour le Parti, avec les camarades. La vie n'était pas

Durant la "drôle de guerre", les autorités belges exerceront une pression croissante sur les communistes "considérés par pas mal de gens de bonne foi comme des quasi-hitlériens"²¹³. Le 18 novembre, à la suite des lois d'exception anticomunistes, *La Voix du Peuple* est frappée d'interdiction; néanmoins, dès le lendemain et jusqu'au 1^{er} mai 1940, le Parti réussira à faire paraître trente-neuf numéros clandestins de son organe national sous vingt-deux titres différents: *Le Drapeau Rouge*, *L'Étincelle*, *La Vérité*,...²¹⁴. Les détentions et la mobilisation ayant considérablement réduit le comité de rédaction, l'essentiel du travail repose alors sur les épaules du trio Pierre Joye - Edgar Lalmand - Paul Nothomb; l'emprisonnement de la rédaction au complet -Joye et Lalmand sont arrêtés le 13 mars, Nothomb le 12 avril- ne musellera cependant pas complètement le journal.

Dans son récit autobiographique *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, Paul Nothomb relate son existence mouvementée depuis cette arrestation stupide -il se trouvait dans le tram que les agents de la P.J. prennent pour rentrer chez eux- jusqu'à son retour à Bruxelles, le 24 juillet 1940, en provenance du midi de la France. Pendant ces trois mois, le jeune communiste endurera le régime cellulaire belge -il séjourne à Forest jusqu'au 15 mai- et celui des camps français d'Orléans et de Saint-Cyprien -situé aux pieds des Pyrénées (entre Perpignan et Cerbère) et construit en 1938-1939 pour "accueillir" les réfugiés républicains espagnols; d'autres communistes furent envoyés à Vernet, près de Prades.

A Saint-Cyprien, raconte Nothomb, circulaient les bobards les plus fous, dont le plus sensationnel fut sans doute celui de l'entrée en guerre de l'Espagne; la proximité de la frontière et la perspective de voir "débusquer" les franquistes n'avaient rien de rassurant. Quelques jours après l'armistice, des commissions militaires allemande et italienne vinrent y réclamer leurs nationaux; le passage de la délégation hitlérienne fut mise à profit par les trois douzaines de V.N.V. et de rexistes belges détenus pour être rapatriés avec les Allemands; dès lors, il ne resta plus à Saint-Cyprien que des antifascistes²¹⁵.

imaginable sans le Parti, il choisissait pour vous" ("Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)").

²¹³ P. Nothomb, *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, p.7.

²¹⁴ J. Gotovitch, *Du Rouge au Tricolore*, pp.70-71.

²¹⁵ J. Gérard-Libois (op. cit., p.2) note que, lorsqu'une commission nazie vint sur place pour faire libérer les agents et les amis du Reich, certains communistes (aucun nom n'est cité) se demandèrent à cette occasion s'ils ne devaient pas, eux aussi, recourir aux bons offices de cette commission mais ils s'en abstinent.

Le 13 juillet au soir, afin de trouver les moyens de faire évader une bonne dizaine de camarades jusqu'en Belgique, Nothomb fait la belle en compagnie de deux prisonniers étrangers. Le seul renseignement utile dont ils disposent est l'adresse d'un avocat de Perpignan qui, lors de la guerre d'Espagne, s'occupa de la défense de quelques volontaires arrêtés par les autorités de l'Hexagone; l'entrevue qu'il leur accorde se révélera assez décevante. Toutefois, dès le lendemain, la fortune est au rendez-vous: dans un journal local, Paul Nothomb découvre un avis indiquant aux Belges les adresses et numéros de téléphone des hauts-commissaires aux réfugiés, nommés par le gouvernement Pierlot dans les différents départements français; Pierre Nothomb occupe cette fonction à Agen! A son père, Paul se garde bien de révéler son état de fugitif: il prétend se trouver à Saint-Cyprien; il le prie d'envoyer d'urgence de l'argent et d'entreprendre les démarches nécessaires à sa libération. Le sénateur catholique promet à son rejeton d'intervenir sans tarder auprès du ministre de la Justice, P.E. Janson, de venir en personne au camp -dans la semaine, dit-il- et d'envoyer un mandat télégraphique -qui arrivera trois jours plus tard. Tandis que ses compagnons de cavale prennent l'autobus pour Toulouse, Paul Nothomb réussit son "évasion à rebours"; il retourne à Saint-Cyprien pour y attendre son père et tenter, par son intermédiaire, de se procurer quelques fonds supplémentaires ou, dans le meilleur des cas, de faire libérer plusieurs camarades.

Les militants restés en Belgique seront plus prompts que le haut-commissaire; deux jours après le retour de Paul au camp, Jean Fonteyne et Albert Depelsenaire s'y présentent: grâce aux documents impressionnants exhibés par ce dernier en sa qualité de substitut de l'auditeur militaire, les deux avocats communistes peuvent approcher les détenus et leur remettre de l'argent ainsi qu'un stock de fausses "attestations de libération". Cette manne tombée du ciel permet aux prisonniers de programmer une nouvelle évasion pour le 19 juillet. Le hasard des communications amènera les fugitifs à Agen où Nothomb, après s'être séparé de ses camarades, retrouve aisément son père:

Il ne fut pas peu surpris de me voir, car il m'annonça qu'il partait précisément pour Vichy le lendemain et qu'il comptait y intervenir personnellement auprès de M. Janson en ma faveur. Il s'était contenté jusque-là de télégraphier. Je rétorquai que son télégramme avait dû faire un gros effet, car je venais précisément d'être libéré. Mon père se réjouit fort de l'efficacité de ses démarches. Je ne le détrompai que le surlendemain, lorsqu'après avoir franchi la ligne de démarcation, je n'avais plus à craindre les gardes mobiles (p.28).

Le 24 juillet, c'est confortablement assis dans la voiture officielle du sénateur que l'enfant terrible regagne Bruxelles, non sans avoir déjeuné au préalable en compagnie de MM. Spaak et Janson à l'hôtel Albert 1^{er} de Vichy, nouveau siège du gouvernement belge:

Le Ministre de la Justice ne se doutait certes pas que le communiste qu'il avait fait arrêter dès le 12 avril et qui, soi-disant libéré, mangeait maintenant à 3 pas de lui, venait de s'évader du camp où, grâce à ses ordres, il avait été relégué (p.29).

La Résistance.

Dans cette Belgique occupée, si la vie n'est simple pour personne, elle l'est encore moins pour les militants communistes, traqués²¹⁶. Inscrit -en compagnie de Pierre Joye et du "catholique" Emile Hambresin- en sciences économiques à l'U.L.B. afin de s'assurer une couverture légale, Paul Nothomb participe à la rédaction de *Clarté*, assure des liaisons et organise des réunions semi-légales en province; interpellé à Namur, il se dépêtre de ce mauvais pas en invoquant le pacte d'août 39 et en expliquant aux policiers allemands qu'il est un ancien de Saint-Cyprien, "victime des militaristes belges"²¹⁷.

Lorsque le P.C. décide de créer les *Partisans Armés*, un groupe de sabotage, c'es. à Joseph Leemans, qui servit d'octobre 1936 à mai 1937 comme commissaire politique dans les Brigades, que revient le soin d'organiser le mouvement; seul officier que le Parti ait jamais compté dans ses rangs, Paul Nothomb en sera le premier "Chef d'état-major". En 1942, au moment où les communistes, désireux de pouvoir intervenir comme force militaire à l'heure H du débarquement, se militarisent, Nothomb est retiré des *Partisans* pour assurer le commandement national de "l'appareil militaire" du Parti. Dénoncé par "Schoon" (son adjoint pour la Flandre), il est arrêté à Uccle, le 13 mai 1943, par la Geheime Feldpolizei (la Police secrète militaire).

²¹⁶ "Entre l'Espagne et l'Occupation, il n'y a pas eu de hiatus [...]. J'avais la mentalité d'Espagne, sauf qu'en Espagne c'était glorieux et ici c'était sinistre!" (*Interview de Nothomb-Develer par José Gotovitch*, le 10 février 1986, p.12).

²¹⁷ J. Gotovitch, *Du Rouge au Tricolore*, p.122. J. Gérard-Libois (op. cit., p.3) note que Xavier Relecom, secrétaire général du P.C.B., ne voyait pas d'un mauvais oeil que tel dirigeant du P.C. fût publiquement arrêté et emmené par les Allemands car, moins cynique que les autres, il songeait que de tels faits révéleraient à la population que le P.C. ne pouvait être confondu avec les partis collabos; Lalmand ne partageait pas ce sentiment.

La menace de la déchéance.

Quand j'ai été arrêté, j'étais complètement braqué, tellement insolent vis-à-vis des types. J'étais complètement gonflé à bloc et puis, après quelques heures, j'étais complètement réduit. C'est effrayant. Quand on a fait un truc comme cela, on est marqué²¹⁸.

Dans les locaux bruxellois de la G.F.P., le prisonnier est aussitôt soumis à la traditionnelle séance de matraquage: "J'étais sur le point de tout dire à ce moment-là"²¹⁹. Face à ses tortionnaires, Nothomb comprend vite que l'idéologie, quelle qu'elle soit, se révèle "nulle", sans valeur ni aucune espèce d'importance:

Peut-être qu'une foi religieuse a de la valeur, je n'en sais rien. Mais, en tout cas, je n'avais pas une foi marxiste religieuse qui pouvait me porter, si l'on peut dire, à l'abnégation. En plus, il ne s'agit même pas de cela. Il s'agissait simplement de savoir si l'on est capable de résister à une torture, c'est tout. Moi, je prétends que personne n'a jamais vraiment résisté à une torture, sauf si les tortionnaires ne savaient pas y faire. Je veux dire que les moyens sont tels qu'à mon avis un type qui est mis dans une certaine position politique et qui n'a pas une chance formidable, il va parler. D'abord, il va se dire: je vais leur raconter des histoires pour les calmer et puis je vais dire le minimum ou je vais faire n'importe quoi. Mais il y a une espèce de limite qui est évidemment un gouffre. Quand vous arrivez là-dedans, vous ne savez pas cela. On ne peut pas prévoir. C'est impossible²²⁰.

Durant m... vraie "saison en enfer" aux mains de la police allemande [...], j'ai effectivement découvert la valeur de la liberté qui m'était arrachée, parce qu'il ne s'agissait pas cette fois de ma liberté de mouvement mais de ma liberté intérieure, de ma liberté d'esprit, de discernement, de sentiment, de la possibilité même, me semblait-il, que le mot eût encore un jour pour moi le moindre contenu. C'était la négation radicale de tout discours, de toute pensée autonome. Pire que l'esclavage. La mort.

MA mort.

Pas celle des autres, la familière. Pas le décès. Ni le meurtre, l'assassinat dont j'avais été le témoin plus ou moins direct sur une grande échelle en Espagne, et un des modestes co-auteurs par mes bombardements vertueux, du haut des airs, sur des fourmis supposées mal pensantes, au nom de la bonne cause. Ni même l'anéantissement précipité que j'avais personnellement frôlé en Méditerranée le petit matin où, tombé du ciel comme Icare sans parachute dans la mer, j'avais vu défiler à toute vitesse le film de mes vingt-cinq ans écoulés jusqu'à ma noyade. Ces préalables n'étaient pas des précédents. Rien ne m'avait préparé au choc de ma vie, ni donné le moindre avant-goût de la chose²²¹.

MA mort.

Soudain elle était là, devant moi, immédiate! Dans ma gorge, prête à m'étrangler si je parlais! Le but de la torture est sans doute d'arracher des aveux.

²¹⁸ Témoignage de P. Nothomb à J. Jurt, op. cit..

²¹⁹ Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch, le 10 février 1986, p.26.

²²⁰ Témoignage de P. Nothomb à J. Jurt, op. cit..

²²¹ P. Nothomb, *Non lieu*, pp.59-60.

Mais si je pense à cette expérience, je trouve cela secondaire. Le but principal est de briser les défenses diverses de l'homme contre la mort. Les Allemands ont un mot pour le dire: *kleinkriegen*. Rendre petit. Les défenses psychologiques et idéologiques d'abord, les plus fragiles, les plus faciles à emporter. L'honneur, l'esprit de parti, le "bolchevik de fer". L'aspect "duel", le défi unique non sans estime mutuelle entre adversaires "Vous faites votre métier, je fais le mien, je me tais". Ces rodomontades ne résistent pas longtemps à la douleur physique appliquée aux bons endroits par des experts. Mais les défenses les plus rapprochées, les plus intimes, les plus solides, croyait-on, ne tardent pas non plus à céder sous les coups. Le courage qui fait partie de l'optimisme naturel de tout un chacun, absurdement persuadé que malgré tout il va s'en sortir, il finira par s'en sortir, il aura toujours une chance. Et quand il s'aperçoit qu'il n'en a plus, plus aucune, au-delà du courage interviendra l'ultime recours, que par pudeur peut-être mais plus sinistrement par mépris de soi on prend pour l'instinct de conservation, propre aux "espèces". Mais les animaux voient-ils défilé le film de leur vie au moment d'expirer? [...]. Car si j'avais perdu l'espoir, je n'avais pas perdu conscience. Cela se passait dans ma tête où quelque chose d'indestructible, à l'insu de ma logique, refusait absolument d'accepter la mort que j'accueillais. Et sans doute l'agonisant dans son lit ou ailleurs, même s'il y consent ou l'appelle, la repousse aussi, inconditionnellement, du fond de son être²²².

L'interrogatoire renforcé, comme disent les procès-verbaux, c'est la sauvagerie déchaînée au service de la plus froide tactique. Surtout ne pas tuer le porteur de secrets. Mais le réduire à se suicider, moralement puis physiquement, en les livrant. En relâchant, épuisé, lessivé, son étreinte sur la grenade chargée qu'il serre dans sa main tremblante, où aboutissent les fils de son réseau qui va sauter avec lui.

Moment de vérité, s'il en fût. [...] cette mort vécue. Elle n'est pas seulement l'angoisse naturelle ressentie par l'être à la perspective du néant, même s'il n'y croit pas. Elle est la conscience de la perte définitive de la liberté. Tous les mots comptent dans cette définition nullement abstraite, je vous l'assure. La conscience, jamais plus vive. La perte, jamais plus cruelle. Définitive, jamais plus irrémédiable. La liberté, jamais plus atrocement regrettée. [...]. J'étais resté lucide pendant d'interminables instants bien qu'anesthésié sous l'effet du curare, et incapable de répondre ou de bouger en signe de vie à l'infirmière qui m'appelait. Car je n'étais pas une bête traquée. La torture n'abrutit pas mais aiguise jusqu'au délire la réflexion impuissante. Ce n'était plus le film de mon existence qui défilait dans ma tête comme lors de ma noyade, mais le film arrêté sur image de ma mort imminente. Réalisée. Accomplie. Sans retour en arrière possible. Ni d'avenir quelconque au-delà du lâcher-prise fatal en train de se produire. Déjà je ne me débattais plus. Mes hurlements s'étouffaient dans ma gorge. On me conduisait à un lavabo pour m'achever. Un spectre où je reconnus avec peine mon visage m'apparut dans un miroir. Un vieillard cadavérique. Fatigués, mes bourreaux me laissèrent pour la nuit. Au fond d'un trou propice à la méditation²²³.

Pendant la nuit "décisive" qu'il passe dans un cachot à la prison de Saint-Gilles, conscient qu'il lui sera impossible de résister davantage à la torture, le détenu

²²² P. Nothomb, *ibid.*, pp.62-64.

²²³ P. Nothomb, *ibid.*, pp.65-66.

analyse la comédie qu'il n'a cessé de se jouer jusque-là et qui l'a précipité dans cette situation dont il ne sortira que moyennant un nouvel artifice:

Le Parti [...] m'avait imprudemment confié des postes de représentation et de responsabilité auxquels je n'étais nullement préparé. Toutes conséquences découlant en droite ligne de ma volonté initiale d'échapper à tout prix à la tutelle paternelle, de mon désir passionné de liberté individuelle... Et, bien sûr, si j'avais aliéné ma conquête au profit du Parti, c'était de mon plein gré²²⁴. Mais maintenant, je ne pouvais plus, je ne voulais plus. Au cours de cette nuit la plus longue de mon existence, qui avait décuplé dans ma tête les affres de mon "interrogatoire spécial" -la nuit du 13 au 14 mai 1943 exactement- je n'avais cessé de passer en revue ma mort et ce qui m'y avait conduit. Ce gâchis irrémédiable, cette imposture! J'étais furieux contre moi-même, contre ma bêtise. Cette blague du "bolchevik de fer" et toute cette mythologie du héros qui m'avait empêché de me procurer du cyanure, seul moyen efficace de résister. Mais si j'en avais eu sur moi, en aurais-je pris? Tout de suite? Le refrain des sans-culotte me hantait: "La liberté ou la mort!" Quel mensonge! Quel contresens! Comme si on pouvait choisir! Comme si la mort était une alternative à la liberté et non son contraire absolu, sa négation totale! Comme si on pouvait dire: "Ce que tu n'as pas, ce que tu ne peux plus voir, renonces-y!" Autant qu'on peut l'être j'étais mort, puisque j'en avais pleine conscience. Pleine conscience de ma mort imminente et inéluctable, puisque j'allais parler dès demain, dès l'aube. Ils le savent déjà par mon adjoint, mais ils en auront bientôt la certitude, la preuve, par les papiers qu'ils saisiront dans les locaux, dont ils ont trouvé les clés sur moi à mon arrestation, et je vais devoir leur donner les adresses qu'ils vérifieront aussitôt, impossible de leur en indiquer de fausses. Grotesque! Qui suis-je donc? "Le chef de l'armée des partisans"! Bouffon! Dérisoire! Ni armée, bien sûr, ni plus que quelques membres du Parti, désignés à cet effet dans des

²²⁴ "Ma responsabilité est écrasante de m'être laissé enfermer à vingt ans dans le piège, non seulement d'une idéologie mais de l'Histoire, de la politique totalitaire dont mon père déjà participait, dont il m'avait transmis le virus que, croyant m'opposer à lui, j'ai incubé beaucoup plus fortement et développé en moi bien plus loin dans sa logique inhumaine" (P. Nothomb, *Non lieu*, p.76). "Au Parti, vers le milieu des années trente, à partir d'un certain échelon dans la hiérarchie on vous faisait écrire votre biographie en plusieurs pages avec obligation d'y consigner le maximum de détails sur votre vie d'"avant". Ainsi l'instance supérieure disposait de tous les éléments pour vous coïncider en cas de déviation de la "ligne", et trouverait aisément dans votre passé l'explication dialectique du crime dont elle vous accuserait. Ce souvenir m'accable. Je me suis prêté sans la moindre révolte intime à cette formalité dégradante. Sans doute la pratique de la confession dans le catholicisme où j'avais grandi m'avait-elle préparé à l'accepter comme un tribut à payer pour entrer dans la communion des saints. Quoique j'eusse rejeté la religion de mon enfance, faute d'avoir reçu de ses théologiens la réponse à la question que je me posais sur Dieu à treize ans -comment concilier sa toute-puissance et ma liberté?- il me semblait naturel de me confier sans réticence et d'être transparent vis-à-vis du Parti à qui je n'avais rien à cacher. Je renonçais en somme à son égard à ma liberté que je revendiquais contre Dieu. Et cela sans l'excuse d'aucune contrainte à l'époque. Je devais savoir obscurément qu'en signant ce document je me coupais toute possibilité de retour en arrière. Mais je le voulais. Je voulais rompre les ponts à jamais avec mon milieu bourgeois, ma famille, et surtout mon père. Cette détermination était puérile et me semble aujourd'hui ridicule. J'y pense comme à une preuve de la bêtise propre à l'âge de vingt ans que j'avais alors. Le drame est que je prenais tout au sérieux. Que j'étais incapable au fond de mentir et qu'une fois engagé je fonçais. C'est pourquoi je ne me pardonne pas cette "autobiographique" reddition de ma jeunesse secrète et passionnée entre les mains d'un "appareil" que j'idéalisais. Je n'imaginais pas du tout à sa tête un "big brother" à la Orwell. Mais plutôt un petit groupe de "bolcheviks de fer" en veste de cuir ou casquette à la Lénine, en train de préparer en guise de grand soir le déferlement final de la révolution sur le monde, derrière les chars de l'armée rouge. Ce rappel me renvoie irrésistiblement à la catastrophe que je ne saurai pas éviter dix ans plus tard et dont je n'aurai pas été, hélas et de très loin, la seule victime" (ibid., pp.14-15).

organigrammes à usage interne, pour justifier aux yeux de Moscou la prétendue guérilla urbaine de la théorie que nous étions censés mener contre l'occupant, et qui s'était résumée jusqu'ici à quelques poses d'explosifs, lesquels n'avaient tué que des otages aux mains des Allemands ou des camarades pris sur le fait. Je n'en connaissais aucun et je n'étais chef de rien du tout, même si la direction clandestine m'avait décerné ce titre meurtrier pour moi, en vertu de la compétence abusive qu'on m'attribuait et que j'aurais dû bien sûr refuser, non par modestie mais par simple honnêteté. Mais j'avais trop menti depuis des années, par vanité ou par cynisme. Et comment démentir maintenant, à supposer que je puisse le faire à temps? Avant de lâcher la goupille de la grenade chargée que je continuais à serrer par miracle, et qui m'éviterait de fournir l'accès aux organigrammes et aux gens qu'ils mettaient en cause et qui les détenaient? Menotté dans le dos, surveillé par un "mouton" au fond de mon trou nocturne, je cherchais désespérément comment mentir encore, tromper cette fois mes ennemis -mais l'étaient-ils? L'étaient-ils plus que moi-même, plus que mes amis qui étaient en train de me tuer, par cette mystification, ce rôle qu'ils m'avaient imposé et auquel j'avais consenti? Seul un mensonge énorme, mais ayant l'apparence de la vérité, un mensonge vraisemblable, un mensonge auquel j'aurais l'air de croire, et même de quelque manière auquel je croirais, auquel je me persuaderais de croire, pouvait, me semble-t-il, retarder l'échéance. Il me fallait obtenir un sursis d'exécution, en en appelant à l'autorité supérieure, sous prétexte de faire une déclaration importante. Bien plus importante que ces pauvres clés factices qui étaient des passe-partout sans valeur, destinées à égarer l'attention des enquêteurs sur de fausses pistes. Pourquoi je ne l'avais pas dit plus tôt? Pour vous prouver, messieurs, que je suis un soldat comme vous et pas un faiblard, etc. A la fin j'entrevois dans ma fièvre un rappel du pacte germano-soviétique, du bon temps où nous étions alliés contre les ploutocrates anglo-saxons, et autres bois de rallonge pour permettre à mes rendez-vous des jours prochains de se dérouler sans le genre de guet-apens que m'avait tendu, contraint et forcé, je n'en doutais plus, mon adjoint.

[...]. C'est la suite du drame qui m'a été reprochée et non son prologue, d'où pourtant elle découle. Tout s'est passé au cours de ces quelques heures épouvantables où même la passivité m'était interdite. Je ne pouvais que réagir, non comme une hôte traquée, je le répète, mais en être doué de raison confronté à la conscience de la perte définitive de sa liberté. Face à sa mort. Après tant d'années je ne vois toujours pas ce que j'aurais pu faire d'autre que ce que j'ai tenté désespérément et qui a d'ailleurs réussi au-delà de mon attente pendant près de deux mois. Pour le reste, n'importe qui de sensé -mais l'étais-je dans mon "trou"?-pouvait prévoir que cela finirait mal. Et ce fut le cas. Affreusement²²⁵.

Nothomb ne cherche point à exciter la miséricorde de ses "héritiers":

Ne vous apitoyez pas rétrospectivement sur mon sort. Je n'avais que ce que je méritais. Ce qui m'arrivait, je l'avais bien cherché, sauf, bien entendu, l'expérience elle-même que j'avais abordée non sans arrogance. En défiant les feldgendarmes venus m'arrêter au rendez-vous fixé avec mon adjoint, en insultant celui-ci, etc. Mais à part le vécu effectif de l'interrogatoire, tout était prévisible dans ce que je vivais. Normal. Légitime. Intellectuellement j'étais cent pour cent d'accord avec ces méthodes. Je n'avais aucune objection "éthique" à l'emploi de la torture contre l'adversaire récalcitrant. Je n'étais pas humaniste. Ni patriote. Ni démocrate. J'étais, et je me vantais d'être stalinien, sinon toujours convaincu par la théorie, du

²²⁵ P. Nothomb, *Non lieu*, pp.72-76.

moins résolu pour la praxis -jusqu'à ce moment crucial où s'étaient effondrées mes stupides illusions sur moi-même. Où j'avais soudain découvert, avant ma mort, mon incapacité à assumer le stéréotype du "bolchevik de fer" que je m'étais assigné comme allant de soi, vu mon allégeance. J'étais absolument persuadé que je tiendrais le coup dans les pires circonstances. Les aveux des anciens compagnons de Lénine au procès de Moscou prouvaient seulement qu'ils étaient coupables envers le Parti. Je ne le serais jamais. Donc... Il est vrai que je n'avais pas encore eu l'occasion de mettre à l'épreuve ma belle assurance. Y compris en Espagne où j'avais littéralement survolé la sanglante réalité de la guerre civile sans merci. J'avais eu beaucoup de chance²²⁶.

Ainsi donc, perdu au fond de son "trou", Nothomb élabore-t-il une tactique destinée à gagner du temps, une stratégie qu'il dépeindra avec force détails dans son premier roman: "Il est évident que ce que j'appelle *Le Délire logique*, c'est-à-dire que j'étais dans un état second, pendant tout un temps, qui fut une espèce d'aliénation, c'est certain"²²⁷. Il décide de jouer au converti, à celui qui adhère pleinement à la doctrine nationale-socialiste:

Et dans la mesure où je voulais jouer cette comédie de la conversion, je devais moi-même essayer de me convertir, parce que je n'étais pas capable de supporter cette comédie si je n'y participais pas un peu de l'intérieur²²⁸.

Inévitablement, les compromis auxquels il doit consentir avec ses geôliers se transformeront à partir d'un certain moment

en une espèce de collaboration sur la base du fait que je préférais... collaborer comme un collaborateur politique que comme un collaborateur contraint par la chose [= la torture]. C'était une question d'orgueil. Ne voulant pas être contraint, j'ai fait celui qui est libre. C'est comme ça que je me suis coulé jusqu'à la gauche, parce que tout le monde a cru que j'étais libre et moi-même je trouvais que j'étais libre alors que j'étais contraint²²⁹.

Pendant cette période de contrainte absolue, sans relâche, nuit et jour, non seulement des murs qui m'enfermaient mais de la comédie de ralliement idéologique que je jouais et que pour rendre convaincante je ne pouvais pas que feindre comme le savent tous les acteurs, je n'ai cessé de me proclamer libre, et de faire croire aux autres -voire à moi-même- que je l'étais, dès que mes tourmenteurs successifs m'en donnaient la possibilité, dans une curieuse schizophrénie à laquelle m'a arraché la première visite de ma femme²³⁰.

226 P. Nothomb, *ibid.*, pp.66-67.

227 *Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch*, le 10 février 1986, p.18.

228 *Ibid.*, p.25.

229 *Ibid.*, p.17.

230 P. Nothomb, *Non lieu*, p.79.

Dans son "Autobiographie d'une découverte" comme dans d'autres écrits, Nothomb reviendra en détail sur cet épisode particulièrement conflictuel et complexe de sa trajectoire, afin de l'élucider:

De la première [de mes deux guerres perdues], celle d'Espagne, j'avais eu le malheur de revenir en héros, passablement arrogant, baudruche de l'Histoire qui allait me broyer sans pitié dans la seconde [...] au cours de laquelle l'idéologie rivale de la mienne me démontra l'horreur de leurs communes méthodes, subtiles et efficaces, d'extermination de l'homme, et pas seulement de son corps. S'il est une période où j'aurais dû croire à la fatalité, au Dieu-moloch, dévoreur de ses créatures impuissantes, qu'essayait de justifier le "mystère" de sa prescience infaillible, c'est bien alors dans les caves de la police nazie, et pourtant je ne songeai jamais à le prier entre les "interrogatoires", c'est-à-dire à m'incliner devant ses décrets implacables dans l'espoir que ma soumission me vaudrait sa grâce, selon l'inconséquente pratique de l'intercession. Était-ce un reste de mon arrogance ou le surgissement désespéré d'une exigence plus profonde, mon seul réflexe pendant ce combat inégal fut de ne jamais m'avouer vaincu tout en l'étant et en le sachant. D'assumer comme des actes libres ce qui m'était imposé par la contrainte. De trahir plutôt que subir. De "parler spontanément" après m'être tu sous la torture, etc. Cette défense sauvage de l'apparence de ma liberté tout au long de ma captivité était politiquement et socialement suicidaire. Elle me fut à bon droit reprochée après mon évasion. Elle me condamna à l'expulsion définitive de la comédie de l'Histoire, tant mieux. Mais elle me convainquit surtout, quand j'eus le temps d'y réfléchir, qu'au fond je n'avais guère changé.

J'avais toujours le même problème de coexistence. Avec Dieu ou, à son défaut, avec... ma liberté. Ma liberté c'était Dieu en moi, celui qui m'avait fait rejeter la caricature qu'on m'en avait présenté dans mon enfance, l'idole du Pancrator déguisé sous le "Bon Dieu" des "bons pères". Peu importait son nom, il n'en avait pas. Il était ou plutôt je savais à coup sûr ce qu'il n'était pas avant même de le reconnaître. Je préférais m'en passer que de le croire détenteur de tous les détails de mon avenir, de donner son visage au destin qui par définition n'en avait pas. S'il existait en dehors de moi, il ne pouvait être que le Dieu de la liberté. Je veux dire de ma liberté, pas d'une chose abstraite, pas d'une liberté de choix théorique, mais la présence en moi de l'infini qui débordait mon petit "moi" de toutes parts, du moins je le supposais. Mon "petit moi" avait capitulé devant la force, mais qu'est-ce qui m'avait poussé à le nier, dans mon for intérieur, contre l'évidence? A me persuader que j'étais libre subjectivement alors qu'objectivement, cela crevait les yeux, je ne l'étais pas? Que j'étais libre malgré tout? Sinon que je l'étais en effet de nature, en principe, potentiellement, et que je le restais paradoxalement dans le pire esclavage?

Cela je mis des années à le comprendre. Il est plus facile dans la condition humaine de croire au péché originel qu'à la liberté originelle. L'orgueil, la lâcheté, voire le crime ne sont que des épiphénomènes. Des négations mais aussi des conséquences aberrantes de la liberté primordiale. De cette liberté qui vient d'où? Peut-elle avoir une cause?²³¹.

Au départ, la G.F.P. ignore la qualité du gibier qu'elle détient; c'est dire que, dans un premier temps, cette "conversion" n'aura pas de conséquences

²³¹ P. Nothomb, "Autobiographie d'une découverte", pp.207-209.

tragiques: Nothomb ne livre que des informations sans importance. Rapidement toutefois, il lui sera beaucoup plus difficile, voire impossible, de feindre la même ignorance: un camarade arrêté peu avant lui le désigne en effet comme l'un des responsables de l'organisation clandestine du Parti.

A Courtrai où il est transféré, sous prétexte qu'il leur fournira très bientôt un récit complet et que la G.F.P. locale n'est pas assez importante -je raconterai tout à la Gestapo-, il réussit incroyablement à retarder davantage le moment de la confession; six semaines s'écoulent, un laps de temps en principe amplement suffisant au Parti pour modifier le dispositif et à ses camarades pour se planquer.

Fin juin, la Sicherheitspolizei (S.I.P.O.), parfaitement au courant, elle, du rôle et de l'importance de Nothomb dans l'appareil communiste, découvre enfin sa présence à la prison courtraisienne et le fait aussitôt expédier à Breendonck; mais, à ce moment-là, le résistant est persuadé que les révélations qu'il pourra faire ne causeront plus aucun dommage à son organisation:

Le fait est que, pendant six semaines après mon arrestation, personne n'a été arrêté parce que justement j'ai tenu grâce à ce système [de compromis] et ce système aurait dû permettre à tous ces gens de se mettre à l'abri. Ils ne l'ont pas fait, et après c'est sur moi que c'est retombé. Parce qu'à ce moment-là, j'avais trop joué ce jeu, que cela ne pouvait plus durer. Disons qu'il y a une grande responsabilité de leur part que ça se soit mal terminé²³².

Peut-être qu'ils ont pris des précautions pendant huit jours et puis ne voyant rien arriver, ils se sont dit "on va revenir". Ils s'imaginaient qu'un type va parler comme ça, le jour même et puis qu'après c'est fini. Mais c'est justement le contraire. On était victimes d'une image d'Epinal qu'on se faisait du type arrêté. Le type arrêté était nécessairement un héros qui se faisait massacrer pour ne pas parler. On ne vous massacrait pas justement. On vous tenait en vie pour que vous puissiez être mûr pour lâcher²³³.

Le fait que les militants en danger n'aient pas été prévenus, Nothomb ne l'attribue pas à une manoeuvre délibérée mais "tout simplement [à] une espèce de paresse..."²³⁴.

Toujours est-il qu'à partir du 2 juillet, de très nombreux dirigeants du P.C. tomberont dans les filets tendus par la Gestapo. Les Allemands invitent Nothomb à participer aux interrogatoires, à engager ses anciens compagnons à parler: résister à la torture, leur dit-il, est un leurre et, de toute manière, la Gestapo connaît déjà l'essentiel. Ces "conseils" prodigués par le chevalier sans peur et

²³² Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch, le 10 février 1986, p.18.

²³³ Ibid., p.19.

²³⁴ Ibid., p.26.

sans reproche, celui dont le Parti n'a cessé de célébrer les prouesses depuis son glorieux retour d'Espagne, déséquilibrent plus d'un militant; pour Nothomb, ils n'étaient qu'un "langage codé"²³⁵, jamais une réelle incitation à trahir. Le 12 juillet, arrêtée à son tour, Margot Develer est confrontée à son mari. "Et c'est alors que je lui ai dit "tu es considéré comme un salaud, par le Parti". Il tombait des nues!"; "C'est la première parole que je lui ai dite en le voyant à la Gestapo. J'ai été la première à qui il a donné son explication"²³⁶. Incontestablement, Nothomb est, consciemment ou non, l'un des responsables de la pénétration très profonde perpétrée au sein des *Partisans Armés* par la police nazie. Seul le silence de quelques militants empêchera la Gestapo d'atteindre son objectif: l'anéantissement total de l'organisation.

Publié en octobre 1943, le *Guide du Militant* analyse les erreurs à l'origine du désastre de juillet mais refuse de disculper les traîtres qui ont capitulé et divulgué les secrets du Parti; concernant le comportement à adopter au cours des interrogatoires, P. Joye y différencie la "tactique en souplesse" de la "franche trahison", celle-ci consistant à communiquer à la Gestapo des renseignements qu'elle n'aurait pas songé à demander. En raison de sa conduite inadmissible et indigne d'un militant communiste, Paul Nothomb est exclu du Parti. *Le Drapeau Rouge* n°56 d'octobre 1943 se fait l'écho de cette mesure disciplinaire: "Paul Nothomb a ignoblement trompé la confiance du Parti. Il a lâchement capitulé devant la Gestapo et est entré à son service. Non seulement, il a mis à la disposition de la Gestapo les données qu'il possédait sur l'activité du Parti, mais il lui a livré plusieurs camarades et a exercé une pression sur d'autres militants arrêtés, en vue de les entraîner dans la voie de la trahison [...]. La direction a donc prononcé l'exclusion de Paul Nothomb et voué ce traître et provocateur au mépris de tous les anti-hitlériens"²³⁷. La proposition de liquider le traître ne sera pas retenue; le Judas ne perd cependant rien pour attendre.

Le 24 janvier 1944, lors d'un transfert en voiture, Nothomb, Prévot et Louis Develer faussent compagnie à leurs gardes. Pour les communistes, cette évasion en groupe sent la combine car elle réunit curieusement le trio que le Parti vient d'expulser pour un même motif²³⁸. Les trois militants adresseront

²³⁵ Ibid., p.25.

²³⁶ Ibid., p.27 et p.26.

²³⁷ Cité par Christian Scarcez, *Julien Segnaire*, mémoire de licence en philologie romane, Université de Liège, 1972-1973, p.16.

²³⁸ Fin juin 1943, après une confrontation avec Nothomb, qui lui permet de déduire qu'au dehors tout est en ordre, Prévot, arrêté en mars, physiquement et moralement à bout, a, lui aussi, donné

une lettre de protestation à la direction du P.C.B.; le 24 avril, Nothomb enverra également un long rapport sur les événements: s'il y reconnaît le caractère équivoque de sa conduite et comprend la réaction du Parti, il exige cependant d'être entendu afin de pouvoir se justifier; signalant que d'autres dirigeants ont non seulement parlé mais induit des militants à suivre leur exemple -et pourtant ceux-là, personne ne les dénonce; bien au contraire, ils sont sanctifiés comme des héros²³⁹-, il demande que toute décision le concernant soit ajournée jusqu'à la fin de l'Occupation et que la mention parue à son sujet dans *Le Drapeau Rouge* soit amendée. Le 1^{er} juin 1944, le quotidien communiste répond à ces lettres, non point pour satisfaire les trois exclus; il annonce que le Secrétariat du Parti -qui refuse de croire à la réalité de l'évasion- maintient sa position: "D'après l'exposé de Nothomb, le secrétariat constate qu'il ne reconnaît pas seulement avoir fait part aux Allemands et à des emprisonnés de son adhésion au national-socialisme, mais qu'en outre il a livré plusieurs camarades à la Gestapo, indiqué leurs fonctions, ainsi que celles d'autres militants, poussé les emprisonnés avec qui il fut confronté à livrer aux Allemands les renseignements qu'ils voulaient cacher; et que, dans de nombreux cas, il a joué le rôle d'intermédiaire entre la Gestapo et les camarades à l'interrogatoire. Devant ces faits [...], le secrétariat maintient la décision antérieure au sujet des lâches traîtres qui sont en grande partie responsables des arrestations massives de juillet 43"²⁴⁰.

Peu de temps après, Nothomb et Margot Develer, dont le refuge bruxellois a été repéré, échappent de justesse à une tentative d'exécution. L'arme s'enraye au "mauvais" moment.

quelques noms; quant à Develer, cueilli le 4 juillet, il a livré ses rendez-vous, exploités à fond par les nazis.

²³⁹ Dans le chapitre X intitulé "Le parti clandestin, structures et militants", José Gotovitch évoque "Le compromis des quatre: "une tache sombre au tableau d'honneur du Parti"" (*Du Rouge au Tricolore*, pp.311-314). Le 12 août 1945, le responsable de la Commission de Contrôle informe le Comité Central, stupéfait, de l'accord passé, le 23 juillet 1943, avec la Gestapo et son agent Max Günther par Pierre Joye, Xavier Relecom, Joseph Leemans et Georges Van den Boom: en échange d'une double promesse (la vie sauve pour eux-mêmes et la fin de l'acharnement contre ce qui restait de l'organisation), les quatre dirigeants communistes acceptèrent de suspendre toute action partisane et s'engagèrent à convaincre les trois responsables des *Partisans Armés*, déjà aux mains de la S.I.P.O. -Jacques Grippa, Julien Ameye et Bruno Weingast-, de révéler ce qu'ils savaient. Le refus de ceux-ci mit cependant un frein aux arrestations. Les nombreux militants alors emprisonnés à Breendonck et à Saint-Gilles furent bouleversés par cette attitude totalement indigne de la part de dirigeants communistes mais, "indication psychologique et politique importante", aucune sanction n'est prise à l'encontre de ceux dont on continue au contraire à exalter le passé. En 1945, le Comité Central se gardera de diffuser les mesures adoptées; comme le public, le Parti ignorera les faits. Le sujet restera tabou durant de très nombreuses années.

²⁴⁰ Cité par C. Scarcez, op. cit., p.17.

En juillet 1944, retiré dans son Luxembourg, Paul Nothomb établit des contacts avec l'Armée Secrète. Dès la Libération, il s'engage au 13 F.U. et fait la campagne d'Allemagne. Pourquoi ce retour soudain à l'action armée? Pour celui qui ressent le besoin de démontrer à ses anciens compagnons que les Allemands ne lui firent aucun cadeau le 24 janvier 1944, il s'agit en quelque sorte d'une "compensation"²⁴¹.

Le procès.

Dès leur retour en Belgique, les victimes de la razzia de juillet 1943, du moins celles qui ont la chance de revenir des camps, dénoncent ceux qu'elles estiment coupables de leur calvaire; les plaintes viseront uniquement le trio Prévot-Develer-Nothomb, ce dernier en particulier. Ainsi Jacques Grippa, chef d'état-major des P.A., capturé le 9 juillet -en même temps que Joye- et déporté en Allemagne, expédie-t-il deux lettres à l'Auditeur général, les 22 mai et 11 juin 1945: il y accuse nommément Paul Nothomb et fournit la liste de ses victimes. Les articles -recensés par Christian Scarcez- parus dans *Le Drapeau Rouge* de mai à juillet 1945 ne sont guère tendres pour les "vils dénonciateurs en liberté". La justice se saisit de l'affaire; une procédure est introduite, qui mènera les trois inculpés devant le Conseil de guerre et la Cour militaire. Nothomb est arrêté en juin.

Le procès qui s'ouvre le 1^{er} avril 1946 sera complexe et confus. Car, si le P.C. s'y montre intransigeant envers les trois renégats, l'unanimité est loin de régner dans le camp communiste, divisé sur les mobiles de la "conversion" de Nothomb; personne ne se sent capable d'expliquer une telle "trahison" de la part d'un militant aux antécédents irréprochables. Est-il vraisemblable qu'il se soit réellement laissé séduire par la doctrine nationale-socialiste? En septembre 1943, *Le Drapeau Rouge* lui-même réfutait cette hypothèse; même s'il admettait que la Gestapo avait nécessairement dû bénéficier de l'aide de traîtres au Parti, le journal affirmait alors: "[Les agents de la Gestapo] colportent hypocritement certains bruits alarmistes, formulant à l'adresse de plusieurs militants et dirigeants arrêtés des accusations plus ou moins précises, plus ou moins graves. En salissant ignoblement des victimes incapables de se défendre, la Gestapo

²⁴¹ Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch, le 10 février 1986, p.18. Sur ces événements, consulter les romans "autobiographiques": *N'y être pour rien* (1949) et *Le Rendez-vous des vivants* (1962).

espère discréditer la direction actuelle et saper ainsi la confiance que lui accordaient les membres du Parti..."²⁴². Les temps, il est vrai, étaient autres.

Par surcroît, lors de son procès, Paul Nothomb adopte une attitude pour le moins "ambivalente": sentimentalement, il se sent encore communiste²⁴³. Tous ces avocats -Jean Fonteyne est avocat de la partie civile- ont beau l'accuser et réclamer sa tête, ce sont des gens qu'il connaît, qu'il apprécie et avec lesquels il a longuement collaboré. Il les aime bien, ces amis!²⁴⁴. Avec José Gotovitch, il est important de souligner que tous, accusés et avocats, auront soin de taire certains faits dont ils ont connaissance, tel "le compromis des quatre"²⁴⁵.

C'est sans convaincre personne que le procès se clôt par la condamnation du trio; pour avoir livré des informations capitales à ses géoliers, Nothomb écope de deux ans de détention. Celui qui sera réhabilité par la suite²⁴⁶ a la nette impression d'avoir servi de bouc émissaire:

Je ne veux pas refaire mon procès, mais il est évident que l'image que le P.C. a voulu donner de l'attitude de ses militants pendant la guerre, était une image complètement déformée²⁴⁷.

Il est certain que d'autres gens du parti dirigeant ont aussi eu une attitude qui n'était pas du tout conforme à l'attitude du "grand chevalier pur" qu'il fallait être quand on était communiste. Alors, comme ils ont pu étouffer ça, c'est sur moi qu'on a mis tout, après la guerre, étant donné que j'étais la bête noire. Puisqu'il y en avait un autant le charger de tout. Tout ce qu'il y a eu comme arrestations, finalement c'était moi qui étais responsable²⁴⁸.

²⁴² Cité par C. Scarcez, op. cit., p.16.

²⁴³ En 1969, Paul Nothomb déclarera à J. Gérard-Libois (op. cit., pp.4-5) avoir du mal à comprendre pourquoi des gens comme Pierre Joye et Jean Blume restent encore au P.C. alors qu'aucune perspective n'existe plus de prendre le pouvoir et que l'expérience doit leur avoir appris les limites de l'homme communiste issu de la société soviétique: cette ténacité s'explique-t-elle par l'envoûtement que crée l'appartenance au Parti? Quoi qu'il en soit, lui-même se réjouit d'en avoir été exclu car, dit-il, on ne quitte pas le Parti si on n'en est pas expulsé. Concernant cet attachement au P.C. et la manière d'en sortir, retenons également ces déclarations de Nothomb à Joseph Jurt (op. cit.): "Après la guerre, en général, dans tous les réseaux de la Résistance, personne n'a demandé de comptes aux gens qui ont parlé sous la torture. Les communistes, eux, ils avaient "raison". Ils m'ont fait un procès. Ils m'ont traîné dans la boue. On m'a traité de tous les trucs. J'ai été condamné avant d'être réhabilité, après. Ils ont dit que j'étais un bourgeois, un fasciste de nature. Jusqu'à un certain point, cela m'a rendu service, parce que, quand on est engagé dans le Parti communiste, même si l'idéologie ne fonctionne plus à plein, on est pris dans un tel engrenage de choses qu'on n'en sort que dans le sang et les larmes. On n'en sort pas par un désaccord intellectuel en disant: tiens, je ne suis pas d'accord et je démissionne. Cela n'existe pas. C'est une église. On vous excommunie ou bien vous êtes un renégat ou un hérétique".

²⁴⁴ Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch, le 10 février 1986, pp.18-19.

²⁴⁵ J. Gotovitch, *Du Rouge au Tricolore*, pp.462-463.

²⁴⁶ "Paul Nothomb est réhabilité quelques mois plus tard lorsque les communistes ne sont plus au gouvernement" (M. Quaghebeur, op. cit., p.189).

²⁴⁷ Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch, le 10 février 1986, p.17.

²⁴⁸ Ibid., p.18. "Après la guerre, le Parti m'a mis en accusation. On m'a reproché mon comportement face à la Gestapo, vis-à-vis des camarades... Le P.C. vivait de la mythologie de la Résistance, les

Dans *Non lieu*, après avoir décrit la comédie de ralliement idéologique qu'il joua à ses tortionnaires, Nothomb commente:

Dieu sait qu'on allait me reprocher ces compromissions. Et que moi-même, quand j'oublie l'implacable enchaînement des circonstances qui m'a acculé à ce rôle scandaleux... Comme si j'avais innové en l'occurrence! Mais ce n'est que tout récemment, dans les *Mémoires* d'un de mes accusateurs, qui s'était bien gardé d'en faire état à l'époque, que je l'ai appris à mes dépens. Tandis que je me débattais en amateur à la Gestapo, des professionnels du Parti, membres du bureau politique, arrêtés de leur côté, concluaient collectivement une sorte d'accord de neutralisation de leurs activités avec les sbires mêmes qui me manœuvraient. Dans des locaux séparés et avec une discrétion louable. Après guerre, après qu'ils se

défaillances n'étaient pas admises. Moi, je n'avais pas été un bolchevique de fer, j'avais biaisé, comme je l'ai raconté dans *Le Délire logique*. On a fait de mon histoire un cas exemplaire, le type qui craque et qui lâche le Parti et les camarades. Moi, je voulais qu'on m'écoute. Il ne s'agissait pas de savoir si j'avais bien ou mal agi, il s'agissait de savoir si je pouvais faire autrement. On ne pouvait pas expliquer ça, les conditions mentales dans lesquelles on vous mettait, l'état physique dans lequel vous étiez. Le Parti n'admettait pas, surtout à la Libération. Il lui fallait des résistants durs, purs, qui n'avaient pas d'états d'âmes" ("Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)"). "A la Libération, le Parti m'a mis en accusation, avec une mauvaise foi terrible. Le P.C., comme de Gaulle, vivait de la mythologie de la résistance. Il fallait des bolcheviques de fer, je ne l'avais pas été, j'ai été foutu dehors. [...] On ne voulait pas de mes états d'âme. Je les ai mis sur le papier" (A. Delaunois, "Les incertitudes de Paul Nothomb", p.47). Ces déclarations de Paul Nothomb, par leur confusion (?), sont-elles la cause de malentendus et de falsifications historiques? Jugeons-en à la lecture de ces quatre écrits récents: "A la Libération, [Paul Nothomb] est glorifié par ses amis du parti. Mais, en 1948, il commet une faute grave, connue sous le nom de sincérité. Dans son premier livre, *Le Délire logique*, il raconte que la torture a été la plus forte. Il a parlé. Aussitôt, haro! Un communiste ne dévoile pas ces choses-là. Ses amis le rejettent" (Pierre-Robert Leclercq, "Interdit de combat", *Le Monde* (des livres), 10 février 1995, p.IV); "La guerre finie, il eut maille à partir avec le parti communiste qui lui reproche de ne pas donner de lui-même une image politiquement correcte. Il s'en explique dans un roman, "Le délire logique", et surtout il avoua qu'il avait parlé sous la torture [...]. Enfin quelqu'un qui dit la vérité, pensera l'homme ennemi des fables résistentielles. Le parti ne l'entendit toutefois pas de cette oreille; il lui en voulait de sa franchise. On le traîna dans la boue, on l'exclut du parti. [...] Cette sincérité, ce refus à la fois humble et altier du mensonge et des légendes qui avaient tout envahi à l'époque, de par la connivence croisée du général de Gaulle, qui voulait ne voir qu'une France éternelle tout entière dressée contre l'occupant, et du parti communiste qui voulait confisquer l'héroïsme et le patriotisme au profit d'une mythique classe ouvrière, me paraît avoir quelque chose de salubre et de bouleversant" (J. Franck, op. cit., p.4); "Il réussit à s'évader (début 44), sauve sa peau. Mais ses amis d'hier trouvent qu'il parle trop, et surtout sans les précautions d'usage. L'Europe enfin libérée, le Parti a besoin de héros, non d'hommes blessés taraudés par le doute. Il s'insurge, et pour que les choses soient claires, il s'explique dans un livre (*Le Délire logique*, Gallimard, 1948): oui, il a été torturé... mais il a parlé. Il l'avoue sans ambages, et précise: "Nous parlions tous, ou presque tous... à moins de tomber sur des tortionnaires incompétents -ce qui n'arrivait pas souvent." Les camarades lui font comprendre que l'heure n'est pas à ce genre de confidences: on l'exclut du parti, non sans l'avoir joliment traîné dans la boue. Procès de "camarades" qui trouve sa conclusion en justice; on a beau le "réhabiliter", il en sort brisé, privé de ce qui justifiait toute sa vie: la grande Idée qui faisait de lui un homme debout. [...] On imagine si la paix retrouvée et son cortège de pieux mensonges durent avoir un goût amer pour celui qui sortait de cet enfer" (J.-P. Sicre, op. cit., pp.14-15). "Résistant de choc durant la Seconde Guerre mondiale, il s'attire ensuite la vindicte de ses pairs pour avoir eu le courage d'avouer qu'il a "parlé" sous la torture (selon lui, une technique imparable à condition qu'elle soit bien menée). Ce qu'on ne lui pardonne pas, c'est moins la chose en soi que cet aveu qui fait désordre dans la parade des vainqueurs, nuit à l'image du Parti et, implicitement, montre du doigt ceux qui ont préféré s'en abstenir" (Ghislain Cotton, "La vie est un songe", *Le vif L'express*, 23 février 1996, p.79).

retrouvèrent sains et saufs, leur affaire fut étouffée et l'indignation réservée à la mienne. Tant mieux pour eux. Ou tant pis²⁴⁹.

LE DÉLIRE LOGIQUE²⁵⁰: un récit-“confession”.

En février-mars 1947, soit dix mois après sa condamnation, Paul Nothomb rédige *Le Délire logique*, ce premier roman, qui sera publié l'année suivante sous le pseudonyme de Julien Segnaire, est, dit-il, une “confession”²⁵¹ dont il recommande vivement la lecture²⁵², même si, par ailleurs, il déclare que “*Le Délire logique*, c'est un roman, attention!”²⁵³.

La dédicace adressée “à Raymond Maréchal qui combattit et mourut hors de l'univers du mensonge”²⁵⁴ est lourde de sens.

Trahi par son adjoint Bernard, le résistant communiste “Hubert”²⁵⁵ est arrêté par les Allemands et conduit au siège central de la Police secrète militaire. Dans le tram qui les emmène les policiers et lui, l'indifférence des voyageurs à leur égard le heurte; pas un seul ne semble prêt à lui venir en aide:

²⁴⁹ P. Nothomb, *Non lieu*, pp.79-80.

²⁵⁰ Julien Segnaire, *Le Délire logique*, Paris, Gallimard, 1948.

²⁵¹ Consulter C. Scarcez, op. cit., p.22.

²⁵² *Entretien Jacques Gérard-Libois - Paul Nothomb*, op. cit., p.5.

²⁵³ *Interview Nothomb-Develer par José Gotovitch*, le 10 février 1986, p.10.

²⁵⁴ Evoquant les repas pris en commun à l'hôtel Regina d'Albacète, Julien Segnaire se souvient de ce compagnon qui adorait choquer son entourage par des boutades misogynes et dont les propos saugrenus amusaient Malraux: “Raymond aimait expliquer à quelle vie dure la guerre le faisait échapper, avec ses trois maîtresses jalouses l'attendant à Paris, auxquelles il n'avait pu répartir ses faveurs, en faisant croire à chacune qu'elle était l'unique, que grâce à sa voiture de sport, qui le véhiculait sans fatigue et sans délai de l'une à l'autre. Mais sa passion de la vitesse lui avait coûté cher. Fonçant avec sa décapotable, malgré la sonnerie d'un passage à niveau, il avait heurté de front -littéralement- la barrière qui se rabaisait. Trépané, son crâne présentait de face un énorme trou, que ses cheveux en brosse, loin de dissimuler, semblaient souligner au contraire. De petite taille, et déjà défiguré donc avant l'accident de la Sierra, qui allait en outre lui sectionner le nez le 27 décembre 1936 -et jusqu'au jour où, fusillé par les Allemands dans le maquis de Malraux en Corrèze en 1944, il serait enfin délivré de sa “gueule cassée” qu'il haïssait-, il ne cessait de se défendre de la réalité par une agressivité grinçante et cocasse, et un irrespect général. Extrêmement courageux, il détestait “l'héroïsme” autant que les poncifs des beaux quartiers dont il était issu, et Malraux n'a pas inventé le petit fusil en bois qu'il portait sur le dos, dans sa tourelle de mitrailleur pendant les missions. Je me souviens aussi de ses tournées dans les couloirs entre les chambres, à l'heure du coucher, où agitant une sonnette, il bêlait: “Je suis l'Agneau de Dieu...” Dommage que je n'aie pas eu d'enregistreur pour garder un écho de ces voix fraternelles aujourd'hui éteintes ou, pire encore, faussées” (J. Segnaire, “L'antimilitarisme du “coronel””, pp.35-36). Pour plus d'informations sur Raymond Maréchal -Raymond Gardet dans *L'Espoir*, nous renvoyons aux études de R. Thornberry (op. cit., pp.83-84) et de J. Lacouture (op. cit., p.233 et pp.317-318).

²⁵⁵ Le protagoniste principal, “Hubert”, porte le surnom utilisé dans les organisations clandestines communistes par Raymond Dispy, un ancien d'Espagne lui aussi: en 1937, Dispy représenta le P.C.B. auprès des Brigades internationales et fut attaché à l'inspecteur général, Luigi Longo; c'est à lui que revint l'initiative de créer un “bataillon belge” à la XIV^e Brigade. Après les rafles de juillet 1943, il fut chargé par le Parti de reconstruire l'appareil de liaison avec les fédérations (consulter J. Gotovitch, *Du Rouge au Tricolore*, p.321 et p.511).

Il n'y vit que l'image de l'Europe occupée, l'isolement de la Résistance, la résignation des peuples. Il n'était pas préparé encore à reconnaître dans cette solitude la figure même du destin de chaque homme (p.21).

Parfaitement au courant des hautes responsabilités que le prisonnier occupe au sein de l'organisation clandestine et du Parti, la police allemande lui applique d'emblée "l'interrogatoire renforcé". Le coup de fil providentiel qui interrompt la séance au moment même où il va parler, lui offre "une nuit d'agonie"(p.52). Dans sa cellule, le corps brisé, lui qui s'était juré de "tenir tête à ses interrogateurs, visière découverte"(p.22), se rend compte de sa vulnérabilité face à l'enfer de la torture et sent sa raison vaciller peu à peu. Il comprend que le moindre supplément de soins spéciaux lui arrachera, dès le lendemain, tous les aveux; que rien, ni la solidarité ni la fraternité ni l'amour ni même le devoir, ne pourra l'empêcher d'indiquer à ses tortionnaires les portes qu'ouvrent les clés imprudemment gardées sur lui. L'idée horriblement absurde qu'il sera forcé, malgré lui, de livrer ses camarades, ébranle "toute la partie raisonnée de son univers", anéantit "ses croyances, son édifice moral entier", réduit à néant les belles théories du Parti sur l'attitude à adopter en cas d'arrestation ainsi que "les constructions compliquées de son intelligence qui, avait-il cru, ordonnaient sa vie"(p.52). Supputant toutes les astuces qui lui permettraient de dérouter ses bourreaux, d'endormir leur méfiance, d'échapper à cette nouvelle séance de torture dont il connaît les conséquences: la détention et la mort probable de beaucoup de ses compagnons, le démantèlement de l'organisation, les séquelles pour sa femme Denise enceinte, mais surtout sa propre déchéance dont il ne peut supporter de voir le "reflet grimaçant" sur son propre visage, peu à peu Hubert "se laisse glisser, les yeux fermés, dans l'apaisante folie"(p.51); il imagine de feindre un ralliement à l'idéologie nationale-socialiste, conscient toutefois que sa nature étrangère à la fourberie ne lui permettra pas de jouer ce rôle avec conviction:

Hubert était incapable de mentir sur ses sentiments. N'importe qui pouvait lire sur son visage l'amour, la haine, l'indifférence ou le mépris. Ce que certains parfois prenaient chez lui pour de la dissimulation n'était, en réalité, que l'amalgame d'indifférence et d'orgueil, dont, pour protéger sa sensibilité, il s'était fait une cuirasse. Sa sensibilité, par contre, dès qu'elle était atteinte, réagissait très vivement. Et pour se défendre contre l'émotion, Hubert cherchait toujours soit à l'éviter, soit à la transformer immédiatement en action et ainsi à s'en libérer. Il ne parvenait à la contenir qu'au prix d'un immense effort (pp.54-55).

Comme le constate Marc Quaghebeur, ce portrait psychologique d'Hubert intègre des traits que l'on retrouvera chez Grandel et Atrier dans *La Rançon*²⁵⁶.

Incapable de mentir sur ses sentiments ni de "se faire passer pour ce qu'il n'était pas et surtout pour le contraire de ce qu'il était"(p.55), Hubert sait que l'issue de la ruse lui est aussi bouchée que celle du suicide: ce n'est donc qu'en adhérant sincèrement à l'idéologie ennemie qu'il parviendra à sauver ses camarades! Confrontée au dilemme, irréductible dans le cadre de la raison, auquel se résume tout le drame -*Si tu restes fidèle à tes idées, tu trahiras tes amis; si tu restes fidèle à tes amis, tu dois trahir tes idées*-, sa volonté subconsciente recherche désespérément la folie pour y trouver finalement "l'insaisissable solution"(p.58). La décision de se convertir prise "par son subconscient et pour des motifs d'ordre instinctif ou éthiques ignorés de sa raison"(p.58), il n'a plus qu'à la justifier devant sa conscience; réduite à l'état de réflexe, et par le fait même "incapable d'assimiler sa propre déchéance"(p.58), son intelligence lui fournit une série de "faux arguments" et de "raisons spécieuses" (p.62) qu'il ressasse jusqu'à l'obsession:

"Et quand tous les communistes seront morts ou en prison, que deviendra le Socialisme? Qui le bâtera? Les bourgeois, les anglophiles? Dans le parti nazi, il y a certainement des révolutionnaires authentiques qui veulent aussi instaurer le socialisme. Nous sommes bien plus près d'eux que des "démocrates". -Pourquoi ne pas les renforcer, au lieu de nous faire exterminer par eux, au grand plaisir des "attentistes"?"

"Certes je préfère en théorie le programme communiste au programme nazi. Mais la politique est l'art du possible. Le communisme est impossible en Europe actuelle. Le national-socialisme, lui, est réalisable. Il est peut-être une étape nécessaire sur la voie du communisme. Je continue à croire que le communisme est la vérité, mais pour le siècle prochain. Notre siècle est celui du national-socialisme.

"Une Europe socialiste unie. Voilà ce qui est immédiatement faisable dans le cadre du national-socialisme! N'est-ce pas un objectif qui en vaut la peine? Dix mille fois plus souhaitable qu'une Europe anglo-saxonne, d'ailleurs utopique" (pp.61-62).

Le lendemain matin, ramené à la Dienstelle, "pour la première fois de sa vie, [Hubert] eut l'impression physique d'une coupure entre l'âme et la chair" (p.63). Au jeune officier qui fait office de secrétaire, il raconte que depuis longtemps déjà, les idées nationales-socialistes le séduisent; que l'unification de l'Europe, réalisée par l'Allemagne, lui semble une étape historique primordiale sur la voie d'un monde meilleur; que seul l'honneur l'a retenu d'abandonner

²⁵⁶ M. Quaghebeur, op. cit., p.184.

plus tôt ses amis communistes,... Puisant dans sa folie une force de conviction évidente, "non seulement il disait la vérité sur ses sentiments, mais il en venait à croire lui-même, à mesure qu'il les débitait, les détails fantaisistes qu'il inventait de toutes pièces"(p.67). Cet "invraisemblable tour de passe-passe de sa prétendue conversion", s'il permet à Hubert de sauver provisoirement les siens, le perd lui-même, irrémédiablement: "Il avait payé de sa propre aliénation le succès de son imposture"(p.71).

A la Dienststelle régionale où il est transféré, c'est en toute sincérité que, "convaincu dans son extraordinaire folie [...] de la vérité "historique" du national-socialisme"(p.71), il répète le petit discours tenu la veille à Bruxelles. A son grand étonnement, lui qui se sait recherché depuis des mois par la police allemande pour des faits autrement plus graves que ses activités récentes -elles consistaient à préparer des milices pour le cas d'un débarquement allié mais ne comportaient aucun acte de caractère "terroriste"- se rend compte que la G.F.P. locale méconnaît tout de ces mêmes faits. Malgré cela, il sait qu'il lui reste une importante bataille à livrer sur la question de ses contacts -impossibles à nier- avec ses chefs et ses subordonnés; aussi décide-t-il de prendre les devants en livrant des renseignements fantaisistes à ses interrogateurs dont il gagne très aisément la confiance; la mentalité totalitaire de ceux-ci leur interdit en effet d'imaginer que, devenu national-socialiste, cet homme ne les aide pas de bonne foi à combattre ses anciens camarades. Protégé par sa folie, Hubert réussit donc à dire la vérité sur ses idées -il se croit réellement national-socialiste- tout en mentant sur les faits, ce qui lui permet de laisser passer cette semaine décisive pendant laquelle l'organisation aura eu le temps de prendre les précautions d'usage et de se cloisonner. Bientôt toutefois, il se sent perturbé; car, formé lui aussi à l'école totalitaire -du communisme, dans son cas- où l'on inculque que la fraternité est strictement subordonnée à la solidarité idéologique, que, pour un militant, il ne peut exister d'amitié en dehors et surtout contre son parti, son cerveau se met à raisonner sa conduite pour le moins paradoxale et éprouve des difficultés à résoudre la contradiction entre ses sentiments nationaux-socialistes et ses actes diamétralement opposés. Pourquoi, diable, alors que son parti est maintenant le parti nazi, s'obstine-t-il à aller à l'encontre de son devoir de national-socialiste, à protéger encore et toujours l'organisation clandestine? Comment expliquer qu'en dépit de sa conversion sincère, il rechigne encore à

livrer ses anciens amis? Son obligation n'est-elle pas d'aider les nazis à anéantir au plus vite le parti communiste?

Le point significatif c'est que tous les raisonnements dont s'alimentait sa folie étaient d'une facture exactement semblable à ceux dont, depuis des années, s'alimentait sa raison. Les structures mentales sont beaucoup plus permanentes que les idées et l'on remplace plus facilement son dieu que sa façon de l'adorer. La démence avait fait d'Hubert un nazi. Mais c'est toujours en communiste qu'il raisonnait. Ce qui d'ailleurs revenait au même. Les deux religions totalitaires, aux antipodes dans leurs buts, se ressemblent étrangement dans leurs cultes. Quant à leurs morales, elles sont presque identiques. Leur principe essentiel est le même: l'efficacité.

Qu'il n'y ait aucun rapport entre l'objectif final du communisme, qui est la libération matérielle de l'homme, et l'objectif final du nazisme, qui est la domination racique d'une minorité "élue", c'est évident. Mais ce qui est plus évident encore et beaucoup plus tragique c'est que rien ne ressemble davantage à la structure mentale d'un fanatique que la structure mentale d'un autre fanatique. Pour le nazi sincère, comme pour le vrai communiste, tout ce qui sert la Cause est bon, tout ce qui la dessert est mauvais (pp.77-78).

Dans ces conditions, son comportement n'est-il pas totalement contradictoire? Oui... mais. "Il faut voir la chose de plus haut"(p.78), se dit Hubert. Lui qui, depuis son retour d'Espagne, a acquis une notoriété certaine -dont il se serait parfois volontiers passé car elle lui valut pas mal d'ennuis, mais qui, outre qu'elle fut jugée utile au Parti, ne lui déplaisait pas- sait que la nouvelle sensationnelle de son ralliement au national-socialisme aurait un retentissement immense auprès de la classe ouvrière et que, bien présentée, elle serait en mesure de convaincre de nombreux communistes de leur égarement; cependant, il réalise aussi que la "valeur de choc" de cette adhésion spectaculaire serait réduite à néant pour peu qu'une seule personne ne l'accuse de vouloir justifier a posteriori son ignominie -la dénonciation de ses camarades- par des motifs idéologiques; aussi se persuade-t-il que, dans l'intérêt supérieur du parti national-socialiste, il ne doit pas "parler". Ce prodigieux sophisme lui permet, la conscience tranquille, de poursuivre sa tactique du mensonge. Par efficacité!

Le succès de ce stratagème inouï, par lequel il peut "satisfaire [...] les exigences contradictoires de sa folie consciente et de son inconsciente loyauté" (p.89), repose de toute évidence sur une "équivoque [...] infiniment précaire" (p.89). Hubert le sait; il suffirait en effet que l'administration allemande envoie un dossier à son nom pour que la G.F.P. locale fasse enfin le rapprochement entre ce prisonnier et l'homme que le parti communiste chargea en juillet 41 de

créer des groupes de sabotage. Ses interrogateurs se sentiraient alors ridiculisés, dupés et cesseraient de lui faire confiance; ils le rejetteraient.

Dans l'aile des condamnés à mort de la prison du chef-lieu où il est conduit "pour confrontation", c'est à une authentique "descente aux enfers" qu'Hubert est convié. En apparence, sa situation ne s'est en rien modifiée puisque, grâce au strict cloisonnement de l'organisation illégale, aucun détenu ne l'a reconnu; pas un seul ne le connaissait. Et pourtant, de retour dans son cachot, bouleversé, agité, inquiet, il ne trouve plus le sommeil; après cette visite, tout lui semble différent au point qu'il en vient à désirer que soit levée la fragile équivoque. Devant le drame dont il vient de pénétrer l'horreur, comment pourrait-il encore supporter l'inaction? Face à ces jeunes militants sur le point d'être exécutés en représailles à des attentats terroristes que lui-même avait programmés contre l'occupant, face à ces êtres pitoyables et désespérés, des déchets humains prêts à s'avilir pour survivre et tellement différents des soi-disant martyrs peints par l'imagerie héroïque, c'est avec sa propre personne qu'Hubert s'est senti brutalement confronté: "à travers les ombres inconnues des condamnés, il avait contemplé, pour la première fois, ses propres actes et leurs conséquences"(p.97); de cellule en cellule, son passé l'avait saisi à la gorge, ce passé qui, maintenant, lui exigeait des comptes! Car il l'avait reconnu tout de suite ce jeune garçon de 18 ans condamné après l'affaire du 23 février, une opération bâclée, organisée à la va-vite et en dépit de tout bon sens pour l'anniversaire de l'armée rouge, et suppliant désespérément d'être entendu pour pouvoir prouver son innocence. Dans ces conditions, comment ne pas se souvenir des nombreux collaborateurs envoyés injustement à l'humiliation et à la mort? Comment ne pas se sentir responsable de tous les hommes sacrifiés pour une cause qu'il juge aujourd'hui fausse, "antihistorique"? L'esprit logique et totalitaire d'Hubert, qui se sent assassin, se rebiffe et l'interpelle violemment: l'heure n'est-elle pas venue de mettre un terme aux abominations du terrorisme et de sauver tous ceux qu'un tragique malentendu destine à la mort? Son devoir n'est-il pas de fournir aux autorités allemandes les renseignements nécessaires au démantèlement de l'organisation de sabotage? D'ailleurs, il lui suffirait sans doute de ne dénoncer que quelques compagnons pour décapiter le P.C., tarir le recrutement, mettre fin aux attentats et par-là même aux représailles et aux exécutions d'otages. Mais aura-t-il le courage de le faire? Des scrupules invincibles, dont il a honte, le retiennent encore.

Cinq semaines après son arrestation, Hubert est envoyé à Bruxelles au siège central du Sicherheitsdienst qui l'a enfin repéré. Un dossier volumineux contenant, parmi d'autres documents, un acte d'accusation signé par son ancien collaborateur direct exécuté depuis, des précisions complètes sur leur travail en commun et ses activités terroristes depuis 1941 ainsi que des fiches sur tous les chefs et militants communistes, le convainc que dorénavant rien ne peut plus entraver la réalisation de l'oeuvre nationale-socialiste. En échange d'une promesse d'immunité pour ceux qu'il dénoncera -ils ne seront ni torturés ni fusillés-, il accepte naïvement de dénoncer certaines personnes; il s'engage en outre à user de tout son pouvoir de persuasion pour les amener à "parler" à leur tour, pour les convertir à son nouveau credo: il leur exposera son point de vue et ses raisons d'agir, il leur démontrera que le terrorisme est un crime absurde et inutile, il leur dira qu'il convient de s'entendre avec le national-socialisme,... Comme récompense pour ses bons services, il demande d'être envoyé au front et de passer un certain temps dans les tranchées... La conversation qu'il a avec le commissaire Reese, outre qu'elle renseigne Hubert sur le mépris viscéral des Allemands pour leurs "amis" espagnols et italiens, permet à Julien Segnaire de souligner le comportement héroïque de son double romanesque, donc de lui-même, lors de la guerre d'Espagne:

"-Vous ne pouvez vous imaginer combien, après deux ans de lutte illégale, j'ai un besoin physique de me battre, à visière découverte, avec les armes loyales.

-Comment les tranchées? Ne préféreriez-vous pas la Luftwaffe? Vous êtes aviateur, n'est-ce pas?

-Certes, répondit Hubert en riant, mais je manque fort d'entraînement ces dernières années. Je n'ai plus volé depuis l'Espagne.

-Je sais. Nous sommes au courant des moindres détails de votre existence.

-Vraiment! Vous avez un fameux système de fiches alors, et des agents partout."

Reese cligna des yeux:

"-Pas tant qu'on le raconte, mais tout de même nous avons été toujours bien renseignés sur certaines personnes. Et vous comprendrez que nous nous sommes spécialement intéressés aux aviateurs internationaux qui ont combattu contre nous en Espagne. Ce qui vous amusera peut-être, c'est d'apprendre que ce sont surtout les Italiens qui nous ont fourni des informations sur cette partie de votre vie.

-Les Italiens?

-Il paraît que vous les avez sérieusement ennuyés là-bas. En tout cas, ils voulaient votre peau. Dès 41, ils nous avaient demandé de vous livrer si vous tombiez entre nos mains. Mais rassurez-vous, même avant que ces sales "macaronis" nous trahissent, nous ne les avons jamais assez aimés pour faire leur besogne.

-Je comprends qu'ils m'en aient voulu comme adversaire, mais je crois les avoir toujours combattus en soldat."

Reese s'échauffa:

“-Les Italiens n'ont jamais été des soldats. Encore moins des révolutionnaires constructifs. C'est comme les “noirs” de Franco. Nous étions avec eux dans la guerre civile pour des raisons de haute stratégie. Mais politiquement, ne croyez pas que nous ayons eu pour eux de grandes sympathies. J'ai un ami qui a été dans la “Condor”. Peut-être vous le présenterai-je un jour. Vous verrez qu'il n'aime pas plus que vous les Italiens et les curés de la Phalange. Nous autres, hitlériens, nous sommes des soldats et des socialistes. Nous pouvons nous allier à certains moments à des réactionnaires féodaux, mais uniquement dans le but de nous servir d'eux, soyez-en convaincu.

“Pour en revenir aux rapports des “macaronis” sur votre compte, ils me disposent, je m'empresse de le dire, très favorablement à votre égard. Lorsque les Italiens vous reprochent, par exemple, d'avoir démoli certains de leurs aérodromes en les bombardant en rase-mottes au petit jour, sans protection de chasse, j'admire votre cran comme soldat. Et quand ils dénoncent votre “sauvagerie”, parce qu'abattu derrière le front, vous avez réussi à rejoindre vos lignes en traversant, quoique blessé et sous le nez des avant-postes, un fleuve de 50 mètres à la nage, je suis assez fier de vous saluer. Qu'un homme de votre trempe rallie la révolution nationale-socialiste au moment où le sort de l'Europe est en jeu, est de bon augure pour notre cause. Et puisque vous tenez à vous battre pour elle en première ligne, je vous promets que l'occasion vous en sera bientôt donnée” (pp.130-132).

Sa décision prise, Hubert se sent enfin en parfait accord avec lui-même, extraordinairement exalté à l'idée de pouvoir d'un même coup sauver ses amis d'hier et servir cette cause nouvelle à laquelle son étrange folie l'a converti; il pourra jouer ce rôle que l'Histoire attendait de lui: réconcilier ces deux forces révolutionnaires incompréhensiblement opposées dans une lutte fratricide.

Confronté à ses anciens camarades communistes -qui, inexplicablement, se trouvaient encore à l'adresse qu'il indiqua aux Allemands. Pourquoi donc n'avaient-ils pas évacué ces endroits?-, c'est avec une facilité déconcertante qu'il les persuade de rallier eux aussi son nouveau camp et de passer aux aveux; quelques-uns feignent bien l'ignorance et déclarent que leurs contacts sont coupés, mais, incroyablement, aucun n'oppose à ses objurgations le moindre refus indigné, basé sur des principes! Sidérant mais réjouissant, pense Hubert, puisque c'est pour le bon motif! En moins d'une semaine, six des quinze têtes de liste sont ainsi arrêtées.

Tout naturellement vitupéré par la presse clandestine, Hubert est déclaré renégat par son ancien parti et exclu à l'unanimité. Informée de l'itinéraire invraisemblable suivi par son mari en quatre mois à peine, Denise, militante communiste elle aussi, ne peut croire à cette perfidie; son arrestation fortuite lui en apportera toutefois la douloureuse confirmation. La surprise du converti est grande lorsque sa femme le qualifie de “traître” alors qu'aucun des compagnons arrêtés sur ses indications ne l'a insulté de la sorte! Ce face-à-face imprévu lui

fait soudainement entrevoir la réalité qu'il s'était dissimulée sous le camouflage idéologique. Denise l'amène en effet à analyser les arguments "historiques" qu'il s'est fabriqués pour rationaliser sa démente; elle retrace avec lui les étapes de son parcours idéologique et formule le motif réel de sa mutation: s'il s'est converti au nazisme, ce n'est pas parce que le national-socialisme est le vrai chemin de l'histoire vers le socialisme tout court ni parce que l'Allemagne serait en passe de gagner la guerre, c'est tout simplement pour avoir voulu sauver ceux qu'il aime et éviter à son propre orgueil la déchéance des aveux arrachés contre son gré. Hubert comprend qu'afin de se dissimuler à lui-même la vérité de son être, il a cédé à un *délire logique*, que les fallacieuses raisons qu'il s'est construites l'ont mené aux limites de l'absurde. Car, militant d'une morale totalitaire qui abolit toute morale traditionnelle, il ne pouvait accepter les vraies raisons, celles que sa femme vient de lui révéler: l'amour et l'orgueil, l'honneur et la pitié, des sentiments bourgeois et individualistes, indignes d'un esprit totalitaire. Arraché à son hallucination, il entreprend de raisonner son retour à la raison tout comme, quelques semaines auparavant, il dut raisonner son passage à la folie. Habité par le sentiment de l'irréparable, il sait que la souffrance qui l'étreint sera longue à apaiser.

A la prison centrale, parmi les codétenus qui, bienveillants et indulgents, tentent d'apaiser ses remords, Hubert est heureux, et embarrassé à la fois, de retrouver un ancien d'Espagne, délibérément perdu de vue après une polémique dont il ne se souvient pas sans honte.

Il avait fait la connaissance de Georges dans un de ces avions mi-officiels, mi-flibustiers qui, tout au début de la rébellion franquiste, franchissait les Pyrénées sans savoir s'ils allaient atterrir en territoire fasciste ou républicain. Georges, qui était chirurgien, arrivait sans mission ni plan, mais soupçonnant, à juste titre, qu'il y aurait du travail utile à faire pour un homme de sa compétence. Contrairement à tant d'autres que la pagaille espagnole avait découragés après quelques jours, Georges s'était accroché. Avec une patience d'ange, mais aussi par un pouvoir de sympathie qui désarmait les plus farouches, il était parvenu à mettre sur pied, dans une brigade de la F.A.I., un service sanitaire de campagne, qui fonctionnait! Hubert l'avait retrouvé à Madrid, aux jours glorieux, dirigeant un hôpital militaire. Georges, qui était devenu un personnage, et qui avait ses entrées à la "Junta de Défense", lui avait expliqué que Miaja était une vieille ganache et que les seuls gens sérieux étaient les communistes. Mais quand Hubert lui avait demandé d'adhérer au Parti, il avait répondu en riant qu'il servait mieux le Parti de l'extérieur que de l'intérieur. Plusieurs fois, avec un zèle de prosélyte et parce qu'il aimait beaucoup Georges, Hubert était revenu à la charge: "As-tu des objections d'ordre idéologique?" lui avait-il demandé. "Non, mon vieux, d'ordre éthique", avait finalement répondu Georges, et Hubert en lui-même l'avait traité d'intellectuel petit-bourgeois.

Quelques mois plus tard, Hubert avait été blessé. Georges, mystérieusement averti, était arrivé muni d'ampoules de sang, dans l'avion privé du Président du Conseil, qu'il avait réquisitionné, avec un culot infernal. ("Il n'y en avait pas d'autre", répondit-il simplement à la lettre furibonde qu'il reçut le lendemain du chef d'Etat-major.) Pendant une semaine, il avait soigné Hubert comme un père et lui avait probablement sauvé la vie.

L'année suivante, certains intellectuels du monde entier publièrent un manifeste à l'occasion des procès de Moscou. Georges adhéra et, pour justifier sa signature, envoya d'Espagne une lettre qui parut dans un journal de la capitale. Elle disait notamment: "Ceux qui combattent ici pour la dignité et la fraternité ne peuvent rester silencieux quand des hommes dont on ne peut nier qu'ils furent grands sont systématiquement avilis par certains de leurs anciens camarades. Il est impossible de comprendre, au surplus, en quoi cette pratique de la déchéance organisée peut servir la cause de la Révolution."

Hubert fut chargé par le Parti de répondre. Il écrivit un article violent et passionné où il dénonça "les agents trotskystes de la Gestapo condamnés par la justice prolétarienne, à la grande fureur de leurs maîtres nazis et d'une poignée d'intellectuels dévoyés". Il concluait: "Certains tenteront d'excuser ce médecin soi-disant antifasciste en parlant de sa conduite en Espagne. Nous dirons au contraire que les services qu'il peut avoir rendus là-bas aggravent sa responsabilité. D'autres prétendront qu'il est de bonne foi. Ils posent mal le problème. Peu importe, en effet, qu'il ait agi consciemment ou inconsciemment, le fait est que ce monsieur, en défendant Boukharine et consorts, est devenu le dangereux complice du fascisme international. Il a trahi, qu'il le veuille ou non, la cause même de l'Espagne" (pp.172-175).

Nullement vindicatif, Georges exprime lui aussi son énorme satisfaction de rencontrer ce combattant de la liberté pour l'avertir des ignobles mensonges colportés à son sujet. Pour lui, si Hubert se sent coupable, c'est seulement en raison de sa fichue mentalité totalitaire; et "même si dans l'état où j'imagine que tu étais, tu avais tué mille personnes, tu n'en serais pas plus humainement responsable que l'aviateur qui, en visant une caserne, détruit un orphelinat" (p.179). A ces paroles, Hubert se sent quelque peu reconforté.

Concernant les motifs de son arrestation, Georges confesse, assez honteux, qu'il ne faisait pas de résistance active, que les Allemands, malgré son passé, ne l'avaient pas inquiété et qu'il continuait son travail à l'hôpital:

Chacun ses idées, mais je trouve qu'à part quelques groupes aux objectifs bien précis, tous ces gens qui jouent à la Résistance font plus de mal que de bien. D'ailleurs tu connais ma position: l'Espagne c'était parfait, on savait où on se trouvait, ce qu'il y avait en face, ce qu'il y avait chez nous. Cette guerre-ci, ce n'est plus la même chose; je déteste les nazis, mais je ne raffole pas non plus des impérialistes américains. Quant aux Russes staliniens, excuse-moi de te dire, mon vieux, que cela ne vaut pas les paysans espagnols. De plus cette guerre ne fait que préparer la prochaine, les alliés s'observent déjà comme des ennemis. Bref, je préférerais m'occuper de mes chères études. J'étais "attentiste" (p.180).

Nonobstant, il accepta "pour une seule nuit" d'héberger un volontaire canadien qui avait effectué plusieurs missions extrêmement périlleuses; arrêté par la Gestapo et menacé d'être exécuté, l'aviateur les dénonça tous, lui et les autres complices. Héros ou lâche? Au-delà des idées conventionnelles et fausses que chacun se forge, est-il possible de définir ces deux termes? Malgré l'injustice du destin, Georges s'efforce de faire contre mauvaise fortune bon coeur, d'étouffer tout sentiment de rancune car, dit-il, la haine salit.

Après le départ d'Hubert de nouveau transféré, ses deux ex-compagnons de captivité échangent des propos destinés, semble-t-il, à nous faire connaître le jugement que l'auteur porte sur son propre personnage. Comme l'explique Georges, qu'un homme ayant la formation d'Hubert ait pu croire tout d'un coup à l'inéluctabilité historique du nazisme après Stalingrad et Tunis, il fallait à l'évidence qu'il délirât, qu'il fût victime d'une crise de démence passagère. Cela dit, la situation n'en est pas moins inextricable; car, comment rapporter le récit réel de cette conversion dans la société d'après-guerre où ceux qui n'auront pas été torturés seront les premiers à accuser ceux qui l'auront été, où seules seront de rigueur les images d'Epinal et les histoires de résistants invincibles et défiant crânement leurs bourreaux, sans compter que le cas d'Hubert, devenu fou après la torture et prévoyant sa future opprobre, est tout à fait exceptionnel? Comment expliquer un tel drame psychologique à un P.C. pour qui l'orgueil n'est qu'un sentiment bourgeois donc abject? D'après le chirurgien, s'il doit un jour se justifier en public, Hubert aura tout intérêt à raconter une autre histoire.

Au moment même où, dans une tentative de rachat sans espoir, Hubert, en possession d'une arme que lui fournit par Denise, s'apprête à délivrer quelques-uns de ses camarades et à être de nouveau lui-même, c'est une image d'Espagne qui s'imprime dans son cerveau: il revoit dans son imagination une photo de lui, prise sur la Gran Vía, en salopette bleue, et, à ses côtés, un milicien barbu avec un arsenal de bandit calabrais, riant de toutes ses dents; une mélancolie atroce l'envahit: "«La vie était belle!» Un paysage incliné de pueblos blafards défila sous ses yeux comme au retour d'un vol de nuit"(p.196). "Aujourd'hui encore", s'écrie-t-il en étreignant la crosse du revolver. La mise au point de son plan d'évasion laissée en grande partie au hasard, Hubert échouera et sera abattu par une patrouille.

Huit jours plus tard, le *Combattant de la Liberté* (clandestin) publie l'avis suivant: "Nous apprenons qu'au cours d'un règlement de comptes avec ses

maîtres nazis, le nommé Hubert, démasqué récemment par notre Parti comme un agent de la Gestapo, a été abattu, dans une annexe de la prison centrale, où il exerçait son métier de mouchard. La mort ignominieuse de ce traître réjouira tous les vrais patriotes”(p.204).

Une confession plausible?

Le Délire logique relate donc en termes de justification psychiatrique la troublante expérience carcérale et la “conversion” du résistant et responsable communiste “Hubert”, premier truchement romanesque de l’auteur; car la mise en parallèle de la biographie de Paul Nothomb et des faits ici rapportés permet de conclure à leur concordance presque parfaite, exception faite de quelques détails et du dénouement, vraisemblable mais inventé de toutes pièces. Ce qui semble par contre “invraisemblable et peu véridique”, au dire même de l’auteur, c’est tout le reste de l’histoire; et pourtant, assure-t-il dans sa préface, elle est “vraie”. Segnaire justifie ainsi sa démarche: puisque “l’univers totalitaire est, par excellence, l’univers du mensonge”, un univers “que défendent toutes les illusions”, il n’existe en réalité qu’un seul moyen d’y faire pénétrer le lecteur: “par l’invraisemblance”; en effet, dit-il, “ceux qui n’y ont jamais vécu (en tant qu’adeptes) l’imaginent fort mal. Par contre, ceux qui y vivent ne peuvent guère en prendre conscience. Car en prendre conscience c’est s’en exclure, c’est devenir soit un tartufe soit un renégat. Le tartufe dissimule. Et le renégat perd, semble-t-il, avec sa foi le droit moral d’en témoigner”(p.9).

En dépit de cette mise en garde préalable, le lecteur, parti à la découverte du drame vécu par ce premier double nothombien, s’interroge inévitablement sur la plausibilité de cette confession.

Rédigé en deux mois (février-mars 1947), “en prison”²⁵⁷, ce texte semble être davantage le fruit de la spontanéité que le résultat d’une longue maturation. Sans doute Nothomb eut-il le temps, depuis son *retour à la raison*, de méditer le cheminement qui l’amena à collaborer avec les nazis; mais avait-il alors la sérénité suffisante pour élaborer d’un bout à l’autre une histoire aussi extravagante? Voici l’opinion du chirurgien Georges à ce sujet: “Si je n’avais pas d’autres motifs pour croire à l’authenticité de ce récit, son caractère invraisemblable suffirait précisément à me le prouver. [...]. Un mensonge est

²⁵⁷ C. Scarcez, op. cit., p.28.

toujours vraisemblable. Si Hubert avait voulu nous tromper, il n'aurait pas inventé une histoire pareille" (p.185). Cette appréciation, le lecteur peut-il la faire sienne? Soulignons également qu'à aucun moment Hubert ne décline ses responsabilités, que jamais il ne nie les faits qui lui sont imputés; au contraire, il reconnaît sa "faute" et en souffre cruellement. Tout en plaissant coupable, il plaide cependant la folie et sollicite compréhension et indulgence.

La publication de son roman sous un pseudonyme ignoré de la plupart de ses proches indique aussi que l'intention de Nothomb n'était pas celle de rouvrir son procès. Sans doute préférait-il faire confiance aux vertus lénitives du temps:

Les catastrophes morales ressemblent aux catastrophes naturelles. Il faut à l'esprit comme aux mains de l'homme un temps très long pour en réparer les ravages. On ne les surmonte que par la patience (p.11).

D'ailleurs, *Le Délire logique* ne fit l'objet d'aucune campagne publicitaire; les critiques furent assez bonnes mais les lecteurs ne s'arrachèrent pas l'ouvrage. A la question de José Gotovitch: "Mais comment se fait-il qu'en Belgique, il n'y ait pas eu de relais? Je n'ai pas l'impression qu'on a su que Paul Nothomb avait écrit un livre", Margot Develer répond: "Nous, on n'y tenait pas tellement. Et puis, la politique de Gallimard [à l'époque], c'est de ne pas faire de grands efforts"²⁵⁸. Comme le signale Christian Scarcez²⁵⁹, aucun article de l'époque ne mentionne l'identité de l'auteur. Et pourtant le fait que cette histoire "vraie" fût dédiée à Raymond Maréchal aurait dû permettre aux critiques de retrouver assez aisément la piste du vrai Hubert. Simple manque de curiosité?

Ainsi, ce récit par lequel Julien Segnaire tente de démêler et d'expliquer le comportement intrigant de Paul Nothomb, converti à l'idéologie ennemie par fidélité à ses amis et finalement dénonciateur par générosité, serait moins un habile plaidoyer destiné à le blanchir et à le réhabiliter aux yeux de la société qu'une recherche personnelle dictée par un besoin pressant de s'auto-analyser, de comprendre l'engrenage infernal et délirant dans lequel il fut emporté, et par-là même de recouvrer son auto-estime. A ce propos, le rappel de sa glorieuse participation à l'épisode espagnol n'est-il pas à la fois le meilleur balsamique et la preuve la plus irrécusable de son antifascisme?

Même si ces éléments concourent à nous persuader de la bonne foi de l'écrivain, ils ne doivent toutefois pas nous égarer à notre tour: toute confession,

²⁵⁸ Interview de Nothomb-Develer par José Gotovitch, le 10 février 1986, p.31.

²⁵⁹ C. Scarcez, op. cit., p.28.

aussi loyale se veut-elle, repose fatalement sur des appréciations subjectives. En outre, l'étiquette "roman" -placée sous le titre- implique une part de fiction; Nothomb en est conscient: "un roman, s'il est fondé sur le réel, ne prétend pas à la véracité. Il refuse de paraître exemplaire ou de servir une propagande. Il raconte une histoire"(p.9). Au coeur du récit, l'auteur confesse aussi que "les expériences qui comptent le plus ne se confient pas. On les vit pour le néant si on les vit jusqu'au bout"(p.49).

Le "grand tremblement de terre".

En 1990, Paul Nothomb revient sur cet épisode et sur sa transposition romanesque:

Tous les mémoires sont fictifs et en particulier les mémoires de guerre. Les anciens combattants sont nécessairement des héros, même et surtout s'ils s'en défendent. Le vrai héroïsme est modeste mais obligatoire. C'est pourquoi *Le Délire logique* n'eut aucun succès malgré sa fin romancée qui sacrifie *in extremis* à la convention. Mon personnage n'est ni veule ni lâche mais reconnaît sans fard qu'il "a parlé". Et pas seulement "dû parler". La découverte de son impuissance devant les méthodes d'interrogatoire dont il ne peut, comme communiste, récuser l'emploi, vu leur efficacité, lui révèle l'extrême fragilité de la coquille vide qu'est devenue son idéologie. Sous la torture elle ne lui est plus d'aucun secours, au contraire. Volée en éclats, elle lui fournit des formules toutes faites qu'il insère dans de faux raisonnements. "Hitler et Staline, même révolution!" Ces impostures verbales transforment en ralliement "subjectif" sa trahison "objective". Bref ne supportant pas son humiliation, il la nie. En paroles mais aussi en actes. Avec fureur, avec démenche, avec une logique délirante, il se prétend libre sous la pire contrainte et s'en persuade en se le prouvant et en le prouvant devant tout le monde... Jusqu'à son évasion, moins réussie que la mienne. Dans le livre le "salaud" est tué en tentant de s'enfuir. Malgré tout il finit en "héros". En "anti-héros" bien sûr.

Tel fut mon "grand tremblement de terre"²⁶⁰.

Cette métaphore "sismologique", Nothomb l'emprunte à Kierkegaard -évoquant la crise décisive qui réorienta sa vie- pour illustrer à son tour "l'ampleur de la secousse et la profondeur de la faille qu'elle révéla en [lui-même]"²⁶¹.

Ce "séisme" d'une rare violence, Nothomb confesse qu'il aurait pu l'éviter facilement, en ne s'y exposant pas, comme il le fit

par un manque de lucidité inexcusable. Mais la tentation après coup est d'analyser ce qui vous est tombé dessus comme une faute. En s'en accusant, ou en accusant Dieu ou un tiers [...] alors que le consentement suicidaire de chacun à la condition humaine est la cause de tous nos malheurs. Par le terme de "tremblement de terre"

²⁶⁰ P. Nothomb, "Autobiographie d'une découverte", p.217.

²⁶¹ P. Nothomb, *ibid.*, p.218.

Kierkegaard refuse d'assumer la responsabilité d'une impuissance (sexuelle, a-t-on supposé dans son cas) dont l'aveu transforme la victime en coupable... Je me sens beaucoup moins innocent de la mienne qui, loin d'ouvrir à mes pieds le gouffre de la foi, le ferma pour longtemps. Mais elle eut au moins, en ce qui me concerne, l'effet bénéfique de me désensorceler définitivement de l'Histoire²⁶².

Les épreuves douloureuses auxquelles Nothomb fut confronté entre 1943 et 1947, de son arrestation par les Allemands à sa condamnation par la justice belge, en passant par sa "conversion" à la doctrine nazie, sa brutale exclusion du Parti, l'impitoyable campagne de diffamation et la tentative de meurtre dont sa femme et lui furent l'objet de la part de ceux qui, quelques années auparavant, l'avaient exalté pour ses bons et loyaux services rendus à la Cause, amenèrent donc le héros mué brusquement en lâche et en salaud à disséquer avec minutie cette décennie passée au sein du clan communiste: son attirance pour la doctrine marxiste -la seule capable de satisfaire alors son intelligence-, la rupture avec les siens et son adhésion au Parti "par honnêteté intellectuelle, mais aussi par [...] goût inné pour l'action et la discipline"²⁶³, l'évolution de sa foi dans l'idéologie léniniste, son aveuglement total sur la morale machiavélique du P.C., la remise en question non pas de la légitimité de cette morale (inconsciemment assimilée) mais du mythe qui la transcendait, la substitution de son credo par un raisonnement d'efficacité:

La vérité d'une idée se prouve par l'action, par l'Histoire. A l'époque actuelle, le communisme est la vérité, comme hier le capitalisme, et avant-hier le servage. "Même s'il y avait une vérité absolue, se disait [Hubert] -c'est douteux, sur quoi se fonderait-elle?- son expression accessible pour nous, au XXe siècle, ce serait encore le communisme. Si nous voulons agir et non bavarder, nous lutterons pour un but qui n'est peut-être qu'une partie de l'essentiel, mais qui a le mérite d'être à notre portée."

Hubert resta au Parti, mais avec moins d'illusions. Le communisme n'était plus pour lui la vérité totale, il n'était que l'expression dialectique d'une vérité historique, elle-même passagère, elle-même, en fin de compte, une espèce de pari.

Cependant s'il avait perdu sa foi illuminée dans la Cause qu'il servait, Hubert n'en perdit pas le moins du monde son fanatisme à la servir.

Quant à la morale communiste, elle continua d'autant plus à gouverner sa conduite que le raisonnement d'efficacité sur lequel se basait dorénavant sa foi était tout ensemble la justification et l'aboutissement de cette morale. [...].

Hubert, qui vivait dans l'action, ne s'était pas aperçu clairement de ce renversement intérieur. Il croyait toujours -ou plutôt sa raison maintenait la croyance- que le Parti était tout et l'homme rien. Le réflexe principal de sa structure mentale restait l'habitude de ne se voir, de ne se penser qu'en fonction d'un système, en l'occurrence le Parti. Mais au fond de lui, sourdement, sa

²⁶² P. Nothomb, *ibid.*, p.218.

²⁶³ *Le Délire logique*, p.82.

personnalité dégagée de l'allégeance d'une foi totale, se rébellait de plus en plus. Son sens éthique personnel, ce "moi" si longtemps comprimé par un effort exalté de renoncement vis-à-vis de la Cause, n'avait jamais été à vrai dire, profondément submergé sous les flots apaisants de sa foi. Il était resté sous la surface de sa conscience, l'effleurant, mais disparu à sa vue. Et lorsqu'il resurgit comme un roc que la mer découvre après lui avoir donné sa couleur, sa conscience ne le reconnut pas. Elle n'avait d'ailleurs pas de mots pour le reconnaître.

Mais ce que les autres appelaient orgueil chez Hubert, ce n'était pas simplement la cuirasse destinée à protéger sa sensibilité. C'était aussi cette survivance, sous un déguisement, de son sens éthique, cette réaction instinctive et croissante de sa personnalité contre le dogme de sa propre insignifiance.

L'existence de ce complexe, d'autant plus violent qu'il n'était ni contrôlé, ni défini, avait joué un rôle décisif, quoique ignoré d'Hubert, dans la crise furieuse que la torture et la menace de déchéance avaient déchaînée en lui (pp.84-86).

Atrier et Hubert: de héros à renégats.

De toute évidence, la tragédie vécue par le résistant Hubert recoupe et éclaire celle d'un autre double romanesque de l'auteur: Atrier.

Les deux hommes, après avoir choisi de lutter aux côtés des plus faibles, des opprimés -respectivement les communistes belges et les métis vénézuéliens-, ont été ignominieusement maltraités et reniés par ces frères dont ils avaient décidé de partager le combat. Héros admirés et magnifiés pour leur courage et leur loyauté, tous deux sont passés, soudain, à n'être plus que de vils traîtres, voués aux gémonies. Dans une tentative de rachat condamnée à échouer, Hubert se fait descendre par une patrouille allemande; comme le signale M. Quaghebeur, cette immolation mythique, qui clôt le premier roman de Nothomb, "est sans doute encore directement liée à l'imaginaire du Parti, lequel a remplacé le Dieu tout-puissant"²⁶⁴. De son côté, Atrier, qui parvient de justesse à échapper aux métis lancés à ses trousses, débarque en Espagne dans les conditions que l'on sait; le jour même de son intégration dans l'escadrille, malgré son rôle clé lors du raid contre la colonne franquiste, de retour de cette mission, il est accusé de fascisme par un Parti incapable de saisir le mal dont il souffre; le harcèlement sera aveugle et sans pitié. Par bonheur, son commandant s'appelle Réaux.

On le voit, si *Le Délire logique* (rédigé début 1947, juste après le procès) se centre principalement sur la première phase du drame: celle de l'épreuve de la torture et du "renversement intérieur", inconscient, qui se produit en Hubert et amena son "moi" à se rebeller face à la menace de déchéance, *La Rançon* (1952) dissèque davantage les séquelles morales de la trahison et du rejet qui

²⁶⁴ M. Quaghebeur, op. cit., p.194.

s'ensuivit: humilié par les siens, Atrier, au même titre que Nothomb, a vu non seulement s'effondrer brutalement le monde en lequel il avait cru mais se maculer irrémédiablement sa propre image: il n'est plus qu'un individu déchu, brisé, désabusé, condamné, semble-t-il, à la solitude éternelle. La métaphore du viol indique la violence et la profondeur du traumatisme subi à l'époque par Nothomb, et le dédoublement opéré dans le roman s'explique: tandis que Grandel, l'alter ego officiel du romancier, reprend à son compte l'étape glorieuse de son engagement aux côtés des communistes, celle que Nothomb assume pleinement et revendique, Atrier en incarne la phase douloureuse, celle qu'il tente à tout prix de surmonter.

Dans chacun des romans, à des niveaux indubitablement très différents, une personnalité au-dessus de tout soupçon et en désaccord idéologique avec les communistes est là, qui comprend l'accusé et l'aide à refaire surface.

Alors qu'Hubert, sorti de son *délire logique* et rendu à la réalité, s'accuse de collaboration insensée et de sympathie incompréhensible pour les idéaux nazis, Georges, confident intègre et parfaitement informé des points faibles de cet ancien patient -dont il eut à souffrir personnellement le fanatisme-, met cette "trahison" sur le compte de la folie et absout le délateur. C'est également à cet être peu commun qui, en refusant de se laisser submerger par la haine ou la rancœur, donne une leçon édifiante de tolérance et de bon sens, qu'incombe la mission d'indiquer combien floue et fluctuante est la frontière entre l'héroïsme et la lâcheté.

Dans *La Rançon*, la situation se présente sous un angle distinct: bien qu'il porte sur la conscience la mort indiscutable de plus de deux cents personnes, Atrier est innocent des accusations formulées contre lui; c'est lui qui a été trahi, victime d'une affreuse machination. Réaux, qui l'a compris d'entrée de jeu, se propose de l'aider à jouir à nouveau de sa propre estime et de celle des autres.

Les retrouvailles avec le "coronel".

"-L'amitié, ce n'est pas d'être avec ses amis quand ils ont raison, c'est d'être avec eux même quand ils ont tort..."²⁶⁵, déclarait fraternellement Magnin après qu'Attignies lui eut signalé son ascendance fasciste.

²⁶⁵ *L'Espoir*, p.160.

Comme Atrier dut fuir le Venezuela à la recherche d'une contrée où il lui serait possible de repartir de zéro, dès sa libération, Paul Nothomb s'expatrie en France.

D'avoir quitté mon pays pour me noyer dans la grande ville m'a fait acquérir une certaine sérénité et, dirais-je, de l'indifférence pour ce qui n'est pas l'essentiel²⁶⁶.

A Paris, il retrouve son ancien commandant avec lequel il est resté en contact; les avatars de l'existence n'ont point souillé leur camaraderie: devenus amis en Espagne, ils le resteront jusqu'à la mort de Malraux. A la lecture du *Délire logique*, celui-ci réagira avec la même bienveillance et la même pertinence que Réaux à l'écoute de la confession d'Atrier:

"Tu auras contre toi tous ceux qui mentent, et tous ceux qui veulent qu'on leur mente. Ça en fait beaucoup." C'était bien tapé! J'avais la tête enfoncée dans la merde, et Malraux me tendait la main. J'étais hors du Parti, ce fut très douloureux pour moi, le sang et les larmes. En Union Soviétique, on fusillait les gens comme moi. Ici, on vous mettait à l'index, vous deveniez un banni, et les gens changeaient de trottoir²⁶⁷.

Dans mon premier roman *Le Délire logique*, où j'ai tenté [...] de parler [de mon expérience cruciale] sans devoir mentir comme à la "justice", j'avais commencé par décrire, en m'en tenant aux faits, la séance interminable et la nuit qui avaient suivi mon arrestation par la Feldgendarmérie. Malraux, à qui j'avais montré mon manuscrit, m'avait conseillé de remplacer mes phrases emberlificotées par deux lignes de points. Il a eu raison. Quiconque n'a vécu ce genre d'expérience ne peut avoir le fameux recul, ni les mots pour en rendre compte. Ils n'existent pas. C'est la déroute totale de la littérature!²⁶⁸.

Dans son "Autobiographie d'une découverte" et en d'autres occasions, Nothomb soulignera le rôle joué par le "coronel" à ce tournant de son existence:

Il m'a soutenu dans des moments très difficiles, alors que pratiquement tout le monde nous crachait dessus, ma femme et moi. Malraux comprenait ce qu'il m'était parfois impossible de lui exprimer²⁶⁹.

L'auteur de *L'Espoir* sait en effet qu'il est des épreuves difficiles à relater: "malgré son courage, il y avait un mot que Hernandez ne prononcerait pas: torture"(p.250).

²⁶⁶ P. Nothomb, *Non lieu*, p.44.

²⁶⁷ A. Delaunois, "Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)".

²⁶⁸ P. Nothomb, *Non lieu*, p.60.

²⁶⁹ Alain Delaunois, "Paul Nothomb sur les chemins de l'Eden" (entretien de Paul Nothomb avec Alain Delaunois), *Le Carnet et les Instants*, n°85, du 15 novembre 1994 au 15 janvier 1995, Communauté française de Belgique, Direction Générale de la Culture et de la Communication, Promotion des Lettres, p.12.

Son intelligence faisait qu'il comprenait des tas de trucs, sans qu'on lui explique. C'était tellement soulageant, dans des circonstances où il est difficile de communiquer des expériences impossibles à dire. Avec Malraux, on avait l'impression qu'il savait se mettre à la place d'autrui. Il avait été en prison, mais n'avait jamais été torturé. Mais il m'avait dit: "J'ai vu des types revenir des interrogatoires." Il avait vu, il avait compris. Sans juger. "Quand on comprend, on ne juge pas", disait-il. Avec un type comme ça, j'ai eu de la chance: il avait le sens de la liberté. Ma rencontre avec Malraux a joué un grand rôle dans ma vie. Je ne dis pas: dans ma conception de la vie²⁷⁰.

Dans *L'Espoir*, Malraux aborde ce sujet douloureux. Détenu à la prison de Tolède, Hernandez est convoqué chez le chef du bureau de la police spéciale, un officier d'une cinquantaine d'années, afin de lui expliquer le sens d'une ligne brisée tracée sur un billet trouvé dans son portefeuille. Fouillant dans sa mémoire, le combattant républicain se souvient d'une discussion qu'il eut avec Moreno:

Hernandez avait dit: "Je n'attache pas à la mort une telle importance. La torture oui,... -J'ai demandé, avait répondu Moreno, à ceux de ma prison qui avaient été torturés ce qu'ils pensaient, pendant. Ils m'ont presque tous répondu: "Je pensais à après." Même la torture est peu de chose à côté de la certitude de la mort. La chose capitale de la mort, c'est qu'elle rend irrémédiable ce qui l'a précédée, irrémédiable à jamais; la torture, le viol, suivis de la mort, ça c'est vraiment terrible. Voyez-vous..." (pp.248-249).

Et Hernandez de résumer cette conversation au chef du bureau:

-Un des nôtres, [...], évadé d'une de vos prisons, condamné à mort depuis plus d'un mois, m'expliquait que tout, dans la vie, peut être compensé; en parlant, il faisait ces deux lignes dont l'une représentait le malheur, si vous voulez, et l'autre sa compensation. Mais, que la... tragédie de la mort est en ceci qu'elle transforme la vie en destin, qu'à partir d'elle rien ne peut plus être compensé. Et que -même pour un athée- là est l'extrême gravité de l'instant de la mort.

"Il se trompait, d'ailleurs", ajouta Hernandez plus lentement (p.249).

Le rôle que Segnaire assigne à Réaux dans le processus de récupération d'Atrier prend ici tout son sens. En percevant, dès leur première rencontre, que son pilote est en proie à un mal difficilement confessable, en lui témoignant toute sa confiance alors même qu'il est la cible des attaques aussi virulentes qu'injustes du Parti, en lui fournissant un nouveau patronyme -espagnol- et en faisant de lui presque son égal au sein de l'escadrille, en écoutant attentivement ses confidences et en lui tendant cette main amie qui, seule, peut le délivrer de son passé et l'empêcher de sombrer dans l'avilissement, Réaux permet à Atrier

²⁷⁰ A. Delaunois, "Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)".

de recouvrer peu à peu honneur et dignité; en le réhabilitant à ses propres yeux et à ceux d'autrui -souvenons-nous du revirement de Grandel, le représentant communiste dans l'escadrille-, il le régénère. "Réaux fait d'Atrier un homme nouveau [...]. Il est de ceux qui, tout en étant dans l'Histoire, ne sont pas des êtres d'appareil et de logique abstraite mais de communion et de mythe"²⁷¹.

Cette mission salvatrice "d'intercesseur et de libérateur"²⁷² ne coïncide-t-elle pas étroitement avec celle que Malraux remplit à l'égard de son ancien lieutenant lorsque celui-ci se réfugie à Paris? En l'accueillant chaleureusement en un moment aussi critique et en lui ouvrant les portes des éditions Gallimard où il pourra publier sous un pseudonyme espagnol (La Señera) et acquérir ainsi, outre une identité nouvelle, un nouveau statut, celui d'écrivain, le "coronel" invite Nothomb à reprendre sa place parmi ses semblables²⁷³.

En outre, que cet homme, en quête d'une nouvelle "raison de vivre"²⁷⁴, publie son cycle romanesque sous un nom "espagnol" inspiré d'une époque de fraternité et de solidarité, est tout aussi significatif que le choix qu'il fait du cadre de son roman cathartique: le théâtre de ses prouesses antifascistes et le lieu de rencontre avec cet être d'exception que fut Malraux²⁷⁵.

Dans *La Rançon*, c'est donc un double hommage que Nothomb rend à celui avec lequel il se sent vraisemblablement "en dette". Pour la formidable aventure partagée en Espagne comme pour l'appui et le réconfort vital qu'il lui offrit une dizaine d'années plus tard.

"Privé de la distraction du militantisme, je m'étais rabattu sur celle de la littérature"²⁷⁶. "A la lumière de l'"absurde" professé par Camus mais qui sous-tendait déjà toute l'oeuvre de Malraux", Nothomb-Segnaire écrit donc "des romans" hâtifs forcément autobiographiques²⁷⁷, "des essais d'auto-analyse à

²⁷¹ M. Quaghebeur, op. cit., p.195.

²⁷² M. Quaghebeur, ibid., p.180.

²⁷³ A l'époque même où il écrit sa *Rançon*, Segnaire est chargé de la documentation de deux livres d'art établis sous la direction du romancier français: *Tout l'oeuvre peint de Léonard de Vinci* et *Tout Vermeer de Delft* (R. Thornberry, op. cit., p.41, n.102).

²⁷⁴ J. Jurt, op. cit..

²⁷⁵ Souvenons-nous aussi de l'image qui s'imprime dans le cerveau d'Hubert au moment de mourir: un paysage espagnol. En 1967, parlant de Malraux, Segnaire déclarait à J.-J. Brochier: "L'Espagne, c'est sa fidélité. [...]. Il n'y a pas tellement longtemps encore, il m'a demandé: Pourquoi pensons-nous toujours à la guerre d'Espagne? Ce n'est pas parce que c'était la jeunesse, Malraux n'aimait pas tellement sa jeunesse, mais parce que c'était sûrement la dernière guerre d'hommes. D'autre part, c'était la guerre de la justice" ("*L'escadrille André malraux*", *Le Magazine Littéraire*, p.18).

²⁷⁶ P. Nothomb, *Non lieu*, p.81.

²⁷⁷ P. Nothomb, "Autobiographie d'une découverte", p.209.

une certaine distance à [s]on propre usage”²⁷⁸, où il s’efforce, “contre tout bon sens, de chercher un sens au non-sens” et dont seuls les titres -“des chefs-d’oeuvre”²⁷⁹- mériteraient peut-être, dit-il, d’être mentionnés comme témoins de son désarroi mental pendant ces années d’activité pseudo-littéraire²⁸⁰:

[Ces romans] avaient de bon qu’ils m’obligeaient à réfléchir sur moi-même.

Je voulais comprendre. Pourquoi la vie? Vouée à la mort, elle n’avait évidemment aucun sens. Pourquoi ma vie? Incontestablement j’étais loin d’avoir réussi jusqu’ici à en faire une oeuvre d’art. J’avais tout bousillé. Avec ce que je traînais derrière moi et bien que, grâce aux bons soins de mon père, plus généreux envers son fils prodigue que je ne l’avais été pour lui, j’eusse assez vite été légalement réhabilité par “la justice de mon pays”, j’avais abandonné toute ambition de carrière, notamment politique. En vérité cela ne m’intéressait plus du tout. Je n’étais pas malheureux. [...]. A l’époque il n’était pas impossible de trouver un gagne-pain peu absorbant. Mes romans ne se vendaient guère mais s’éritaient²⁸¹. J’aurais pu me contenter de jouir de cette situation somme toute enviable. J’étais encore jeune, et peut-être non dépourvu d’avenir sous mon pseudonyme d’écrivain. Calembredaines! J’étais beaucoup trop compliqué, selon ma femme. En réalité, sous la surface j’étais en profondeur d’un inexplicable optimisme et, si je ne cessais de me poser les questions les plus insolubles, c’était toujours maintenant dans l’espoir, même si je l’ignorais, de le justifier.

Comme si je n’avais plus rien à perdre!²⁸².

J’ai dû à un certain ostracisme, dont j’ai certes souffert à l’époque tout en en tirant orgueil et m’en félicitant, de pouvoir réfléchir et m’introspecter plus que

²⁷⁸ P. Nothomb, *ibid.*, p.218.

²⁷⁹ P. Nothomb, *Non lieu*, p.43.

²⁸⁰ P. Nothomb, “Autobiographie d’une découverte”, p.210. En effet, les titres de la plupart de ses romans sont particulièrement éloquentes: entre les deux récits ici analysés, Segnaire publie un deuxième roman de guerre intitulé *N’y être pour rien* (1949); après *Les Dieux du sang* (1955) -dont nous parlerons plus loin- viendra *Le Rendez-vous des vivants* -citation tirée du livre de Job- (1962). Marc Quaghebeur (op cit., p.196) relève justement le titre emblématique du livre dans lequel Nothomb publie son “Autobiographie d’une découverte”, *Les tuniques d’aveugle*, “puisqu’il désigne dans la tradition religieuse ce dont les hommes se sont revêtus après la faute originelle”. Rectifions toutefois cette dernière affirmation puisque, selon Nothomb, l’interprétation traditionnelle de cet épisode trahit “la révélation édénique [qui] est avant tout celle de la liberté, de l’absolu de la liberté” (P. Nothomb, *Non lieu*, p.57); en effet, dit-il, à la fin du récit de l’Eden, “lorsque, au mépris des mises en garde divines qui essaient de les en dissuader, nos premiers parents, rassurés par la promesse qu’ils y reviendront un jour, se précipitent stupidement hors du jardin, il est dit dans le texte que Dieu qui respecte leur liberté en les laissant faire les revêt juste avant de tuniques. Pas de n’importe quelles tuniques. Nos bibles les qualifient toutes de tuniques de peau, sans que personne ne s’interroge sur l’intérêt de ce détail anecdotique. N’empêche, depuis la Septante cette ânerie est inlassablement répétée. Or en hébreu le graphe qui peut en effet, vocalisé d’une certaine façon, se lire “peau” peut aussi parfaitement, vocalisé d’une autre façon, se lire “aveugle”. Mais nul, dirait-on, ne voit que c’est cette seconde vocalisation qui s’impose sous les consonnes du graphe dans ce contexte. Que “tuniques d’aveugle” a un sens et “tuniques de peau” aucun” (*ibid.*, pp.52-53). Les romans de 1949 et de 1962, sans doute moins autobiographiques et ne comportant aucune allusion à la guerre d’Espagne, ne seront pas traités dans cette étude.

²⁸¹ “Les romans que j’ai publiés jadis chez Gallimard sont introuvables, non parce qu’ils furent tous vendus mais parce qu’ils furent mis au pilon” (P. Nothomb, *Non lieu*, p.43).

²⁸² P. Nothomb, *ibid.*, pp.82-83.

beaucoup de ceux que je côtoyais et qui parfois m'évitaient ou le plus souvent m'ignoraient²⁸³.

“Le sinueux cheminement intellectuel” qui lui permettra de découvrir enfin une réponse satisfaisante à la première de ces questions -qui le tourmentent depuis son enfance- se poursuit.

Elle portait déjà sur la liberté²⁸⁴.

Sur moi-même. Sur nous-mêmes. Sur la possibilité pour l'homme d'exister réellement -sinon ce n'était pas la peine- comme une créature libre. Pas comme un jouet de Dieu ou d'un quelconque destin...²⁸⁵.

VI. D'AUTRES RENCONTRES DÉCISIVES.

En introduisant Paul Nothomb chez Gallimard, Malraux lui ouvre aussi, sans s'en douter, une nouvelle voie de recherche et d'analyse: la voie religieuse dont *Le Délire logique* et *La Rançon* “montrent l'imprégnation subconsciente à travers les traces de la langue et dans l'imaginaire. Et cela, à une époque où l'auteur paraît encore loin de ce qu'il considérera par la suite comme sa voie. A une époque où il ne sait pas encore que ce qui l'a amené à nier sa capitulation devant la force brutale de la torture et de l'environnement totalitaire, c'est cette liberté originelle dont il cherchera plus tard la trace dans une relecture décapante des Ecritures”²⁸⁶.

En sa qualité de “jeune auteur”, Nothomb jouit en effet d'un accès libéral au catalogue de la maison d'édition; c'est ainsi qu'il reçoit en service de presse le premier volume du *Journal* de Kierkegaard dont la découverte, au milieu des années cinquante, provoquera en lui un bouleversement comparable à celui ressenti vingt ans auparavant à la lecture de Nietzsche: “Enfin [...] un chrétien honnête! Un penseur sérieux, conséquent”, pense-t-il, qui ose aborder ce qui constitue pour lui “le préalable absolu, la priorité des priorités, à tout rapport, de type chrétien, avec Dieu”: “le thème de l'incompatibilité flagrante entre la prédestination et la liberté”²⁸⁷.

²⁸³ P. Nothomb, *ibid.*, p.44.

²⁸⁴ P. Nothomb, *ibid.*, p.83.

²⁸⁵ P. Nothomb, “Autobiographie d'une découverte”, p.221.

²⁸⁶ M. Quaghebeur, *op. cit.*, p.197.

²⁸⁷ P. Nothomb, “Autobiographie d'une découverte”, p.219.

Toutefois, à son grand désespoir, le “père de l’existentialisme” ne lui fournira pas “la réponse sans équivoque”²⁸⁸ qu’il attend depuis son adolescence et qui seule pourrait le satisfaire; cependant, Nothomb doit au théologien et penseur danois d’avoir adhéré, dans les années soixante, au protestantisme, une “aventure confessionnelle” certes éphémère mais qu’il qualifie d’extrêmement bénéfique pour l’approfondissement de sa connaissance de la Bible:

L’honnêteté du protestantisme, tout “évangélique” qu’il fût, était de ne pas escamoter à la manière de Rome l’“Ancien Testament” toujours associé au “Nouveau” dans les “études bibliques” nombreuses qui se faisaient au cours du culte ou de réunions auxquelles je participais. Chacun y apportait sa bible pour en comparer les versions, et quand des différences apparaissaient, le pasteur ou quelque hébraïsant amateur du groupe citait à l’occasion le texte original. C’était une nouveauté par rapport à Kierkegaard, qui ne connaissait que le grec, et je décidai bientôt de le surpasser sur ce point²⁸⁹.

Inscrit à un cours d’hébreu biblique à la faculté de théologie protestante de Paris, Nothomb se passionne pour la langue d’Israël; il y consacrera ses loisirs

-Toutes ces activités à la petite semaine, mais qui la remplissaient bien, me firent abandonner progressivement la paroisse, le roman, etc., comme autant de “distractions”²⁹⁰.

J’avais découvert qu’avec le roman je posais surtout des questions alors que ce qui me préoccupe depuis toujours ce sont les réponses²⁹¹.

et bientôt ses journées entières à la suite d’un licenciement, dans des conditions très favorables, de la “boîte” où il travaille “en qualité de vague traducteur” depuis son installation en France²⁹².

En 1979, il passe son doctorat en Etudes hébraïques et juives en présentant une thèse sur la sémantique de la Bible (il y analyse “les dialogues de la Bible” sous l’angle linguistique). L’âge de la retraite atteint, c’est à titre officieux qu’il enseignera l’hébreu à Nanterre (Paris X).

Je suis vraiment tombé amoureux de l’hébreu et du monde juif: on ne s’y ennue jamais. J’ai été élevé dans le Nouveau Testament, mais je préférais l’Ancien. Le Nouveau, c’étaient vraiment des petits saints, tandis que dans ce que je savais de

²⁸⁸ P. Nothomb, *ibid.*, p.223.

²⁸⁹ P. Nothomb, *ibid.*, p.224.

²⁹⁰ P. Nothomb, *ibid.*, p.225.

²⁹¹ A. Delaunoy, “Paul Nothomb sur les chemins de l’Eden”, p.10.

²⁹² P. Nothomb, “Autobiographie d’une découverte”, p.225.

l'Ancien, il y avait aussi des rebelles et des salopards, des gens plus vrais. Mais je me méfiais des traductions. Après mon doctorat, j'avais certaines connaissances²⁹³.

Mais ce qui manque encore à celui qui peut désormais lire la Bible dans le texte, c'est

un regard. Un nouveau regard. Autre que celui de la tradition que je subissais sans le savoir et que j'adoptais à mon insu. Que cette tradition fût d'ailleurs la juive ou la chrétienne qui sur ce point -ce point de vue- se rejoignent. Toutes deux lisent pratiquement la Bible à l'envers. En commençant par la fin plutôt que par le commencement. J'allais m'en apercevoir à la suite d'une rencontre que je fis. Rencontre donc capitale²⁹⁴.

C'est à Bernard Chouraqui que Nothomb doit de "lire la Bible autrement". Que "ce jeune juif, "pied-noir", chaleureux et convivial, intuitif et génial, au discours persuasif et d'une sincérité évidente, avait raison contre toute raison"²⁹⁵, Paul Nothomb en eut rapidement l'intuition:

Ne traitait-il pas de l'immense et insolite sujet, devenu le tabou majeur de la fin du vingtième siècle, y compris en théologie: l'immortalité?

Non pas l'immortalité nostalgique, poétique, métaphorique ou métaphysique, mais actuelle. Non pas l'immortalité de l'âme ou de l'esprit, mais de l'homme. De l'homme en soi. Non pas comme aspiration seulement, mais comme composante de notre nature. Comme réalité existentielle. Ce changement de regard, ce décalage conceptuel, cette façon de considérer soudain l'immortalité comme antérieure à la mortalité et différente de l'éternité, non plus devant nous mais en nous, oui cette véritable révolution anti-culturelle à contre-courant de l'histoire et en particulier de l'histoire dite sainte²⁹⁶.

Nothomb refusera cependant de "se convertir" à l'aveuglette au renversement radical de perspective proposé par Chouraqui, de se rallier les yeux fermés aux postulats, défiant le sens commun, sur l'immortalité développés dans *Qui est goy?*

²⁹³ A. Delaunois, "Paul Nothomb sur les chemins de l'Eden", p.11.

²⁹⁴ P. Nothomb, "Autobiographie d'une découverte", p.227.

²⁹⁵ P. Nothomb, *ibid.*, p.229.

²⁹⁶ P. Nothomb, *ibid.*, pp.228-229. "J'ai rencontré Bernard Chouraqui, qui m'a lancé sur le problème de l'immortalité dans la Bible. Sujet aujourd'hui complètement abandonné par la théologie, sujet tabou... Tandis que dans la Bible hébraïque, on en parle, si on se reporte au récit des Origines. La Bible a toujours été lue avec des lunettes, idéologiques, historiques, puis freudiennes, ou marxistes, mais très rarement avec un regard linguistique. Hors (sic), en comparant le texte original et les traductions, on s'aperçoit des monstruosité qui ont été ainsi imposées. Nos traductions de la Bible en langue vulgaire sont toutes inspirées de la "Septante", la Bible grecque d'Alexandrie (IIe siècle avant Jésus-Christ). Un exemple de falsification? Dans le récit des Origines, il y a trois mots-clés qui, en hébreu, sont en opposition, et que la traduction grecque a assimilés en un seul mot. D'où un texte gommé et banalisé. La Bible de Jérusalem, au début du siècle, a bien tenté de rectifier le tir, mais par dogmatisme religieux n'y est pas arrivée. Pour moi, le récit des Origines est la seule partie de la Bible qui n'ait pas vieilli, car elle concerne l'homme" (A. Delaunois, "Paul Nothomb sur les chemins de l'Eden", p.11).

et *Le scandale juif*. La première confirmation -qu'il jugera encore insuffisante-, il la reçoit en s'avisant -"maintenant que je m'efforçais de ne plus chercher le salut du côté où on en avait l'habitude, en suivant la chronologie comme si elle était progressive et porteuse d'infini et d'au-delà"²⁹⁷- que c'est bien dans ses premiers chapitres et non dans ses derniers livres ou dans leurs prolongements que la Bible traite d'immortalité.

Certes il y était question d'immortalité mais d'immortalité perdue aussitôt par l'homme et apparemment de façon définitive, puisque la Bible hébraïque (l'"Ancien Testament" des protestants sans les apocryphes grecs qu'y incluent les catholiques) ne contient, il faut le répéter, aucune promesse de survie, aucun paradis et aucun enfer. Ce que semble annoncer d'ailleurs, dès la fin du récit de l'Eden, la sinistre sentence "tu es poussière et tu retourneras en poussière" qui figure dans toutes nos bibles. En traduction. Et que par habitude, par routine, parce qu'elle imprègne toute notre culture, je ne songeais pas à contester dans l'original. Mais maintenant mon attention était attirée, comme jamais auparavant, sur ce texte. L'unique témoignage scripturaire indiscutable sur l'immortalité de l'homme créé par Dieu. S'il y avait une autorité à consulter en la matière, c'était celle-là!²⁹⁸.

L'étude comparative de l'hébreu et du français censé lui correspondre lui fera découvrir que certains mots, nettement distincts dans l'original, sont confondus ou escamotés en traduction, non seulement en français mais déjà en grec dans la Septante. Pour Nothomb, de plus en plus intrigué, cette révélation sera le point de départ de recherches linguistiques plus approfondies sur ce qu'il nommera la *Bible des origines* -les neuf premiers chapitres de la Genèse- et en particulier les récits de la Création, entièrement consacrés aux questions qui hantent les hommes: "Qui sommes-nous?", "D'où venons-nous?", "Où allons-nous?". Elles lui permettront de combattre quelques-uns des préjugés les plus tenaces diffusés par la tradition judéo-chrétienne et démentis sémantiquement par la Bible hébraïque, d'en proposer une lecture optimiste -que dénie malheureusement, dit-il, les bibles en traduction- et lui réserveront, sans qu'il l'aie cherchée, une merveilleuse surprise, une réponse satisfaisante à la question qui le taraude. Cette nouvelle lecture l'amène en effet à rejeter catégoriquement le scénario effrayant du Dieu tel que le prêchent les religions -et singulièrement la doctrine catholique du "péché originel" et la version traditionnelle du récit du jardin de l'Eden dont elle s'inspire. Car ce que révèle avant tout sa lecture, c'est un Créateur totalement différent de ce Dieu théocratique, omniscient, arbitraire,

²⁹⁷ P. Nothomb, "Autobiographie d'une découverte", p.230.

²⁹⁸ P. Nothomb, *ibid.*, pp.230-231.

vengeur, sadique, rancunier, piégeur et éternel bourreau des hommes, "qui sachant d'avance qu'ils seraient malheureux et meurtriers parce que mortels les aurait malgré tout créés mortels et conscients toute leur vie d'être mortels"²⁹⁹.

C'est le Dieu de la liberté. Et qui ayant créé l'homme libre "à son image" lui a imprimé à jamais ce caractère indélébile qui constitue son unique "programme" (pour parler comme les biologistes). Le voulut-il -et il ne cesse hélas de le vouloir- l'homme ne peut s'en débarrasser vraiment. S'il y réussit c'est en apparence. Au départ il est infiniment libre d'être lui-même, mais aussi de se leurrer, de se mentir, de se nier. Et libre, un, immortel par nature, l'homme originel le reste en dépit de sa fragmentation actuelle et provisoire en individus mortels et conditionnés. S'il ne s'en souvient plus, s'il l'a oublié, Dieu, lui, le sait et le protège en conséquence. De loin. En le laissant faire. En le laissant respirer. En le laissant agir à son gré. En n'intervenant aucunement dans "l'histoire" de la condition humaine, en n'empêchant même pas l'homme qui en est seul responsable de la conduire en se réclamant de Dieu, en le présentant lui, Dieu, comme le "maître de l'histoire". Oui, d'après cette nouvelle lecture de la *Bible des origines*, le Dieu sans nom respecte intégralement, quoiqu'il lui en coûte peut-être, la liberté de sa créature consciente. Ainsi disparaît le conflit entre la prédestination de l'homme et le sentiment invincible qu'il a, malgré tout, de sa liberté. Sa prédestination, c'est sa liberté³⁰⁰.

Cette découverte fondamentale de la liberté originelle et primordiale de l'homme est précisément celle qui lui permettra d'élucider le mystère de son attitude face aux brutes nazies quelques décennies plus tôt et de comprendre l'optimisme naturel -mais jugé insensé au regard de tous les critères "objectifs" de la science et du bon sens- de l'homme qui, au plus profond de lui-même, repousse la mort et

²⁹⁹ P. Nothomb, *Non lieu*, p.24.

³⁰⁰ P. Nothomb, "Autobiographie d'une découverte", pp.231-232. Pour illustrer très succinctement la démonstration développée par Nothomb dans *Non lieu*, signalons que, pour lui, la réunion des deux clés des récits bibliques des origines

-1. le renversement de sens du mot équivoque de "poussière" (ou plutôt de son équivalent en hébreu) qui peut signifier aussi bien "poussière stagnante" que "poussière volante" et allégoriquement, plutôt que "néant", "mort" et "tombeau", symboliser de façon concrète, matérielle, les notions de "légèreté", "liberté" et "immortalité";

-2. la "adama" (unique dérivé en hébreu du mot-racine "adam", homme) -ce "non lieu" où l'Homme de l'Eden (le "lieu") s'est lancé, "l'expression directe et logique de la condition humaine et du drame existentiel de chacun, son propre bourreau et sa propre victime"(p.162)- dans le sens de "sol" et symbolisant la pesanteur;

"livre le plan -perdu par des siècles de traduction religieuse- de la prison, reconstitue la genèse de sa construction et nous raconte comment l'"adam", notre ancêtre, auteur de la "adama", s'y est laissé volontairement enfermer et nous après lui. Cet "adam" déchu à qui, juste après sa "chute", Dieu s'adresse pour constater à la deuxième personne "La adama est maudite à cause de toi" mais qui ajoute un peu plus tard, à quelques lignes de distance, la bonne nouvelle: "Tu es poussière et tu y retourneras". Ce que [Nothomb] explicite ainsi: "Quelle que soit la multitude de tes descendants (dont il sera question un jour dans l'expression "poussière de Jacob"), ils retrouveront ensemble ("poussière"comme nuage) et séparément pour chacun d'eux ("poussière" comme particule) la liberté sans limite de ta nature originelle, Une et multiple, immortelle et aérienne puisque créée par le vent (Dieu) à sa ressemblance"(p.40).

garde l'espérance qu'il s'en sortira en dépit de la panique et du pessimisme qui l'envahissent immanquablement lorsqu'il songe à ce qui l'attend.

Je ne comprends d'ailleurs véritablement qu'aujourd'hui le phénomène. Contrairement à ce qu'on ne cesse de nous raconter pour que nous nous y résignions, notre mort, à chacun de nous, n'est pas naturelle. Sans doute dans la condition humaine est-elle devenue en quelque sorte notre seconde nature, mais elle continue de n'y être pas la première. En dépit de la Chute, notre première nature reste celle de notre origine, celle de l'Homme de l'Eden, l'immortalité. La plupart n'en sont plus conscients, mais leur inconscient lui le sait³⁰¹.

Notre première nature, l'originelle, l'immortelle, même si nous n'y pensons plus jamais, nous rend naturellement optimiste. Notre prétendue seconde nature, la déchue, dont nous héritons en naissant, nous rend "naturellement" pessimiste³⁰².

Ainsi donc, pour Nothomb, l'optimisme humain, loin de signifier une absence quelconque de lucidité, exprime au contraire la présence muette en chacun de nous, dans le secret, du "sentiment invincible de notre liberté comme disait Malraux, et aussi [de] la certitude de notre immortalité"³⁰³.

"La liberté, disait Malraux, l'homme en a un sentiment invincible. Il n'est pas capable de la définir. Mais vient-il à la perdre..."³⁰⁴.

Sous le choc qu'est pour lui la conscience -même informulée- de la perte définitive de sa liberté, l'homme -s'il l'ignorait- découvre soudain qu'elle le constitue. Que sans elle fondamentalement il n'existe pas. Lors de mon arrestation je l'ignorais. Je l'ai découvert. Après coup. Car sur le moment cette conscience est refoulée. Et elle n'est pas la seule à l'être. Tout le "moi", si j'ose dire, l'est aussi. C'est le prix que j'ai dû payer pour la préservation de mes secrets, durant le délai fixé par les règles de la clandestinité, afin de mettre les gens qui étaient en danger à l'abri -ceci en théorie. Prix exorbitant, au résultat. Jusqu'à mon évasion à la fin, grâce au revolver que ma femme, l'héroïne authentique de cette tragédie, réussira à introduire dans ma prison. J'y ai subsisté au jour le jour en état d'aliénation permanente. Pas pire d'ailleurs que l'auto-aliénation structurelle où sous-vit le mortel "ordinaire" dans la condition humaine. Mais avec un rapport à la liberté -à ma liberté- tout à fait paradoxal. En apparence complètement délirant. Elle qui n'impose rien et permet tout dans le "lieu", dans l'Eden d'après ma lecture, et qui dans le "non lieu" de la condition humaine où nous sommes, permet encore pas mal de choses, même si elle n'y est plus que relative et restreinte, s'est imposée en quelque sorte à moi, dans cette pénurie totale, telle l'exigence primordiale de ma nature bafouée, écrasée, humiliée. Comme le détenu, passé de la cellule au cachot, aspire le plus violemment à s'évader quand il le peut le moins³⁰⁵.

301 P. Nothomb, *Non lieu*, pp.60-61.

302 P. Nothomb, *ibid.*, p.61.

303 P. Nothomb, *ibid.*, p.116.

304 P. Nothomb, *ibid.*, p.58.

305 P. Nothomb, *ibid.*, pp.78-79.

Refoulée, renoncée, bafouée, la liberté de l'être, la liberté de l'origine, de l'Adam, n'a pas disparu pour autant de notre subconscient. De notre inconscient. Du plus profond de notre "moi" à chacun, où il rejoint le "moi" Un et multiple de notre création à tous. C'est ce sentiment invincible dont parlait Malraux, et qui resurgit parfois avec une force irrésistible, quand tous ses substituts, ses "ersatz" si précieux en temps ordinaire, les libertés dites élémentaires, les "droits de l'homme", d'aller et de venir, de dire non tout simplement, de ne penser à rien ou à autre chose vous sont soudain enlevés, arrachés comme des vêtements et que vous vous retrouvez sans aucune défense non seulement physique mais mentale aux mains de tortionnaires d'autant plus terrifiants qu'eux -ou leurs semblables- vous ont déjà réduits en bouillie sanglante à coups de trique au bord de l'abîme, en vous empêchant bien sûr d'y tomber physiquement, mais où vous avez été à l'extrême limite de tomber moralement, sachant dorénavant qu'une chiquenaude supplémentaire y aurait suffi et suffirait en cas de reprise de la "séance". A ce moment la menace est plus efficace que le souvenir de l'épreuve surmontée de justesse. Ce n'est pas la bête blessée, c'est la chair hyperconsciente qui revit l'horreur sans nom et s'accroche non pas à sa volonté mais à sa nature inconnue, méconnue, impuissante mais éloquente. C'est l'annihilation du "moi" quotidien et l'affirmation dérisoire du "moi" profond, réduit à jouer son propre rôle oublié hors du "lieu". Dans le vide, à vide, feignant de commander la manoeuvre qui l'écrase. Ivre de sa liberté retrouvée, gratuite, souveraine, de la liberté jaillissant de son être même, et sans aucune prise sur son propre sort qu'elle nie avec hauteur en se racontant des histoires de fou. Quand plus rien de concret ne reste de la liberté, surgit à place quelque chose comme son principe. Sans entraves, sans contradiction et sans utilité. "Principe" qui n'améliore pas la situation désespérée -c'est impossible hors du "lieu"-, qui l'aggrave peut-être, mais qui secourt l'agonisant comme une piqûre de morphine...³⁰⁶.

Son expérience capitale, Nothomb sait qu'il ne peut la transmettre sinon sous forme de constat:

Je répète donc la chose incroyable sans essayer de vous en convaincre par une prétendue description: la première liberté et la dernière aussi, qui nous reste toujours, c'est celle de dire non. Sinon à haute voix, du moins dans notre cœur. De refuser secrètement l'inacceptable s'il n'est pas possible de le faire ouvertement. Eh bien, ce n'est pas vrai! Il peut arriver que nous perdions l'exercice de notre liberté jusqu'à ne plus pouvoir dire non en nous-même. Mais le oui que nous disons alors sous la contrainte la plus absolue, nous ferons encore semblant de le dire librement. Nous leurrer de bonne foi, telle est notre dernière liberté. Réduite à son principe³⁰⁷.

Plus que jamais, instruit a contrario par cette sinistre expérience, je crois que Dieu - si Dieu il y a - ne peut être que le Dieu de la liberté. Que la Création -si Création il y a- ne peut être que le don de la liberté reçu dans la liberté. Et que la révélation de tout cela, la révélation aux humains ordinaires comme moi de la liberté -si révélation il y a- ne peut être faite par procuration. Ni dans les éclairs et le tonnerre du haut d'une montagne, fût-ce le Sinaï. Ni dans le murmure du buisson ardent entendu, paraît-il, par Moïse. Ni sur la foi d'aucun témoignage. Sur

³⁰⁶ P. Nothomb, *ibid.*, pp.125-127.

³⁰⁷ P. Nothomb, *ibid.*, p.128.

la parole d'aucune autorité. Mais dans un texte suffisamment ouvert et équivoque pour l'y constater ou l'y contester. Un texte où chacun pour son compte, à son contact direct, puisse ou non l'y reconnaître³⁰⁸.

Depuis la parution de *L'Homme immortel* (1984), ouvrage salué par Cioran comme un chef-d'oeuvre, Paul Nothomb s'est donc efforcé d'étudier sans tabous ni préjugés la *Bible des origines*. "L'essentiel de son travail repose sur la linguistique comparée et la traduction la plus fidèle possible du texte original hébraïque de la Bible. Cette exégèse nouvelle, dégagée de tout dogmatisme, qu'il soit religieux ou historique, [l'] a conduit à s'écarter de la "vérité révélée" aussi bien que du néo-scientisme des cosmologues, qui s'échinent à découvrir "une preuve enfin scientifique de l'existence de Dieu"³⁰⁹. Le résultat de ses recherches, Nothomb en fait part dans des ouvrages publiés depuis lors: *L'Image de Dieu* (1985), *La Mémoire de l'Eden* (1987), *Les tuniques d'aveugle* (1990), *Les récits bibliques de la création* (1991) et *L'imagination captive. Essai sur l'homme immortel* (1994), titres qui, comme l'indique Marc Quaghebeur, "ne sont pas sans renvoyer à certaines obsessions de la production romanesque de Julien Segnaire [...], [laquelle] apparaît donc comme un moment intermédiaire; comme un lieu de passage entre l'engagement militant de la jeunesse et la méditation engagée de la vieillesse. Elle se caractérise par une mise en exergue de l'ambiguïté et de la souffrance morale de l'individu confronté à l'histoire et à la vie alors que les deux autres périodes, celles où l'homme Nothomb habite son nom, se lisent à l'enseigne de la certitude éthique ou de la clarté divine"³¹⁰.

Dans *Non lieu* (1996), un récit qu'il qualifie à la fois de "testament"(p.161) et de "non-testament"(p.182), celui qui depuis longtemps refuse de croire que l'aventure humaine à laquelle on nous a forcés de participer ne signifie rien, que notre séjour ici-bas ne serait dû qu'au hasard aveugle et à la nécessité imbécile, confie sa volonté de léguer à ses proches et à ses frères un "trésor" qu'il juge inestimable et qui jamais ne se périmerait: "le pourquoi et le comment de l'énigme de notre présence sur la terre. Un pourquoi et un comment enfin satisfaisants, pas répugnants, pas ridicules. Ni utopiques dans leurs postulats que nous pouvons penser, sinon imaginer, à partir des nôtres"(pp.185-186). Cette révélation capitale, découverte, selon ses propres mots, par chance, par hasard

³⁰⁸ P. Nothomb, *ibid.*, p.80.

³⁰⁹ A. Delaunois, "Paul Nothomb sur les chemins de l'Eden", p.10.

³¹⁰ M. Quaghebeur, *op. cit.*, p.183.

et parce que sa "mise à l'écart de l'agitation de l'Histoire"(p.17) lui ménagea de nombreuses heures pour réfléchir et étudier, Nothomb se propose de l'illustrer par son vécu intime et personnel, mais en aucun cas pour tenter de se justifier rétrospectivement -"devant qui?"(p.77)- ou de bénéficier d'un éventuel... non-lieu.

VII. LES DIEUX DU SANG.

En 1955, Julien Segnaire signe son quatrième roman, *Les Dieux du sang*³¹¹. Bien que nettement moins autobiographique que *Le Délire logique* ou *La Rançon*, ce récit, dédié à son camarade Maurice De Rycker, met en scène des personnages dont la destinée et les inquiétudes recoupent très étroitement celles de l'auteur et de ses projections romanesques antérieures. L'histoire se déroule en trois nuits.

• Première nuit.

Etre vaincu après une défense acharnée, après avoir partagé la foi et l'héroïsme d'un peuple, prépare aussi peu que possible à être vaincu après le contraire (p.13);

c'est pourquoi le peu d'enthousiasme montré par ses compatriotes au moment de la mobilisation avait paradoxalement rassuré Blanchard; il s'était souvenu qu'en Espagne, au commencement de la guerre, les milices exubérantes à l'arrière s'étaient ensuite révélées bien piètres au feu.

Ancien combattant dans l'aviation républicaine -"Sans famille et sans fortune, clerc d'avoué pendant ses études de droit, il était parti pour l'Espagne autant pour fuir cet abrutissement que par idéal de justice"(p.18) et il s'y battait encore à l'époque de Munich, lorsque le peuple français avait donné une soi-disant "preuve de maturité"- mais réformé à la suite d'une erreur de diagnostic, Blanchard s'était ensuite engagé dans l'infanterie française non par amour de la guerre ni par sentiment du devoir mais en raison du dégoût que lui inspirait "l'arrière" dans n'importe quelle guerre. Pourquoi l'infanterie? Il avait estimé que

se battre dans le ciel avec des machines fracassantes, le visage de l'ami ou de l'ennemi dérobé, puis retourner loin en arrière sur une base, convenait tout au plus aux guerres où l'on n'entre que par idéologie ou besoin d'aventure. Pour lui, celle

³¹¹ Julien Segnaire, *Les Dieux du sang*, Paris, Gallimard, 1955.

d'Espagne. Ou encore aux guerres de conquête. Mais cette guerre-ci, cette guerre de défense, jamais, dans l'aviation, il n'en aurait connu le véritable enjeu (p.24).

Versé dès le début de l'hiver 1940 dans une unité de réservistes stationnée à la frontière belge, il eut tout le loisir d'y apprécier la solidarité générale dans le désir d'inaction ainsi que le leurre réconfortant sur les intentions pacifiques allemandes. Assez rapidement aussi, il décela la raison de l'hostilité que lui manifestaient ses nouveaux camarades: sa condition d'intellectuel et son grade d'officier en Espagne étaient loin de constituer des atouts dans une unité où les gens entreprenants faisaient figure de trouble-fêtes. Dans son désir de partager l'optimisme ambiant, notamment sur la supériorité de l'armée française -depuis la défaite des milices en Espagne, il prêtait de nombreuses vertus aux armées régulières-, il finit par s'accomoder à merveille de cette oisiveté dont il refusait pourtant la philosophie en son for intérieur: elle lui permettait de rattraper un long retard de lecture:

Dans l'aviation républicaine, il avait volé presque chaque jour, et entre les vols n'avait guère eu l'esprit à lire; d'ailleurs où trouver des bibliothèques? (p.18).

Lors de l'invasion de la Belgique, l'ivresse et l'allégresse s'emparèrent de chacun des soldats de sa compagnie envoyée à la rescousse du pays voisin; l'euphorie fut toutefois de courte durée puisqu'un ordre de repli sonna presque aussitôt l'heure de la retraite honteuse. Une attaque aérienne et le mitraillage d'une colonne de réfugiés permirent au volontaire d'apprécier l'incompétence des officiers et la pleutrerie des vaillants guerriers français. Pour éviter que ses camarades ne commettent quelque "profanation" -"Il ne savait pas exactement pourquoi ce mot lui traversait l'esprit"(p.39)-, il dut accourir auprès d'un pilote allemand dont le stuka s'était écrasé:

Au passage, il s'égratigna sur la tunique, à la hauteur réservée aux décorations, à un insigne de cuivre, dont le dessin l'intrigua. Il s'accroupit pour mieux l'examiner. Les flèches croisées de la Phalange franquiste surmontées d'un aigle nazi! Cet allemand avait combattu en Espagne! Dans la Légion Condor... [...]. Blanchard regarda son adversaire dans les yeux. [...]. Il se rendit compte alors qu'en dirigeant son attention sur l'insigne, il y avait dirigé aussi, distraitement, le revolver, et qu'il l'y maintenait braqué, à deux centimètres du coeur, qui battait à tout rompre à travers la tunique (pp.40-41).

Les quelques mots qu'il prononça en espagnol illuminèrent instantanément les yeux douloureux de l'aviateur; mais la pitié du Français se mua brusquement en amertume et en colère dès qu'il comprit que le nazi n'avait que les deux bras

cassés, des blessures en somme fort guérissables: il n'y a que les salauds pour avoir une chance pareille, pensa-t-il; dégrisé, regrettant déjà son comportement quasi affectueux vis-à-vis de cet assassin et craignant qu'un nouveau geste d'humanité de sa part puisse être interprété comme un acte de complicité³¹² par ses compagnons passivement réprobateurs, il s'écarta du pilote et se confondit dans leur cercle:

Par quelle aberration en était-il arrivé à échanger des sourires avec cet ennemi faussement moribond? Avait-il oublié ce que faisaient les stukas dans le ciel de France? Ce qu'ils avaient fait à Rotterdam? Ce qu'avait fait la Condor à Barcelone? (pp.42-43).

Toutefois, ses jambes se paralysèrent malgré lui lorsque des soldats "vengeurs" abattirent l'Allemand à bout portant. Fait prisonnier quelques jours plus tard avec toute sa division, il réussit à s'évader.

En cette nuit du 24 au 25 juillet 1943, embarqué dans une mission "historique" qui mobilise quelque sept cents quadrimoteurs contre le port le plus important et la deuxième ville d'Allemagne -"Ce raid était le premier auquel il participait dans cette guerre, et sa dernière expérience précédente de bombardement réel datait de l'Espagne, où pendant trois ans de combats, sa formation la plus "massive" avait été de cinq bombardiers"(p.35)-, perdu au milieu de cette escadre dont le gigantisme l'avait d'abord ébloui, Blanchard est en réalité un personnage condamné à la solitude et au désœuvrement: la R.A.F. étant une aviation riche avec des équipages au complet -"Ce n'était pas comme en Espagne, où il avait cumulé les fonctions de bombardier, de navigateur, de chef de bord, et parfois de co-pilote et de mitrailleur"(p.38)-, le Français sent qu'il n'est qu'un simple rouage d'une énorme mécanique. Son rôle, déclencher de sa seule main l'inférieure puissance, ne l'occupera en réalité qu'une dizaine de minutes durant cet interminable raid de près de cinq heures; tout le contraint donc à penser. Afin d'éviter de songer au danger qu'il court -selon une loi mathématique, il y aurait du déchet- ou à la cible à atteindre -au-dessus de l'objectif, ils seraient à 7.000 mètres: "En Espagne, il n'avait jamais bombardé de plus de 2.000 mètres, et il savait assez combien déjà c'était imprécis... Par quelle

³¹² Préoccupation ô combien nothombienne! Remarquons également que, lors de cet épisode, Blanchard s'accuse de la mort du lieutenant français tué par une balle qui ne lui était pas destinée: "Elle avait dévié de sa trajectoire. Pour lui, l'écart entre les mitrailleuses, que Blanchard avait choisi le plus grand possible, s'était révélé mortel./ "Ma victime aussi", se dit Blanchard"(pp.46-47). Le sentiment de culpabilité est encore et toujours présent dans l'esprit de l'auteur.

tartuferie, parlait-on de port, d'installations industrielles?..."(p.21)-, afin d'exaspérer en lui un désir aveugle de vengeance, le bombardier se met, presque instinctivement, à n'évoquer à dessein que des souvenirs humiliants de la défaite de France: "Là au moins, lui semblait-il, ce qu'il avait à venger n'était pas contestable. Et peut-être se fortifierait-il -c'était très urgent- avec des idées de vengeance qui ne fussent pas contestables..."(p.38). En vain. Car, loin de s'armer de passion rancunière, Blanchard se souvient des réactions hostiles de ses propres compatriotes lors des attaques terroristes de stukas en 1940 et songe aux dizaines de milliers d'Allemands, des civils innocents, qui mourront bientôt écrasés sous les tonnes de bombes déversées par des hommes comme lui, consciemment et intentionnellement, sans rien voir de l'objectif sinon les incendies allumés.

Toutes ces questions culpabilisantes, qui lui viennent à l'esprit, rompent le pacte conclu avec lui-même le jour où il se résigna à accepter son affectation au "Bomber Command". Car son objectif, bien arrêté, en rejoignant l'Angleterre, était de devenir pilote de chasse; et s'il avait su d'avance qu'il ne le deviendrait pas, *jamais* il ne se serait risqué à traverser l'Espagne franquiste, lui l'ancien combattant républicain, pas plus que l'océan Atlantique infesté de sous-marins ennemis. En réalité, son expérience espagnole lui garantissait d'être accepté, et il le fut avant qu'une maladie stupide, dégradant ses réflexes, ne vienne déjouer tous ses plans. Décidé à se montrer si mauvais bombardier qu'on finirait par le rétrograder mitrailleur -"A ce poste-là, mes uniques objectifs seront des chasseurs ennemis, c'est-à-dire des soldats, des assaillants..."(p.57)-, il dut vite renoncer à cette illusion absurde d'autant plus qu'il se savait dépositaire d'une double réputation à défendre: comme Français et comme seul représentant au "Bomber Command" de l'ancienne aviation républicaine espagnole, comment aurait-il pu agir autrement que de leur faire honneur? Bien sûr, il aurait pu solliciter d'être affecté aux services spéciaux qui parachutaient leurs agents en France: dans son pays, grâce à ses nombreuses relations dans les milieux des anciens des B.I. et des réfugiés espagnols, il se serait rendu plus utile que dans la tourelle d'un bombardier; du maquis, il aurait pu s'attaquer exclusivement aux soldats et non aux civils allemands; mais il en avait rejeté l'idée, par refus de mettre en péril la vie de civils français qui auraient servi d'hébergeurs ou de passeurs.

Son affectation accidentelle l'avait également contraint à subir six mois d'"enquête" à la "Patriotic School" et à y supporter de longs interrogatoires non exempts d'humiliations:

Un de ses interrogateurs de ce centre de criblage lui avait même assuré, sans le moindre humour, qu'il devait se féliciter de n'avoir pas été mis en prison. N'avait-il pas eu, en Espagne, un grade important dans l'aviation "rouge", c'est-à-dire communiste? Et les communistes n'étaient-ils pas les alliés des nazis? En Angleterre, on les internait. D'ailleurs, en dépit de ses explications, il subsistait plus d'un point obscur dans son histoire. Son engagement dans l'infanterie en septembre 1939, par exemple. Pourquoi, avec derrière lui une considérable expérience d'aviateur et aucune de fantassin, et puisqu'il avait eu le choix de l'arme, n'avait-il pas à ce moment demandé l'aviation? La raison qu'il en donnait (qu'il aimait le changement) ne paraissait pas convaincante. Elle faisait soupçonner qu'il en avait une autre, qu'il voulait cacher (pp.55-56).

Blanchard a beau chercher ou s'inventer toutes les excuses, morales ou non, à ce genre de bombardement, se figurer l'indifférence des Hambourgeois lors des massacres de Guernica, de Rotterdam ou de Coventry, rien ne peut dissimuler la fausseté, l'hypocrisie et l'horreur de pareilles justifications. Cette singulière faiblesse chez un aviateur, celle de penser aux victimes sacrifiées, il comprend qu'il la doit à ce qui le distingue de la quasi-totalité de ses collègues, amis ou ennemis:

Il avait eu l'occasion de contempler de près le résultat de certains de ses bombardements. Non des bombardements des autres. Des siens. Ainsi à la sortie de la carcel de Pampelune... (p.62).

En effet, afin de continuer le combat à partir de la Grande-Bretagne, Blanchard dut prendre le risque de passer par l'Espagne où, après l'"armistice" entre Franco et ses vaincus, la terreur blanche s'était encore accrue:

Grisés par les triomphes nazis, les sanglants vainqueurs de la guerre civile passaient par les armes tous les combattants un peu connus du camp républicain, qui leur tombaient entre les mains. Les plus humbles miliciens "s'en tiraient" avec trente ans de prison (p.52).

La Sûreté franquiste possédant son signalement, le Français avait préféré entrer dans la Péninsule par la Navarre, se disant qu'au pays des *requetes*, passés dès le début à la rébellion et où il n'y avait jamais eu de véritables combats, il courrait moins de risques d'être reconnu. Arrêté par la garde civile dans les Pyrénées et conduit à la prison de Pampelune, il s'y fit passer pour un aviateur canadien et demanda à être mis en rapport avec le consul d'Angleterre. Les conversations

dans la chambrée lui apprirent que la prison était peuplée de prisonniers de toutes les régions, notamment de celles où étaient situés, durant la guerre civile, les principaux aérodromes républicains; aussi, à la "promenade", tremblait-il à chaque nouvelle figure. Cependant, grâce à sa prudence (il était censé ne parler qu'anglais et français et ne rien comprendre de ce que lui confiaient les détenus espagnols), à son sang-froid et à un brin de chance (Un officier de l'état-major, venu spécialement de Madrid pour vérifier sa qualité d'aviateur, lui demanda de décrire l'intérieur du Blenheim qu'il prétendait piloter au moment d'être abattu au-dessus de l'Hexagone; Blanchard, ignorant tout de ce type d'appareil, se lança dans une description assez générale pour ne pas s'éloigner de la réalité; lorsque le gradé espagnol, qui ne cessait d'acquiescer, se tut tout à coup, Blanchard se rendit compte qu'il venait de décrire avec exactitude l'intérieur d'un Potez-54, l'avion le plus employé par les aviateurs républicains! Envahi par l'angoisse, se sentant perdu et pris au piège, il ne fut pas peu surpris lorsque le franquiste, sortant enfin de sa contemplation, se montra satisfait. Il comprit que l'Espagnol, convaincu qu'il avait bien affaire à un aviateur, n'avait jamais vu, lui non plus, un Blenheim!), il fut autorisé à écrire au consul qui, jouant le jeu et corroborant la fable de "l'aviateur canadien", le fit libérer et l'emmena en voiture à Bilbao. Dès leur entrée dans les faubourgs de l'ancienne capitale basque, le Français se mit à observer ces rues et ces gens avec une curiosité d'autant plus vive que cette ville, habitée par une majorité d'autonomistes et qui avait fourni de très nombreux combattants au camp républicain, il ne la connaissait que du ciel; en effet, il l'avait survolée peu après la conquête de la vaillante Euzkadi par les troupes rebelles. Ce jour-là, envoyé couler un croiseur ennemi signalé au large de Santander mais que de longues recherches au-dessus de la mer n'avaient pas permis de repérer, Blanchard, dans l'impossibilité absolue de revenir à Madrid chargé de l'unique torpille de sept cents kilos arrimée à l'avion, avait mis le cap sur l'objectif de remplacement, la caserne des Maures de Bilbao; d'une altitude de deux mille mètres et avec un vent de la côte assez variable, il avait dû improviser sa dérive sans pouvoir vérifier le point exact de l'explosion; toutefois, comme la colonne de fumée indiquait la bonne direction, l'équipage était rentré à la base avec la sensation exaltante d'avoir pulvérisé la bonne cible. Certes, deux jours plus tard, Radio Séville avait prétendu que les pirates de l'air rouges n'avaient massacré, dans leur attaque terroriste, que des familles ouvrières, mais on était habitué aux mensonges de ces salauds! Véhiculé par le consul dans les quartiers

populaires de la ville, Blanchard n'éprouvait aucune inquiétude rétrospective au sujet de cette mission vieille de trois ans et, lorsqu'au coin d'une rue fort pauvre, il aperçut des murs nus et calcinés découvrant un amas de décombres, il ne fit pas aussitôt le rapprochement; il se prit même à interroger le consul qui lui précisa:

En pleine heure de la sieste, imaginez! On a sorti les cadavres à la pelle. Des femmes, des enfants. Ces maisons formaient une sorte de centre communautaire, où l'ancien gouvernement autonomiste avait installé des familles nombreuses. Presque tous les hommes étaient partis avec les troupes basques, qui avaient évacué la ville quelques jours avant. Notez qu'il s'est trouvé pas mal de gens pour excuser le bombardier rouge de son erreur, parce qu'il avait évidemment voulu atteindre la caserne, dans la rue voisine. Des fanatiques... (pp.63-64).

Et encore cette fois-là, se dit Blanchard assis dans sa tourelle, il n'avait vu que des dommages purement matériels; les cadavres de ses morts étaient enterrés depuis longtemps. Tandis qu'à Paris, un an et demi avant les retrouvailles de Bilbao, la rencontre n'avait pas été aussi anonyme, il s'était agi d'une véritable confrontation.

La guerre civile venait de prendre fin dans l'amertume et la tragédie. Les débris des milices républicaines, qui avaient reflué en France, avaient été parqués dans des camps au pied des Pyrénées. La masse des réfugiés non-combattants avait trouvé dans quelques villes du Midi un asile souvent très précaire. A Paris n'étaient guère arrivés que des politiques, vivant plus ou moins légalement, et qui, comme tous les émigrés, se divisaient en clans rivaux. Blanchard, quoiqu'il se sentît un peu émigré aussi dans son propre pays, évitait de fréquenter ces derniers: il ne les avait jamais fréquentés en Espagne. Il n'avait d'amis que parmi les combattants internés, pour qui il multipliait les démarches, infructueuses. Riche (croyait-il) d'expérience, mais toujours sans ressources, ne pouvant tout de même pas, après ce qu'il avait vécu, redevenir clerc d'avoué, mais décidé à ne pas accepter la carrière de héros payant que le parti totalitaire ne demandait qu'à lui offrir, il avait recherché du côté du journalisme une fictive liberté et un gagne-pain provisoire (pp.64-65).

Affecté aux "petits" faits divers d'un grand quotidien parisien, un soir où il était de garde à la rédaction, il fut averti qu'une réfugiée espagnole, une certaine Rosario Gomez, avait été trouvée étranglée dans un hôtel meublé assez misérable de la rive gauche. Bien que, pour le journal, l'affaire était "courante" et qu'il aurait pu en obtenir tous les détails en téléphonant au commissaire chargé de l'enquête, Blanchard se rendit sur les lieux; tout y étant strictement resté dans l'état où on l'avait découvert, un spectacle horrible l'attendait: le cou gonflé d'ecchymoses bleuâtres, la jeune femme gisait nue dans une posture obscène. Afin de passer le temps, les trois policiers présents sur place et pour qui le crime

était d'ordre passionnel, entreprirent d'expliquer au reporter, gestes à l'appui, la façon dont l'assassin avait dû procéder. Révolté mais ne pouvant s'empêcher de les écouter, le journaliste détourna son regard du cadavre et, à la recherche de quelque prétexte justifiant son apparente distraction, feignit de s'intéresser à une carte-vue épinglée près du lit; aussitôt qu'il en identifia l'illustration, il fut frappé en plein coeur au point de ne plus rien entendre de ce qui se commentait autour de lui et d'en oublier la victime. A vrai dire, ce que cette carte figurait, il ne l'avait pas "reconnu" puisqu'il ne l'avait jamais vu que d'une tout autre perspective et dans des conditions différentes, mais il l'avait en quelque sorte "reconstitué". Se rapprochant du carton jauni afin de s'assurer qu'il ne faisait point erreur, il put y lire: "Plaza del ferrocarril, Teruel, (Aragón)". Il s'agissait donc bien de cette petite place insouciante et paisible avant que lui, Blanchard, ne vienne semer la désolation dans cette ville qui eut le triste privilège de servir de base de ravitaillement au front franquiste devant Valence, troisième bastion de la République harcelée.

Madrid gravement menacée et Barcelone dépourvue de toute protection, l'aviation gouvernementale, qui ne comptait que deux ou trois escadrilles, avait dû, tout au début, se contenter d'y envoyer un seul bimoteur: le sien. C'était donc lui et lui seul qui, le premier, en automne 1936, avait bombardé la gare de Teruel et, en raison de la dispersion naturelle des bombes, transformé en décombres la plupart des maisons d'alentour, dérisoirement intactes sur cette photographie prise avant-guerre. Par la suite, l'aviation républicaine s'était renforcée et d'autres pilotes s'étaient relayés pour achever le travail; mais, à ce moment-là, les habitants, instruits par la tragédie, avaient dû fuir la ville ou se réfugier dans leurs caves. Ainsi donc, selon toute vraisemblance, le meurtrier de tous les innocents qui périrent atrocement dans ces demeures aujourd'hui fantômes, c'était lui. Et même si jamais il n'avait nié ni refusé d'endosser le massacre de ces victimes, civiles pour la plupart, ce rappel, dans cette chambre macabre, les rendait soudainement présentes, comme si le cadavre de cette femme assassinée répondait à l'illustration accusatrice et mêlait dans une horreur semblable l'acte de guerre et le crime crapuleux, comme si cette mort, ici à Paris, éclairait de façon décisive celle qu'il avait donnée là-bas, à l'aveuglette et sans y réfléchir, quelques années plus tôt. Au moment où il reprit enfin contact avec la réalité environnante -la chambre et le cadavre dans leur sordide nudité, bien moins évocatrice- et où les commentaires des policiers, dont il retrouva le fil avec un

certain apaisement, lui parurent ramener l'affaire à de plus justes proportions, Blanchard n'éprouva aucune difficulté à se persuader qu'il avait été, un instant durant, le jouet de sa folle imagination, que la rencontre était totalement fortuite et que si des liens quelconques avaient jadis uni Teruel et cette femme, ils ne le concernaient en aucun cas. En effet, les réfugiés espagnols étant en principe tous originaires de zones autrefois républicaines, la morte ne pouvait avoir vécu dans "sa" Teruel à lui: la ville était restée au pouvoir des franquistes pendant toute la guerre, sauf durant un bref interrègne de quelques jours à la fin 1937 quand elle fut momentanément délivrée par une contre-attaque républicaine; c'est dire que les liens hypothétiques rattachant Rosario à Teruel devaient en toute logique dater, comme la carte elle-même, d'avant les bombardements. La première frayeur passée, le reporter eut soin de ne plus regarder la photo -il craignait de révéler aux policiers ce qu'elle lui suggérerait- et de ne manifester devant eux que le minimum de curiosité indispensable pour éviter de paraître suspect dans cette affaire; de retour à la rédaction, il "oublia" même d'appeler le commissaire. D'ailleurs, pourquoi se serait-il intéressé davantage aux criminels et aux individus interlopes devant forcément exister au sein de l'immigration espagnole?

L'abondante actualité internationale refoulant à un second plan les faits divers banals, Blanchard ne disposa que de quelques lignes pour relater le drame qui sombra vite dans l'oubli et que lui-même finit bientôt par perdre de vue... Jusqu'à la dernière semaine d'août, quand il lui fut remémoré par l'un de ses bons amis espagnols en faveur de qui il avait, comme pour tant d'autres combattants républicains enfermés dans les camps pyrénéens, multiplié les démarches; généralement vaines, elles avaient abouti dans ce cas précis. Ex-commandant-adjoint d'une brigade, Miguel D... lui raconta alors que, peu après sa libération, le soir même où était tombée l'écoeuvante nouvelle du pacte germano-soviétique, il s'était rendu fort excité chez les dirigeants communistes pour leur rappeler que, s'il s'était inscrit au Parti, c'était parce qu'il approuvait leur politique sur l'organisation des milices et qu'il les avait pris pour les antifascistes espagnols les plus décidés à vaincre; sur son élan, il leur avait craché sa démission en pleine figure; décidé à les humilier, il les avait traités de Russes capables de s'allier à Franco lui-même si Staline l'exigeait, et les avait sommés d'aller expliquer au petit peuple espagnol qu'il convenait maintenant de serrer la main de Hitler, l'artisan de la victoire franquiste, et avec un large

sourire, s'il vous plaît, comme celui de Staline à Ribbentrop sur la photo! A ces dirigeants communistes qui, peu fiers mais nullement démontés, se permettaient d'argumenter, de protester et de prétexter la ruse, il leur avait aussi rétorqué, accusateur, que eux n'avaient pas hésité à exécuter, avec raison d'ailleurs, cette misérable espionne parce qu'elle pratiquait, à une échelle pourtant nullement comparable, ce même genre de ruse. Miguel D... s'étonna que son hôte ne connût pas cette affaire dont, même dans les camps, tous étaient au courant; il entreprit donc de lui raconter l'histoire et l'exécution, adroitement camouflée en crime passionnel, de cette nommée... Rosario Gomez, une réfugiée qui, profitant de l'éphémère libération de Teruel fin 1937, était passée du côté républicain et s'était installée à Valence. Jouant admirablement à l'apolitique convertie en antifasciste à la suite des horreurs dont elle prétendait avoir été témoin dans sa ville placée sous le joug franquiste -à l'époque, on s'était même servi d'elle pour la propagande-, elle avait néanmoins commencé à éveiller la méfiance de certains par son intérêt croissant pour l'aviation, mais elle s'était arrangée alors pour coucher avec les enquêteurs. Passée en France après la défaite, elle avait presque reçu les excuses de ceux qui avaient osé la suspecter. De plus, qu'aurait-elle bien pu espionner dans les milieux immigrés?, s'était-on demandé sans réaliser que c'est justement là que les langues se délient, que la nostalgie du pays fait débiter aux réfugiés leurs anciens exploits. Parfaitement désintéressée -"Comme les plus purs de nos dirigeants staliniens espagnols, en somme. Mais eux, c'est le fanatisme qui les aveugle, un fanatisme politique monstrueux, une fureur d'obéissance à leurs chefs russes qu'ils déifient et qui leur fait oublier le goût de la liberté, la droiture la plus élémentaire et jusqu'à l'honneur de leurs propres morts"(p.73)- mais mue par une haine féroce -"Chez la femme, la haine est toujours à la mesure de l'amour qu'elle s'acharne à perpétuer"(p.73)-, Rosario transmettait le tout à l'ambassade franquiste, livrant même au passage plusieurs camarades restés en Espagne. Ce n'est que très récemment, et presque par hasard, que le Parti avait appris ce qu'elle avait toujours eu soin d'occulter, et pour cause: la destruction de sa maison et la mort de son unique enfant lors du bombardement de Teruel par un avion républicain à l'automne 1936. "Oui, tiens, comment as-tu deviné?... Elle habitait, en effet, il me semble, sur la place, devant la gare..."(p.73).

A l'approche de la côte allemande, Blanchard, qui a renoncé à juguler ses pensées et craint d'être tiré trop tôt du débat silencieux et terrible dans lequel il

s'est immergé, sait qu'il ne dispose plus que de quelques instants pour trancher: va-t-il, oui ou non, jeter ses bombes sur Hambourg et tuer délibérément des civils? Osera-t-il, oui ou non, le commettre, ce geste hautement significatif mais totalement inconcevable pour un bombardier qui, jusqu'au moment même du décollage, eut la possibilité de se réclamer de scrupules de conscience et de reculer in extremis? De plus en plus exalté, il en vient à penser que c'est peut-être cela qui, précisément, motive sa présence dans un de ces engins meurtriers; mais alors, cette justification aussi lumineuse qu'inespérée ne renverse-t-elle pas complètement le problème?

Finis de lutter contre le meilleur de lui-même! Les épisodes de sa vie passée qu'il avait volontairement évoqués au début du raid pour essayer, en s'aveuglant de vengeance, d'oublier où il était et ce qu'il allait faire, mais dont il n'avait retenu, malgré son propos, que ce qui le lui rappelait -ainsi que ces autres épisodes qui d'eux-mêmes avaient surgi dans sa mémoire, une fois celle-ci libérée de ses entraves -la carcel de Pampelune, les morts anonymes de Bilbao, l'histoire de Rosario Gomez-, il n'avait plus -quel bonheur! à s'en défendre ou à s'en torturer. Au contraire. Il cherchait tout à coup, comme en s'amusant, à se souvenir avec le plus de détails possible de ce qui était en eux remords, accusations. Remords bénis, accusations désirables! C'était bon, c'était délicieux, de pouvoir accueillir en amis, en frères, ces témoins jusqu'ici redoutés. De les féliciter d'avoir montré tant de résistance à l'adultération et au mensonge; d'avoir proclamé avec intrépidité leur vérité dès qu'ils l'avaient pu. De les choyer... (pp.76-77).

Au milieu de cet équipage à la fois uni et multiforme -simultanément, l'attente, l'appréhension, l'espoir, la volonté, le courage et la faiblesse de chaque membre se font presque perceptibles, audibles-, "réalisant" le prix à payer pour obtenir d'être à jamais réconcilié avec lui-même, Blanchard perçoit l'angoisse l'éteindre douloureusement. L'énorme enthousiasme ressenti en "se découvrant à lui-même" son audacieux projet s'effiloche peu à peu devant la complexité des plans élaborés vaille que vaille par son esprit échauffé. Au spectacle des pinceaux bleus tournoyants qui entrouvent la nuit, concentré sur la manoeuvre d'approche qui débute,

Déjà il ne songeait plus à l'inhumaine altitude, ni au froid glacial autour de l'avion, ni même beaucoup à ce qui l'avait préoccupé jusqu'alors. Etre un acteur dans cette manoeuvre passionnante! L'aveu de désarroi crié par l'ennemi, couvrant sa tête et présentant ses flancs, le remplissait d'une émotion dont la violence inquiéta la partie de lui-même restée lucide. Il est vrai qu'en Espagne, il n'avait jamais vu de ces mises en scène grandioses, de ces centaines de projecteurs... (p.90).

Conscient qu'un simple geste suffira à larguer les cinq tonnes de bombes accrochées dans les soutes, -"Quelle prodigieuse délivrance ce serait pour moi,

pour l'avion, pour les autres, de pouvoir le faire", songe-t-il malgré lui... (p.95)-, il se souvient de la décision prise mais elle lui apparaît de plus en plus irréelle, contradictoire et contre nature. Trop agité pour ressentir la peur ou pour délibérer, il pense uniquement à maintenir son pouce droit le plus loin possible du bouton mais la tentation quasi sexuelle d'y toucher croît irrésistiblement en lui. Le souffle coupé devant la curée, émerveillé par la fascinante mise en scène, il cesse de réfléchir et déclenche automatiquement le mécanisme.

• Deuxième nuit.

En cette nuit du 29 au 30 juillet 1943, aux commandes du "D" for Danae, le Flight lieutenant Davies s'habitue progressivement à l'aisance inhabituelle dans laquelle il baigne; l'origine n'en est point mystérieuse: grâce au système des windows qui permet de désorienter les radars ennemis, le 25 au matin, pour la première fois dans la histoire déjà longue de la base, l'ensemble des équipages sont rentrés indemnes. Contraint de distraire son esprit afin de conserver cette relative tranquillité, le pilote repense à ce raid "historique" et au retour à la base; alors que d'habitude les "rentrants" sont si pressés d'aller dormir, en ce matin soudainement rempli de promesses, l'espoir les avait tenus éveillés et diserts; tous, à l'exception de ce Français dont l'air égaré traduisait une évidente contrariété. Et curieusement, ce soir, à l'annonce de leur participation à ce nouveau raid, ce drôle de type peu communicatif s'était réjoui. Ne serait-il donc qu'un de ces guerriers ignobles, heureux de participer à ce genre d'homicide?, s'interroge le lieutenant qui se remémore la manière dont le commandant de l'escadrille leur avait présenté ce nouveau compagnon, en faisant allusion à son passé glorieux: "C'est ce Français. Vous savez, il est arrivé, il y a quelques jours, avec le groupe de l'entraînement. Un gars qui a beaucoup de métier, paraît-il. Il a combattu en Espagne"(p.109). Davies souffre encore d'avoir fait preuve de tant de timidité et de si peu d'à-propos lors de "l'entretien de service" qu'en sa qualité de chef d'équipage, il eut avec ce Blanchard. Mais, à vrai dire, qu'aurait-il bien pu lui raconter? "Raconter que lui aussi avait sympathisé avec la cause des républicains espagnols, qu'il avait été très actif dans le "comité d'aide" d'Oxford?...³¹³ Grotesque. Et avouer qu'il avait voulu partir se battre là-bas, mais

³¹³ Dans *L'Europe des communistes* (Bruxelles, Ed. Complexe, Coll. Questions au XXe siècle, Identités politiques européennes, 1992), José Gotovitch, Pascal Dewit et Jean-Michel De Waele, sur la situation politique en Angleterre au moment de la guerre d'Espagne, écrivent: "L'antifascisme, l'aide à l'Espagne républicaine, y compris l'engagement dans les Brigades Internationales (de nombreux

qu'au dernier moment....?"(p.110). Rageant que son manque de naturel ait trahi un complexe d'infériorité que rien ne justifie extérieurement -ses neuf missions au-dessus de l'Allemagne ne témoignent-elles pas de son énorme courage?-, il en vient à préférer que Blanchard soit réellement ce monstre infâme qu'il le suspecte d'être; ainsi, il souffrira moins de se l'opposer. Mais doit-il vraiment se l'opposer?

Pris par un désir inconnu d'excuser sa peur d'alors -mais en avait-il été responsable?-, confusément, en bloc et presque sans raisonner, le Britannique appelle à la rescousse son enfance et son adolescence. Dans le brassage de son passé, il en arrive à son entrée à Oxford fin 1935, date à laquelle, loin de son père vivant aux Indes et de sa mère installée chez des parents en Irlande, il fut pour la première fois entièrement livré à lui-même.

Oui, à lui-même. Jusqu'à sa dérobade dans l'affaire d'Espagne, un an plus tard, il n'avait pas revu sa mère, et lui avait à peine écrit. C'était bien à lui-même qu'il devait opposer Blanchard. A personne d'autre. "J'ai beau me chercher des alibis du côté des influences, pensa-t-il, toutes celles que j'avais subies avant cette crise décisive, auraient dû me pousser, au contraire, à partir me battre -comme Blanchard- dans les rangs des républicains" (p.126).

Et de se les énumérer: de son père, il avait hérité le goût de la chose militaire; de sa mère, le courage et le mépris des préjugés; de ses lectures, un penchant pour le romanesque, l'aventure et la justice; de son "sang irlandais", l'amour des causes perdues, de l'idéalisme et de la résistance à l'oppression; de plus, à ses études universitaires, il avait toujours préféré la politique, ce qui l'avait amené à fréquenter les "cercles" de "gauche" et à y adhérer, pour plusieurs raisons: d'abord, l'internationalisme de la "gauche" lui permettait, sans renier son sang irlandais, d'entretenir des relations confiantes et pacifiques avec des Anglais de la même opinion; ensuite, en tant qu'Irlandais n'appartenant pas à la religion

intellectuels y combattent), l'idée du front populaire (jamais constitué), l'hostilité à la politique "d'apaisement" constituent tout à la fois une plate-forme unitaire qui rallie pour la première fois tous les groupes d'extrême gauche et certaines franges du parti travailliste, mais surtout un puissant vecteur de rayonnement du PC lui-même, identifié à cette politique. Des savants, des artistes, de nombreux universitaires l'ont rejoint ou participent à ses actions. A Oxford et à Cambridge, on parle de la "*décennie rouge*". Le Left Book Club, qui diffuse à des milliers d'exemplaires des ouvrages de "combat" et les idées socialistes, compte 60 000 adhérents. Politiquement cependant, après Munich, la fin de la république espagnole et la déroute du front populaire français, le Labour Party peut triompher: il a fait le ménage dans ses rangs et les idées de ses adversaires n'ont plus d'impact, les structures alternatives qu'ils ont édifiées se sont délitées. Il reste cependant un parti communiste plus fort qu'il n'a jamais été, dont la masse critique est suffisante pour faire face aux épreuves de 1939"(p.112).

romaine, comment aurait-il pu être de "droite", surtout en Angleterre?; et enfin, parce que ça déplaisait à son planqué de père, un officier d'intendance.

Hélas, il n'allait pas l'écouter jusqu'au bout, cette raison, lorsqu'au lieu d'opinions, il s'agissait d'engagements! Le 18 juillet 1936, ses premiers examens passés, il se trouvait en vacances solitaires dans les Pyrénées françaises. L'annonce qu'un pronunciamiento avait éclaté en Espagne, répandit la consternation dans cette région frontrière. Davies se rassura d'abord en se disant que le gouvernement de Madrid -gouvernement de gauche qui avait toute sa sympathie- contrôlerait rapidement la situation. Quelques jours après, celle-ci s'aggravant, il songea sérieusement à se présenter à un poste frontière, et à demander d'être enrôlé dans les milices populaires qui s'organisaient, pour faire le coup de feu contre les Maures. Puis il se persuada que ce n'était pas là sa place, qu'il ne pourrait guère se rendre utile dans ce pays, somme toute très étranger; il ne connaissait même pas l'espagnol, etc... Il continua son voyage sur l'Italie. A son retour à Oxford -était-ce la distance?-, il lui apparut avec une aveuglante clarté que le pronunciamiento s'était transformé en une grande guerre idéologique, dont l'enjeu n'était rien de moins que la liberté de chaque homme, de chaque peuple. Chaque homme, chaque peuple devait, en conséquence, choisir l'un des deux camps de cette guerre qui divisait le monde. Personne n'avait le droit de se déclarer neutre... Les autres étudiants, rentrant de vacances, étaient fort loin de partager cette excitation. Certes, à part une poignée de fascistes, et quelques catholiques, partisans de la "croisade" de Franco, tous souhaitaient plutôt la victoire des républicains. Les tories à cause de Gibraltar, les pacifistes par antimilitarisme, et les socialistes naturellement. Mais socialistes, pacifistes, tories et même fascistes, ils se souciaient bien davantage de leurs aménagements pour l'année qui commençait, des "nouvelles filles", dont ils désiraient faire la connaissance, etc. Les "cercles" convoquèrent deux ou trois réunions, rédigèrent de vagues adresses de "solidarité", et réussirent même à mettre sur pied un "comité d'aide" assez efficace. Davies, faute de mieux, se dépensa beaucoup à ces ingrates besognes pendant les premières semaines. L'indifférence bienveillante qu'il rencontrait presque partout -et chez ses plus proches amis- le désespérait. "C'est de la myopie, s'indignait-il. Demain, si le fascisme triomphe là-bas, ce sera notre tour ici". Un jour, pour faire plus convaincant, il ajouta, emporté par son éloquence: "J'étais à la frontière, quand ça a éclaté, et je vous jure..." -"C'était le moment de la franchir, et de vous engager", lui lança-t-on. Il bredouilla, gêné, qu'il n'avait pas compris tout de suite l'ampleur de l'événement. Mais après cet incident, la nouvelle se répandit que des volontaires de tous les pays arrivaient dans la péninsule pour défendre Madrid menacée. Parmi eux, on comptait même un petit nombre d'Anglais. Comme en riposte, une légion irlandaise se recrutait dans l'Etat libre pour participer à la "croisade". "Ces idéalistes dévoyés, écrivit enfin Davies à sa mère, me montrent où est mon devoir. Les vrais Irlandais peuvent être dupés et conduits dans le mauvais camp, mais ils ne restent pas spectateurs, dès qu'ils croient à quelque chose... Je vais partir, moi aussi, pour l'Espagne. Pour l'Espagne républicaine..." La lâcheté de cette lettre! (pp.127-129).

Lui qui n'avait pas correspondu avec sa mère depuis plusieurs mois sait que si sa décision avait été vraiment irrévocable, ou simplement authentique, il n'aurait pas attendu sur place la réaction inévitable: débarquée deux jours plus tard à Oxford, consciente "qu'il n'avait pas du tout, au fond, l'intention de partir. Qu'il

tremblait à l'idée de partir. Qu'il avait peur..."(p.130), sa mère l'avait supplié de renoncer à son projet, lui fournissant ainsi une excuse éclatante.

Et même s'il se convainc qu'aujourd'hui, engagé volontaire au "Bomber Command" et déjà vétéran des raids nocturnes sur l'Allemagne, il n'est plus l'étudiant timoré d'alors, cette introspection dans le tunnel de sa mémoire et cette confrontation avec ce Blanchard qui, lui, "avait osé", écorchent l'amour-propre de celui qui vécut "en sursis" depuis cette dérobade jusqu'au début de la conflagration mondiale. La déclaration de guerre l'émut car elle signifiait pour lui l'avènement d'une ère de certitudes: mobilisé de force, il se contenterait d'obéir aux événements, d'en attendre "l'expérience" d'où jaillirait fatalement la vérité sur son courage ou sur l'absence de celui-ci; cette fois, rien de ce qui l'"empêcha" naguère de s'engager en Espagne ne pourrait plus être invoqué. Mais tandis que ses camarades, devenus chasseurs dans la R.A.F., livraient la grande bataille au-dessus de Kent ou de Londres, le hasard et sa connaissance du français l'envoyèrent loin du danger, comme interprète à l'état-major; il se résigna vite à cette inertie médiocre à laquelle, comme son père, il semblait voué irrémédiablement. Seul le bombardement fortuit de B., petite ville des Midlands, auquel il échappa grâce à une scène de ménage qui l'en avait momentanément éloigné, le secoua de sa torpeur: les graves blessures occasionnées à sa maîtresse irlandaise incitèrent l'amant soumis et malléable à merci à s'engager comme aviateur "pour casser la gueule à ces salauds". Cependant, depuis qu'une sorte de délire homicide le poussa à entrer dans le "Bombardement lourd" avec la pleine conscience que ses victimes seraient principalement des civils, Davies se sent incapable d'en vouloir aux bourreaux de Sheila: ceux-ci n'avaient-ils pas fait qu'obéir à la consigne de ne jamais rentrer à la base chargés de bombes mais de délester au-dessus du territoire ennemi sans se soucier de l'endroit survolé? Et d'ailleurs, s'intéressait-il quelquefois aux milliers d'innocents que lui-même massacrait au hasard des objectifs? Ce n'était ni l'obscurité ni l'altitude ni même la haine qui le rendait indifférent et dur; la secrète compréhension qu'il avait acquise pour ces aviateurs allemands plongeait ses racines profondes dans la connaissance de la vraie peur, dévoreuse et incurable, qui exerce une censure féroce sur tout ce qui, dans la conscience des membres des équipages, pourrait éveiller des remords. C'est pourquoi l'horreur du geste accompli lui restait-elle absolument étrangère, à lui aussi.

En cette deuxième nuit, les conditions inhabituelles de vol -l'ouverture de l'escadre, où les appareils volent trois fois plus éloignés les uns des autres que de coutume, semble concrétiser assez exactement "l'ouverture" du carcan habituel imposé par la peur- permettent au pilote de laisser affleurer à sa conscience des questions "dangereuses" que la "censure" aurait éliminées en temps normal; il comprend que la simple possibilité d'"en sortir" -quasiment improbable avant l'utilisation des windows- repose des problèmes qu'il avait crus à jamais morts et ne les pose plus comme avant.

Lorsqu'à plus de cent miles de distance, l'équipage distingue Hambourg en flammes, pilonnée deux nuits plus tôt lors d'un deuxième raid massif plus violent encore que celui du 24 au 25 juillet, le trouble s'empare de Davies; partagé entre le soulagement de voir la ville incapable de maîtriser le bûcher et impuissante à se défendre -ce qui diminue le risque des équipages- et le rappel de sa qualité d'assassin, il désirerait éprouver à nouveau l'angoisse qui empêche de penser ou la même haine qui le fit s'enrôler. L'après-guerre l'inquiète soudain; car quelle justification valable sinon celle d'attester leur ignorance pourront alléguer hypocritement tous ces volontaires? Et tandis qu'il triomphe intérieurement à l'idée que Blanchard, un de ces récidivistes monstrueux qui ont ça dans le sang, n'aura aucune excuse à invoquer -"Car il avait déjà l'expérience! Trois ans d'Espagne"(p.171)-, la voix culpabilisante du Français résonne tout à coup, demandant d'ouvrir les trappes "Pour une vérification"! L'affreuse sensation d'être surpris au milieu de ses supputations injurieuses empêche Davies de saisir le caractère insolite de la requête; aussi, sans réfléchir aux effets immédiats, actionne-t-il la commande. Quelques secondes plus tard, lorsque la même voix, tremblante cette fois-ci, confesse avoir largué *exprès* les bombes dans la mer et assumer l'entière responsabilité de ce sabotage apparemment incompréhensible mais dont tous le remercieront un jour, le pilote subit de manière foudroyante non seulement la contagion d'énergie émanant de l'acte mais aussi celle de sa signification. Impressionné par la noblesse du geste -il réalise tout de suite que cette rébellion exemplaire n'est pas une dérobade-, il s'en sent irrésistiblement solidaire; une fois encore, l'audace de son "rival" l'exalte et l'épate; et afin que personne ne puisse interpréter cette action héroïque comme une vulgaire fuite devant le danger, il continue sa route vers Hambourg moribonde. Sur le chemin du retour, une salve de flak embrase l'avion que le pilote réussit cependant à

trainer jusqu'aux îles de la Frise; les derniers, Davies et Blanchard sautent ensemble.

• Troisième nuit.

Dans cette armée allemande pervertie par les "voyous" qui la dirigent, même la marine, fidèle gardienne des traditions et dernier bastion de l'honneur militaire, capitule; partout, le principe du respect des non-combattants et des vaincus ne sert plus désormais qu'à accuser l'ennemi de le violer. Telles sont les réflexions amères qui hantent le vieux marin Olsen en cette nuit du 2 au 3 août 1943 où il est chargé de transférer vers Amsterdam les aviateurs capturés quatre jours auparavant. Originaire de Hambourg, il a préféré s'élever au-dessus de ses sentiments les plus légitimes et se souvenir de l'idéal, difficilement réalisable parfois, qui régit toute sa vie militaire: se montrer correct, généreux et même chevaleresque envers ses adversaires. Cette conduite dictée par "l'honneur et la dignité", bien qu'il sache qu'elle lui sera reprochée par ceux qui prétendent transformer la guerre en une chose hideuse et barbare, il n'est prêt ni à la regretter ni à la renier.

A ses côtés, un autre chevalier, Blanchard, se sent responsable pour les hommes qu'il a entraînés dans son aventure; lui qui, par souci de l'honneur de l'armée française, s'est toujours comporté aussi noblement que possible envers ses ennemis -ce qui lui valut d'être suspecté-, craint d'être envoyé dans un oflag en Allemagne; car comment s'y prendrait-il pour convaincre ses compagnons de captivité que son geste ne fut rien qu'une protestation symbolique contre les horreurs de la guerre, une réaction contre cette prétendue fatalité qui conduit l'humanité à une extermination démente? Les remords qu'il ne manquerait pas d'éveiller se transformeraient fatalement en une réaction de méfiance et de haine à son égard. Aussi préférerait-il de beaucoup être jugé et condamné par une cour martiale anglaise!

Pour sa part, Davies est ravi du sursaut qui fut le sien aussitôt après le geste miraculeux de son bombardier: dorénavant, il pourrait en toute honnêteté se dire qu'il n'avait pas participé *sans réaction* au massacre de tant d'innocents et qu'une fois au moins il s'était dressé contre cette barbarie.

Quant aux autres rescapés -seul le navigateur a été tué-, ils éprouvent un soulagement purement physique. En les lâchant, la peur les a rendus à eux-mêmes et à leur ancienne manière de penser; incapables d'élucider la conduite

de Blanchard et tourmentés d'avoir échappé à l'enfer du "tour d'opérations" grâce à une tricherie, ils redoutent d'être accusés de complicité; aussi, afin que le scandale qui inévitablement éclatera ne les éclabousse pas, sont-ils résolus à se désolidariser dès que possible de cette trahison.

A l'état-major de la marine à Amsterdam, interrogé par le général S.S. Schmidt, Olsen se défend d'avoir fait des courbettes devant les ennemis de l'Allemagne et affirme avoir simplement agi selon le code en vigueur dans son arme; ironiquement, il se réjouit de ne pas être anglais: ça lui évitera, dit-il, de devoir un jour exécuter des ordres aussi barbares!

Dans la description qu'il fait, avec force détails et un plaisir sadique évident, de l'anéantissement horrible de Hambourg comme du calvaire atroce des survivants, le S.S. puise une joie criminelle et apaisante ainsi qu'une double justification: les techniques utilisées par l'ennemi ne contraignent-elles pas les Allemands de rompre avec les traditions les plus chères et d'entreprendre à leur tour une guerre sans merci? Le massacre odieux de la ville, dont la préparation et l'exécution minutieuses portent nécessairement le sceau juif, ne légitime-t-il pas d'une façon inespérée ce que les nazis organisent dans le plus grand secret depuis un an en Pologne: un réseau de camps où tous les Juifs d'Europe seront méthodiquement exterminés? Les caves de Hambourg ne "rachètent"-i-elles pas déjà les futures chambres à gaz?

Informé du geste de Blanchard -lors d'un interrogatoire, les rescapés du raid ont formellement désapprouvé le comportement de leur camarade-, Schmidt peut laisser rayonner son hypocrisie et son cynisme; déterminé à utiliser cet acte à des fins de propagande, il convoque le Français pour l'assurer du respect avec lequel les Allemands traitent leurs prisonniers -le comportement d'Olsen n'en est-il pas la meilleure preuve?-, pour le féliciter de son éclatant courage et le remercier au nom des mères et des enfants qu'il a épargnés. Nullement dupe des intentions grotesques du nazi et refusant une reconnaissance quelconque de la part de ses ennemis, le bombardier dément catégoriquement l'information; aussi le général S.S. se résout-il à le confronter à ses détracteurs.

Lorsqu'il entre dans la pièce, Davies n'en croit pas ses yeux: est-ce bien Blanchard qu'il aperçoit là, en train de coqueter avec les interrogateurs? Le scénario imaginé par le Français, qui prétend avoir conseillé à ses amis de raconter cette fable au cas où ils seraient capturés, le convainc qu'il lui faut rejeter l'interprétation la plus commode -Blanchard ne serait qu'un traître-,

que la comédie doit avoir un sens plus sibyllin. Prêt à appuyer celui dont il se sentit immédiatement solidaire, le pilote accrédite le mensonge -dont il ne voit toujours pas la nécessité- mais affirme que c'est lui, le chef d'équipage, qui en donna l'ordre à ses hommes. Les paroles fielleuses du S.S. -jamais la gestapo ne se leurra sur cette histoire de lâches inventée afin d'échapper au châtimement que méritent des assassins de leur trempe- révèlent à Davies la clairvoyance et la finesse de son bombardier: préserver pour plus tard la signification hautement symbolique de cet acte sublime en interdisant à ces assassins de l'exploiter aujourd'hui à des fins troubles.

Outre que le raid actuellement en cours sur Hambourg signe leur arrêt de mort, Schmidt communique aux aviateurs qu'ils seront expédiés sur le lieu même de leurs crimes, qu'ils y défileront au milieu des ruines pour y être livrés à la juste vengeance de leurs victimes. Professée par le sadique S.S., la menace ne semble pas vaine. Livide, Davies sent à nouveau la peur, ce sentiment dont il se croyait libéré, lui brûler les entrailles; il se dit qu'il est fini ce plus tard qu'ils devaient sauvegarder; il se rend compte de la totale vanité du courage dans cette épreuve, de l'insoutenable horreur et de l'inutilité d'être un homme...

Blanchard au banc des suspects.

Construit sur deux plans, celui d'un présent dramatique -cette semaine du 24 juillet au 3 août 1943 pendant laquelle la R.A.F. pilonna impitoyablement la ville de Hambourg- et celui d'un passé récent d'où émergent des souvenirs, pour la plupart, peu glorieux et culpabilisants, *Les Dieux du sang* sont un roman passionnant par l'intense suspense qui le sous-tend et dérangeant par les questions qu'il soulève. Le titre indique ce que sont devenus les guerriers dans un conflit dépourvu de toute dimension humaine, où les progrès de la technique ont substitué au face à face ou au corps à corps traditionnel le massacre aveugle, à grande échelle, de populations civiles. Cette même "image de la divinité" était déjà présente dans *La Rançon* ³¹⁴.

Partant d'un fait historique qu'il décrit avec un réalisme sans concession, le romancier invente de toutes pièces un épisode qui lui permet d'analyser le repentir d'un homme aux prises avec son passé et son présent. Les réflexions de

³¹⁴ "Dieu n'existe pas, pensa [Réaux], comment pourrait-il supporter de contempler le monde?" (*La Rançon*, p.41).

Blanchard, protagoniste central du récit, éveillent cependant des résonances dans la conscience de deux autres personnages: Davies et Olsen³¹⁵.

Aucun de ces trois soldats, volontaires ou professionnel, ne semble à sa place dans ce conflit: écoeuré par l'idéologie et la barbarie nazies, l'Allemand

³¹⁵ Les inquiétudes et les questions qui taraudent Blanchard et le font se rebeller contre sa condition de tueur et revendiquer sa liberté individuelle ne sont-elles pas celles qui ne cesseront de tourmenter Nothomb lui-même et auxquelles celui-ci cherchera une réponse satisfaisante toute sa vie durant? "Réduit à ce qu'il fait, c'est-à-dire à la adama, l'homme (adam) devient évidemment mortel et oublie ce qu'il est, c'est-à-dire naturellement immortel. Voué à la mort, il la propage, il la transmet, il ne cesse de tuer et de faire la guerre. C'est l'Histoire. Et en acceptant ce qui est son oeuvre (la sienne et celle de ses semblables) comme un héritage, comme un destin, indépendant de la conscience et qui existerait aussi bien s'il n'existait pas, l'homme s'y enferme, s'y habitue chaque jour davantage et la consolide inlassablement contre lui, contre ce qu'il est précisément. C'est l'objectivité. L'Histoire et l'objectivité sont les deux piliers, les deux verrous de la condition humaine, le pire étant l'objectivité, cette prétendue objectivité du réel. Notre principal obstacle à une saine connaissance de nous-même..." (P. Nothomb, *Non lieu*, pp.49-50). "Le problème avec l'Histoire n'est pas de l'améliorer, de l'humaniser, mais d'en sortir. C'est comme la prison. Un détenu qui y serait né, qui y aurait grandi sans autre horizon et s'y verrait condamné à croupir jusqu'à la fin de ses jours devrait certes essayer de la rendre moins sinistre, d'ouvrir des fenêtres dans ses murs, d'en amadouer les gardiens, d'en élargir les préaux, etc. Mais malheur à lui s'il oublie qu'il s'agit d'une prison et n'aspire jamais à s'en évader. Malheur à nous dans la condition humaine si nous oublions notre origine [...], la divine liberté dans laquelle et pour laquelle, selon ma nouvelle lecture parfaitement moderne du début de la Bible, nous avons été créés en la personne Une et multiple de l'Adam. Avant que par sa "chute" il ne devienne "adam" et nous engendre. Hors du "lieu", c'est-à-dire dans la adama, le "non lieu" où nous sommes tombés. [...]. Ma triste et tragique histoire avec un petit "h", n'est que le reflet et la victime de la grande Histoire dont en la faisant, en la tolérant, nous sommes tous complices. Co-assassins collectifs, co-meurtriers de nos frères et de nous-même. Cain et Abel ne quittant leur prison que pour le tombeau. Leur prison que l'Adam en devenant leur père a choisie pour eux en toute liberté, mais que chacun de nous, hélas, avec la liberté qui lui reste, continue de choisir et de perpétuer dans la mesure où il prend son parti de la condition humaine et de la mort. De la mort des autres, de l'Histoire au moins. Sa mort à lui, c'est différent" (ibid., pp.76-77). "Quand nous disons dans la conversation et pensons parfois avec sincérité, après une catastrophe qui nous bouleverse et qu'on aurait pu éviter: "Nous sommes tous des assassins", nous n'y croyons guère. Nous savons qu'il y a des degrés dans la responsabilité, que laisser faire n'est pas agir, et que tuer par omission, par passivité et même par procuration ne nous rend pas coupables aux yeux de la loi, ni à la réflexion de notre conscience. Mais le sens bien compris du mot "adam" nous révèle que c'est faux. Chacun de nous, spectateur ou acteur de notre Histoire perpétuellement sanglante et meurtrière, est "de l'homme" et donc solidairement -voire organiquement- responsable de nos crimes communs. La plupart des gens l'ignorent parce qu'ils ne le sentent pas physiquement. L'avantage, si l'on peut dire, d'avoir tué de sa main, est dans le souvenir personnel que laisse le geste fatal à celui qui n'en a été au pire que l'exécutant. Que le dernier exécutant parcellaire d'une opération de caractère militaire, donc nécessairement conjointe et colossale, aux responsabilités diluées à tous les échelons. A la guerre, même comme volontaire, on est toujours en service commandé, que ce soit par l'idéologie, le devoir, la légitime défense. On n'est qu'un rouage de l'énorme machine montée en permanence par la volonté de puissance quasi anonyme des plus carnassiers, que les peuples régulièrement portent à leur tête, et auxquels on ne peut résister qu'en leur ressemblant, qu'en les tuant pour ne pas être tués par eux qui sont pourtant nos frères comme les autres. L'avantage, disais-je, est dans la mémoire plus fidèle des circonstances de l'exploit ou du crime -c'est selon- que conserve l'enfoncement de baïonnette dans le ventre de son vis-à-vis, si on le compare au jeteur de bombes du haut de son cerceuil volant, et plus encore à l'officier d'état-major ou au planqué de l'arrière. Mais tous ont participé finalement au massacre à égalité. Je plains les gens de ma génération qui, à l'heure du bilan, ne s'en rendent pas compte. Qui à la veille de quitter le non lieu ne voient rien à se reprocher, qui estiment leur sous-vie réussie au point de désirer la prolonger indéfiniment ou la recommencer. Ce que la morale appelle le remords, mettons la tendance à l'auto-accusation, si malsaine soit-elle, me semble préférable à ce stade à l'autosatisfaction, pour ne pas parler de l'auto-idolâtrie. Plus encourageante. Ah! qu'amère doit être l'attente de ceux qui ont l'âme en paix en regardant leur passé, surtout à notre époque où la récompense promise dans l'au-delà pour la bonne conduite sur terre par les religions est ravalée, quand on la mentionne encore, de vœu pieux en boutade" (ibid., pp.179-181).

tente coûte que coûte de se démarquer de ses collègues au risque d'être accusé de flirter avec l'ennemi³¹⁶; l'Anglais, prototype du couard, commande un appareil engagé dans une mission à haut risque; quant au Français, coincé entre sa volonté ferme de combattre le fascisme où qu'il se manifeste et son désir de ramener la guerre à des proportions humaines, c'est à contre-cœur qu'il est entré au "Bomber Command" et qu'il s'apprête à immoler consciemment des victimes innocentes. Tous trois sont torturés par l'angoisse, la honte ou le remords.

Deux d'entre eux ont "vécu" la guerre d'Espagne, à leur manière, directe pour Blanchard, frustrée pour Davies, traumatisante pour l'un et l'autre. Davies, que les difficultés psychologiques de son enfance ont poussé à se rebeller contre son père et à militer dans les milieux universitaires de gauche, a failli traverser les Pyrénées; complexé depuis cette reculade honteuse et conscient qu'il ne signa son engagement dans la R.A.F. qu'à la faveur d'une démente vengeance passagère, il se sent coupable, débiteur. Le geste inattendu de son "rival", avec lequel il se sent immédiatement de connivence, lui prouve que l'homme a prise sur son destin, lui offre l'occasion rêvée de se réhabiliter et de se démontrer à lui-même, une fois pour toutes, qu'il est autre chose qu'un vulgaire capon, jouet des événements extérieurs. Blanchard, dont la trajectoire militaire ressemble étrangement, par certains aspects, à celle de Malraux lui-même³¹⁷, incarne le

³¹⁶ Dans *Les Noyers de l'Altenburg*, le capitaine Wurtz, attaché aux anciennes valeurs de courage militaire, défend lui aussi le "vieux sens allemand de la guerre".

³¹⁷ Dans *Malraux, une vie dans le siècle* (pp.261 et suivantes), Jean Lacouture raconte qu'en septembre 1939, Malraux cherche à s'engager dans l'armée française, de préférence dans l'aviation. Réformé en 1922 à l'issue de manoeuvres banales, le "coronel" se voit refoulé, dix-sept ans plus tard, par le ministère de l'Air et ce, malgré sa récente expérience en Espagne. Il envisage alors de rejoindre l'armée polonaise mais décide de tenter d'abord une démarche auprès de la direction des chars en précisant qu'il désire y être affecté à titre de deuxième classe: sans doute songe-t-il au précédent de T.E. Lawrence passé de son grade de colonel et de sa gloire de faiseur de royaume à l'humble condition de mécanicien d'avion, puis de tank, après la rupture de 1922 avec tous les pouvoirs (J. Lacouture, p.188). L'ancien chef d'escadrille est admis dans les chars de combat. "Et ce n'est pas le plus banal de ses innombrables avatars. Il faut imaginer cet écrivain célèbre, qui va avoir quarante ans, qui vient de porter les galons et d'assumer les charges d'un commandement prestigieux sinon important, qui traite de pair à compagnon avec quelques ministres, une douzaine d'académiciens et dîne chez ce que Paris compte de plus snob, entrer dans la cour de la caserne de Provins pour s'aligner, capote kaki, casque bosselé, bandes molletières, face à un sous-officier de quartier"(p.262). Son unité de chars est en effet basée dans la cité féodale; Malraux y restera de la mi-novembre 1939 jusqu'au 14 mai 1940. Lui qui partit à la guerre avec la farouche détermination du partisan s'y fera tout de suite "repéré". Afin de meubler les loisirs de leurs hommes, les officiers ont même trouvé une occupation enrichissante: la recherche des trèfles à quatre feuilles... ce qui donne une haute idée de l'encadrement de l'armée française en 1940! Dans la chambrée de Provins, "tout va bien, sauf la possibilité d'écrire...". Lorsque le 10 mai, les Allemands lancent leurs blindés à travers les Ardennes, Gamelin riposte étrangement en envoyant vers la Belgique ses propres divisions cuirassées, rassemblées de bric et de broc contre l'avis de tout ce que l'armée compte de notables. Malraux ne sera pas de cette armada. Le 16, entre Provins et Sens, l'écrivain et ses compagnons sont faits prisonniers et internés au camp de Sens. Se faisant porter volontaire pour la

drame de l'homme moral perdu au milieu d'une tragédie où les catégories qu'il désire sauvegarder sont irrémédiablement démodées, foulées aux pieds; comme Olsen, il souffre de la solitude à laquelle le contraint un code éthique fondé sur la noblesse et la loyauté.

Parmi ces *Dieux du sang*, paralysés par la peur, aveuglés par la haine ou indifférents par ignorance, le Français représente l'exception; la guerre finie, il ne pourra en aucun cas prétexter l'ignorance ou l'inexpérience: à l'opposé de ses collègues, il fut confronté en personne à ses cadavres, qui hantent désormais sa mémoire, et connaît les résultats abominables de ses propres bombardements. En niant sa condition de simple robot guerrier, il pose de manière spectaculaire la question de la légitimité d'une telle tuerie, il dénonce tout haut l'hypocrisie selon laquelle la cible serait faite de complexes stratégiques, portuaires ou militaires. Son refus postérieur d'avouer sa rébellion n'est-il qu'une réaction naturelle de sa virilité humiliée, comme le prétend Robert Poulet³¹⁸? Les motivations de Blanchard semblent bien plus complexes. Alors qu'il lui suffirait de revendiquer son acte, voire simplement de le confesser, pour éviter d'être désigné à la vindicte populaire et échapper ainsi à un sort épouvantable, le bombardier ne permet pas aux nazis de dévaloriser son geste humanitaire, de l'interpréter comme une marque de sympathie ou de complicité avec leur cause

moisson dans le petit village de Collemiers, le prix Goncourt prend le large sans encombre et s'établit dans les Alpes-Maritimes. Il désire passer en Afrique pour continuer le combat du côté de la "France libre" mais renonce à ce plan militant; il offre ses services aux F.F.L. comme aviateur mais sa lettre pour le général de Gaulle ne parvint jamais à destination. Appréhendée par la police, la messagère dut avaler le message (*Antimémoires*, Gallimard, Folio, n°23, 1972, p.143, n.1). Malraux se retourne alors vers la littérature: "Le Malraux de ces années 40-42 s'est retrouvé avant tout écrivain. Depuis cinq ans il avait beaucoup milité, beaucoup harangué, beaucoup agi même. Il avait combattu en Espagne pour gagner. Il avait perdu. Il s'était battu en France et il avait perdu. L'action ne lui apparaissait pas pour autant avilie, mais il en était las, déconcerté, plus lourd d'interrogations que de certitudes"(p.271). A cette époque, Malraux s'occupe aussi d'amis espagnols que le gouvernement français détient dans des camps comme celui de Vernet. Fin mars 1944, il entre dans le combat et rejoint le maquis de la vallée de Dordogne. Son nom de clandestin, Vincent Berger, est celui de son héros des *Noyers de l'Altenburg*. Dans son article "En Espagne" (1977), Segnaire écrivait: "Les historiens, pourfendeurs de légendes, en seront ici pour leurs frais. L'auteur de *l'Espoir* a effectivement combattu en Espagne. Il a réellement commandé une formation aérienne étrangère au service de la République. Il a personnellement participé à des raids de bombardement au-dessus des lignes ennemies. Etc., etc. On ne réussira pas non plus à opposer son peu d'empressement à rejoindre la Résistance active sous l'occupation à l'extraordinaire promptitude de son engagement dans la guerre civile. On ne peut que l'admirer au contraire, à mon avis, d'être intervenu dans les deux cas au moment le plus utile, quand c'était vraiment sérieux. Le maquis avant 1944, avant le débarquement, ne pouvait rien changer au cours des opérations, qui se déroulaient hors de France"(p.343). A José Gotovitch, Paul Nothomb déclarait en février 1986: "En France je me fais mal voir parce que j'avais écrit dans un article que Malraux avait bien fait de n'entrer dans la Résistance active qu'au débarquement; c'est à ce moment-là qu'il fallait donner un coup! Cela, c'était sérieux, et qu'avant c'était surtout beaucoup de victimes, c'étaient des représailles et des choses qui, finalement mais qui n'ont eu aucun effet sur la guerre!" (*Interview de Nothomb-Develer par José Gotovitch*, le 10 février 1986, p.28).

³¹⁸ Robert Poulet, "Julien Segnaire: Les Dieux du sang", *Rivarol*, n°238, 4 août 1955, p.13.

ignoble. En refusant de brader son action d'éclat et d'en compromettre la haute signification, en acceptant de payer le lourd tribut -le martyr- qui lui donnera la possibilité de se réconcilier avec lui-même -ne s'agit-il pas aussi d'une espèce de *rançon*?- le Français se convertit définitivement en héros. Par son attitude, il prouve que l'homme, quel qu'il soit, est libre, en dernier ressort, de se racheter de ses côtés obscurs.

Sans qu'il s'agisse d'un roman autobiographique au même titre que *Le Délire logique* ou *La Rançon*, *Les Dieux du sang* s'inspirent à plusieurs moments de l'existence de leur auteur:

- à son retour d'Espagne, Blanchard se consacre momentanément au journalisme dans des conditions, certes, bien différentes de celles que connut Nothomb qui, contrairement à son personnage, ne dédaigna pas "la carrière de héros payant" que lui offrait "le parti totalitaire"(p.65);
- la description que Blanchard est amené à faire du Blenheim rappelle une péripétie relatée par Nothomb dans son récit autobiographique *Un avant-goût: Saint-Cyprien*³¹⁹. Au camp d'Orléans, aux autorités françaises qui lui demandent le motif de son arrestation en Belgique, il répond: "-Communiste, combattant d'Espagne" dans l'aviation, sur Potez-54; pour le prouver, il est sommé de décrire l'intérieur d'un de ces appareils;
- le comportement déconcertant de Blanchard face à ses interrogateurs nazis rappelle inévitablement celui du résistant Hubert, double de Nothomb. Mais si, dans la réalité comme dans *Le Délire logique*, les militants communistes arrêtés, incapables d'interpréter la situation, se fourvoyèrent et accusèrent par la suite leur camarade de complicité avec l'idéologie ennemie, Davies, de son côté, bien qu'il ne saisisse pas encore les intentions profondes de son compagnon, perçoit aussitôt qu'il s'agit d'une feinte; d'emblée, il écarte l'hypothèse la plus simple (Blanchard ne serait qu'un traître) et accepte de jouer le jeu.

En absolvant Blanchard de ses "crimes" de Bilbao et de Teruel³²⁰ -"Même si dans l'état où j'imagine que tu étais, tu avais tué mille personnes, tu n'en

³¹⁹ p. Nothomb, *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, p.14.

³²⁰ Evoquant la résistance du Pays basque, organisée par le gouvernement autonome d'Euzkadi que préside dès septembre 1936 José Antonio Aguirre, Guy Hermet signale que la petite armée basque "s'appuie sur une aviation républicaine squelettique en dépit du renfort de quelques appareils de fabrication soviétique, tandis que ses forces aériennes improvisées avec des avionnettes civiles se trompent de cible ou font de la figuration dans le ciel de Bilbao" (*La guerre d'Espagne*, Paris, Seuil, 1989, p.118). Nous savons par Robert Thornberry (op. cit., p.51) que Paul Nothomb bombarda effectivement la gare de Teruel, fin décembre 1936. Dans *L'Espoir*, Malraux, à la date romanesque du 8 février 1937, écrit: "Depuis deux mois, l'aviation internationale combattait sur le front du Levant: Baléares, Sud, Teruel. L'époque pélicane était terminée. Avec deux missions par jour et une honnête

serais pas plus humainement responsable que l'aviateur qui, en visant une caserne, détruit un orphelinat", disait Georges à Hubert³²¹, en insistant sur la bravoure et la lucidité de ceux qui s'engagèrent en Espagne -Davies se reproche amèrement de n'avoir pas osé et de n'avoir pas compris l'enjeu de cette guerre- et en lui offrant une fin stoïque, Julien Segnaire se prononce ouvertement pour un acquittement pur et simple de son héros. Pas plus qu'Hubert ou qu'Atrier, Blanchard ne peut donc être accusé de trahison. Comme Nothomb lui-même, le bombardier, confronté à ses bourreaux nazis, a tenté de sauvegarder tout ce qui pouvait l'être. La critique violente du pacte germano-soviétique, de la politique stalinienne et du fanatisme aveugle des communistes après la défaite, confirme, si besoin était, l'intention de l'auteur au moment de rédiger ses romans.

Comme il l'avait fait dans ses articles de *La Voix du Peuple*, Nothomb condamne l'accueil réservé aux réfugiés espagnols par les autorités françaises. Il dénonce aussi l'assimilation simpliste, faite par de nombreux "démocrates", des républicains aux "rouges". Cette confusion, généralement malintentionnée, n'empêche cependant pas la R.A.F. d'employer Blanchard dont l'expérience espagnole en impressionne plus d'un. L'armée belge, pour sa part, jugea plus prudent de se passer des services de Nothomb!

VIII. "LES RATÉS".

Dans son numéro 33 des années 1961-1962, la revue ardennaise *La Dryade* publie un "extrait inédit" intitulé "Les ratés" et annonce que ces neuf pages³²², "composées dès l'été dernier", font partie du prochain roman de Segnaire. Nous n'en avons trouvé aucune trace ultérieure.

La scène se déroule à Paris. Un journaliste, correspondant de diverses feuilles régionales telles que *Le petit écho du Morbihan*, se rend à l'"Amicale" où l'attend un certain Henri, vendeur de costumes de son état; c'est là, dans ce

proportion d'hôpital, l'escadrille, qui avait appuyé la brigade internationale tout le long de la bataille de Teruel, combattait, réparait, photographiait ses bombardements pendant le combat; les aviateurs habitaient un château abandonné parmi les orangers, près d'un champ clandestin; ils avaient fait sauter, pendant la bataille, la gare et l'état-major de Teruel sous le tir antiaérien, et une photo agrandie de l'explosion était épinglée au mur de leur réfectoire. Magnin et ses pilotes connaissaient ce front mieux que leurs cartes"(p.418). Cette photo, glorieuse à l'époque, n'est-elle pas a posteriori l'envers tragique et culpabilisant de la carte postale épinglée près du lit de Rosario?

³²¹ *Le Délire logique*, p.179.

³²² Julien Segnaire, "Les ratés", *La Dryade*, n°33, 1961-1962, pp.33-41. Dans *La Rançon*, les éditions Gallimard annonçaient la parution prochaine d'un nouveau roman de Julien Segnaire: *Les exclus*, qui ne fut jamais publié.

bistrot, ou ailleurs, que se retrouvent de temps à autre quatre copains, âgés de quarante-cinq à cinquante ans: Jojo, artisan peintre; Louis, ouvrier dans une usine; Robert, agent de maîtrise; et Dédé, un dessinateur. Ces cinq personnages, des êtres blasés et complètement désenchantés se réunissent plus par habitude que par plaisir; les propos amers qu'ils tiennent reflètent clairement leur état d'âme d'éternels perdants; ils n'ont plus rien à se dire, plus rien à discuter, plus rien à échanger, pas même les souvenirs qui leur sont communs:

-Depuis vingt ans, on a épuisé le sujet. Ces copains sont tous comme moi des anciens de la guerre d'Espagne. [...]. Mais n'aie pas peur, ils ne te mangeront pas!

-A sa place, je me méfiera quand même, se décida enfin un des quatre "anciens" qui étaient restés muets jusque-là. Le Frente popular nous a fichu de si mauvaises habitudes. Avec les Carmélites qu'on nous servait chaque matin au déjeuner. Et déterrées encore...

-Elle est refroidie, ta blague, Jojo! commenta Henri ravi.

-Ce n'est pas une blague, c'est un bobard de journaliste, corrigea vivement l'un des autres "anciens" (p.34).

Et, tapotant fébrilement la serviette de cuir qu'il tient sur ses genoux, il ajoute, accusateur:

J'ai toutes les coupures dans mes archives [...]. Des témoignages accablants. Depuis la fausse nouvelle lancée par une agence de presse jusqu'au montage photographique. Des miliciens hilares d'un côté, des squelettes dans des cercueils ouverts de l'autre. Fabrication évidente, l'éclairage n'est pas le même... (pp.34-35).

Après ce réquisitoire contre la presse de droite qui, lors des événements d'Espagne, multiplia les récits et les témoignages mensongers, la conversation -il s'agit davantage de monologues- porte sur le traitement injuste et scandaleux réservé, après la Deuxième Guerre mondiale, par les soi-disant démocrates, aux vaincus d'Espagne, à ceux qui, les premiers, prirent les armes pour faire obstacle au fascisme:

-Nos histoires ont perdu leur sel depuis longtemps. Nous ne pourrions même plus les raconter. Ce sont des souvenirs d'une époque révolue. Celle où nous étions jeunes, et où nous croyions à quelque chose [dit Henri]. [...].

-On se réunit pour se répéter qu'on est des cons, observa doucement un troisième "ancien", à la figure poupinée. Ça soulage...

-Remarque que ce n'est pas moi qui le dis, souligna Henri. C'est Robert qui est presque ingénieur... On est parti là-bas par idéalisme en 36, au moment du Front populaire, les jeunes ne savent même plus ce que c'est, mais on n'a pas fini de le payer. On a fait la première guerre contre le fascisme, tout seuls pendant que Daladier allait à Munich, on a été vaincus, on a cru que c'était provisoire, mais si le fascisme a été écrasé ensuite partout ailleurs, nous l'avant-garde, on est resté vaincus. Vaincus aujourd'hui encore par Hitler et Mussolini, tu te rends compte! Et plus vaincus que les gens d'Hitler et de Mussolini... [...]. Quand je pense que les

invalides des armées d'Hitler et de Mussolini touchent des pensions et sont honorés dans leurs pays, mais que Louis, avec sa jambe arrachée par un obus allemand en Espagne, paie plein tarif dans le métro et se tape huit heures d'usine par jour pour joindre les deux bouts, parce que le gouvernement de notre soi-disant république, démocratique et tout, refuse de lui reconnaître la qualité de blessé de guerre... (p.36).

A la vue de ce "vieillard précoce" -"Ce malheureux souffrait. Moralement autant que physiquement. Héros que la société ne reconnaissait pas, héros non homologué comme tel et dépourvu d'orgueil sans doute, rien ne devait compenser ni justifier pour lui l'amputation qu'il avait subie..."(p.37)-, le journaliste ne peut que s'indigner:

Il y a de ces situations... que je ne comprends pas! Car enfin, il était peut-être difficile de vous reconnaître officiellement la qualité d'ancien combattant, puisque la France n'était pas en guerre avec Franco, si elle l'était moralement avec le fascisme. Mais qu'on n'ait pas pu, d'une façon détournée, vous en accorder les avantages, voilà qui me dépasse! A la Libération tout au moins, vous n'étiez pas des isolés, des vaincus (p.37).

Le cas insensé de Louis, à qui ses collègues offrirent en 1939 une jambe artificielle, est le prétexte que saisit Dédé pour exprimer son opinion désabusée sur l'état "actuel" de la classe ouvrière: "-La classe ouvrière est pourrie! [...] Elle n'a plus d'idéal. Elle se moque éperdument des gars désintéressés qui oeuvrent avec abnégation pour l'humanité et le progrès. [...]. Depuis [1939], la classe ouvrière a changé"(p.38).

Robert, lui, perçoit les choses différemment: "-La classe ouvrière n'a pas changé [...]. Les gars, en voyant Louis, auront honte comme en 1939. Honte d'être valides, honte d'être peinards. Ils auront toujours bon coeur. C'est ça au fond qu'ils appellent leur idéal. Il est resté le même"(p.38). Pour lui qui se sent trahi, notamment par les responsables communistes,

Ce qui a changé, c'est nous. Nous les militants, ou les ex-militants si l'on préfère. Mais il n'y a plus que ça depuis la Libération: des ex-militants. Il y a ceux qui n'ont pas quitté leur poste, qui s'intitulent toujours militants, mais ce sont des militants honoraires. Les plus beaux sont dans le Parti: Thorez, Duclos... Ce n'est pas tellement qu'ils s'accrochent, ils n'ont pas de successeurs. Et puis il y a ceux comme nous, qui ne sont plus rien, même pour la galerie. Ils sont redevenus des travailleurs, donc ils ne croient plus à la classe ouvrière (pp.38-39).

A son avis, ceux qui partirent se battre en Espagne ne furent pas malins; car, dit-il, dans une course de longue haleine, il faut éviter de mener au début.

C'est ce qu'on a fait malheureusement. Comme Henri vous le disait, on est partis là-bas dans l'enthousiasme du Front populaire, dès l'annonce de la rébellion, sans attendre la création des Brigades internationales ni les consignes du Parti. Premier mauvais point. Henri et moi, on était déjà à Irun le 20 juillet, c'est dire! Quand Irun est tombé, on est allés à Santander, quand Santander est tombé, à Bilbao. Etc. Ensuite à Madrid, puis à Malaga, puis sur l'Ebre, enfin à Barcelone! On en a vu des chutes, en trois ans. Ça marque. On a vécu tout ça. L'Espagne était devenue comme notre pays. Mieux que notre pays. En repassant la frontière, dans les derniers, au printemps 39, on se sentait des exilés. On ne reconnaissait pas les gens. Les gars du Parti, avec leurs discussions et leurs apéros, ils voulaient nous faire des discours. On les a envoyés promener. On en avait jusque-là, on était assommés, je vous prie de le croire. Quand est venue la guerre en France, la Résistance, on a trouvé que c'était au tour des autres de jouer. A ceux qui s'étaient ménagés pendant qu'on se crevait, à ceux qui n'avaient jamais mis les pieds en Espagne ou qui y avaient été faire un petit tour pour le compte du Parti, et qui en étaient revenus tout fringants, pleins de proclamations. On s'est tenus à l'écart. On était trop repérés d'ailleurs. Vous imaginez Louis dans le maquis avec sa jambe! A la Libération, forcément, ç'a été mal vu... Vous demandiez pourquoi on ne nous a pas assimilés aux anciens combattants? Mais parce qu'on n'était qu'une poignée, sans intérêt pour personne. Pour les bourgeois, on était des communistes, et pour les communistes, des lâcheurs. On n'était ni l'un, ni l'autre. On était fatigués. On l'est toujours. [...]. Notez qu'eux, les malins, ils sont aussi fatigués que nous maintenant, conclut-il. Mais ils ont couru la bonne partie de la course. Le prix de la victoire que nous leur avons préparée leur est revenu en entier. Ils monopolisent les décorations, les fromages, les pensions. Nous, on est retournés à l'usine (pp.39-40).

La "conscience de classe", ajoute-t-il,

C'est une idée de professeur, d'intellectuel. "Sans théorie révolutionnaire, pas de pratique révolutionnaire" a dit Lénine -qui n'avait rien d'un ajusteur. Seuls les militants -qui sont en cela des intellectuels- croient à la classe ouvrière. Les travailleurs veulent s'en évader (p.40).

N'en sont-ils pas d'ailleurs eux-mêmes les exemples vivants?, interroge Robert.

Le chapitre se termine sur une note à peine plus positive. Pressant contre lui sa volumineuse serviette qui, outre ses "archives", contient aussi ses "rêves", ses plans et ses schémas, Dédé déclare que "les élucubrations d'aujourd'hui sont les réalisations de demain"(p.41). Tandis que les autres félicitent l'inventeur avec un enthousiasme empreint d'une certaine ironie, Henri, incapable de s'émouvoir malgré l'allégresse générale et conscient de faire partie à jamais de ces ratés qui eurent tort d'avoir trop tôt raison, se contente de lancer: "-Tu es un heureux, toi! [...]. Tu as trouvé un autre avenir!"(p.41).

B. DEUX ÉCRIVAINS S'INSPIRENT DE CETTE DESTINÉE HORS DU COMMUN:

1. PIERRE NOTHOMB (1887-1966).

Tournaisien de naissance -“par hasard”-, Pierre Nothomb sera, dans le monde politique belge, une personnalité polyvalente et turbulente. Dès la fin de ses études de droit et de sciences politiques à l'Université Catholique de Louvain, le jeune homme a hâte d'occuper une place de premier ordre dans le destin de cette nation à la naissance de laquelle sa famille a largement contribué.

En 1914, après le repli de son armée à l'ouest de l'Yser, le gouvernement belge décide de siéger en France, à Sainte-Adresse (Le Havre), où il jouit du régime de l'exterritorialité. Chargé de défendre devant l'opinion internationale la cause du royaume martyr, Nothomb se rappelle:

J'étais alors au Gouvernement du Havre, occupé de mes affaires de politique étrangère, et retenu tous les jours par ce gouvernement; je voulais partir pour le front, pensant qu'au lendemain de la guerre ma situation serait absurde si moi qui prêchais le patriotisme et même le nationalisme [...] je n'avais pas été longtemps au front³²³.

En compagnie de quelques amis, il met le cap sur la Belgique; à leur descente du tramway vicinal qui les amène de Poperinghe, le bourgmestre de La Panne les accueille et remet un pli à Nothomb:

[Il] contenait les *Ailes rouges de la Guerre*, la dédicace des Ailes Rouges de la Guerre, une dédicace merveilleuse adressée à ce jeune ami. Et le texte, en épreuve, de la préface de mon livre [*La Belgique en France*], cette espèce de testament politique. Comme je disais au bourgmestre de La Panne: “C'est Verhaeren qui m'envoie cela.” il me répondit: “Mais quelle coïncidence! Il a été tué ce matin à Rouen!” Ce fut vraiment une des grandes émotions de ma vie³²⁴.

Juste avant de relater cette anecdote, Nothomb affirme avoir entraîné le poète dans ses aventures politiques, l'avoir enthousiasmé par ses idées de suppression des partis et de création d'un grand parti national. Cette préface de Verhaeren à son livre, ce sont, dit-il,

³²³ “Entretiens de Pierre Nothomb avec Marie-Thérèse et Roger Bodart”, *La Dryade*, n°40, hiver 1964, p.99. La longue conversation que le couple Bodart eut avec Pierre Nothomb fut la base d'un ouvrage intitulé *L'impromptu du Pont d'Oye*.

³²⁴ *Ibid.*, p.99.

dix pages admirables dans lesquelles il explique que le temps est venu où les hommes doivent s'aimer et travailler ensemble, où les divisions des partis ne doivent plus exister et où nous devons être nationaux avant tout. C'était d'un grand patriotisme³²⁵.

En 1918 et 1919, le jeune Pierre Nothomb est attaché à la légation belge à Berne, avant d'occuper un bureau au ministère des Affaires étrangères. Durant une bonne dizaine d'années, il sera un des gourous infatigables et incontestés du nationalisme belge³²⁶, un mouvement qui, s'il s'exprime déjà avant et pendant la Grande Guerre, se déploiera davantage après celle-ci. Son *Comité de Politique Nationale* (C.P.N.) rassemblant, au lendemain de la victoire et à la faveur des revendications territoriales qui en émanent, des partisans aux conceptions philosophiques et aux idéologies politiques variées, voire incompatibles, défend l'idée d'une Belgique plus vaste et plus forte, dotée d'une armée puissante, et dirigée par son "élite" sociale et intellectuelle naturelle. Le mouvement de Pierre Nothomb, né "toutes tendances" et dont l'origine se situe en dehors du parti catholique, ne réunira bientôt plus que les seuls catholiques nationalistes réactionnaires, à l'exception du libéral Edouard Huysmans. Sa volonté proclamée de "conserver dans la paix et l'ordre notre civilisation et notre foi" comme ses inquiétudes face à l'extinction de "l'idéal moral et religieux" en ont effrayé plus d'un³²⁷. Dès 1924, Nothomb et ses acolytes fondent *L'Action Nationale*, un parti politique qui succède au C.P.N. ("lisez Comité Pierre Nothomb", ironise *Légion Nationale* le 15 novembre 1924); cette fédération inspirée du fascisme italien entend agglutiner les groupuscules nationalistes qui foisonnent de toutes parts et influencer sur la vie politique intérieure, au grand mécontentement des groupes concurrents, telle *La Légion Nationale* de Paul Hoornaert. Parallèlement à ce nouveau parti, Pierre Nothomb créera en 1925 *Les Jeunesses Nationalistes*, des milices d'extrême droite.

Le nationalisme du catholique Nothomb sera, tel que le définit F. Balace, un "fascisme à éclipses et quelque peu brouillon"³²⁸. Voyant dans une alliance avec la droite catholique l'unique moyen de faire élire un candidat nationaliste, Nothomb rallie temporairement, en mars 1925, l'*Union Catholique* de Bruxelles;

³²⁵ Ibid., p.99.

³²⁶ En 1918, Pierre Nothomb publie un livre au titre éloquent: *Etapes du nationalisme belge*.

³²⁷ Francis Balace, "Fascisme et catholicisme politique dans la Belgique francophone de l'entre-deux guerres", *Handelingen van het XXXIle Vlaams Filologencongres*, Leuven, 1979, p.149.

³²⁸ F. Balace, *ibid.*, p.151.

son échec électoral et celui des "légionnaires" de Hoornaert sonnent l'heure de la grande réconciliation; elle se produit au congrès nationaliste du 19 juillet 1925 célébré à Dinant, et se concrétise, en avril 1926, en une *Union Nationale Belge*.

Entre-temps, début juillet, Nothomb s'est rendu à Rome et y a été reçu en audience particulière par Mussolini; celui qui n'hésitera pas à qualifier le Duce de "soldat de la chrétienté" aurait déclaré à son interlocuteur illustre et admiré qu'il personnifiait à lui seul la Catholicité tout entière. Dès son retour au pays, dans son journal *Action Nationale* du 12 juillet 1925, l'apprenti fasciste exalte "La Nouvelle Rome" et propose de réformer l'Etat moyennant un corporatisme qui renforcerait le pouvoir exécutif et restreindrait celui des partis politiques, de

substituer à la misérable politique d'avant guerre une politique nationale, aux formules caduques du parlementarisme et du marxisme notre doctrine de progrès vivant, à la vieille génération gouvernementale, la génération de la guerre, de l'épreuve et de la victoire...³²⁹.

Selon Marc Monhonval³³⁰, l'antiparlementarisme en vogue à l'époque est révélateur de l'attraction qu'exerce alors le modèle italien sur une fraction de la bourgeoisie belge. Les relations de Pierre Nothomb avec l'Italie fasciste sont au beau fixe: le nationaliste belge est nommé "Commandeur de la Couronne d'Italie" et son *Action Nationale* considérée comme le pendant belge du fascisme.

Dans l'interview qu'il accorde au couple Bodart en 1963, Nothomb revient à deux reprises sur cette Italie du Duce. D'abord, lorsqu'il évoque sa rencontre avec Charles Plisnier lors d'un dîner offert par la Maison du Poète:

C'était le moment où on me traitait de fasciste. Parce que, sans être du tout fasciste, étant belge, j'étais le seul en Belgique à être l'ami personnel de Mussolini et je n'en rougissais pas. Des tas de gens n'avaient pas voulu venir à ce dîner et Plisnier arriva en disant: "Celui-là, je viens pour lui dire que je l'aime." C'était un être généreux et magnifique, un tempérament brûlant³³¹.

Ensuite, à propos de son dernier voyage à Venise:

La dernière fois que j'ai vu Venise, c'est vers 1928 en plein fascisme. J'étais sur une terrasse de l'église Saint-Marc, au premier étage, et il passait sur la place des garçons en petite chemise noire suivis ou précédés d'un moniteur -instituteur casqué- et ils marchaient au pas dit "romain". J'étais avec un de mes fils. Au

³²⁹ Cité par F. Balace, *ibid.*, p. 150.

³³⁰ Marc Monhonval, "De la Meuse jusqu'au Rhin [...] P. Nothomb", *La Lanterne*, 14 avril 1987.

³³¹ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", p.68.

moment où les enfants défilaient devant nous, le moniteur dépassa la rangée et on vit un petit garçon dans son dos lui tirant la langue. Alors j'ai dit à mon fils: "Tu m'as demandé la différence entre l'hitlérisme et le fascisme. Voilà!" C'est mon dernier souvenir de Venise³³².

Cette étape que Nothomb initie en juillet 1925, en partie par ressentiment à la suite de son revers électoral, et qui le voit flirter avec le fascisme, s'achève en décembre 1927 lorsqu'il se réinscrit au parti catholique dont il entend se servir comme d'une rampe vers une sorte d'*unionisme* à la 1830³³³. Son projet de créer un "grand parti national", de "nationaliser les partis d'ordre", n'est donc pas mort.

Ce retour au bercail, qui l'éloigne définitivement des autres nationalistes belges, bouleverse *L'Action Nationale* et *Les Jeunesses Nationales*; la violence apaisera temporairement le malaise: le 12 janvier 1928, afin de démontrer la vitalité de leur mouvement, les *J.N.* des Universités de Louvain et de Bruxelles saccagent une exposition soviétique à la rue du Trône à Bruxelles. Lors du procès de quelques membres, Nothomb assumera l'entière responsabilité de l'expédition punitive³³⁴.

Son appartenance au parti catholique, peu conciliable avec la condition de chef d'une ligue paramilitaire fréquemment opposée au lit parti, l'oblige -les législatives de mai 1929 en point de mire- à abandonner son poste de directeur du journal *Action Nationale*; la nouvelle déroute électorale, loin de le fasciser comme ce fut le cas quatre ans plus tôt, semble modérer les ardeurs de celui qui dorénavant s'étiquette "nationiste", c'est-à-dire partisan d'une union catholico-libérale et même de la flamandisation de l'Université de Gand, un sujet alors au coeur des débats en Belgique³³⁵.

³³² *Ibid.*, p.70.

³³³ A propos de cette Belgique unioniste, Xavier Mabilie (*Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, Bruxelles, Ed. du CRISP, 1986) écrit: "La conjonction des oppositions, d'inspiration soit catholique soit libérale, est à la base même de l'Etat qui accède à l'indépendance en 1830. Cette conjonction se perpétuera pendant toute la période où il n'existe encore aucun parti au sens moderne du terme (le mot ne désignant alors que des tendances parfois diffuses ou imprécises) et où la pratique de gouvernement sera celle de l'unionisme. Il y aura certes une opposition, l'orangisme, mais fatalement condamnée à disparaître dans l'hypothèse de la permanence de l'Etat. Pour le reste, la période sera celle de la préhistoire des partis"(pp.103-104). Cette pratique régira la vie politique du jeune Etat pendant une vingtaine d'années. "L'unionisme perdit en quelque sorte une de ses raisons d'être au moment de la reconnaissance définitive de l'indépendance sur le plan international en 1839. [...] [Il] allait disparaître avec la formation d'un système de partis appelé à devenir le centre moteur de la vie politique"(pp.139-140).

³³⁴ Francis Balace, "Pierre Nothomb et les autres nationalistes belges 1924-1930", *Pierre Nothomb et le Nationalisme Belge*, Arlon, Ed. de l'Académie Luxembourgeoise, 1980, p.74.

³³⁵ Si le passage au suffrage universel se fit très rapidement après la Première Guerre mondiale, la promesse faite, en 1918, de la création des assises d'une université flamande, ne se réalisera que

Le nationalisme nothombien est à bout de souffle. En 1930, le chef invite ses derniers partisans à rallier les Jeunes Gardes Catholiques et son journal disparaît en août. En compagnie de quelques catholiques fidèles, il rejoint, dès l'année suivante, le groupe *L'Autorité*³³⁶. Pour Nothomb commence la traversée du désert puisqu'il lui faudra attendre les élections de 1936 pour se faire élire sénateur de la province du Luxembourg, une fonction qu'il occupera pendant près de trente ans. En 1932, il a acquis le domaine seigneurial du Pont d'Oye à Habay-la-Neuve, à quelques encablures d'Arlon, au fond de ce Sud-Luxembourg ancestral.

Quand je suis venu ici au Pont d'Oye, je me suis dit: j'étais le premier depuis douze ou treize générations connues, à ne pas habiter un lieu d'où on voit la tour d'Arlon. Mon père avait quitté il y a trente ans ce pays pour devenir magistrat ailleurs. J'y suis revenu d'instinct [...]. J'étais donc bien où je devais être. Je suis essentiellement belge et luxembourgeois -deux fois plus belge parce que luxembourgeois. Mais, dans le Luxembourg, je suis surtout un Arlonais. Les gens du Luxembourg furent des rassembleurs de terre. Les Arlonais furent des hommes de diplomatie, d'échange, de traduction, les grands commis des princes, des humanistes. [...]. C'est vrai, je suis très "pays d'Arlon"³³⁷.

Nothomb n'a jamais dissimulé les bonnes relations qu'il entretenait alors avec un autre Luxembourgeois, Léon Degrelle, dont il fut le témoin de mariage en 1932 et qu'il hébergea plus d'une fois; à l'époque, il signe aussi des articles dans quelques-unes des revues lancées par Degrelle et publie son ouvrage consacré au roi Albert³³⁸ aux Editions Rex, lesquelles, jusqu'à la rupture de 1934, dépendent de l'*Action catholique de la Jeunesse belge*. Néanmoins, affirmer que le mouvement nationaliste de Nothomb prépara le terrain à Rex est sans doute abusif même si, indiscutablement, le parti du Bouillonnais plongeait ses racines dans un terreau identique et dut, par ses revendications politiques, séduire le

bien plus lentement; ce n'est en effet qu'en 1930, au terme de nombreux débats et péripéties, que l'Université de l'Etat à Gand sera "flamandisée". Ce retard généra une grave déception dans l'opinion flamande (consulter X. Mabille, op. cit., p.231).

³³⁶ "Les fondateurs de la *Ligue pour la Restauration de l'Ordre et de l'Autorité dans l'Etat*, née en 1925, sont beaucoup plus influencés par l'*Action Française* que par le fascisme. [...]. Or, si les membres de l'*Autorité* veulent réorganiser l'Etat, veulent une Belgique et une autorité centrale forte comme préalables à toute réforme sociale (qu'ils acceptent dans sa version corporatiste), ils entendent bien par contre rester dans le Parti Catholique et oeuvrer à son renouveau, sans tomber dans le piège de la création d'un parti exclusivement nationaliste et autoritaire. C'est leur point de friction avec Nothomb, aux avances duquel ils sauront résister./ Ce n'est pas un faisceau de forces nouvelles, c'est un groupe d'études et de pression au sein de la conservatrice *Fédération des Cercles*" (F. Balace, "Fascisme et catholicisme...", pp.151-152).

³³⁷ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", pp.61-62.

³³⁸ Pierre Nothomb, *Le roi Albert*, Bruxelles, Rex, 1934.

châtelain du Pont d'Oye; il est très vraisemblable, écrit Pascale Leyder³³⁹, qu'en 1936, Nothomb soupesa le pour et le contre des listes rexiste et catholique. D'ailleurs, début août, soit trois mois après les élections, il prêche l'unification de toutes les forces catholiques -et rexistes-, seule capable, selon lui, d'endiguer la vague rouge du communisme. Le refus de Degrelle, qui préfère faire cavalier seul et monopoliser à son profit l'anticommunisme, confirmera sa présomption que Rex est un mouvement dictatorial. A la mi-septembre, en réponse au slogan "ni Rex ni Moscou" du *Journal du Luxembourg*, Rex adresse une "Lettre ouverte à M. Pierre Nothomb. Ecrivain national. Sénateur-baron. Rexiste de coeur. Antirexiste opportuniste". Au lendemain de l'accord Rex-V.N.V., Nothomb et ses amis lancent un slogan alternatif: "Malines ou Moscou!"³⁴⁰; pour le sénateur catholique, il s'agit de combattre le communisme, le seul ennemi réel, ainsi que le rexisme, un mouvement qui, dit-il, eût pu être magnifique mais qui conduit au communisme! Lors du duel de mars 1937 entre le Premier ministre Van Zeeland, soutenu par les trois partis traditionnels et les communistes, et le Chef de Rex, Pierre Nothomb se demande comment Degrelle ose affronter celui qui incarne "la réconciliation de tous les hommes au coeur droit, pour la défense de la Patrie commune", autrement dit le grand rêve qui généra et berça Rex³⁴¹.

Cette année-là, Nothomb, qui partage ses jours entre son hôtel particulier de la rue d'Arlon à Bruxelles et son domaine luxembourgeois d'Habay, atteint la cinquantaine, singulièrement assagi. Est-ce le fait d'avoir enfin obtenu cette consécration politique tant recherchée? Néanmoins, il garde encore l'espoir de décrocher un éventuel maroquin. Admirateur du Duce, il n'est pas impossible qu'il ait aussi, à un moment donné, caressé des rêves dans l'air du temps; mais cet air s'est rapidement vicié: le fascisme italien qu'il a glorifié tant et plus s'est entiché et entaché de l'inquiétant hitlérisme. Pour Jean Mergeai, "du songe grandiose du poète à la technique brutale de la prise du pouvoir, il y a un abîme. Pierre Nothomb était trop bon pour devenir un dictateur. Il n'avait pas cette âpreté, ce cynisme, cet art consommé de la dissimulation sans lesquels échouent les candidats au pouvoir absolu"³⁴². Le drame familial n'est peut-être pas non plus étranger à cette soudaine modération: son fils aîné André décède en 1937 et de cette guerre d'Espagne qui n'annonce rien de bon, et où son anticommunisme

³³⁹ P. Leyder, op. cit., p.38.

³⁴⁰ Rappelons que Malines, siège archi-épiscopal, est la capitale ecclésiastique de la Belgique.

³⁴¹ Consulter P. Leyder, op. cit., pp.97-104.

³⁴² Jean Mergeai, *Pierre Nothomb ou les paradis perdus*, Vieux-Virton, Ed. de la Dryade, 1965, p.24.

le pousse à soutenir avec ferveur les franquistes, son deuxième fils, Paul, vient de rentrer miraculeusement vivant.

En 1938, afin d'appuyer l'idée de la "politique d'indépendance" prônée par le souverain et son ministre des Affaires étrangères, P.-H. Spaak, le sénateur luxembourgeois fonde, autour du slogan idéaliste "Neutralité debout", la *Ligue de l'Indépendance Nationale* ; il s'agit d'une tentative supplémentaire de maintenir la Belgique à l'écart de la catastrophe qui gronde. Durant la drôle de guerre, Pierre Nothomb rencontre une dernière fois Degrelle à Bruxelles; il lui demande "de ne jamais rien entreprendre qui soit contraire à la politique du Roi..."³⁴³.

Après l'invasion de la Belgique, qui, dès le 10 mai 1940, jette nombre de ses compatriotes sur les routes de l'exode, le sénateur est nommé haut-commissaire du gouvernement belge dans le Sud-Ouest de la France.

Durant l'Occupation, la mise en veilleuse de la vie parlementaire laisse au penseur politique le loisir de se livrer à une réflexion sur les bouleversements présents et à venir comme sur le destin de ce petit pays d'"entre-deux" situé au coeur du vieux continent; à l'écrivain -poète, romancier et essayiste-, celui d'ébaucher un ambitieux projet littéraire: le cycle romanesque d'Olzheim.

En littérature, Pierre Nothomb n'en est pas à son coup d'essai; à l'époque, sa production est déjà substantielle. A partir de 1925, et pour une bonne dizaine d'années, il s'est détourné de sa première vocation poétique pour se consacrer corps et âme à ce qu'il estimait indispensable: un effort de rénovation nationale. Ses "romans nationaux"³⁴⁴, aux accents médiévaux et patriotiques, illustrent ses thèses politiques; à titre d'exemple, citons *Le Roman de 1830*, *La Chevalerie Rustique*, *Risquons-tout*, *Les Dragons de Latour*,...

Publiés entre 1944 et 1962, les cinq volumes³⁴⁵ du cycle d'Olzheim constituent pour leur auteur le couronnement et le point de convergence de son activité littéraire et de ses méditations politiques. Il définira lui-même cette fresque, reflet fidèle de sa personnalité, de ses préoccupations et de ses pensées, comme

³⁴³ Cité par M. Monhonval, op. cit..

³⁴⁴ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", p.42.

³⁴⁵ *Le prince d'Olzheim* (1944), *Les Elie-Beaucourt* (1945), *La visite au prince d'Olzheim* (1949), *Le prince d'Europe* (1954), *Le prince du dernier jour* (1962).

le lieu où s'est faite la rencontre parfaite de la poésie et de la politique, lieu où je suis devenu vraiment moi-même. [...] Je crois que ce livre fut et reste une grande entreprise politique en même temps qu'une grande entreprise poétique³⁴⁶.

Les deux premiers volumes -ceux qui retiendront notre attention- furent rédigés au fil même des événements historiques qu'ils décrivent³⁴⁷ et parurent sous le pseudonyme de Henri Créange. Est-ce parce que la réalité ne coïncidait pas à ce qu'il avait espéré que Nothomb attendit une dizaine d'années pour faire paraître les deux derniers? Sans doute avait-il besoin de prendre ce recul qui lui avait manqué auparavant.

Dans cette geste moderne, étonnante mise en scène de l'Europe de 1936 à 1960, la fiction la plus pure et l'actualité la plus brûlante se mêlent intimement; des personnalités bien connues des lecteurs y croisent les personnages nés de l'imagination fertile et baroque du créateur.

Comme le laissent deviner les titres de quatre des cinq volumes, le cycle est entièrement dominé par la figure du prince d'Olzheim, le dernier descendant en ligne mâle de l'empereur à la barbe fleurie. Frédéric Kiesel³⁴⁸ voit dans cette mise en scène ce qui se nomme en psychologie un "rêve constitué", celui d'être l'héritier carolingien. "Je suis moi-même Jean-Lothaire prince d'Olzheim"³⁴⁹, déclarait, d'ailleurs, celui qui projetait dans ce personnage mythique, fleuron de sa production romanesque, ses rêves et ses fantasmes.

Jean-Lothaire règne sur une petite principauté imaginaire composée de quelques villages et hameaux autour de la localité réelle d'Olzheim, sise en territoire allemand et jouxtant la frontière belge du côté de Saint-Vith, là où se marient la germanité et la latinité. Pieux et ascète, gardien imperturbable de l'indépendance de son petit pays, le prince incarne une conception grandiose de l'unité occidentale: il est habité par le rêve multiséculaire de rappeler ce

³⁴⁶ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", p.45.

³⁴⁷ L'avant-propos du *Prince d'Olzheim* nous indique les circonstances d'écriture et de publication de ces deux premiers romans: "L'auteur et l'éditeur ont tenu à publier ce roman tel qu'il fut écrit et circula secrètement sous l'occupation ennemie. Que tels faits aient été mieux éclaircis depuis, que telles descriptions paraissent aujourd'hui insuffisantes, d'autres exagérées peut-être, que telles crises puissent maintenant sembler impossibles, que l'oeuvre tout entière porte la marque, jusqu'en certaines précautions de style, de l'époque où elle fut composée, ils n'ont rien voulu changer à un livre destiné à raconter l'évolution du monde -non des Belges- devant l'Allemagne et la révélation de ses crimes. Le roman qui fera suite à celui-ci, *Les Elie-Beaucourt*, qui se passe à Bruxelles même et fut écrit en 1943-1944, racontera avec des révélations, peut-être surprenantes, mêlées à une autre histoire d'amour, l'héroïsme et la passion de notre peuple pendant la dernière année de l'épreuve".

³⁴⁸ Frédéric Kiesel, *Pierre Nothomb*, Bruxelles, Pierre de Meyere Editeur, Coll. Portraits, n°3, 1965, p.81.

³⁴⁹ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", p.41.

royaume qui s'étendait, mille ans auparavant, de la mer du Nord aux Alpes: une nouvelle Lotharingie, lieu de contact et de médiation, dont l'épine dorsale serait la ligne de faite qui sépare les bassins de la Meuse et du Rhin³⁵⁰.

Voisin de cette chaîne de vastes collines lorraines et ardennaises, obsédé par les espaces immenses et les points de confluence de mondes différents, le châtelain du Pont d'Oye voit dans ce microcosme rhénan-wallon un symbole de la vocation de rencontre et de (ré)conciliation qu'il attribue aux pays d'"entre-deux":

Il y a un point entre le va-et-vient de ces hautes routes de fer et de terre, où le bassin du Rhin s'enfonce profondément jusqu'au coeur -jusqu'au noeud- de notre Ardenne³⁵¹.

Analysant les constantes majeures de l'oeuvre de Nothomb qu'il définit comme "un généreux rassembleur d'hommes"³⁵², un "rassembleur de lieux" réels et imaginaires et un "rassembleur politique romanesque"³⁵³, Claude Raucy écrit que "Ce pays d'entre deux, ces terres à cheval sur la ligne de faite -cela revient comme une obsession-, c'est la terre prévue (de toute éternité?) pour sauver l'équilibre de l'Europe, pour rassembler les génies différents qui sont à ses flancs. Ce pays ne doit pas être un petit pays. Il est la terre de Charlemagne, la terre que les Romains déjà avaient choisie pour y établir l'autre capitale de l'Empire". Dans *La visite au prince d'Olzheim*, le troisième volume, qu'il publia sous son nom, Pierre Nothomb raconte qu'il fit la connaissance d'Henri Créange, l'auteur des deux premiers tomes, qui l'emmena chez Jean-Lothaire; en chemin, Créange lui présente le pays et lui expose ses théories, citant même un ouvrage de son interlocuteur:

C'est étrange comme en écrivant cette *Méditation sur Ormont*, vous aviez peu regardé les hommes. Dans votre délire géographique, le peuple de ces hauteurs ne vous intéressait pas. Pour moi j'ai mieux senti, dans mes voyages concentriques autour de ces eaux vives, pourquoi le petit pays de Jean-Lothaire, lové entre la Belgique et l'Allemagne, était, là-haut, prédestiné³⁵⁴.

³⁵⁰ En 1944, Pierre Nothomb publiera *La ligne de faite: cités et sites de Belgique*, Bruxelles, Ed. universitaires.

³⁵¹ Frédéric Kiesel, "Géographie lyrique de Nothomb", *La Dryade*, n°40, hiver 1964, p.13.

³⁵² Claude Raucy, "Pierre Nothomb, le rassembleur", *La Revue générale*, mars 1996, p.21. Cet article de Claude Raucy (pp.19-34) est un condensé d'une étude plus vaste, inédite et qui fut couronnée en 1993 par le prix de la *Fondation Pierre Nothomb*.

³⁵³ Cl. Raucy, *ibid.*, p.29.

³⁵⁴ Cité par Cl. Raucy, *ibid.*, p.31.

Plus loin, Créange et Nothomb se rendent à Luxembourg, et le romancier en profite pour méditer sur l'importance de ce petit pays:

Sous mes pieds palpitait dans sa mort l'immortelle vie de Jean le Chevalier, petit-fils d'Ermesinde, rassembleuse, mainteneuse de ces terres. En même temps que les Pays-Bas, en même temps que la province, plus fière de son rôle dans la Belgique renforcée, quelque chose, obscurément, se refaisait ici, qui était, au noeud des trois frontières, un Luxembourg conscient de son étendue survivante, de son âme peu à peu rassemblée et de sa mission. Je ne définissais pas encore celle-ci avec certitude, mais je sentais se gonfler comme un âme puissante dans ce sanctuaire de mes pères³⁵⁵.

D'"instinct extrêmement belge" - "J'ai beaucoup vécu en pays flamand. Je me suis marié trois fois, chaque fois dans une famille "flamande"³⁵⁶-, Nothomb contemple son pays-carrefour comme le lieu de communion et de rassemblement par excellence, comme le creuset idéal de cette *Europe naturelle*³⁵⁷ en germe. Il souffre cependant de constater le destin étriqué de ce petit pays sans cesse rogné aux frontières au cours des siècles passés:

Mon amour des pays d'Entre-Meuse-et-Rhin [...] est venu d'abord du besoin politique de ramener à la Belgique des cantons qui lui avaient été pris en 1815. C'est de la pure imagination politique³⁵⁸.

Cette vue poétique des sites privilégiés que constituent les frontières, ce rêve d'une Lotharingie renouvelée, le romancier l'exprimera dans son oeuvre de fiction; l'homme politique et l'historien d'occasion, dans ses essais; en quête de cette communauté spirituelle, de cette "synthèse charnelle des pays d'Entre-Meuse-et-Rhin", l'animateur du *Groupement européen des Ardennes et de l'Eifel* tentera de la concrétiser; la guerre terminée, il se lance dans une entreprise à la mesure de sa mégalomanie: une fédération des familles portant le même nom dans les quatre pays limitrophes, Nothomb, celui d'une rivière et d'un village du pays patoisant allemand d'Arlon³⁵⁹. Selon Claude Raucy, "Qu'avait-il voulu sinon ouvrir les routes et briser les barrières afin de rassembler des hommes et prolonger dans les faits les théories de sa ligne de faite?"³⁶⁰:

³⁵⁵ Cité par Cl. Raucy, *ibid.*, p.32.

³⁵⁶ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", p.81.

³⁵⁷ Pierre Nothomb, *L'Europe naturelle*, (1952), Paris-Bruxelles, Ed. Universitaires, 1960.

³⁵⁸ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", p.61.

³⁵⁹ F. Kiesel, "Géographie lyrique de Nothomb", p.10.

³⁶⁰ Cl. Raucy, *op. cit.*, p.21.

Nous avons dès les premières semaines, en conséquence de ces déclarations de principe, préparé et commencé des démarches auprès des Gouvernements des quatre pays dont dépend cette zone verte, pour la suppression des passeports qui existaient encore et l'établissement du régime de la carte d'identité³⁶¹.

• *Le prince d'Olzheim*³⁶².

A la veille de la Deuxième Guerre mondiale, la petite principauté d'Olzheim aux confins de la Belgique et de l'Allemagne est un territoire paradoxalement neutre et désarmé. Sur cet univers imaginaire aux structures médiévales règne Jean-Lothaire d'Olzheim. De son union avec la princesse russe Wanda Wolinsky, cousine du Tsar Nicolas, sont nés deux enfants: Emma, en 1922, -elle entrera au noviciat des moniales bénédictines d'Heurtebise, dans la forêt de Saint-Hubert- et Philippe, l'année suivante. Ce dernier, éduqué pendant deux années au coeur de cette Allemagne infestée par la doctrine nazie, y subit l'influence la plus contraire au génie d'Olzheim. Inexorablement, le fossé se creuse entre le prince, inquiet pour la sécurité de son petit Etat, et ce fils, envoûté par les idées hitlériennes et convaincu que le destin d'une famille, aussi éclatant soit-il, est peu de chose face à celui d'un grand peuple. Aussi, dès le début de la guerre, le jeune homme, secrètement révolté par le côté archaïque, conservateur et passif de cette existence de répit heureux et engourdi qu'on mène à Olzheim, rejoint-il l'Allemagne, "pays de sa race et de sa pensée"(p.82), pour y militer dans les organisations nationales-socialistes.

De son côté, pleinement confiant dans la politique de "Neutralité debout" défendue par Léopold III qui, croit-il, sauvera la Belgique et sa principauté, Jean-Lothaire reprend auprès du souverain ses fonctions d'aide de camp. Les événements qui frappent le royaume, de la neutralité violée à la capitulation que d'aucuns estiment honteuse et prématurée, minent bientôt cet optimisme quelque peu candide. Son roi retenu prisonnier au château de Laeken, le pays sur lequel souffle, malgré les séquelles de la défaite, une illusion de délivrance -beaucoup nourrissent secrètement une espérance lointaine de réconciliation-, s'habitue déjà à la présence d'uniformes gris dont Bruxelles regorge. Après la campagne des dix-huit jours, de retour dans sa principauté placée dorénavant sous autorité allemande, Jean-Lothaire mène, en compagnie de la jeune Ludwise

³⁶¹ Cité par Cl. Raucy, *ibid.*, p.21.

³⁶² Henri Créange, *Le prince d'Olzheim*, Bruxelles, Le Rond-Point, 1944.

Ludovici -descendante d'une famille vassale de Vieux Dippach et désormais "sa conscience"-, une existence faite de bonhomie et de douceur. Décidé coûte que coûte à défendre la pérennité et l'honneur de son petit pays, tout entier absorbé par sa mission carolingienne -le rêve d'une Europe unie, d'un monde ramené vers la paix universelle et vers la grandeur-, le prince, à l'instar de millions d'hommes, se laisse séduire par cette force colossale qui, de Narvick au delà des Pyrénées, triomphe implacablement; il se souvient que c'est toujours par la force, et même par la violence, que l'unité nécessaire de l'Europe a été tentée, presque réalisée: l'Empire romain ne dut-il pas en effet lutter pour imposer à des peuples rétifs une *Pax* durable et solide? Le Saint-Empire, forgé dans le sang par Charlemagne et renouvelé par Charles-Quint, ne fut-il pas un bienfait séculaire, maintenant l'équilibre et la beauté du monde? En Jean-Lothaire survit encore le leurre de voir cette Allemagne accomplir la vocation fédératrice d'une Europe-superpatrie et se réhumaniser par le changement de proportions de son destin comme par ses alliances et ses conquêtes.

Au delà des Pyrénées, l'Espagne, qui souffrait de ce que sa reconnaissance envers l'Allemagne lui donnât l'apparence d'être son associée, rêvait d'un groupement hispano-franco-italien qui aurait contrebalancé harmonieusement dans l'Europe nouvelle le poids lourd d'un germanisme insuffisamment romanisé pour se dégager à lui seul de ses tares. Et si c'était la patrie d'un Serrano Suñer, qui avait l'indélicatesse extrême de venir en Belgique saluer les chefs de l'occupation d'un pays en paix avec le sien, c'était aussi la patrie de cet Aunos³⁶³ qui tant de fois, pendant sa mission diplomatique à Bruxelles, avait entretenu le prince d'Olzheim de sa doctrine du Saint-Empire: seule rémission du péché prussien. Et chaque jour s'élargissaient les limites de la reconnaissance de cet ancien rêve (pp.199-200).

De passage dans la région, le Führer en personne viendra rassurer le prince, inquiet de la croissante immixtion allemande dans les affaires d'Olzheim, et l'entretenir de "cette Europe que nous organiserons pour mille ans"(p.210), de cette révolution nationale-socialiste et européenne qui "sauvera le peuple européen du capitalisme anglo-saxon et juif, du règne écrasant de l'or..."(p.212). Perplexe mais enjôlé un moment par les promesses aussi alléchantes que sournoises du chancelier, Jean-Lothaire découvre peu à peu que la révolution hitlérienne n'est que la négation même de la chrétienté, que l'Europe projetée par le dictateur n'est nullement cet espace de libertés composé, comme le Saint-Empire en ses meilleurs jours, de nations souveraines, diverses dans leur union.

³⁶³ Annos était le chef de la mission économique espagnole (consulter Max Gallo, *Histoire de l'Espagne franquiste*, Verviers, Ed. Marabout Université, 1975, p.62).

Les interventions de plus en plus odieuses et tyranniques dans la vie du petit Etat, dont l'indépendance semblait pourtant assurée, les empiètements de plus en plus vexatoires et précis sur la liberté de son peuple et, finalement, le suicide de son fidèle intendant luxembourgeois Altzing poussé au désespoir, lui ouvrent les yeux sur le tribut réel à payer pour construire cette "nouvelle Europe" selon des méthodes totalitaires.

Devenue "volksdeutsche", la population de la principauté doit participer à la conscription; par ordre exprès du Führer, le régime du travail pratiqué à Bruxelles -recruter des "volontaires" pour les usines du Reich- est étendu à Olzheim où, par ailleurs, des légionnaires sont bientôt enrôlés afin de se joindre à la Légion wallonne de Rex du traître Degrelle. Mis aux arrêts dans son château pour avoir protesté contre ces mesures, Jean-Lothaire médite sur l'Europe et son destin et s'emploie tant bien que mal à protéger ses sujets. Il ne pourra toutefois pas s'opposer au départ de Charles, le frère de Ludwise, et d'autres jeunes gens de la région, embrigadés de force dans l'armée ennemie. Ces "vaillants soldats allemands d'Olzheim", envoyés sur le front de l'Est, recevront la visite d'un Philippe dissertant sur l'honneur d'oeuvrer pour l'Ordre Nouveau! Mais le jeune fanatique, employé aux relations internationales du Reich et chargé de mission en Hongrie, en Roumanie et en Italie en vue d'y préparer avec les dirigeants des jeunesses nouvelles de ces pays le prochain congrès de la jeune Europe 1943, déchantera bientôt. Lors de ce voyage d'information lui est révélée l'impensable vérité, celle qui sape en son for intérieur tout ce qu'il y avait cru inébranlable: l'Allemagne qu'il imaginait aimée de tous, respectée du moins, n'inspire en réalité que haine et rancune chez ses propres alliés. Découvrant qu'elle n'a jamais entraîné personne que par la terreur et par le mensonge, ne pouvant supporter d'avoir sacrifié son Dieu, son père et sa patrie à un semblable idéal, l'héritier de la principauté préfère mettre fin à ses jours.

Revenu miraculeusement du front russe au terme d'une folle odyssée, Charles organise la résistance, la "guerre des bois"; cette *Armée blanche* aussi efficace qu'insaisissable sera commandée par Jean-Lothaire, le même qui, naguère, refusait de croire aux accusations versées contre l'Allemagne et qui, aujourd'hui, brûle de dénoncer et de venger les crimes commis par cette nation prétendant à l'Empire:

Pendant la guerre d'Espagne, il s'était indigné, sur les dénonciations allemandes, contre le système de tortures inauguré par les Russes du Guepéou envoyés de

Moscou à Barcelone. N'étaient-ce pas les Allemands déjà qui leur avaient appris ce système? N'étaient-ce pas eux qui avaient, à la faculté de médecine de Berlin, institué une chaire spéciale, où l'on enseignait scientifiquement le moyen d'arracher des aveux par ces méthodes cruelles, sans toucher aux centres vitaux et sans diminuer la lucidité de ceux qui ne devaient rien perdre de leur douleur? (p.332).

Incarcérée à Aix-la-Chapelle, Ludwise est tuée fin septembre 1943, lors du bombardement de la cité carolingienne; avant de mourir, elle aura toutefois la force de mettre au monde un petit garçon que Dom Robert Reuter, l'abbé de Saint-Brunon-des-Bois à Olzheim, détenu lui aussi, baptise du nom de Carloman sur le tombeau même du glorieux ancêtre. L'aumônier qui, trois ans plus tôt, mettait déjà le prince en garde contre l'inanité de ses rêves en lui montrant les crimes et les folies du vainqueur provisoire, l'invite maintenant à poursuivre le combat jusqu'à la victoire définitive; elle devra être non seulement délivrance et libération mais aussi rénovation du monde et reconquête morale des pays allemands de l'Ouest par la pensée qu'incarne le descendant de Charlemagne.

• *Les Elie-Beaucourt*³⁶⁴.

Afin d'y exécuter son mystérieux dessein, Jean-Lothaire, alias "Monsieur Leprince", s'est réfugié à Bruxelles où il est l'hôte permanent de Georges Elie-Beaucourt, grand industriel et sénateur influent du parti catholique.

Figure centrale du récit, ce veuf, qui redoute par-dessus tout l'épreuve de la solitude et endure stoïquement le destin tragique de ses fils, connaîtra lui-même les affres de l'humiliation et de la mort.

Son aîné, Maxime, considéré comme le plus calme et le plus équilibré des trois frères, a épousé Anne Romanoff, une âme slave et séductrice; dès qu'elle apprend l'arrestation de son mari, elle interrompt la relation extra-conjugale qu'elle entretient avec le député socialiste gantois Henri Casteel afin qu'entre les deux rivaux, les jeux soient égaux! En 1944, victime de sa générosité et de la colère du commandant de l'oflag où il est emprisonné, Maxime est envoyé en forteresse; malade, il y meurt rapidement d'épuisement³⁶⁵.

Baudouin, le cadet, le boy-scout de la famille, connaît une destinée tout aussi dramatique. Mobilisé à Flamierge, il y rencontre Pâquerette, "une petite

³⁶⁴ Henri Créange, *Les Elie-Beaucourt*, Bruxelles, Le Rond-Point, 1945.

³⁶⁵ Le fils aîné de Pierre Nothomb s'appelait André (1912-1937).

filles des champs"; en refusant leur union, Georges provoque la rupture familiale et perd à jamais son plus jeune fils; fait prisonnier le 28 mai 1940, Baudouin ne regagne la Belgique qu'après trois ans de captivité. Désormais M. Diego, il lutte dans la Résistance et se charge de faire passer en Espagne les aviateurs tombés et les volontaires en partance vers l'Angleterre; secondé au début par deux contrebandiers -des Basques de Guipuzcoa qui, exilés par Franco et expulsés par Vichy, narguent les deux régimes-, il agira ensuite seul ou avec Simone de Gérard, la collaboratrice du sénateur du temps où il était haut-commissaire aux réfugiés belges en France. Un de ces "voyages" consistera à conduire au-delà des Pyrénées le chef de l'Armée blanche chargé d'une mission ultra-secrète. Ce séjour dans la Péninsule amène Jean-Lothaire à reconsidérer certains de ses préjugés pro-franquistes: tandis qu'ils franchissent les Pyrénées,

Le Prince d'Olzheim se désolait d'entendre les deux fraudeurs basques, entre deux grands signes de croix, crier rauquement leurs imprécations de haine à Franco, sauveur de l'Espagne. Mais, ce "grand cimetière sous la lune", même après ce qu'il avait vu dans nos pays dévastés du Nord, l'atterraient... [...]. Racontera-t-on jamais le long voyage que [...] le Prince d'Olzheim fit alors seul, et heureusement riche de pesetas, à travers l'Espagne, et au delà? [...]. Il traversa deux fois l'Espagne sans être inquiété par personne, ne s'étant fait reconnaître à Madrid que par un Belge plein d'honneur qui l'aida dans son voyage aux frontières de l'Ouest, sans essayer d'en deviner exactement le but. Le luxe de Saint-Sébastien l'avait à la fois ravi -car il était homme- et scandalisé parce qu'il pensait aux tragédies dont il sortait, parce qu'aussi, à ses côtés, il décelait déjà une autre tragédie permanente: la misère populaire que ce luxe cachait. L'ordre apparent de Madrid ne lui fit pas illusion plus longtemps: il avait percé à jour déjà l'injustice d'un régime dont il avait naguère applaudi la victoire. Et cette victoire maintenue lui semblait encore un bienfait; mais de quel prix n'était-elle pas payée? Elle avait vaincu le bolchevisme dans la péninsule, soit: mais s'était-elle attaquée aux causes pour lesquelles, sur cette vieille terre chrétienne, le bolchevisme avait pu prendre racine? Avait-elle su dissocier assez vite sa cause de celle de l'Allemagne, son intéressée d'un jour? Là était le péché de cette dictature. Surgie pour sauver l'homme et imitant les contraintes de sa rivale et de son ennemie, elle n'avait pu demeurer fidèle à l'humain. Et l'Eglise, en se désintéressant de l'injustice sociale que cette dictature perpétuait, risquait de s'écrouler un jour avec elle... Voyait-il bien? Jugeait-il bien? Il était profondément troublé de ces vérités entrevues, de ces impressions qui, chaque jour, se confirmaient en lui. Ce n'était vraiment qu'entre Escaut et Rhin, au vieux pays de Charlemagne, qu'un équilibre s'était à peu près établi au long des siècles, entre l'ordre divin et les libertés populaires, le pouvoir et l'homme. Et c'est cela qu'Hitler avait voulu tuer! Comment les Espagnols ne le sentaient-ils pas, qui pouvaient maintenant sans peine, en suivant l'Italie dans le camp de l'indépendance et de la liberté des peuples, aider puissamment à la défaite du monstre- et qui ne gardaient leur armure de force, leur régime militaire que pour empêcher, semble-t-il, que se réalisât, par le Roi et son peuple (formule magnifique et traditionnelle) ce salutaire changement de front? Fallait-il que le communisme ait été pour eux un mortel péril, pour qu'ils ne vissent pas encore combien l'autre était mortel aussi? (pp.139-142).

Fin mai 1944, offrant sa vie pour sauver celles de quelques aviateurs anglais et d'un Américain dont il se sent responsable, Baudouin se noie dans les eaux de la Bidassoa³⁶⁶. Après avoir confié tout ce petit monde à une femme d'Oyarzun, de retour à Paris, Simone organise dans les délais fixés le "passage" suivant, celui du prince accompagné cette fois d'un mystérieux compagnon; le débarquement du 6 juin et la garde renforcée à laquelle est soumis Léopold III déjoueront in extremis le projet.

Bruno, le "plus orgueilleux peut-être", le "plus pensif",

depuis longtemps tenté, sans se l'avouer, par les idées démocratiques, commençait de se montrer acerbe et cruel dans sa critique mal voilée des régimes déchus, des régimes à tuer encore. Il venait de réussir la plus étonnante des performances scolaires. Humaniste nonchalant, à peine sportif jusque-là dans cette nonchalance songeuse, il avait été saisi tout à coup d'une résolution inattendue, s'était astreint passionnément à l'étude des mathématiques et, décidé brusquement à entrer à l'école militaire -section des armes spéciales- avait obtenu, après des résultats

³⁶⁶ Le troisième fils de Pierre Nothomb s'appelle Jean-François. Dans *Les Nothomb (La Revue générale, n°3, mars 1996)*, celui-ci évoque "Quelques souvenirs": "Prisonnier de guerre (juin 1940 - octobre 1941). [...] C'est au stalag IX C (Bad Sulza, en Thuringen) que je décidai avec un ami de m'évader. La première tentative fut un échec, mais la deuxième, en octobre 1941, fut un succès. Arrivés à la frontière belgo-luxembourgeoise, dans un petit café de village, le patron nous fit monter au grenier et nous servit un excellent repas. Vers 21 heures, il nous confia à deux contrebandiers: une femme de vingt-cinq ans et un homme de quarante ans. [...]"(p.57). "Le réseau d'évasion Comète (octobre 1942 - janvier 1944). Octobre 1942 - Ma première traversée des Pyrénées me laisse une profonde impression; c'est fascinant! Nous partons d'une ferme située à Urrugne, et grimpons la montagne à la queue-leu-leu, nos pieds chaussés d'espadrilles de corde, qui épousent le terrain mieux que des souliers. Au sommet nous apercevons les lumières de Fuenterrabia, de l'Espagne "libre". Après quatre heures de marche, nous sommes à la Bidassoa, que nous passons à gué (il y a de l'eau jusqu'aux genoux). Avancant dans la nuit comme des Sioux en suivant notre guide basque Florentino, nous évitons les garde-frontières espagnols. La frontière passée, nous remontons et tournons autour de la Peña de Haya ("Les Trois Couronnes") jusqu'à une auberge près de Oyarzun. Nous nous glissons dans une vaste et rustique cuisine, où l'hôtesse nous prépare une merveilleuse *tortilla*. Nous sommes morts de faim. Au cours du mois de novembre, Victor Michiels, avec qui j'ai fait mon entrée dans le réseau, est abattu par la Gestapo à Schaerbeek. [...] 23 décembre 1943 - Nous partons sans notre guide habituel, Florentino, malade; deux autres Basques le remplacent, Manuel et Pachi, que je connais bien, mais qui n'arrivent pas à sa cheville. La Bidassoa gonflée par les pluies, est démontée, mais nous estimons que nous pouvons quand même passer à gué. Nous passons en deux groupes. J'attends le deuxième groupe sur la rive espagnole. Au milieu du fleuve, Antoine d'Ursel (Jacques Cartier) glisse et entraîne dans sa chute Manuel, qui parvient à nager pour me rejoindre. Je lui dis de continuer avec les Anglais déjà passés et que je le rejoindrai ensuite. Je siffle depuis la rive espagnole pour retrouver Antoine d'Ursel. Après cinq minutes de recherches, un sifflement me répond. Je repasse en France et propose à Antoine de retourner à Saint-Jean-de-Luz. Non, me dit-il, repassons tout de suite. Comme il a le double de mon âge, je n'ose lui résister. Je mets mon pantalon autour de mon cou, il s'y attache et nous nous mettons en marche. A cet instant quatre coups de feu éclatent dans la nuit; impression terrible. Au milieu du fleuve, Antoine glisse de nouveau et m'entraîne dans sa chute; nous sommes emportés par le courant violent, qui nous sépare. Je nage, je rejoins la berge française et, à ce moment même, trois nouveaux coups de feu retentissent. J'ai la certitude qu'Antoine est mort. Cela me sera confirmé par notre ami anglais de l'ambassade britannique, Michael Creswell, deux jours après"(pp.58-59). "Prisonnier politique (janvier 1944 - juin 1945). Je reste quatre jours au siège de la Gestapo de Paris, rue des Saussaies. [...] 24 août 1944 - On nous amène en Allemagne [...]"(pp.59-60).

surprenants en algèbre et en trigonométrie, de sauter sa classe de rhétorique et d'aborder, sans autre prélude, la première scientifique préparatoire à la grande Ecole, où, dans un élan volontaire et tendu, il était entré avec le numéro un. Alors avait commencé sa crise (pp.34-35).

A l'avenue de la Renaissance, l'aumônier bon et cordial, ravi par la piété de cette "recrue de choix", par ses communions quotidiennes et la fierté de sa foi extérieure, lui réserva un accueil chaleureux. Mais aussitôt que Bruno, séduit par la science, la hauteur de pensée et la rectitude morale de professeurs athées, voulut "confronter ses premiers doutes philosophiques avec les certitudes du bon chanoine, celui-ci ne put lui répondre que par des discours tout faits et des arguments de bonne femme"(p.35). A partir de ce jour, la religion lui apparut comme étant tout au plus un vaccin antivénérien. Le rire méprisant d'un camarade à l'intelligence négatrice et corrosive acheva de l'ébranler; un matin, Bruno se réveilla "devant le néant":

Il aurait pu recourir à sa mère: elle n'était plus là; à son père: mais les idées volontairement simples de ce convaincu, sa morale traditionnelle, son aisance à se mouvoir, comme s'il ne les apercevait pas, à travers les énigmes et les contradictions de la vie lui paraissaient simplistes, bourgeoises pour tout dire.

Dans son désir de rayonner autour de lui le calme et la certitude, un Elie-Beaucourt ne laissait jamais deviner, surtout à ses enfants, ses angoisses, ses élans, pas même ses inquiétudes. Seul, affreusement seul, aidé de son ironique ami, Bruno fit alors, avec désespoir et avec orgueil, le tour sommaire de tous les systèmes. Incomplets ou morts! Il n'y en avait aucun qui fût, qui pût redevenir vivant! C'est en pensant d'abord à sa belle-soeur [...] qu'il dévora un jour une *Vie de Lénine*...

Le jour même où, sorti premier de ses deux années de travail et nommé sous-lieutenant d'artillerie, il devait, dans la grande cour de l'Ecole, prêter serment au Roi devant le drapeau, il démissionna par une lettre sèche, et, sans prévenir son père ni personne des siens, il partit pour l'Espagne pour s'y inscrire dans l'aviation, et prendre bientôt le commandement d'une escadrille de l'armée rouge. On devine le scandale affreux, bien que les adversaires autant que les amis aient fait généreusement, autour d'une famille aussi durement frappée, tout ce qu'ils pouvaient humainement pour l'assourdir. Seuls s'étaient déchaînés des voyous misérables. Une réplique sobre et noble et méprisante que le père de Bruno leur appliqua en plein Sénat comme un soufflet, en fit justice. Peu après, le garçon fut blessé et abattu dans un combat d'avions au-dessus d'Almeria, tomba à la mer, fut emprisonné dans le plâtre pendant six mois, survécut par miracle, rentra au pays, toujours frémissant de son aventure, refusa tout contact même secret avec les siens qui l'avaient renié, et utilisa la petite fortune qu'il avait héritée de sa mère à équiper le jeune parti communiste belge dirigé ouvertement de Moscou. L'un des dix députés de ce parti, rencontrant un jour Georges Elie-Beaucourt dans un couloir du Parlement, lui dit en passant, sincère, croyant lui faire honneur: -C'est seulement chez des gens comme vous, Monsieur, que nous pouvons trouver nos chefs!... Ce père meurtri savait qu'à sa silencieuse inquiétude, à sa douleur digne, son fils répondait de loin, silencieusement aussi, grâce à Dieu! par une sorte de haine. Un enfant perdu (pp.36-37).

Seul baume sur le coeur de ce père endolori, Baudouin qui, par ses élans spontanés de divin amour, sa générosité et son enthousiasme, rachète en partie

la dureté de Bruno, qu'il avait aimé tendrement, ses reniements, ses apostasies, ses sarcasmes, son combat héroïque mais sacrilège parmi les ennemis de Dieu, les négateurs de l'homme et de l'âme (p.38).

La veille du 10 mai 1940, une visite "navrée" du ministre de la Justice informe l'industriel que l'auditeur général a ordonné l'incarcération de Bruno et des autres chefs communistes de la capitale; grâce à Dieu, aucun bruit n'a été fait autour de cette arrestation. Le lendemain, lors d'une séance solennelle au Sénat, un huissier remet à Elie-Beaucourt un billet anonyme et laconique: le prisonnier le supplie d'accourir dès que possible à Saint-Gilles pour le faire libérer. L'appel de ce fils qu'il n'a pas revu depuis trois ans et qui, se jetant dans ses bras, lui confie son désespoir d'être là, en grand péril, console de bien des peines celui qui veut croire que Bruno souffre de ne pouvoir servir sa patrie; aussi l'invite-t-il à réintégrer son poste, avec le grade conquis, condition sine qua non pour qu'il intercède en sa faveur. Pour ce grand patriote, la réponse de ce reieton qui se force "à un ricanement horrible -horrible parce qu'il mentait à toute une partie intacte de lui-même" sera ressentie comme un véritable coup de poing:

Je ne puis prendre les armes contre les Allemands, dit-il sans se rendre compte, semblait-il, de l'énormité de son propos, puisqu'ils s'entendent avec Moscou, tu sais bien... (p.50).

En France, après l'armistice qui ruina le projet de mettre sur pied une nouvelle armée belge du Midi, et tandis que les officiers de réserve, excusables, se démobilisent de leur propre chef pour rejoindre sur les routes leurs parents et leurs amis, filer en Espagne ou s'embarquer clandestinement à Sète, Georges Elie-Beaucourt, président de la Commission des Affaires étrangères du Sénat et nommé haut-commissaire du gouvernement à Nérac (dans le Lot-et-Garonne, près d'Agen), reçoit un coup de fil inattendu en provenance de Perpignan. A son fils Maxime présent à ses côtés, il demande de fermer soigneusement toutes les fenêtres: "C'est Bruno..." qui, par le hasard d'un journal, a pris connaissance de la résidence et des nouvelles fonctions de son père, et -"par quels arguments persuasifs?"- a réussi à amadouer le téléphoniste du camp de Vernet. Il lui dit

avoir souffert cruellement et le prie une fois encore de venir le délivrer: "les Allemands de Belgique étaient arrivés l'autre semaine pour arracher de cet enfer les rexistes, les V.N.V.. Ils lui avaient offert de l'emporter avec eux. Il avait refusé d'être ainsi délivré, confondu "avec ses salauds". Sauvez-moi!"(p.54). Avant même de s'enquérir du nouvel état d'esprit de ce fils qui reconnaîtra par la suite avoir beaucoup appris depuis leurs retrouvailles du 10 mai et désire accompagner son père rappelé à Bruxelles pour affaires, Georges lui promet d'agir et lui demande de le rejoindre dès sa libération; il télégraphie au préfet des Pyrénées orientales et obtient en deux jours ce qu'il demande. Une carte d'identité perdue par un garçon qui ressemble à Bruno pourra convenir: "Viens avec moi: je veux avoir confiance en toi..."(p.55).

Elie-Beaucourt se souviendra longtemps de ce voyage, seul à seul, avec son fils; entre les longs silences, celui qui confesse être encore communiste, "avec toutes les conséquences du communisme", lui raconte d'une voix sèche "les étapes de sa pauvre guerre [...] jusqu'au [...] séjour cuisant dans ces camps de sable roussi, derrière ces barbelés sans ombre. Ces promiscuités et ce désespoir... Les réflexions amères aussi". Et le soir, à l'étape d'Orléans, la douleur ressentie devant la "misère de coeur" de ce fils étendu nu à ses côtés et ricanant, un peu triste tout de même, à l'idée de cette nouvelle façon d'être dépouillé. Dès leur arrivée à Bruxelles, Bruno disparaît non sans lui avoir précisé: "-Tu entendas peut-être parler de moi sans rougir. En tout cas, pour personne, nous ne nous sommes revus..."(pp.55-56).

Dans la nuit du 22 juin 1940, la police allemande "qui n'en est pas à sa première gaffe" et semble avoir oublié "quel fossé exist[e] entre un fils dangereux et un père au-dessus de tout soupçon", investit le domicile des Elie-Beaucourt et se livre à une perquisition dont le but n'est révélé qu'une fois la maison sens dessus dessous: chercher "Beaucourt, Bruno, le chef bolcheviste", celui dont l'officier montre une photographie en uniforme espagnol. "-Si votre police le poursuit, répondit calmement M. Elie-Beaucourt, c'est peut-être qu'il n'y a plus un si grand fossé entre nous!... C'est ainsi que l'on connut à la *Lisière* l'invasion de l'U.R.S.S. par son alliée de la veille. Il serait désormais sacrilège, aux yeux des occupants, d'être l'allié de l'U.R.S.S.!"(p.83). Craignant pour la vie de son fils qu'il sait être planqué dans la capitale et occupé à diriger leur feuille clandestine -"Malgré sa grande jeunesse, à cause de sa jeunesse, il était très puissant dans le parti, dans toutes ses organisations d'action, d'intelligence"

(p.84)-, le sénateur essaie de le joindre, en vain, ignorant le lieu précis où il se terre.

Averti par Moscou que ses camarades et lui-même doivent se planquer de toute urgence et dans les lieux les moins suspects, Bruno a pris ses dispositions; il s'est installé chez Henri Casteel qui, dans un élan incontrôlé de périlleuse générosité, lui a offert ce refuge:

On lui avait ordonné de disparaître: c'était tout. Une seule chose comptait pour lui: sa sécurité propre dont son Mouvement dépendait. Il avait autrefois aventuré sa vie, n'étant en ce temps-là responsable de rien. C'était aux autres aujourd'hui de mourir, si c'était nécessaire au parti qu'il devait maintenir debout (p.85);

c'est ce qu'estime le jeune communiste, inconscient, voire dédaigneux, du risque qu'il fait courir à son hôte, un simple "réformiste" romantique.

Durant ce séjour chez les Casteel, Bruno, convaincu que le bolchevisme est le plus puissant et le mieux organisé des systèmes de vie, converse maintes fois avec le couple. Et tandis que le député du P.O.B., malgré un enthousiasme sincère pour la Russie militaire et "démocratique", maintient ferme sa conviction que le régime soviétique est un régime de mort où le peuple n'est plus qu'une force aveugle, une mécanique formidable et sans réactions humaines, Bruno parvient à convertir la jeune épouse. Cependant, lorsqu'il lui propose de devenir sa "compagne", cette petite femme noble issue du peuple, "saisissante image de la droiture et de la sincérité", lui fait remarquer, cinglante, que "les femmes de nos hommes sont des femmes fidèles. Et c'est sans doute parce que vous n'êtes pas vraiment du peuple que vous ne le savez pas!"(p.92). De ce dur rappel de ses origines, "il resterait à sa conviction, inavouée, une fêlure..."(p.93).

C'est au jeune tribun gantois qu'incombe la triste mission d'annoncer à l'industriel l'arrestation de son fils. Un soir, Bruno reçut en effet d'un émissaire mystérieux un billet de "Jérôme" dont on avait pourtant dit qu'il avait été arrêté, jugé et fusillé; ce "compagnon de la guerre d'Espagne, qui lui avait sauvé la vie un jour de combat, auquel il l'avait sauvée à son tour dans une amitié qui alors, dans le commun péril, ne rougissait pas d'être fraternelle"(p.96), lui donnait rendez-vous, la nuit suivante, pour une communication urgente et importante. Faisant la sourde oreille aux recommandations d'Henri Casteel qui y flairait un guet-apens, l'ancien d'Espagne, sûr de ce camarade qui représenta tant pour lui, se rendit à l'endroit indiqué; Jérôme l'y attendait pour le livrer à la Gestapo.

Pour la première fois dans sa longue vie d'épreuves, le sénateur laisse le doute et la révolte s'insinuer en lui. Car, quelle que soit la pensée actuelle de "ce fils de sa chair mal arraché de lui", de "ce fils, plus proche d'être si loin, plus aimé d'avoir tant haï!", qu'il demeure ou non "le négateur, le destructeur, le fils dressé contre son père", Elie-Beaucourt sent que ce lien de chair qui existe entre eux -le seul qu'il n'eût pu briser- n'en était que plus sensible. Il saigne du sang de ce fils livré aux tortures, jeté à la mort et dont il devine l'immense détresse. "Mais que pouvait-il faire pour lui sauver la vie? S'il avait pu, du moins, cesser de le condamner dans son coeur!"(p.100).

C'est encore au député socialiste flamand que reviendra la pénible tâche d'informer ce père affligé des rumeurs -invraisemblables- qui courent au sujet de Bruno: après les tortures d'usage, celui-ci aurait été traité avec une telle considération par la Gestapo qu'il aurait invité des sympathisants de son parti, avec lesquels il fut confronté, à renoncer à toute action et à considérer comme révolue l'heure du communisme occidental; de surcroît, séduit par ses geôliers allemands, il serait carrément passé à leur service. Pour Georges Elie-Beaucourt, cette dernière accusation est la pire "car elle allait atteindre -et publiquement- l'honneur de son nom"(p.166). A la lecture des journaux qui publient les aveux, devant le Conseil de guerre de Liège, de l'avocat Lejour³⁶⁷ revendiquant la responsabilité des attentats effroyables commis par son *Front de l'Indépendance* dont la direction communiste était ainsi révélée, le sénateur de droite ne peut qu'admirer

le courage, la crânerie, la netteté d'attitude et de paroles de ce chef capable d'erreurs mais point de bassesse. L'heure étrange était venue où, pour un communiste dans la situation de Bruno, trahir le communisme, c'était -aux yeux d'un Elie-Beaucourt- déjà trahir sa patrie (pp.167-168).

Révolté jusqu'à la malédiction par le ralliement à l'ennemi de ce "fils déchu", de ce "misérable enfant, que l'action dans la guerre eût, à la longue, sauvé peut-être, mais qu'une doctrine de mort, acceptée dans toute sa rigueur, avait si bien marqué qu'elle le conduisait -l'honneur étant perdu- au reniement même de cette doctrine, ou plutôt des devoirs de fidélité, d'abord dans le péril, qu'elle comportait"(p.168), "le leader le plus efficace peut-être de l'anticommunisme en

³⁶⁷ A propos de Robert Lejour, consulter José Gotovitch, *Du Rouge au Tricolore* p.543.

Belgique" nage en plein paradoxe: l'abandon de la cause communiste par son fils lui est plus insupportable encore que naguère son adhésion.

Au terme des interrogatoires serrés et des épouvantables sévices auxquels il est soumis dans les caves de l'avenue Louise et au camp de Breendonck, le militant découvre que, depuis deux ans, il a été suivi, épié, noté, provoqué et trahi quotidiennement, que la question qu'on lui impose est totalement gratuite et ordonnée d'abord pour le mater: la police de Himmler sait tout. Invité par la Gestapo à combattre dans les rangs de la légion antibolchevique, Bruno refuse de commettre une pareille infamie; le même soir, dans sa cellule de Saint-Gilles, il reçoit de C1, ce chef invisible du maquis des Ardennes qui jouit d'un prestige énorme, même auprès des membres des groupes d'action communistes dont il ne partage en rien les doctrines, l'ordre de feindre un ralliement à l'ennemi; en proie à un intense débat intérieur, à un violent conflit interne, incapable d'étouffer ce sentiment de l'honneur qu'il avait cru mort mais qui l'habite tout entier, redoutant par-dessus tout de paraître à quiconque, même à ses bourreaux et ne fût-ce qu'un instant, traître à sa patrie, c'est dans la douleur mais avec la fierté de souffrir, que le jeune Elie-Beaucourt se plie aux consignes et accepte de tenter cet effort totalement contraire à sa nature.

Quelque temps plus tard, emmené de force dans le bureau du directeur Wagner à l'avenue Louise pour y répondre à quelques questions sur les activités de ses fils, Georges apprend que, la veille, Bruno a profité d'un transport entre la prison et l'avenue pour s'évader, en tuant à coup de revolver deux valeureux militaires allemands; à cette nouvelle,

un cri montait, irrésistible, un cri de bonheur, de délivrance, un éclatement de joie formidable, bouleversante, qui emportait en morceaux d'ombre ses doutes, ses soupçons, sa honte cachée, son mépris douloureux de son fils (p.191).

Et lorsque Wagner, loin de soupçonner ce que ressent son vis-à-vis, lui annonce avec une commisération sincère que son fils, au lieu de se rallier aux disciplines européennes de l'Allemagne, a préféré rester fidèle au communisme criminel, c'est avec un plaisir extrême que le sénateur savoure ce mot pur, libérateur:

Fidèle au communisme! Et intérieurement, il riait de ce que ces mots terriblement accouplés lui fissent encore tant de bien! (p.191).

Avec l'aide de l'Armée blanche, Bruno gagne le maquis des Ardennes à Chevetogne; il y est reçu par le Colonel Jean, nom de guerre de Jean-Lothaire:

-Lieutenant Elie-Beaucourt?
 -De l'armée rouge d'Espagne (p.199).

L'accueil que lui réserve sa belle soeur, Anne de Russie, lui fait comprendre qu'il n'est pas un réprouvé. Le contact de la vraie société humaine, de ces êtres qui aspirent, pour sauver le monde, à une renaissance de ce vieux Communisme d'abord spirituel, synonyme de sacrifice, de détachement, d'amour fraternel et divin... comme l'influence très bénéfique de Simone lui dévoileront l'étroitesse de l'évangile matérialiste prêché par le communisme stalinien: désireux de participer, lui aussi, à la résistance armée, de lutter, comme ses frères l'ont fait, en vrai soldat pour son pays, Bruno rejoint les combattants de l'*Armée Secrète*, la seule organisation secrète travaillant au sud de la Meuse, basée au monastère d'Heurtebise.

Une tragédie familiale.

Evocation d'une tragédie familiale, ce récit est aussi un témoignage de première main sur la vie socio-politique belge et européenne durant ces années noires. Des événements mentionnés, deux se dégagent sensiblement. Le premier, c'est le dialogue engagé entre le grand patron catholique et le député socialiste gantois sur la nécessité d'élaborer un pacte social visant à libérer l'homme et opposant au communisme une formule vivante et puissante; à cet effet, Georges Elie-Beaucourt, dans son souci de "préserver l'humain"(p.239), imagine de créer avec la collaboration des socialistes pratiques (des solidaristes) un état social qui, par la mise en place de l'institution du *Double Salaire*, irait bien au-delà des formules rigides proposées par le capitalisme et le socialisme. Le second, c'est la vocation à la fois terrestre et divine que le dernier des Carolingiens insuffle à la Grande-Duchesse de Russie: au moment où se dissipe le danger allemand et où, pour l'Occident, commence à poindre l'effrayante menace de l'hégémonie communiste -après avoir fait sa paix avec son vaincu, Staline ne tentera-t-il pas d'envahir l'Europe?-, le prince pressent le rôle pacificateur et providentiel que pourrait jouer un être de la race et de la trempe d'Anne Romanoff, le bienfait qui pourrait résulter de la présence, sur les remparts de l'Occident ou à sa porte largement ouverte, de cette fière survivante du compromis de Pierre le Grand. Une complicité spirituelle, avant d'être charnelle, unit ces deux êtres hors du commun, ces deux consciences dotées de qualités et de vertus exceptionnelles.

Anne divulguera à Jean-Lothaire les tréfonds de l'âme orientale si différente de l'âme occidentale desséchée à force de lucidité, de raison et de divagation intellectuelle. Retirée dans l'ancien couvent féminin de Béthanie situé face au monastère bénédictin de Chevetogne où des moines occidentaux et orientaux préparent le rapprochement des Eglises orthodoxe et romaine, la descendante du Tsar accepte le mandat que lui délègue le fidèle veilleur du millénaire héritage paternel: ramener l'esprit d'Occident au coeur du monde oriental, trouver le point de contact entre les deux systèmes qui, après avoir triomphé du nazisme qui prétendait les anéantir, se partagent l'Univers. Car l'Europe ne sera possible qu'au moment où les deux Eglises de Dieu, dans l'amour mutuel et l'effusion, auront refait leur unité.

C'est là, à Chevetogne, que se rassemblent les survivants de cette geste, tous parfaitement conscients de la mission qui leur incombe. C'est là que Georges Elie-Beaucourt, fuyant la police allemande et ses suppôts belges, retrouve, après quatre années de séparation, son fils Bruno et apprend de Simone la mort des deux autres.

Informé du lâche assassinat de son plus fidèle collaborateur, perpétré par les rexistes, ce père meurtri quitte cet asile sûr pour rejoindre la capitale. Quelques jours plus tard, il sera à son tour victime de ces mêmes "terroristes-patriotes"; un coup de revolver dans la nuque met fin à trois jours de martyre. Le corps mutilé et abandonné sur le bord d'une petite chaussée de la banlieue bruxelloise sera découvert par le dernier des Elie-Beaucourt, le capitaine Bruno, chargé par son chef d'empêcher une puissante formation communiste de la Résistance de réussir le putsch projeté et de prendre violemment le pouvoir dès l'entrée des Alliés dans Bruxelles. En déjouant cette escroquerie, Bruno sait qu'il sauve à la fois son parti et sa patrie, celle-ci passant -peut-être- dorénavant avant celui-là.

Sans doute est-il inutile de confronter point par point les récits que Pierre et Paul Nothomb firent des mêmes événements; les différences sautent aux yeux. Leur idéologie et leur conception du monde se situaient, on le sait, aux antipodes les unes des autres. Toutefois, le regard que le sénateur hyperréactionnaire, défenseur des castes privilégiées et peu enclin à bouleverser l'échiquier social, jette sur quelques-uns des épisodes de cette époque mouvementée comme sur son propre personnage, ne peut manquer de surprendre.

Dans cette chronique patriotique et substantiellement autobiographique se détachent deux personnalités d'élite en lesquelles "Pierre Nothomb a mis [...] beaucoup de lui-même -de ce moi idéalisé que nous portons au secret de nous-mêmes [...]. Jean-Lothaire, prince d'Olzheim, c'est le génie visionnaire. Elie-Beaucourt, c'est le talent qui organise et qui réalise"³⁶⁸.

Jean-Lothaire, héritier d'un destin impérial, mu par un désir ardent de construire, de rassembler, d'irradier, n'est-ce pas en effet Pierre Nothomb lui-même, ce féodal mégalomane, patriarche et patricien, habité par un besoin insatiable de s'inventer un monde sur lequel rayonner, de peser sur le cours des choses, de renforcer l'influence de son Luxembourg, et partant la sienne, sur les pays d'alentour³⁶⁹? En 1964, commentant *Dix ans de Politique Nationale*, un vaste ouvrage historique sur ses activités entre 1915 et 1925, Pierre Nothomb dit qu'il y raconte, parmi d'autres choses,

comment quelques jeunes hommes, dont je puis bien dire que j'ai été le chef, l'animateur, l'inventeur, ont changé en dix ans la politique extérieure et même intérieure de la Belgique. Si bien que je puis dire aujourd'hui avec orgueil (j'ai un jour entendu Bech à des Luxembourgeois qui se plaignaient de moi et de ce qu'on me voyait trop dans le Luxembourg dire: N'oubliez pas que sans Pierre Nothomb nous serions un département français.) que si je n'avais rien fait, il n'y aurait pas d'Union Economique Belgo-Luxembourgeoise, il n'y aurait pas de Benelux; s'il n'y avait pas de Benelux, il n'y aurait pas l'Europe. Il eût suffi que le Luxembourg devînt français pour que l'Europe fût fichue. Elle devait commencer par le Benelux. Je suis très fier de cela³⁷⁰.

Avant que n'éclatât la Deuxième Guerre, Pierre Nothomb applaudissait à tout rompre la victoire de Franco, sauveur de l'Espagne et de la chrétienté; lors de son voyage outre-Pyrénées, son double romanesque, Jean-Lothaire, parti en franquiste convaincu -de bonne foi, serait-on tenté de dire-, découvre enfin la face cachée de cette dictature impitoyable, cautionnée par une Eglise catholique éloignée de sa vocation, et agitant le spectre communiste comme s'il s'agissait de l'unique péril à esquiver. Tout en se gardant bien de faire la moindre concession à l'ancien gouvernement républicain qu'en aristocrate conservateur il associa

³⁶⁸ Jean Mergeai, "Coup d'oeil sur l'oeuvre", *La Dryade*, n°40, hiver 1964, p.25.

³⁶⁹ Dans "Mes années chez Pierre Nothomb" (*La Revue générale*, mars 1996, pp.35-41), des notes "textuellement retranscrites" et extraites du journal rédigé lorsqu'elle était la secrétaire du sénateur, France Bastia écrit à la date du 13 janvier 1962: "Sa politesse n'exclut pas un certain égoïsme et un attachement assez extraordinaire à sa propre personne. Il croit volontiers que le pays gravite autour de lui, se sent tout ému lorsqu'un petit Luxembourgeois lui écrit "Mon bon sénateur" et de l'opinion flatteuse d'un flatteur, il fait l'opinion universelle. [...]. Une fatuité un peu ingénue".

³⁷⁰ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. et R. Bodart", p.49.

automatiquement à l'Antéchrist bolchevique, le carolingien critique durement le nouveau régime qui n'a pas su se montrer fidèle à sa mission et condamne les accointances de Franco avec Hitler. Le prince d'Olzheim et le châtelain du Pont d'Oye, tous deux sur le point d'adhérer autrefois à l'Ordre Nouveau et à ses perspectives aussi prometteuses que fallacieuses, furent plus prompts que le dictateur espagnol à comprendre qu'ils se fourvoyaient. On ne peut que saluer la sincérité avec laquelle Pierre Nothomb évoque cette tentation.

Il est donc loin le temps où le baron évoquait le "chevaleresque et réaliste général Franco"³⁷¹ ou déclarait, le 2 décembre 1937, lors d'une assemblée de la très réactionnaire *Fédération des Associations et des Cercles Catholiques*:

Et enfin, nous devons être à Salamanque... Vis-à-vis de l'Espagne nationale, nous avons commis un péché grave et nous devons le déplorer. Nous avons péché contre la vérité lorsqu'on a toléré au Parlement belge des interpellations socialistes au sujet de l'Espagne, lorsque nous n'avons pas riposté avec éclat contre les massacres et les martyrs!... *Le gouvernement Franco est un gouvernement d'honnêtes gens!...* Et si nous demandons la reconnaissance de Franco, c'est parce qu'elle représente autre chose que l'abominable pouvoir rouge que défend M. Vandervelde...³⁷².

En ces temps désaxés, les familles d'Olzheim et Elie-Beaucourt n'échappent ni l'une ni l'autre au drame familial. Jean-Lothaire perd son fils Philippe qui, découvrant soudain avec des yeux horrifiés l'essence de la doctrine à laquelle il a tout sacrifié, préfère les fermer pour l'éternité. La brouille familiale et la mort de deux de ses fils brisent à tout jamais la vie de Georges Elie-Beaucourt, présenté comme un excellent père de famille et un industriel probe et épris de justice sociale. Seul lui reste Bruno le rebelle, le premier qui rua dans les brancards; à cet égard, Henri Créange propose ici une relation et une interprétation assez personnelles des circonstances qui provoquèrent la rupture. A l'Ecole militaire où il est entré par surprise, Bruno subit l'influence de professeurs athées et traverse une crise philosophique et religieuse aiguë; désœuvré par l'inanité des réponses d'un brave chanoine, exposé à l'influence néfaste d'un compagnon malveillant, victime de la solitude et de son intransigeance envers un père de bonne volonté mais trop traditionnel pour le comprendre, le jeune homme se passionne pour la doctrine communiste qui, pense-t-il, lui permettra de résoudre

³⁷¹ Pierre Nothomb, "L'affaire de Burgos", *L'Avenir du Luxembourg*, 6 juin 1938 (cité par F. Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", pp.560-561, n.169).

³⁷² Cité par Alexandre van der Burch, *Le Calvaire Ibérique. Témoignage*, Bruxelles, Librairie de la Grand'Place, Jean Dewit, 1938, pp.20-21.

les doutes qui le tourmentent. Le jour même de sa nomination comme officier, il démissionne sur un coup de tête et part en Espagne prendre le commandement d'une escadrille: un Elie-Beaucourt se conduit toujours en meneur, quel que soit le camp choisi, fût-il sacrilège. Car Bruno s'est engagé du côté des "ennemis de Dieu", des "négateurs de l'homme et de l'âme"; pour le romancier comme pour le sénateur catholique, le Frente popular est aux mains des communistes, et la force qui s'oppose à Franco est l'armée rouge. Savent-ils seulement qu'à l'époque, à l'inverse des puissances de l'Axe, l'URSS respecte la non-intervention? Pierre Nothomb reste assez discret sur les quelques mois pendant lesquels son fils Paul exposa sa vie dans un combat héroïque mais hérétique. Les communistes belges, ces "voyous misérables", sont là pour retourner le couteau dans la plaie qui saigne.

Evoquant ailleurs cette mésaventure, Henri Créange dit de Bruno qu'"il avait autrefois aventuré sa vie, n'étant en ce temps-là responsable de rien" (p.85); par cette affirmation à laquelle l'intéressé ne souscrirait sûrement pas, l'auteur recherchait-il l'indulgence des autorités belges envers son fils? Quoi qu'il en soit, à aucun moment il ne fait allusion aux mesures discriminatoires et ignobles prises à contre les volontaires belges retour d'Espagne républicaine; bien au contraire: il ne tient qu'à Bruno, qui s'est exclu de sa propre initiative, de revenir librement sur sa décision, et à une intervention de son père qu'il récupère sur-le-champ le poste dont il a démissionné! Hypocrisie pure quand on connaît les positions du sénateur en 1937-1939. A la fin de la guerre, au moment même où Pierre Nothomb rédigeait son roman, l'heure était certes à la prudence; sans doute ne convenait-il pas de critiquer les autorités judiciaires et militaires du pays, d'autant plus que la situation de son fils Paul était des plus incommode! Mais l'idée de condamner les brimades d'alors l'a-t-elle jamais effleuré? En accusant injustement un ancien d'Espagne, un véritable compagnon de route, d'avoir livré Bruno à la Gestapo, le romancier ne trouve-t-il pas une occasion supplémentaire d'avilir ce qui pour beaucoup, et certainement pour son fils, fut un sommet?

Ce "fils perdu", victime de son fanatisme et "des chefs invisibles qui s'en servaient"(p.60), Georges Elie-Beaucourt ne désespère pas de le récupérer par la confiance et par le dialogue; il sait qu'il est impossible à quiconque de gommer totalement son passé, de rompre définitivement avec les siens, pas plus qu'on ne peut, comme le prétendent les communistes, faire table rase de la société. N'est-

ce pas d'ailleurs un parlementaire communiste qui, en se félicitant de compter dans ses rangs un chef de la trempe de Bruno, se permet de le lui rappeler? Au cours du voyage qui les ramène du sud de la France en Belgique, et dont l'auteur donne une version *sui generis*, le fils confesse "les étapes de sa pauvre guerre"; la promesse selon laquelle son père n'aura plus à "rougir" de lui n'est-elle pas, de sa part, un premier acte de contrition? Extrêmement sensible à la détresse de celui qu'il ne peut toutefois pas s'empêcher de condamner dans son coeur, mais toujours prêt à tendre une main réconciliatrice, le sénateur, dont Henri Créange brosse un autoportrait des plus flatteur, sera en partie récompensé de ses peines et de sa patience.

Lorsqu'il apprend d'Henri Casteel l'invraisemblable trahison dont son fils est accusé par les communistes, Georges ressent un choc violent au plus profond de lui-même. Car ce que maudit au-delà de tout ce grand patriote, c'est le manque de fidélité aux siens et aux engagements pris, quels qu'ils soient. N'est-ce pas précisément cette valeur, primordiale à ses yeux, qui honore la femme du tribun gantois comme tout ce petit peuple dont elle est la porte-parole? Paradoxalement, les aveux effroyables de l'avocat Lejour calment sa douleur: ils prouvent en effet que les militants communistes, tout égarés qu'ils soient, peuvent, eux aussi, se montrer héroïques et fidèles à une cause. Heureusement, l'alerte était fausse: loyal envers les siens, Bruno l'est aussi, et peu importe à ce père qu'il s'agisse de communistes puisqu'ils sont patriotes. En chargeant un narrateur apparemment objectif, neutre, omniscient, d'expliquer la conversion feinte du jeune militant au nazisme, Nothomb n'obtient-il pas des lecteurs l'acquittement pur et simple de son fils? Le récit de son évasion -fait par un nazi- au cours de laquelle Bruno élimine deux soldats allemands, en démentant les soi-disant complicités dont le prisonnier (Paul Nothomb) aurait profité, ne le relaxe-t-il pas aux yeux de son père et de la société? Le nom de la famille reste immaculé, ainsi que le désirait le sénateur.

L'habile plaidoirie se prolonge jusqu'au bout du roman et se transforme peu à peu en un réquisitoire contre les vrais traîtres, ceux dont Bruno eut soin de se démarquer dès le début, au camp de Vernet, ceux dont l'industriel sera le souffre-douleur.

Le fait d'exagérer le rôle de Bruno en Espagne et au sein du P.C. n'était-ce pas également une façon adroite de préparer l'heureux dénouement? Bruno a le pouvoir de sauver sa patrie et s'en sert. L'honneur est sauf.

Malheureusement pour les lecteurs, Pierre Nothomb n'aura pas le temps de réaliser son dernier projet,

une espèce de *saga*. Déjà, plusieurs fois, on a conseillé à mes fils ou à moi-même de l'écrire: quand on a une famille nombreuse comme moi, que les enfants ont tous eu comme les miens des destins plus ou moins hors série, qu'ils ont été la révolte sociale, l'aventure militaire, le bord de la guerre civile, le communisme, la conversion, la sainteté, l'exil, les voyages, le prêtre-ouvrier, chacun ayant une aventure telle que si je racontais l'histoire de mes fils, rien que de mes fils, on a la matière d'un incroyable roman. Mon fils Paul me l'a déjà demandé, celui qui signe Julien Segnaire, l'auteur du *Rendez-vous des vivants* et du *Délire logique*. Je lui ai dit de s'y mettre. Il refuse parce que, pour lui, c'est une question de pudeur. Il ne peut pas se raconter, mais moi-même si j'ai le temps, je raconterai cette multiple histoire des miens d'aujourd'hui -et d'autrefois. [...] on y retrouvera cette portion d'aventure et d'imagination qui a toujours à chaque génération existé chez quelques-uns des miens...³⁷³.

2. DANIEL GILLÈS (1917-1981).

Né à Bruges en pleine Première Guerre mondiale, ce Flamand de langue française, issu de la vieille aristocratie belge, passe son enfance à Snellegem, un petit village de la Flandre maritime. L'ambiance conservatrice dans laquelle il grandit se renforce lors du décès de son père en 1928. Rapidement toutefois, le jeune adolescent commence à sillonner l'Europe de part en part et à cultiver ce goût des voyages qui ne le quittera jamais.

Volontaire de guerre en 1939, fait prisonnier à Dunkerque en 1940, Daniel Gillès de Pélichy passe dix mois dans un stalag du Hanovre où sa connaissance de l'allemand lui vaut d'être nommé "responsable" de son équipe. La captivité qu'il met à profit pour s'initier à l'écriture et au cours de laquelle il partage la vie d'hommes en provenance d'horizons très différents du sien, le transforme considérablement. Après la libération de leur groupe, qu'il obtient en alléguant leur commune origine flamande, il travaille comme stagiaire chez un avocat bruxellois et s'engage dans la Résistance en compagnie de quelques compagnons revenus d'Allemagne. Lui qui, durant ses humanités, a perdu la foi se sent alors attiré par le communisme; il en distinguera cependant la théorie de la pratique, notamment après le "coup de Prague" de février 1948.

Son oeuvre romanesque se partage entre l'introspection psychologique (*L'Etat de grâce* (1958), *La rouille* (1971)) et la volonté de décrire sans concession

³⁷³ "Entretiens de P. Nothomb avec M.-Th. Bodart et R. Bodart", pp.77-78.

la société belge, ses classes dirigeantes en particulier. Car, pour Gillès, "la littérature va plus loin que la littérature, dans sa recherche pour plus de justice et [de] vérité"³⁷⁴. Ainsi, en 1954 et 1956, dans *Jetons de présence* et *Le coupon 44*, un diptyque qu'il intitule *Les Publicains*, se penche-t-il "sur un phénomène qui est un des grands tabous de la société belge de l'après-guerre, celui de la collaboration économique, plus complexe à analyser que d'autres, plus trouble aussi, et qui fit l'objet de bien des complaisances"³⁷⁵. De son voyage au Congo en 1959, cet esprit satirique rapporte *La termitière*, un roman sur l'agonie du colonialisme belge. Par les thèmes qu'il traite, "Gillès tranch[e], dans les années 50 et 60, sur la production belge qui s'abstenait frileusement d'aborder la vie contemporaine de notre pays: collaboration, résistance, affaire royale, milieux financiers, crise congolaise, etc. Daniel Gillès prit souvent cette actualité et son expérience de la haute finance à bras-le-corps, se mettant à mal avec sa famille et son milieu"³⁷⁶. Toutefois, si ce polyglotte est connu en France, ce n'est pas à ses romans, sans doute trop belges, qu'il le doit mais à de solides biographies de *Tolstoï* (1959), *D.H. Lawrence* (1965) et *Tchekhov* (1967).

Au début des années septante, le "mémoraliste"³⁷⁷ Gillès entreprend ce que Marianne Stoumon qualifiera comme son "*grand oeuvre*"³⁷⁸: *Le Cinquième Commandement*. Cette volumineuse saga tolstoïenne sur la faute fratricide de l'Europe devait en principe se composer de sept tomes, mais la mort prématurée de son créateur en 1981 la laissa inachevée. Le sixième volume, en préparation, *Gott gegen uns* ne parut jamais.

³⁷⁴ Dédicace manuscrite à David Scheinert.

³⁷⁵ Marc Quaghebeur, Communication au colloque de l'ARSOM, mars 1994 (cité par Nancy Delay, "Lecture" de *Nés pour mourir* de Daniel Gillès, Bruxelles, Editions Labor, Coll. Espace Nord, n°101, 1995, p.440).

³⁷⁶ Jacques Franck, "Une famille belge: suite symphonique...", "Préface" à *Nés pour mourir* de Daniel Gillès, Bruxelles, Editions Labor, Coll. Espace Nord, n°101, 1995.

³⁷⁷ • "Si les essais concernent de prestigieux personnages de l'étranger et du passé, la veine romanesque se consacre, elle, aux faits belges dont Gillès est devenu un des "mémorialistes", qu'il s'agisse de la description des milieux de la capitale, de la Colonie ou des temps controversés de l'entre-deux-guerres qui virent la montée du rexisme et les prémisses de la question royale" (*Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p.239).

• "S'il est, au coeur des lettres belges, un écrivain qui a fait de l'histoire de ce pays -et particulièrement de l'histoire qui lui était contemporaine- le matériau immédiat de sa création romanesque, c'est bien Daniel Gillès. Nul biais, à la façon des tenants de la Belgitude. Nulle métaphorisation à la manière du réalisme magique, mais une entreprise directe et peu complaisante sur l'histoire des années trente à soixante" (M. Quaghebeur, Communication au colloque de l'ARSOM, mars 1994, cité par N. Delay, op. cit., p.443, n.2).

³⁷⁸ Marianne Stoumon, "Daniel Gillès", *Cent auteurs. Anthologie de littérature française de Belgique* (Anne-Marie Trekker et Jean-Pierre Vander Straeten (ed.)), Editions de la Francité et de la Coopération par l'Education et la Culture 1982, p.173.

La Deuxième Guerre mondiale et les événements qui la précédèrent et la préparèrent servent de toile de fond et de moteur à cette grande fresque réaliste et mordante, dessinée sans complaisance. Par le truchement d'une famille de la haute aristocratie et de ses deux branches, belge et autrichienne, l'auteur nous raconte l'histoire de sa génération et de sa classe durant cette sombre période qui vit les sociétés européennes obsolètes se métamorphoser et tout un monde suranné mais accroché désespérément à ses prébendes et à ses privilèges se débattre au milieu de multiples contradictions et déchirements. Sautant d'un pays à l'autre et d'une ville à l'autre, Louvain, Salzbourg, Bruxelles, Vienne, Barcelone, Berlin, Rosegg ou Warlimont, fief namurois du sénateur catholique Harold de Mellery, Gillès puise dans ses souvenirs et son itinéraire personnels la substance nécessaire pour faire revivre les membres de ces belles familles éclatées, prises dans la tourmente. En ces circonstances dramatiques qui, en Belgique comme ailleurs, virent le fascisme se faire une place au soleil grâce à l'incurie de responsables et de nantis corrompus et/ou inaptes à accomplir la mission qui leur incombait, cohabitent le courage et la lâcheté, le fanatisme et la raison, la loyauté et la veulerie. Tout drame agit comme un puissant révélateur: "drôle" ou réelle, la guerre différencie les héros des vendus, distingue les nobles de coeur, d'âme et d'esprit de ceux qui n'en arborent qu'artificiellement le titre.

Dans ce roman-fleuve largement autobiographique et biographique, va-et-vient constant entre la réalité et la fiction, au milieu ou à côté de personnages historiques nommément désignés, émergent d'autres "créatures" à clés aisément reconnaissables.

La présentation détaillée de cette histoire nous conduira, dans le temps et dans l'espace, bien au-delà du seul événement qui, en principe, retient notre attention. La guerre d'Espagne s'inscrit en effet dans un contexte général sur lequel on ne peut faire l'impasse; l'onde de choc qu'elle provoqua fut ressentie durant de nombreuses années à travers tout le continent, spécialement au sein de certaines familles de "l'élite".

Le Cinquième Commandement.

1. Le Festival de Salzbourg (1974).

Les vacances de Pâques 1938 qui réunissent à Sankt Anton les cousins Mellery et Rosegg ainsi que quelques amis -seul manque à l'appel Luc, l'aîné des Mellery, engagé en Espagne dans les Brigades internationales-, touchent à leur

fin; ce seront malheureusement les dernières pour cette joyeuse bande formée au cours des congés passés en Autriche ou en Belgique. Les événements politiques tout récents les désunissent déjà idéologiquement: la pression de plus en plus forte exercée par Hitler sur son voisin est perçue de façon radicalement différente par Mathias von Ebenfeld, ferme défenseur d'une Autriche libre et indépendante, ou par Friedl, un ardent partisan de l'Anschluss; les préceptes antifascistes de Donat, qui dénonce le mythe du "sang bleu" sans trop savoir s'il est lui-même socialiste, communiste ou autre chose, sont la risée de son cousin pro-nazi:

Tu joues avec les idées politiques comme avec les autres.[...]. Je préfère de beaucoup l'attitude de ton imbécile de frère aîné. Luc, lui, se bat en Espagne, du mauvais côté, c'est entendu, mais il a au moins le courage de ses opinions (p.16).

Tandis que Rudi, Brice, Donat et la petite Laurence Lambert embarquent pour la Belgique, Mathias rejoint son régiment à Vienne où pullulent déjà les brailleurs de chants et d'hymnes hitlériens; de leur côté, Friedl, Renata et leur belle-soeur Lise regagnent le château familial de Rosegg où les attend leur grand-père. Membre de cette élite intellectuelle qui combat la gangrène nazie et en sera sa première victime, le vieux prince Karl-Maria a mal à son pays en péril de mort; se plaisant à ressusciter cette fin du XVIII^e siècle qui vit l'Autriche atteindre son apogée, il écrit la biographie de Joseph II, l'empereur-philosophe.

Au moment où le peuple autrichien, fossoyeur enthousiaste de ses idéaux et de son passé, se suicide en riant, ni Londres ni Paris ne bougent. La lâcheté gouverne manifestement l'Europe démocratique.

En Belgique, Rudi, qui poursuit ses études au conservatoire de Bruxelles, opte pour la nationalité belge afin d'esquiver l'allemande. De retour à Louvain, Donat retrouve "l'élite naturelle", ses amis à la mine satisfaite, lecteurs de Robert Brasillach dans *Je suis partout* et de Degrelle dans *Le Pays Réel*, dont ils approuvent les idées, notamment sur l'Espagne où se joue le sort de l'Europe et de la civilisation chrétienne; pour ces gros bourgeois et ces jeunes aristocrates conservateurs, si l'Allemagne et l'Italie ont d'emblée compris l'enjeu du conflit, il est regrettable que nos vieilles démocraties, qui devront changer d'attitude sous peu, continuent de louvoyer et de défendre la légalité de Madrid. Car, pour l'opinion publique internationale comme pour le peuple espagnol qui d'ailleurs

le soutient dans l'ensemble, Franco n'a-t-il pas déjà gagné cette guerre sainte contre les déterreurs de carmélites, les anarchistes et les brigades russes? Pour ces jeunes imprégnés d'idées fascisantes mais beaucoup trop lâches pour militer ouvertement dans les rangs rexistes et préférant se terrer dans un attentisme opportuniste et de bon aloi, les idéaux démocratiques de Donat sont rétrogrades: après le Fronte Crapular en France et en Espagne, après les multiples scandales politico-financiers et les crises ministérielles en Belgique, comment croire encore à la démocratie qui, tôt ou tard, se traduit par le triomphe des médiocres, des combinards et surtout des Juifs?

Un meeting de Degrelle où police et légionnaires veillent au grain mettra en présence ces jeunes blasés, "rexistes honteux" selon l'expression de Verdier, "ce petit boursier aux idées fumeuses, ce démocrate-chrétien qui prenait fait et cause pour les rouges d'Espagne"(p.92), et des étudiants antifascistes décidés à déclencher la bagarre aussitôt que le "beau Léon" entamera le panégyrique de Franco "sauveur de la chrétienté". Donat, qui y assiste, ne peut s'empêcher de penser à son aîné, dont jamais il n'aurait imaginé qu'il pût abandonner leur milieu hypocrite et s'engager dans les Brigades internationales pour ses idées, pour ce communisme de coeur que leur père qualifie d'acné intellectuelle; le sénateur catholique Harold de Mellery craint toutefois de voir son deuxième fils tourner au rouge, au socialiste, comme ce benêt de Luc qui, à la grande fierté de Granny, vient d'être nommé capitaine de sa brigade: il a beau servir la cause du diable, dit-elle, il prouve ainsi qu'il est un Mellery!

En Autriche, c'est la conversion en masse; aristocrates, bourgeois, prêtres et syndicalistes rivalisent de zèle pangermanique. Nazi convaincu, renié par son grand-père, Friedl le traître est incorporé, selon son vœu, dans une division blindée, l'arme noble; il y rejoint l'élite de l'aristocratie allemande et y connaît une ascension fulgurante. Et pourtant, lui, l'Autrichien, l'Allemand de second rang, n'adhérera pas tout de suite à la discipline allemande et au culte aveugle du chef; lorsque Finkel, un petit major hâbleur revenu des fronts d'Espagne où il servit comme observateur, lui parle de l'efficacité et de la magnificence des légionnaires marocains de Franco affublés d'une image du Sacré-Coeur sur leur poitrine musulmane, obéissant et se battant aveuglément contre des bataillons d'étudiants qui, eux, se posent des questions et s'égailent comme des moineaux, Friedl se montre sceptique. Il aura le temps d'évoluer.

Renata, qui partage le même idéal et les mêmes affections que le prince mais qu'un amour mystérieux, inaccessible aux autres, unit à son frère, refusera toujours de juger celui dont elle connaît la droiture et la loyauté.

L'opportuniste Arnoult, qui pleura sur le sort de l'Autriche, a tôt fait de retourner sa veste; obsédé par le "rang à tenir", ce retors obtient un poste de diplomate à Bruxelles et organise un complot sordide contre son grand-père dont l'attitude antinazie pourrait nuire à son avancement.

Partout en Europe, les responsables nient l'imminence de la guerre, l'inévitable déferlement du mal et de la souffrance; les discussions sans fin sur les desseins de Hitler n'aident pas à y voir plus clair. Ebranlé par la capitulation de l'Autriche, qui, quatre mois après son annexion, passe déjà l'éponge et place son prochain *Festival de Salzbourg* sous la bannière nazie, Donat, lucide, essaie de convaincre Verdier, candidement persuadé que les démocraties occidentales appuyées par l'URSS ne laisseront pas Hitler dépecer la Tchécoslovaquie, que personne à l'Ouest, pas même les socialistes, n'est disposé à relever le défi du Führer. Les manifestations de Spaak capitulant devant le fascisme et préconisant la reconnaissance du gouvernement de Burgos n'en sont-elles pas la meilleure preuve? Ce droit international qu'il potasse à Louvain a vraiment quelque chose d'irréel, de cocasse même: d'une part, les beaux principes moraux, presque puritains, établis à La Haye ou à Genève; de l'autre, les faits brutaux, l'Anschluss, la guerre d'Espagne, l'admiration béate pour le cynisme conquérant de tous ces dictateurs. Et ce frère qui, plongé dans l'enfer du front de Catalogne, dénonce, dans sa dernière lettre, la lâcheté des démocrates devant le fascisme, les volte-face de Léon Blum, le jeu équivoque de l'Angleterre, le triomphe de "l'ignoble morale de l'autruche, celle de Giraudoux dans *La Guerre de Troie n'aura pas lieu*, "une minute de paix, c'est toujours bon à prendre" (p.301).

Tel un poisson dans l'eau, Harold se meut avec grande aisance dans son univers médiocre, hautain et vorace, où nul ne vit selon les principes affichés; c'est pourtant avec conviction qu'il semble soutenir la politique neutraliste de Léopold III. Son frottis de culture, qui lui permet de briller de-ci de-là, c'est du salon tenu par Lucienne Didier³⁷⁹ et dont Henri De Man est le Voltaire, qu'il le tient; on y "commente" les livres à la mode, tel le "pamphlet de Bernanos" *Les*

³⁷⁹ Concernant le salon politique de Lucienne Didier, consulter Pierre Vermeylen, *Mémoires sans parenthèses*, Bruxelles, Ed. du CRISP, 1985, p.49 et pp.57-58.

Grands Cimetières sous la Lune : "C'est un livre injuste mais bouleversant qu'il faut avoir le courage de lire pour mieux le réfuter", déclare l'amphitryonne paraphrasant Brasillach, et qui, repris en écho par le sénateur, deviendra: "Oui, c'est un livre qu'il faut lire un crayon à la main"(p.256), chose que son fils ne lui a jamais vu faire. Au cours de la même soirée, Donat salue Pierre Nothomb; le baron lui récite quelques vers baroques et flamboyants dont il lui fait deviner l'auteur, qui naturellement est lui!

Depuis que, trois ans auparavant, il a renié brutalement et définitivement son fils, Harold, qui joue au père incompris, interdit à quiconque de mentionner en sa présence le nom de Luc; il ne lui pardonne ni ses idées politiques ni son mariage: en 1936, juste avant son départ en Espagne, cet aîné a épousé "par bravade" une "suffragette communiste" que la famille de Mellery ignore avec superbe. Selon Brice, "c'est qu'elle a tout fait pour brouiller Luc avec mes parents, et [...] c'est elle qui refuse de nous voir"(p.171).

Seul à recevoir de temps à autre des nouvelles de son frère, à connaître son désarroi et son désenchantement, Donat songe souvent à cet idéaliste devenu volontairement une sorte de pauvre et qui, malgré la camaraderie des combats, doit souffrir de certaines gênes, avoir honte de ses pudeurs, de son langage et de ses mains trop fines. Dans sa dernière missive, inquiet de la situation pécuniaire de sa femme et de leur petite Delphine née après son départ, Luc lui demandait d'aller rendre visite à Louise, très fière et très susceptible. Cette démarche sans cesse remise, Donat, généreusement récompensé de ses succès universitaires par sa grand-mère, se décide enfin à la réaliser; rue Lesbroussart, face à cette belle-soeur jamais rencontrée auparavant et qui ne correspond pas à celle qu'il s'était imaginée, il se sent mal à l'aise; s'emberlificotant dans des explications plus que confuses, gêné, il dépose sur la table l'enveloppe reçue de Granny, un soi-disant héritage fait par Luc. Perplexe, Louise accepte, mais seulement après qu'il lui a juré qu'il ne s'agit pas d'un "geste" de ses parents: "Je ne veux rien leur devoir, rien"(p.310). Plus tard, racontant à Rudi son geste "grandiose, faussement grand seigneur", Donat conclut: "Mais le grand seigneur, c'est elle. Quand elle a appris par Luc que cet argent n'était pas à lui, elle me l'a renvoyé avec une lettre cinglante: je n'accepte pas la charité, etc."(p.348).

Entre-temps, goujat de la politique -selon Brice, l'art de tromper ses amis et ses électeurs, de trahir son parti, en résumé de ne servir que ses propres ambitions-, Harold s'est organisé une mission diplomatique outre-Rhin; il est

censé en ramener la promesse d'une déclaration solennelle de reconnaissance de la neutralité belge. Les démonstrations dont il est le témoin direct l'amènent toutefois à douter des réelles intentions pacifiques de ce chancelier qu'il admire pourtant dans le secret de son coeur: n'est-il pas en effet le plus sûr défenseur de l'Europe contre le communisme? Plus préoccupé par sa carrière politique, qui serait sérieusement compromise en cas d'échec de son ambassade, que par la sécurité du royaume, le sénateur dicte à sa secrétaire un second rapport; il y exhorte les Belges à faire confiance à leurs voisins teutons.

Dans ce monde qui court à sa perte, de nombreux invités sont attendus à Rosegg pour assister au *Festival de Salzbourg* 1938, dernière pause avant les hostilités. Comme l'écrit Gillès dans sa dédicace à David Scheinert, *Le Festival de Salzbourg* "évoque, aux accents de Mozart, la fin d'une certaine Europe, d'un "monde". Il sonne le glas d'un continent qui, subjugué par de faux prophètes, se détourne des "lumières" "pour se replonger dans la nuit étouffante du Moyen Age"(p.423). Décortiquant l'opéra de Mozart, le romancier dissèque l'âme de tous ces personnages souvent victimes de leur éducation et de leurs rêves. Les destins de ces êtres et ceux de l'Histoire s'entrecroisent étrangement dans cette mise en abyme. Et tandis que les dernières nouvelles en provenance du Reich sont terrifiantes, chacun, sous l'effet de *La Flûte enchantée*, celle "qui enchante", suprême état de grâce avant la déchirure, médite sur son existence et prend des résolutions. En cette année des options et des choix qui engageront jusqu'à la mort, le message du divin Mozart est perçu très distinctement par les uns et par les autres.

2. *Nés pour mourir* (1976).

Fin septembre 1938, à l'hôpital de Barcelone, quelques brigadistes groupés autour du lit de Luc discutent avec rage et passion de l'accord qu'aux dernières nouvelles, Hitler, Mussolini, Chamberlain et Daladier, réunis à Munich, sont sur le point de signer. En scellant cette "Sainte Alliance du capitalisme et de l'ordre fasciste contre le communisme"(p.13), les démocraties non seulement perdent la face mais jettent le masque; la voie est ouverte à toutes les capitulations: après la Tchécoslovaquie lâchement jetée en pâture aux chiens nazis suivront l'Espagne, la Pologne et la Hongrie.

Que tout est "foutu", qui oserait encore en douter? Ni Platten, un ouvrier communiste allemand qui mène en Espagne sa guerre personnelle contre son

Führer, ni Sandor, ce paysan hongrois rusé et intelligent, ancien domestique des Esterhazy, qui, dès son arrivée au bataillon, "reconnut" Mellery et lui sert tacitement d'ordonnance bénévole, ni Luc lui-même. Mais comment pourrait-il avouer ce sentiment à des compagnons dont le moral est si gravement atteint et qui, depuis le brusque et inexplicable retrait des Brigades du front à la suite des pourparlers de Genève, craignent d'être refoulés vers leur pays? Car, pour Platten, "chez nous", c'est l'Allemagne hitlérienne! Malgré son bras qui le torture atrocement et son énorme envie de se taire, Luc sait qu'il a le devoir de rassurer une fois encore ses hommes, de les tromper, de leur mentir, d'exploiter la confiance aveugle qu'il leur inspire. Mais que leur dire? Que jamais le peuple français ne laissera ses dirigeants trahir l'allié tchèque? Et Platten de lui répliquer que ces mêmes Français n'ont rien fait pour l'Espagne -de chaleureux discours mais pas un seul avion ni un seul tank- et se moquent éperdument du prix de la paix pourvu qu'il soit payé par les autres. Que les Russes ont quitté l'Espagne pour des motifs stratégiques, afin de forcer les puissances de l'Axe à faire de même, et que jamais ils ne nous lâcheront car, dans la lutte à mort engagée par Hitler contre le communisme, ils ont besoin de tous leurs alliés et de l'Espagne républicaine en particulier? Et Sandor, fidèle interprète des pensées secrètes de Luc, de répondre que ces Russes fuient la Péninsule pour avoir saisi bien avant nous ce qui se tramait dans leur dos.

Bien des choses ont changé depuis une semaine, depuis ce 21 septembre quand s'était répandu ce qui au départ paraissait n'être qu'une rumeur de plus: au risque de créer un vide, le commandement républicain retirerait de la ligne de feu les Brigades qui se battaient sur le front de l'Ebre, alors qu'à elles seules, elles supportaient tout le poids de l'offensive lancée dans la boucle du fleuve par les franquistes! Le lendemain, sous la pression de blindés allemands soutenus par leur aviation, les lignes républicaines avaient craqué en plusieurs endroits et quelques bataillons avaient été décimés. Le combat semblait perdu d'avance mais la XIV^e Brigade avait tenu; installé au pied de la Sierra de Caballs, Mellery, à la tête de sa compagnie de mitrailleurs, des Belges pour la plupart, avait réussi à briser la deuxième vague de Marocains. La nuit tombée et le calme revenu, les volontaires s'étaient portés en avant, spontanément, pour reconquérir la position perdue. C'est ce soir-là, pendant cette folle contre-attaque improvisée, que Luc avait ramené sur son dos le petit Sandor atteint d'un éclat d'obus à la tête. L'excitation était à son comble chez ceux qui ne se lassaient pas de se

raconter leurs exploits. Exténué et sur le point de sombrer dans le sommeil, Luc avait soudainement été convoqué avec les autres officiers chez le chef de corps; par ordre du gouvernement républicain, les B.I. venaient de livrer leur dernier combat et seraient remplacées dès la même nuit par des troupes espagnoles, voilà ce que le commissaire politique Tanguy leur demandait d'annoncer aux hommes. Ainsi, après avoir fait appel à eux, la République congédiait-elle comme de vulgaires mercenaires ou de simples domestiques ces volontaires qui venaient de se conduire en héros. Criant à la trahison, Luc avait refusé de cracher de la sorte à la figure de ses camarades et exigé de Tanguy qu'il remplisse lui-même cette mission.

Mellery, en réalité, sans l'aimer pour autant, estimait Tanguy. Certes, il était commissaire politique, mais n'imitait pas certains collègues, qui soupçonnaient tous leurs camarades de défaitisme et sortaient leur revolver quand ceux-ci hésitaient à passer à l'attaque. Ce tragique 22 septembre, Luc l'avait vu passer, sous la mitraille, de tranchée en tranchée, prêchant d'exemple et aidant à évacuer les blessés. Même après leur brutal affrontement, il avait dû l'admirer (p.17).

Le commissaire français avait accepté d'annoncer lui-même aux hommes de la XIV^e Brigade leur retrait imminent de la zone des combats, tout en leur avouant qu'il comprenait et partageait leur révolte. Il leur avait également proposé de se venger de cette injure en prouvant une dernière fois leur volonté farouche de lutter. D'abord malmené, il avait ensuite été acclamé par ces volontaires à qui il conseillait de désobéir aux ordres et, au lieu de céder immédiatement la place aux troupes espagnoles, de lancer une ultime attaque, le lendemain à l'aube, à l'insu du commandement: "-Nous devons finir sur une victoire, s'était-il écrié. Pas un baroud d'honneur, une victoire! Demain nous reprendrons aux salopards d'en face le col del Paso. D'accord?"(p.18). Le 23 septembre, dès le petit matin, la XIV^e s'était donc donné une dernière fête, rude, guerrière, désespérée. Au moment même où ses hommes atteignaient la ligne ennemie, Mellery s'était senti comme saisi par le bras, soulevé du sol; quand il était revenu à lui au fond de la tranchée reconquise, à ses côtés, un petit Flamand, Vanderkam, lui pansait le bras.

A Barcelone, Luc et les autres blessés sont soignés par Consuelo, une infirmière que les volontaires appellent gentiment la "carmélite". Couché sur son lit, inactif, l'ainé des Mellery a tout le temps de s'interroger sur ses idéaux, sur le sens de son engagement, sur la politique suivie par les communistes dans l'enfer espagnol, sur les motifs de la prochaine défaite républicaine:

Le désordre et la crasse qui régnaient dans la salle ne l'avaient jamais autant frappé: les murs étaient maculés de taches brunâtres, des mégots, des crachats et des chatons de poussière traînaient sous les lits, les stores d'occultation étaient zébrés de déchirures. Ecoeuré, rageur, il aurait voulu crier à ses camarades: "Mettez donc de l'ordre dans tout cela!"

La pagaille, le désordre qui sévissait chez les Républicains l'avait souvent agacé, irrité même, mais c'était la première fois qu'il osait s'avouer que c'était peut-être à cause de cela qu'ils étaient occupés à perdre la guerre. Détester l'ordre parce qu'on l'assimilait au fascisme, n'était-ce pas un peu trop simple? Si les combattants avaient été plus disciplinés et si les munitions avaient suivi, plusieurs batailles auraient pu être gagnées, et celle de Têrue! transformée en victoire décisive. Cette sorte de revendication au désordre des Républicains, et de panache à l'afficher, les Russes avaient en vain tenté de les combattre. Les épurations et les exécutions sommaires de l'été 1937 n'avaient pas mis fin à la pagaille et à l'incurie qui minaient l'armée loyaliste. Et Mellery de se poser brutalement la question: l'esprit de gauche n'était-il pas essentiellement un refus de l'ordre, de tous les ordres, donc un anarchisme? (p.20).

Tandis que les cendres de la cigarette de Boukovski, le chirurgien russe surnommé "le boucher" en raison de son tablier maculé de sang, lui tombent sur le menton -"toujours ce laisser-aller!"(p.21)-, Luc, étendu sur le billard, désire connaître les résolutions prises à Munich, avant de s'endormir: "-Oui, la lâcheté l'a emporté. Les Quatre signent un accord aujourd'hui. Les Tchèques sont... Après, notre tour..."(p.22).

Bourré de morphine,

Luc n'entendait plus, n'écoutait plus. Il s'élevait dans un ciel rose et or avec une aisance qui l'émerveillait. Un petit mouvement rotatif des épaules lui avait suffi pour prendre son envol, et à présent il passait au-dessus des bois et de l'étang endormi de Warlimont. Il atterrit doucement dans la cour. Les portes s'ouvraient d'elles-mêmes devant lui. Dans le salon bleu, les lustres étaient allumés, mais il n'y trouva personne. Il entra dans la salle à manger, plana au-dessus de la table autour de laquelle ses parents, ses frères et ses cousins Rosegg étaient réunis. Il prit sa place habituelle à côté de sa mère; il était un peu gêné d'être en tenue de tennis. Il aurait voulu s'excuser: "J'ai été longtemps absent, je vous expliquerai", mais pas un mot ne sortait de sa bouche.

D'ailleurs son père parlait. "Nous t'avons attendu, dit-il, car nous savions que tu reviendrais." Ils étaient tous étrangement plus jeunes que la dernière fois que Luc les avait vus: sa cousine Renata portait à nouveau ses tresses sur les épaules, et ses frères leur uniforme gris de collégiens. "On nous avait dit que tu avais été tué, poursuivit son père, mais nous n'y avons jamais cru" et, se levant de table, il vint l'embrasser. Luc, qui avait dû faire une mauvaise chute sur le court de tennis, n'osa pas lui dire qu'en l'étreignant, il lui faisait mal à l'épaule. Renata le regardait, les yeux émerveillés, et il eut envie de lui apprendre à voler. Mais d'où venaient ces coups, ces craquements? On eût dit que...

-Ne t'inquiète pas, dit son père. Tu te souviens de cette bibliothèque que tu désirais tant avoir? On l'installe dans ta chambre. Maintenant que tu es rentré pour toujours...

Sa mère lui servit du vin, d'une fraîcheur exquise. La nappe était d'une blancheur tellement douce et lisse qu'il ne pouvait s'empêcher de la caresser. Il expliqua que là d'où il venait, on ne connaissait ni nappes ni couverts d'argent. Interrogé sur son voyage, il s'avança jusqu'à dire -il ne pouvait pas tout leur confier, du premier coup- que là-bas le ciel était souvent d'un rose -il avait enfin trouvé l'adjectif approprié- d'un rose palpitant.

-Vous entendez Luc? dit son père. Vous voyez à quoi on peut arriver quand on a la maîtrise de soi.

Il se décida alors à montrer à Renata comment s'y prendre pour voler: c'était si simple! Cependant il eut beau répéter son petit mouvement rotatif des omoplates, il ne parvint pas à s'élever du sol, et il fut pris de panique. Il voulut appeler son père au secours, mais celui-ci avait brusquement disparu (pp.22-23).

Dans la salle commune, au sortir de ce rêve lumineux, lui qui tenait tant à son intégrité physique et qui, pendant deux ans, sortit indemne des combats les plus meurtriers, apprend que ce qu'il craignait depuis le premier jour, "non pas la mort mais une mutilation grave", s'est produit: "Un manchot, voilà ce qu'il était, et serait jusqu'à la fin de sa vie!"(p.24).

Désespéré, à bout, Luc fut sur le point de se confier à lui [Sandor], mais il se ressaisit. Il se tut, non par fierté, mais plutôt par une sorte de timidité, de pudeur excessive, inculquée en lui depuis l'enfance. A Renata, qui écoutait si bien et comprenait tout, il eût osé se confesser et avouer que sa vie lui apparaissait à présent comme un irrémédiable échec. Et pourtant, comme le lui répétait son père -le vrai, le sentencieux et supérieur, et non le père chaleureux de son rêve- il avait été "comblé" dès sa naissance. Fils aîné du comte de Mellery, il avait connu au château de Warlimont une enfance douillette et insouciance, ensuite au collège de Maredsous, vivant avec d'autres fils de famille dans une ambiance privilégiée et presque déférente, il avait fait mollement ses humanités. A dix-huit ans, il possédait sa chevalière, son smoking, son premier fusil de chasse et des raquettes de tennis achetées en Angleterre.

Un jour cependant, il en avait eu assez de faire partie de la jeunesse dorée, et s'était révolté contre son milieu. Il avait alors rompu avec lui, fréquenté des cercles de gauche et épousé une militante communiste. A ses nouveaux amis, des étudiants marxistes, il avait donné ses raisons: le spectacle des grèves du Borinage, très durement réprimées, lui avait fait découvrir simultanément et avec horreur l'oppression capitaliste, dont son milieu était complice, et la misère, le désespoir du peuple. Pour user du nouveau jargon dont il se grisait, il s'agissait d'une prise de conscience sociale, mêlée à un complexe de culpabilité. On l'en avait félicité, mais lui savait bien que cela n'expliquait pas tout et masquait même peut-être l'essentiel.

Il réentendit Donat lui dire, peu avant son départ pour l'Espagne: "Tes idées de gauche, ton marxisme, ton mariage? Mais, mon petit vieux, tout cela c'est pour défier ton père!" Sur le moment, la réflexion de Donat l'avait révolté, et il lui avait répondu avec colère que s'il partait se battre, c'était parce qu'il croyait au socialisme, que c'était par amour qu'il avait épousé Louise. Mais à présent, il voyait enfin clair: et s'il n'avait fait que mentir aux autres et à soi-même?

Le temps de se leurrer était passé, et il fallait à présent tout s'avouer à soi-même. Il s'était assez longtemps complu dans la tricherie, dans l'équivoque noble, dans l'hypocrisie envers lui-même, la pire de toutes. Le communisme, y avait-il

jamais profondément adhéré, comme il avait cru, par exemple, au Christ dans son enfance? Son mariage avec Louise? S'il y avait vraiment été poussé par l'amour, aurait-il connu cette sorte de soulagement en la quittant pour aller se battre en Espagne?

Je vais mourir, se dit-il. Cette lucidité implacable ne peut me venir que de la mort. On voit enfin clair au moment où on va disparaître, et donc quand cela ne sert plus à rien (pp.25-26).

Les injections que lui administrent Consuelo et Boukovki lui permettent de plonger dans un néant reconfortant et d'y retrouver son rêve heureux: "revoir son père souriant, sa mère lui servant du vin, Brice, Donat, la chère Renata, et en leur présence il se laisserait glisser dans la mort"(p.26).

Grâce à son "faux air de défroqué", comme dit Platten, Luc confessera un Autrichien agonisant qui réclame un curé; comme au temps de son enfance, il se met à prier vraiment et comprend que, lui, il ne mourra pas.

A Bruxelles, après les accords de Munich, le sénateur catholique Harold de Mellery exalte le rôle de médiateur du "grand Mussolini, apôtre de la paix"(p.28) et continue de défendre avec un enthousiasme opportuniste la politique royale de neutralité; de son côté, Granny, qui depuis vingt ans observe le monde recluse dans son hôtel de la rue Joseph II, fait preuve de plus de lucidité: déclarer neutre le champ de bataille de l'Europe, n'est-ce pas là qu'une folle chimère?

Fort tracassée par le sort de Luc qu'elle aime beaucoup mais dont elle ne peut comprendre la conversion au marxisme:

- "C'est pourtant simple, lui dit Donat. Papa, ne se reconnaissant pas en lui -il est vrai que Luc est un Haudeville, non un Mellery- en a conclu, dès son enfance, que Luc ne valait rien, et n'a pas cessé de le lui faire sentir. Luc aurait dû se mettre à le détester, mais, bon comme il est, il a préféré détester ses idées. Il en a pris le contrepied: c'est cela son marxisme. Cela, plus son côté "curé" qu'il tient des Haudeville et qui lui a fait découvrir l'aspect évangélique du communisme" (pp.36-37)-,

elle décide, malgré l'opposition de son fils Harold qui refuse de faire le moindre geste sous prétexte que sa situation politique le lui interdit, d'organiser le rapatriement de son petit-fils; Donat ira en Catalogne et en ramènera son frère.

A Barcelone, après la tension des premiers jours, Luc et Boukovski se sont liés d'amitié. Pour le chirurgien qui, pendant des mois, dut calquer son attitude sur celle de ses compatriotes et éviter le contact avec les volontaires étrangers,

cette sympathie est la bienvenue; elle lui permet de confier enfin à quelqu'un ses sentiments et ses projets:

Il ne fallait pas s'en laisser conter par les voyageurs plus ou moins illustres, les Romain Rolland, Kazantzakis et autres, qui en revenaient éblouis: c'étaient ou de grands naïfs ou des imposteurs. La réalité était tout autre, tragique: l'U.R.S.S. n'était plus un Etat révolutionnaire que de nom, en fait une autocratie figée dans l'immobilisme. La dictature du prolétariat y avait été confisquée à son profit par Staline, le nouveau tsar, qui gouvernait, comme ses prédécesseurs, en s'appuyant sur une bureaucratie servile et un formidable appareil policier. La famine, les arrestations et les déportations faisaient partie de la vie quotidienne. Comment les récents procès de Moscou, où l'on avait entendu les pionniers de la Révolution avouer des crimes qu'ils n'avaient manifestement pas commis, n'avaient-ils pas détrompé les Occidentaux?

En Espagne même, en juin 37, Luc n'avait-il pas vu, de ses yeux, avec quelle sauvagerie la police secrète russe éliminait les adversaires des communistes, les anarchistes et autonomistes catalans? Le triomphe de la cause révolutionnaire n'était plus une excuse quand on savait que celle-ci n'était plus révolutionnaire (p.48).

Renseigné par l'"internationale" juive sur l'accueil réservé aux Russes rapatriés dans ce que Luc s'obstine encore à appeler "la patrie des travailleurs", Boukovski refuse de se jeter dans la gueule de l'ours: il n'accompagnera pas tous ces "pauvres Ivanov" qui, cette nuit même, s'embarqueront pour Alicante. De remarquables faux papiers allemands doivent lui permettre de désertier et d'échapper à la police secrète espagnole qui, alertée par les Russes, se lancera à ses trousses; il se réfugiera en France et y attendra la guerre générale qui ne saurait tarder à éclater. A l'écoute de ce témoignage accablant, le capitaine des B.I. ne peut s'empêcher de songer à la dernière lettre de sa femme Louise dont le communisme avait toujours eu quelque chose de fanatique et qui lui parlait avec enthousiasme de la "grande patrie Soviétique".

Au moment de quitter son confident, Boukovski lui lance encore: "-C'est une bonne chose, le malheur qui t'est arrivé, Mellery. Comme beaucoup de gens de ton milieu, tu avais une tendance à être un peu mou. Maintenant, tu seras forcé d'être toi-même, de t'affirmer"(p.50). Mais si deux années passées sur les fronts à cohabiter avec la mort n'ont pu l'aider à s'affranchir, que peut attendre de la vie celui qui ressent son invalidité comme un échec personnel, comme une humiliation? De retour dans la salle commune, stimulé par les propos du Russe, Luc trace de sa main gauche des mots pris au hasard; en se relisant, il découvre qu'il a recopié plusieurs fois la belle maxime que son père avait placée en tête de son cahier quand, à cinq ans, il avait appris à écrire: "vouloir, c'est pouvoir".

Le lendemain, exauçant le dernier vœu du chirurgien, Consuelo remet à Luc le violon dont Boukovski ne se séparait jamais; la voix rauque, elle lui avoue qu'il s'est suicidé deux heures plus tôt. Rentré tout joyeux de son dernier rendez-vous galant espagnol et alors qu'elle l'aidait à boucler ses bagages, le médecin avait vu le commissaire Svetlov et ses acolytes descendre d'une voiture de la police militaire; comprenant que c'était "fichu", il s'était tiré une balle dans la tête au moment même où les policiers investissaient la chambre. Aurait-il mieux valu qu'il meure au combat car "se suicider ainsi, c'est avouer son échec, notre échec à tous"(p.59)? Consuelo ne partage pas l'avis de Luc à qui elle témoignera très personnellement la reconnaissance du peuple espagnol pour ces hommes venus de partout l'épauler dans son combat antifasciste.

Afin de rendre un hommage solennel aux volontaires, le gouvernement républicain décide d'organiser une prise d'armes des XIV^e et XV^e Brigades sous la direction de l'effrayant André Marty; "le béret alpin en zigzag sur son faciès de tenancier de tripot"(p.51), celui que les volontaires surnomment "le boucher d'Albacete" depuis les "épurations" brutales qu'il ordonna l'année précédente, partira en claquant la porte. Car, "Si ces messieurs du gouvernement veulent vraiment nous remercier, qu'ils s'occupent plutôt de nous faire rapatrier" (p.52), lui a répliqué Platten.

Mellery avait eu avec lui, au cours de l'été 1937, de très violents affrontements au sujet de certains volontaires de sa compagnie, injustement accusés d'espionnage ou de trahison. A l'époque, la sûreté espagnole, encadrée par des Russes, faisait la chasse aux agents de la "cinquième colonne" -l'expression avait été lancée du camp adverse par le général franquiste Mola- et dans une atmosphère de suspicion démentielle, les dénonciations et arrestations arbitraires se multipliaient.

Marty, qui n'admettait autour de lui que des valets, en avait voulu à Mellery de son attitude. Il s'en était vengé en le faisant comparaître, lui aussi, devant une commission d'enquête.

-Pourquoi nous avoir caché, lui avait-il jeté, que tu es le comte de Mellery, un ci-devant, un exploiteur du peuple?

Ils étaient bien renseignés, les enquêteurs, et Luc avait dû subir leurs sarcasmes au sujet de son père, ce "sénateur fasciste" qui au parlement belge avait à plusieurs reprises fait l'éloge de Franco, et de ses cousins, les princes "nazis" von Rosegg. Cependant, comme il n'y avait pas d'autres griefs à lui faire, l'enquête s'était arrêtée là. Depuis, Marty ne l'appelait plus que "le ci-devant" (p.52).

Durant la cérémonie, le commissaire général des Brigades, spécialiste dans l'art de fouetter la vanité des foules, célébrera les hauts faits de ce "ramassis de voyous" et conclura ainsi: "Comme l'a dit notre camarade La Pasionaria: vous

pouvez partir la tête haute. Vous êtes l'histoire! Vous êtes la légende! Vous êtes l'exemple héroïque de la démocratie solidaire et universelle"(p.54). La remise des décorations donne lieu à une véritable mascarade d'anciens combattants; aussi, quand il entend retentir son nom, Luc est-il saisi d'une brusque colère intérieure: "Y avait-il cru à leur cause, avec quelle passion, et voici comment on l'en remerciait! Ah! ils pouvaient le garder, leur colifichet!". Encouragé par ses camarades -"Pour une fois, on est d'accord avec ce salaud de Marty"(p.54)- qui ne comprendraient pas son refus et l'interpréteraient comme un reniement de leur cause, conscient qu'"il fallait ne tenir compte que d'eux, et pas de sa propre humiliation"(p.55), tel un automate, il s'avance vers le ministre de la Guerre.

Dans la Citroën qui les ramène à l'hôpital, Marty se plaint amèrement de la Commission d'enquête envoyée à Barcelone par le Comité de Londres pour y fourrer "son gros nez merdeux dans tout ce qui ne la regardait pas"; il peste contre l'inertie des Espagnols et la mauvaise foi des gouvernements français et britannique qui freinent inexplicablement le rapatriement des volontaires. Luc se contente d'acquiescer; mais quand le Français, se permettant de le tutoyer, l'interroge sur ces projets: "Rentrer en enfant prodigue dans ta noble famille? Ou peut-être écrire tes mémoires? Dans ce cas, essaie d'être un peu plus gentil pour moi que ce salopard de journaliste qui m'a baptisé "le boucher d'Albacete", hein?"(p.55), Mellery laisse éclater une rage trop longtemps contenue:

-Et vous? jeta-t-il. Retournerez-vous chez vos maîtres, en Union Soviétique? Pour y être payé de vos loyaux et répugnants services? Vous leur expliquerez que, sous prétexte de mettre de l'ordre, vous avez fait régner ici la terreur, et que quiconque n'était pas d'accord avec vous était aussitôt traité de faux révolutionnaire, d'agent trotskyste, que sais-je encore! Car sur le terrain de la suspicion vous êtes imbattable. Le portrait que ce journaliste a fait de vous est édulcoré: il ne vous a pas connu d'aussi près que moi. Il ne vous a pas vu insulter, brutaliser, livrer à vos flics et fusiller sans jugement tant de garçons merveilleux, venus ici par idéalisme (pp.55-56).

A ce Marty qui l'accuse de faire partie de ces intellectuels pleurnichards et bêlants qui abondent dans les Brigades et n'ont rien compris à la Révolution, la vraie, celle d'aujourd'hui, Luc se sent en droit de crier la vérité:

-La révolution exige-t-elle les fusillades, les polices secrètes et les bagnes? La dictature du prolétariat doit-elle se montrer aussi dure, aussi injuste que celle de la bourgeoisie fasciste?

-Plus dure, plus injuste! Pour mieux vaincre! Même ce faux jeton de Malraux a compris cela! Il déconne largement sur l'amitié, la fraternité humaine et autres fariboles, mais cela au moins, il l'a mis dans son bouquin: que pour faire triompher

la révolution, l'“espoir” comme il dit, tous les moyens sont bons. Tous, y compris la violence et l'injustice. Aux Brigades, l'an dernier, le moral flanchait et il fallait agir vite. On a un peu tapé dans le tas, je te l'accorde. Mais, bon sang! valait-il mieux laisser la gangrène défaitiste s'étendre? (p.56).

Cet argument, Luc ne le connaît que trop. Mais ce mépris de l'individu caractéristique des communistes, jamais il ne pourra l'accepter:

-D'abord, cette gangrène, c'est vous qui l'avez propagée. Par votre incurie, votre désordre. Ensuite, il fallait la combattre par la persuasion, par l'exemple, et par votre tortueuse dialectique que, curieusement, vous n'employez jamais que pour excuser les erreurs des chefs et jamais celles des camarades de la base. Pour moi, ce sont les moyens qui justifient la fin et non l'inverse, qui est une perversion capitaliste. On ne débouchera vraiment sur la révolution qu'en recourant à des moyens réellement révolutionnaires: le désintéressement, la solidarité... (pp.56-57).

L'efficacité?

-Drôle d'efficacité! En U.R.S.S., vingt ans après la révolution, on en est encore à épurer à tour de bras, et ici, où se joue le sort de la révolution mondiale, on s'avoue battu et on se retire, abandonnant à leur sort des volontaires venus des quatre coins du monde! Il n'est pas étonnant après cela que les fascistes se croient tout permis (p.57).

A court d'arguments et peu habitué à ce qu'on lui tienne tête, Marty passe aux cyniques regrets:

-J'ai toujours su, dit-il, que tu n'étais pas vraiment des nôtres. Quoi qu'en ait dit le père Lénine, les ci-devants ne font jamais de bons révolutionnaires. J'aurais dû te faire fusiller, comme là-bas Toukhatchevski! (p. 57).

Dans le train qui le conduit de Portbou à Barcelone à travers un pays ravagé et endeuillé, Donat voyage en compagnie d'officiers français qui s'en vont rejoindre la Commission internationale chargée de contrôler le départ des volontaires. Leurs lectures, *Gringoire* et *Je suis partout*, et leurs propos élogieux pour le “sauveur de la civilisation et de la chrétienté”, lui rappellent l'antienne rabâchée à satiété par son père. Lorsque le jeune Belge ose défendre la légalité du gouvernement de Madrid, ses compagnons de voyage s'esclaffent: dès que la légalité devient synonyme d'anarchie, comme ils l'avaient vu en France avec le Front populaire, elle n'est plus qu'un mot vide de sens; quant au danger d'une guerre provoquée par les fascistes, voilà une fable de la propagande d'extrême

gauche d'ailleurs démentie par les accords de Munich, preuve tangible qu'il est possible de s'entendre, dans l'honneur et la loyauté, avec Hitler.

A Barcelone où les autorités belges ne peuvent rien pour lui -l'affaire de Borchgrave a envenimé leurs rapports avec les autorités espagnoles-, Donat est accueilli par Ponthier, un "cousin à la bretonne"; délégué de la Croix-Rouge depuis dix-huit mois dans la *Ciudad Condal*, il témoigne de ce qu'il y a vu:

Un enfer de désordres et de rivalités haineuses, une guerre civile permanente, à l'intérieur même du camp républicain, avec dénonciations, arrestations arbitraires et exécutions sommaires. Aujourd'hui encore personne n'était à l'abri des vexations. Le comble de la pagaille avait été atteint au début de l'été 37: le P.O.U.M. et d'autres groupes anarchistes, ralliés mais en fait demeurés rivaux, avaient été maîtres de la ville pendant trois semaines.

-Barcelone, dit-il, l'oeil rêveur, a vécu alors un temps d'extraordinaire ivresse de liberté et de désespoir. Ce n'étaient pas les bas-fonds qui triomphaient, mais des utopistes de tous bords, des instituteurs et des analphabètes, des gamins et des vieux loups de mer. On a dit et écrit, tant à droite qu'à gauche, qu'ils avaient fait régner la terreur: c'est faux! La ville baignait dans un climat d'exaltation désordonnée et fraternelle, dans un rêve. Mais on savait que celui-ci ne durerait pas, et que si tout semblait possible, on n'en déboucherait pas moins sur un cauchemar. Et en effet le réveil est venu, sanglant, atroce. Bien encadrés par leurs conseillers russes et soutenus par le gouvernement de Madrid, les communistes décidèrent au début de mai d'en finir avec les anarchistes. Pendant huit jours, Barcelone a connu des combats de rues confus et fratricides: des ouvriers tiraient sur leurs camarades et il y avait des militaires dans les deux camps. Le 8 mai, l'ordre était définitivement rétabli par des troupes venues par mer de Valence. Le prodigieux entracte était terminé. Depuis ce moment-là, Barcelone est une ville de vaincus, de desperados qui ne croient plus à rien (p.77).

Dans le capharnaüm épouvantable de l'hôpital, Donat retrouve son aîné. Le soir, en compagnie de Vanderkam, ils s'enfoncent dans le Barrio Chino et ses bouges pour une "virée grandiose", indispensable, selon Luc, pour saisir les "réalités de la guerre":

Rien n'avait changé depuis Goya, et les belles images déjà légendaires, du volontaire en béret basque et de la milicienne ceinturée de cartouchières l'agaçaient. Le culte des héros-archanges, il fallait laisser cela aux fascistes. Et à Malraux (p.81).

Au milieu de cette cour des Miracles, l'aîné des Mellery commence à dévoiler ses états d'âme nostalgiques à son puîné:

Si, en quittant la Belgique, j'ai cru en même temps rompre définitivement avec les miens, eh bien! je me suis trompé. La guerre vous rend bêtement sentimental et, comme tu dis, petit-bourgeois. On ne l'est jamais plus que sous l'uniforme! Si tu savais le nombre de fois que, dans les tranchées, j'ai dû m'extasier sur les photos des épouses et enfants de mes camarades, des durs cependant (p.84).

Grâce à un important bakchich et à une soi-disant évacuation d'office des invalides, Donat et Luc, qui, dans son horreur des privilèges et des passe-droits, refusait d'être rapatrié avant ses hommes, ont pris place dans une voiture de première classe en compagnie de quatre volontaires anglais. Les quinze jours que les deux frères ont vécu côte à côte n'ont pas effacé la séparation longue de deux ans; entre eux subsistent des pudeurs invincibles. Tandis que Luc parcourt le *Mundo Obrero* dont il traduit et décrypte les nouvelles du front de Catalogne -apparemment encourageantes, elles disent la débâcle républicaine-, sur le quai, des clameurs s'élèvent pour l'"acteur" Marty, le même qui, après avoir laissé fusiller tant de camarades sans sourciller, vient aujourd'hui jouer sa scène des adieux de Fontainebleau. Quand s'éloigne à jamais l'émouvante Consuelo passée saluer une dernière fois son capitaine, impuissant, Luc s'interroge tristement: "Qu'advierait-il d'elle quand les franquistes entreraient à Barcelone? A Bilbao, ils avaient flagellé en public les miliciennes capturées"(p.99).

Sentant que son frère désire rester seul avec sa rêverie, Donat ouvre *L'Espoir* de Malraux:

Une première lecture du roman l'avait à la fois ébloui, irrité, et laissé sur sa faim. Ses reportages lyriques ou, comme le disait l'auteur lui-même, "ses visions d'apocalypse", fascinaient: les exécutions sous le dur soleil de Tolède, les combats désordonnés dans la Cité Universitaire de Madrid, le retour des aviateurs blessés, comme des archanges abattus, parmi les villageois depuis toujours en deuil. Mais lorsque Malraux proclamait qu'il fallait "préférer au lyrisme la froide organisation de la victoire", se ranger aux côtés de ceux pour qui, seul, le résultat compte, lorsqu'il donnait ainsi raison aux communistes, était-il tout à fait sincère, lui qui n'était même pas inscrit au parti? Sa revendication de "dignité humaine" pouvait-elle aller de pair avec une soumission totale au parti? Une phrase de Hernandez, l'insoumis: "A quoi sert la révolution si elle ne doit pas rendre les hommes meilleurs?" fit penser Donat à son frère (p.100).

En l'apercevant tellement las et désemparé, Donat se demande ce que Luc fera en Belgique: se jettera-t-il dans l'agitation politique, reprendra-t-il des études, cherchera-t-il à se rapprocher de sa famille,...? Mais toutes ces questions ont-elles un sens alors même qu'il ignore l'essentiel: son frère croit-il encore au communisme? A la lumière de *L'Espoir*, il saisit le dilemme qui tenaille son aîné:

Ou être Manuel, le chef qui impose à ses hommes et à lui-même la soumission inconditionnelle au parti, ou cet Hernandez pour qui l'individu compte autant sinon plus que l'abstraite collectivité révolutionnaire. "Etre ou faire: voilà le choix", affirmait Malraux. Mais cette formule lapidaire, à la réflexion, n'était

encore et toujours que du lyrisme, et du lyrisme quasi fasciste. Luc rejetait sûrement ce choix: s'il avait prouvé qu'il voulait "faire", ce n'était qu'en vue de permettre aux autres et à lui-même d'"être" davantage (p.101).

Mis en confiance, l'"ancien" combattant parle longuement de sa guerre. Prudence, dit-il, vis-à-vis de ses prétendues "vertus" vantées par Malraux ou par Montherlant; car la guerre n'est qu'une atroce et immonde école d'assassinat, de brutalité et de haine! S'il y eut des actes héroïques? Oui, mais tant de lâchetés, de cruautés et d'impostures. S'il s'agit d'une guerre d'idéalistes? Des idéalistes vite devenus des égorgeurs comme ceux d'en face. Et gare à ceux qui montraient de la réticence à l'heure d'assassiner des frères que seul distinguait l'uniforme!

Pendant six mois, en 1937, sur un soupçon, une similitude de nom, un propos désabusé, la police secrète, encadrée par des agents russes, avait arrêté, condamné, passé par les armes des combattants qui, comme l'avait dit l'un d'eux à Luc, n'avaient pas prévu, au moment où ils s'étaient engagés, qu'un jour ils devraient aussi "démontrer" leur innocence (p.103).

S'il croit encore à cette cause à laquelle il a tout sacrifié?

-Même si cette guerre est perdue -et elle l'est- j'y crois plus que jamais. Seuls les aveugles, volontaires ou non, nient que ce qui s'est passé ici n'est rien de moins que le premier acte de la seconde guerre mondiale, celle qui opposera en un duel à mort les démocraties aux fascismes. On n'a déjà plus le droit d'être neutre (p.104).

Et son communisme?

-Oui, j'étais membre du parti. Quant à savoir si je suis encore communiste, c'est difficile à dire. [...] Je ne sais plus bien où j'en suis. Le communisme entre camarades, après avoir si longtemps et durement vécu avec eux, j'y crois plus que jamais. Mais le communisme du parti et de ses chefs, où justement les vertus de la camaraderie: la confiance, le respect, la loyauté, sont trop souvent comme inversées en méfiance, mépris de l'homme et tortuosité, je ne sais plus ce que je dois en penser. J'y verrai sans doute plus clair, une fois rentré en Belgique. Avec le recul et l'oubli de certaines expériences (p.106).

Que ne donnerait-il en cet instant pour avoir la "foi du charbonnier", pour accepter cette obéissance aveugle que le Parti exige de tous ses membres, pour rester, lui aussi, "fidèle coûte que coûte" au camp choisi et faire sien le serment de son ami Vanderkam: "si même l'oncle Joseph avec ses grosses moustaches de gendarme me fait rigoler, le communisme, pour moi, c'est sacré. C'est un truc formidable, le communisme, je l'ai compris ici, en Espagne. Car, malgré toutes les dégueulasseries qu'on a traversées, on l'a vécu le communisme"(p.105).

Néanmoins, si cette guerre est une guerre de religion opposant le communisme au catholicisme -puisque telle est, selon Donat, la vision qu'en ont la plupart des Belges-, ou une croisade -ainsi que le proclame "l'honorable sénateur" dans ses meetings conservateurs-, en aucun cas il ne douterait de s'être engagé du côté des vrais croisés, du côté des gens du peuple, généreux alors qu'ils n'ont rien, solidaires alors que la misère aurait dû les rendre égoïstes, loyaux alors que son milieu bien-pensant et prêchant l'amour du prochain ne cesse de les duper et de les ravalier au rang de bêtes. Ces paroles bouleversantes de sincérité amorcent un déclic en Donat, antifasciste certes, mais beaucoup trop préoccupé jusqu'ici de lui-même pour se consacrer aux autres.

A la frontière, les volontaires groupés par nationalité défilent devant les agents de la Sûreté française qui compulsent des listes d'indésirables. Les plus chanceux rejoignent la colonne qui se reforme un peu plus loin; les autres, refoulés, sont bons pour le camp d'internement. Parmi ceux-ci, Platten, dénoncé par un camarade français et trouvé en possession de faux papiers.

A Toulouse où une partie importante du contingent français est débarquée et emmenée sous bonne garde, aux jeunes filles du Secours Rouge venues les ravitailler, Vanderkam ne peut se retenir de déclarer: "-Vous direz merci au parti. Mais rappelez-lui tout de même qu'on aurait préféré recevoir là-bas les avions et les canons promis par la France"(p.110).

Arrivés à Paris, tels de dangereux suspects, les Belges sont escortés de près jusqu'à la gare du Nord; pour la première fois, Donat sent l'indignation monter en lui.

En Autriche, le vieux prince dont l'antinazisme ostentatoire risque de compromettre les ambitions de certains de ses proches, est convoqué chez le juge des affaires civiles à la suite de l'action judiciaire introduite par Arnoult et destinée à faire reconnaître son état de débilité mentale. Malgré l'intervention de Friedl, le nazisme le privera de ses responsabilités civiles et morales et confiera la gestion du patrimoine familial au "diplomate". Celui qui, toute sa vie durant, fut un grand passionné, déclare que ses passions sont désormais mortes. Néanmoins, la nostalgie de l'ancienne Autriche, balayée dans l'enthousiasme des premiers jours, réaffleure peu à peu; tandis que la belle société viennoise se vautre encore avec délice dans la collaboration et la servilité, le petit peuple, autrefois abusé par les promesses du Führer et amusé par les continuelles fêtes

et parades, commence à rechigner. Les horreurs de la *nuît de cristal* à Salzbourg auraient-elles réveillé les consciences?

Certainement pas en Belgique, où l'euphorie règne dans le beau monde capitaliste libéral et désinvolte. En novembre, au cours d'une réunion chez les Mellery, le comte-sénateur Maurice Lippens se félicite de la mise à l'écart de l'URSS dans les accords de Munich; une excellente affaire, puisqu'ils hâteront ce conflit germano-russe qui permettra à Hitler d'abattre le monstre communiste. Car "le seul vrai danger qui menace l'Europe, comme on l'a bien vu en Espagne, demeure le communisme international, destructeur de toutes les valeurs morales et spirituelles"(p.152).

De son côté, Harold s'empresse de rappeler à la cantonade que l'initiateur de ces accords n'est autre que le Duce, "le vrai grand homme de l'Europe, celui qui laissera son empreinte"(p.153), celui qu'il eut le privilège de rencontrer un an plus tôt au palais de Venise. Ravi de ce fervent éloge, l'ambassadeur d'Italie lui susurre que son interpellation faite l'avant-veille au Sénat et par laquelle il exigeait de Spaak la reconnaissance immédiate du gouvernement de Burgos, était à ce point remarquable que le texte in extenso fut transmis au palais Chigi.

A Bruxelles depuis près d'un mois -d'après le roman, nous sommes au lendemain de la Saint-Nicolas-, Luc s'obstine à répondre aux petites annonces du *Soir* qui relègue désormais en troisième page les nouvelles, devenues gênantes, en provenance d'Espagne: Ribarroja, la dernière tête de pont des républicains sur l'Ebre, vient d'être conquise par les nationalistes³⁸⁰. Son bref curriculum -"Luc de Mellery, humanités gréco-latines au collège bénédictin de Maredsous, ex-volontaire en Espagne républicaine, amputé du bras droit", "résumé bouffon d'une vie déjà manquée"(p.166), est, selon Louise, une bonne occasion offerte à des capitalistes de rire à ses dépens. Pourquoi ne s'adresse-t-il pas au parti dont deux dirigeants doivent passer le même soir?

Le dialogue de sourds sera total entre ceux qui, comme Louise, continuent de parler du combat de "l'admirable peuple espagnol...", de la nécessité de faire plus que jamais entièrement confiance à l'URSS et à son guide éclairé, ceux qui, à tout objection, vous balancent la réponse irréfutable fournie par le P.C., et d'autre part, Luc, ce croyant qui, autrefois, n'aurait jamais mis en question l'infailibilité de ce parti, mais qui, aujourd'hui, les yeux fixés sur la boîte à

³⁸⁰ Il doit s'agir de Riba-roja d'Ebre, conquise le 18 novembre 1938.

violon de Boukovski -"Ce violon [dont l'une des cordes est brisée], c'était un peu son moi, rapporté d'Espagne avec ses rêves blessés et ses tourments"(p.313)- et fort de son expérience dans les Brigades, sait que même l'Espagne républicaine, dont les jours sont comptés depuis le lâchage des Russes, n'est plus un bon thème de propagande. Après le départ des deux responsables apparemment satisfaits de son espèce de repentir au point de l'inviter à les rejoindre, Luc subit l'assaut de celle qui, il y a deux ans à peine, étant sa "chère petite bolchevique", l'avait convaincu d'aller se battre en Espagne. Et puisqu'elle exige, elle aussi, des aveux complets comme à Moscou, souffrant de comprendre que son communisme et son amour pour elle vont de pair, troublé de sentir sa foi ébranlée pour la deuxième fois en cinq ans, et pour les mêmes raisons

-Les tares de l'Eglise catholique, il les avait retrouvées dans l'Eglise communiste: même écart entre la doctrine et la réalité, même mépris de l'individu, même exploitation de l'idéalisme des masses par une hiérarchie sournoisement réaliste, même intolérance et dogmatisme. En Espagne, et en particulier à Barcelone, il avait vu ce que signifiait le communisme au pouvoir: le triomphe de la police secrète, des délateurs et des pelotons d'exécution (p.171)-,

il accepte de laisser émerger des souvenirs jusqu'alors refoulés. Mais même le suicide du chirurgien russe ou l'odieux assassinat du petit Dockers, victime de la sinistre besogne des commissaires politiques à la recherche d'un bouc émissaire, et dont il fut le témoin horrifié et impuissant en 1937 sur le front d'Aragon, ne sont pour Louise que de regrettables incidents, en aucun cas des arguments décisifs. Pour elle, si Luc ne peut admettre la priorité absolue de la révolution, la primauté totale du parti sur l'individu, c'est qu'il demeure cet "indécrottable" aristo-chrétien nostalgique de son milieu.

A la suite de la reconnaissance de Franco par la Belgique, la menace d'une grave crise politique plane sur le royaume. Croyant à une possible dissolution anticipée des Chambres, le P.C. se lance dans une campagne de reprise en main des travailleurs; convié à collaborer à *La Voix du Peuple*, Luc confie à Louise qu'accepter cet emploi le forcerait à se réinscrire au Parti, ce qui constituerait une imposture de sa part. Le même soir, à la salle de la Madeleine, au meeting antifasciste de protestation contre la trahison scandaleuse de Spaak, il retrouve quelques copains des Brigades, dont Vanderkam; refusé partout en raison de ses années d'Espagne, le petit Flamand se livre au trafic, risqué mais très rentable, de passeports. Après l'exposé beaucoup trop compliqué du professeur Henri

Rolin et le discours incendiaire d'Isabelle Blume, "grosse Juive vulgaire mais passionnée, hurleuse"(p.198), laquelle, sans s'embarrasser de dialectique, étrille "les sinistres compères Spaak et De Man", ces "social-traîtres" qui invoquent l'intérêt du pays, c'est-à-dire celui des holdings, pour "mettre leur main dans la patte sanglante de Franco" et arracher la reconnaissance du "gouvernement illégal" de Burgos, c'est au tour de Duvallon de prendre la parole au nom du P.C.; au terme de sa brillante intervention, il fait applaudir les volontaires d'Espagne, "ces garçons que la presse de droite injurie, mais qui sont notre fierté et notre honneur", et présente celui qui, par sa bravoure au feu, y conquiert le grade de capitaine. Le temps de parcourir la note que lui remet le dirigeant communiste, mensongère et risible en ce qu'elle tend à faire croire que l'Espagne loyale, secourue par l'URSS, résiste encore, Luc s'avance:

-Au nom de mes camarades, s'écria-t-il, je veux vous dire ce que nous avons compris sur les champs de bataille espagnols. Cela tient en trois mots: fidélité, courage, solidarité. Fidélité à quoi, courage de quoi, solidarité avec qui? Eh bien! fidélité inébranlable à notre idéal démocratique de liberté; courage de défendre cet idéal, toujours et partout, aussi bien contre les lâches du neutralisme que contre les valets du fascisme; enfin solidarité de toutes les forces antifascistes, tant sur le plan national qu'international. La lutte ne fait que commencer, et la bataille d'Espagne n'est que la première de la guerre qui vient. [...]. Cette première bataille, nous pouvions la gagner, mais désunis, abandonnés, trahis même par certains, nous l'avons perdue. Grâce à notre fidélité, à notre courage et à notre solidarité, nous gagnerons les suivantes! Le fascisme sera vaincu! (pp.198-199).

Saluant du poing cette salle qui l'ovationne chaleureusement, il regagne son siège, fâché d'avoir joué au héros devant ces gens avec lesquels il ne communique pas vraiment, honteux d'être mêlé à cette masse grégaire et docile; sans doute Louise a-t-elle raison, elle que ces réunions exaltent, lorsqu'elle affirme que, quoi qu'il fasse, il ne sera jamais des leurs. Après l'appel pathétique de Jaspar à l'union de tous les antifascistes et à l'entraide envers les réfugiés, la foule se disperse. Sur le chemin du retour, Luc, Vanderkam et deux autres camarades sont agressés par un commando rexiste que les policiers laissent filer impunément. Traités de communistes par les forces de l'ordre, les quatre ex-volontaires sont alignés contre une façade et fouillés. Le lendemain, au poste où il va récupérer ses papiers, Luc est reçu avec une affabilité exagérée par un commissaire en chef qui lui conseille d'éviter toute manifestation politique et de surveiller ses fréquentations:

-A chacun ses idées, et il paraît que hier soir vous avez très brillamment défendu les vôtres. Il faut cependant que vous sachiez que nous avons ordre de surveiller de près les anciens volontaires d'Espagne, vous comme les autres. Si vous vous livrez à de l'agitation politique, un arrêté d'expulsion peut être pris immédiatement contre vous. Avouez que ce serait regrettable, tant pour vous que pour votre honorable famille, monsieur le comte. Le sénateur... (p.204).

Indéniablement, la présence de Luc en Belgique indispose au plus haut point le sénateur qui, comment en douter?, dut suggérer au policier sa petite mercuriale. C'est aussi l'avis de Donat.

Fin février 1939, événement plus politique que mystique, l'élection d'un nouveau pape met le Vatican en ébullition: l'essentiel, affirme un prélat italien, c'est que Sa Sainteté Pie XII est profondément anticommuniste et nullement disposée à faire la moindre concession à ces suppôts du diable que sont les Russes. Présente à Rome, Renata, qui depuis longtemps se reproche son égoïsme et sent le besoin de partager son bonheur quand tant de menaces pèsent sur le monde, souffre de découvrir une Eglise frivole, mondaine, tout occupée des intérêts et des intrigues de ce monde. Toujours à l'affût d'une vacherie, la tante Judith lui trace un parallèle entre l'Eglise et la noblesse, deux mondes qui se survivent, qui se battent non plus pour leurs idéaux mais pour leurs privilèges et attendent du fascisme qu'il les sauve l'un et l'autre du péril communiste. En Espagne, l'Eglise n'est-elle pas le plus fidèle soutien du nouveau régime?

Pour Granny, l'élection du cardinal Pacelli est une "mauvaise nouvelle": "Au lieu d'être antifasciste, il est anticommuniste, ce qui est anachronique" (p.217), confie-t-elle à Luc venu dîner chez elle, seul; Louise a "naturellement" refusé l'invitation. C'est au milieu de ce luxe douillet qui, pour un soir, lui fait oublier sa triste vie, qu'il reverra, pour la première fois depuis son retour, son père passé, semble-t-il, par pur hasard; lorsque le sénateur, devenu sentimental, sous prétexte de vouloir remédier à ses torts, lui propose une petite pension alimentaire sans même demander qu'il renie sa foi communiste, pour le moins ébranlée, soupçonne-t-il, après son séjour en Espagne et les procès de Moscou, Luc, désarmé et attendri, d'abord méfiant puis subjugué par la clairvoyance et l'allant de son père, est près de lui confesser son désarroi; mais aussitôt que le sénateur suggère un éventuel divorce, saisissant la stratégie et refusant de se laisser piéger, Luc se hérise. Au risque de mentir aux autres mais aussi à soi-même, lui qui vit dans l'équivoque et la confusion intérieure se met à clamer son

amour pour Louison; indépendamment de sa position à l'égard du communisme, dira-t-il à sa grand-mère, il refusera toujours de sacrifier sa femme au mythe Mellery; jamais il ne ralliera l'autre camp et du même coup son auguste famille.

De retour chez lui, il lui faudra feindre encore. Car comment pourrait-il avouer à Platten, expulsé de France et ramené clandestinement par Donat, qu'il doute du communisme quand l'Allemand remercie avec tant de foi ce parti et les copains sans lesquels il moisirait encore à Vernet! Comme preuve de sa fidélité à la cause, Luc lui présente sa récente incorporation à *La Voix du Peuple*.

Conscient de ses deux points faibles: sa femme Edmée a toujours refusé de s'occuper des oeuvres locales et son fils publie dans le quotidien communiste des articles agressifs qui, habilement exploités par ses adversaires politiques, ont le don de l'agacer, Harold participe activement à la campagne électorale pour les législatives d'avril 1939. Lors d'une allocution radiophonique où il rabâche les thèmes cent fois exploités dans ses meetings: la neutralité, le ralliement de tous les hommes de bonne volonté au roi, la fidélité aux traditions chrétiennes, sans oublier son inévitable refrain sur "le communisme impie et destructeur", le sénateur, particulièrement en verve ce soir-là, s'écrie d'une voix enflée:

N'oublions jamais ce qui s'est passé en Espagne, où toutes les valeurs que nous respectons -la religion, la famille, les bonnes moeurs, la liberté- ont été bafouées par un régime odieux. Celui-ci vient de s'écrouler, malgré l'appui massif de l'Union Soviétique et celui, plus sournois, des partis socialistes occidentaux. Pour masquer leur défaite, nos adversaires cherchent aujourd'hui à créer une légende à propos des volontaires des Brigades internationales, "héroïques combattants de la liberté", comme le disait avant-hier, à cette même tribune, la citoyenne Isabelle Blume, notre Pasionaria nationale. Des héros, vraiment, ce ramassis de repris de justice, d'aventuriers et de mauvais garçons, incapables de bien se battre, comme on l'a vu, mais excellents pour fusiller, violer, piller, et incendier les églises? On a les héros qu'on mérite... (pp.250-251).

La réponse passionnée et cinglante de Luc, que *La Voix du Peuple* imprime dès le lendemain en première page, et le récit qu'il est invité à faire de "sa" guerre, émouvront profondément Louise; mais leur tentative de "retrouvailles" tournera au fiasco. Homme de fidélité, Luc lutte de toutes ses forces contre l'extraordinaire lucidité qui l'étreint: il refuse l'idée qu'il n'aime ni ne désire plus sa femme.

Fulminant, Harold menace de faire expulser ce fils ingrat. Sa brillante réélection le calme cependant: n'est-il pas à deux doigts d'atteindre le sommet? Présent sur toutes les listes des ministrables, son nom disparaît pourtant lors de la constitution définitive du nouveau gouvernement. Surprise et indignation du

déchu qui accuse Pierlot de lui avoir joué un tour de pendable! Peu crédule, sa mère découvrira rapidement le fin mot de l'histoire: une série de photos prises lors de sa mission en Allemagne et montrant le sénateur dans le plus simple appareil et folâtrant en compagnie de femmes nues ne furent point du goût du Premier ministre. La nouvelle version: l'exclusion de Mellery serait motivée par les prises de position de son fils, dont un rival démocrate-chrétien aurait tiré profit, est aussitôt confirmée dans un article "inspiré" de *La Libre Belgique* et transformée en vérité politique. Peu après, Luc reçoit la visite de deux policiers lancés à la recherche de Platten; surpris de son aplomb, ils tempèrent le ton mais l'avertissent de sa présence sur la liste des suspects à expulser à la moindre incartade.

Après un séjour chez les Augustines de Salzbourg, Renata subit un nouvel échec: la vie conventuelle des bénédictines de Maredret et leur règle beaucoup plus rigide ne répondent pas davantage à son attente. Cette cousine en proie, elle aussi, au trouble, qu'avant son départ pour l'Espagne il effrayait par sa dureté et son intransigeance, et qui souffre aujourd'hui de le voir si désespéré, n'est-elle pas en définitive, et comme il le comprit dès le début, l'unique personne capable de l'aider? N'est-elle pas la seule à qui il puisse avouer qu'il n'aime plus Louise, qu'il ne s'agissait d'ailleurs que d'un amour de tête -"l'aristo révolté qui se doit d'épouser une dactylo communiste, pour s'épater lui-même"(p.316)- et que si, pendant quelques semaines, il avait cru sincèrement l'aimer, inconsciemment c'était pour la fuir qu'il était parti en Espagne où jamais il n'avait pensé à elle; que "manchot, de corps et ... d'âme", il ne croit plus à rien:

Le communisme est une duperie, rien d'autre qu'un décalque rouge de ton abominable catholicisme. Ici comme là, un pape, des dogmes, une vérité révélée, des excommunications. Quant à l'amour... (p.318).

Avec violence et passion, Luc lui raconte tout, depuis son engagement jusqu'au suicide de Boukovski: son isolement d'"aristo pudique" au cours des premières semaines, puis sa découverte de la chaude et vivifiante camaraderie, sa "bonne éducation" qui l'empêchait de hurler de peur au milieu des combats, son émerveillement pour l'héroïsme et l'enthousiasme de ses compagnons, son dégoût pour l'autoritarisme du commandement et du parti, pour leur méfiance du peuple et leur mépris absolu de l'individu, les interrogatoires auxquels il fut soumis, ses démêlés avec les commissaires politiques, les arrestations et les

fusillades de suspects en 1937,... Tout y passe, y compris sa déconvenue du matin même à *La Voix du Peuple* où, lassé d'écrire des articles reproduisant les mots d'ordre du Parti, il refusa de corriger un papier qui ne "collait" pas avec la ligne politique imposée.

Profondément ébranlée par la sincérité de ces aveux débités pêle-mêle et avec une rage têtue par celui qui confie être revenu de sa "croisade", sans doute comme beaucoup de croisés de Terre-Sainte, "battu et ayant perdu la foi. Pas ses illusions, non, sa foi"(p.319), Renata reconnaît qu'il lui arrive à elle aussi de douter en voyant la lâcheté de l'Eglise et la parole du Christ trahie et bafouée par ceux-là mêmes qui ont la charge de l'enseigner. Dans son désir de secourir son cousin, elle comprend qu'il convient de lui cacher le vide et les vertiges qui parfois s'emparent d'elle, qu'elle doit l'encourager à poursuivre la lutte. Après tout, ne sont-ils pas, tous les deux, des êtres passionnés, absolus, intransigeants, des gens à vocation? Et Luc, ne l'a-t-il pas trouvée sa vocation? Combattre pour plus d'amour et plus de justice parmi les hommes. Il n'y croit plus? "Raison de plus pour se donner à fond! Se donner sans réfléchir ni compter, tout se ramène à cela. Momentanément tu doutes du parti? Mais tu es toujours de coeur avec tes camarades, et le coeur est la seule chose qui ne trompe pas. En Espagne, tu as continué à te battre malgré tes désillusions; fais de même ici"(p.320). Lui qui, durant ces deux ans, a découvert le peuple et ses vertus profondes, peut-il quitter maintenant ce parti, le seul qui défende ce peuple? Ne serait-ce pas trahir ses camarades qui ont des droits sur lui? "Le Christ ou Lénine, il n'y a pas d'autre alternative"(p.320). Rudement houspillé par un colonel dont le fils, "Charles-Louis, [est] tombé en Espagne, mais du bon côté, lui, du côté des défenseurs de la religion et de la civilisation"(p.321), accusé d'être un renégat, un traître à son milieu et à ses traditions, Luc n'est-il pas définitivement convaincu du chemin à suivre? Réconforté et heureux d'être entendu, il accepte de se dévouer à ses compagnons, de continuer, en "étouffant ses doutes sous la foi du charbonnier" (p.328), à servir la cause communiste. L'important, dans le fond, n'est-il pas de croire à quelque chose?

Lors d'une soirée à Bruxelles, évoquant la guerre d'Espagne, Luc et Friedl reconnaissent "qu'elle n'avait été qu'une répétition générale de la grande guerre civile européenne qui menaçait"(p.333). En ce mois d'août 1939, les nouvelles d'Allemagne sont franchement alarmantes: le III^e Reich déchaîné orchestre contre les Polonais la même campagne de mensonges et de haine que,

l'année précédente, contre les Tchèques. Egaré par son amour de la paix, Léopold III refuse de sortir de sa neutralité alors que la Grande-Bretagne durcit enfin sa position.

C'est aussi chez Granny que Luc rencontre sa mère qu'il n'a pas revue depuis près de trois ans; soumise à la tutelle tyrannique mais consentie de son mari dont elle craint les remontrances, elle y était plutôt réticente, mais ces retrouvailles seront chaleureuses. Déclaré "indésirable", Luc lui annonce qu'il doit quitter le pays dans les trois jours. Son "crime"? Avoir hébergé à plusieurs reprises un apatride sans permis de séjour! Avant de partir pour la France, lui qui, en Espagne, eut souvent la nostalgie de son enfance au château, se rend une dernière fois à Warlimont, espérant y retrouver le jardin enchanté dont il rêvait dans les tranchées glacées de Teruel. Sur place, il se rend brusquement compte que ce sont désormais les paysages brûlés de la Péninsule qui hantent ses rêves; le désenchantement est total pour celui que le garde-chasse, avec une pointe d'ironie, salue comme le "revenu d'Amérique"(p.374). Malgré l'irrévocabilité de l'arrêté d'expulsion, Granny contacte Harold, apparemment surpris de la mesure policière. Elle pour qui "l'esprit de famille" doit primer en toutes circonstances, ne peut retenir ses larmes lorsque Luc lui révèle la vérité: le sous-directeur de la Sûreté lui a montré la copie d'une lettre signée par son propre père exigeant ce bannissement au nom de l'ordre public.

En semi-exil à Paris depuis quelques jours, Luc apprend à une réunion du parti la nouvelle stupéfiante du pacte germano-soviétique. Au *Ramblas*, un café où se réunissent les "anciens" des Brigades, il retrouve des compagnons hébétés, effondrés; amené à prendre une résolution sur-le-champ, il décide, au prix d'un profond désaccord avec lui-même et afin de leur rendre foi et cohésion, de plaider la politique de Staline et de l'URSS. Et tandis qu'il débite des phrases lues et entendues ailleurs, qu'il affirme presque le contraire de ce qu'il pense sans cependant avoir l'impression de mentir ni surtout de tromper ses camarades, il a une pensée pour Renata qui, il en a la conviction, l'approuverait.

Une certaine Europe vit ses dernières heures de paix, qui dans l'angoisse, qui dans l'insouciance. Cette génération "née pour mourir" est au pied du mur.

3. *La Tache de sang* (1977).

Volontaire dès septembre 1939 dans l'armée belge, Donat est envoyé six mois plus tard sur le Canal Albert; l'indiscipline et le laisser-aller général le choquent.

Le 10 mai 1940, les hordes de Rommel violent la "drôle de neutralité armée" de la Belgique et pénètrent le pays jusqu'à la Meuse sans rencontrer le moindre obstacle à se mettre sous la botte. Cette invasion à laquelle participe Friedl, rentré de la campagne de Pologne, contraint un peuple entier à émigrer dans des conditions souvent infrahumaines; pour les nantis, l'exode ressemble plus à des vacances qu'à une tragédie. Optimiste quant au sort de ses fils, de Luc notamment qui, se dit-il, ne court pas d'autre danger que celui d'être arrêté comme communiste, le sénateur gagne la France à bord de sa luxueuse Mercedes en compagnie de sa femme et de Laurence Lambert, une plébéienne que Donat épousa sans le consentement paternel. A l'écoute de la B.B.C., Granny décide de s'éteindre au moment où les envahisseurs entrent dans Bruxelles abandonné.

Sur la Lys, la résistance courageuse mais désespérée des Belges n'offre qu'un bref sursis à un pays faisant eau de toutes parts. Donat s'y comporte en véritable aristocrate; aux moments critiques, il se souvient d'un mot de Luc: "Il faut toujours mentir aux hommes; ils ne supportent pas la vérité. Et il faut le faire avec foi, avec enthousiasme"(p.125).

Rue de Surène à Paris, par peur de la vindicte populaire française, tout le gotha belge, ministres et parlementaires, médit en chœur de son roi capitulard. Devant une telle unanimité, Harold, imperturbable léopoldiste jusque-là, se joint à eux par prudence et "pour le bien du pays".

A la recherche de son beau-frère, Laurence apprend que Luc a été arrêté dans la nuit du 10 mai par la police française, en même temps que de nombreux anciens des Brigades, et conduit vers une destination inconnue, probablement le camp de Vernet. A sa femme qui l'implore d'intercéder auprès des autorités françaises, mentant sans vergogne, Harold répond que la pagaille générale a rendu vaines toutes les démarches déjà entreprises; il sait le moment inopportun de rappeler aux autorités l'existence de ce "fils dévoyé, communiste". Et puisque ce rejeton a choisi une autre voie et refusé de reconnaître ses erreurs, qu'il se débrouille seul! Finalement, moins pour contenter sa chère Edmée que pour se justifier vis-à-vis de lui-même et compenser son infidélité au roi par sa loyauté envers son fils, il accepte d'intervenir. Mais comment le faire discrètement?

L'abbé d'Orval, un prélat éminent nommé depuis peu attaché au ministère de la Santé et des Réfugiés, sera son homme; il lui parlera de l'idéal flamboyant de la jeunesse, de l'esprit du Christ poussé jusqu'au communisme,... Après un repas bien arrosé, le révérendissime abbé Van der Cruysse, le Pommerol 1923 à la tête et au coeur, lui promet, compatissant, de faire libérer la brebis égarée.

Quelques jours plus tard -le 30 mai 1940-, à l'hôtel de ville de Limoges, la résolution présentée par le gouvernement, concernant l'impossibilité juridique et morale pour Léopold III de régner, est votée, de l'extrême droite à l'extrême gauche, à l'unanimité par tous les parlementaires présents; aucun de ceux qui, quelque temps auparavant, assuraient encore le souverain de leur fidélité et quémандаient ses faveurs, n'aura le panache de donner de la voix. Dégoûtée, Edmée semble enfin admettre la vraie nature de son mari toujours prêt à brader ses principes au profit d'un avenir politique virtuellement plus brillant.

Très grièvement blessé sur la Somme, Friedl est soigné à Rouen par Laurence qu'il désire ardemment. En Autriche, malgré l'avancée irrésistible des troupes hitlériennes, le vieux prince garde la foi: il continue d'espérer que l'abominable Anschluss aura au moins la vertu de réveiller ses compatriotes plongés depuis longtemps dans le doute d'eux-mêmes.

Cette guerre qui ébranle toutes les données, si elle rabaisse et humilie les vrais aristocrates tels Luc et Donat, permet aux opportunistes et aux médiocres de s'épanouir et de prospérer. Pour certains, la collaboration est la suite logique de la capitulation; aussi, dès son retour en Belgique, Harold, dont la lettre d'excuses au roi ne reçoit aucun écho, se lance-t-il dans la voie tortueuse du compromis avec l'occupant; même le père de Laurence, un petit escroc namurois qui se livre à de la "coopération économique", est plus clairvoyant que le sénateur. Lors d'un dîner belgo-allemand organisé par Judith, "l'ange noir de la famille", quelques commensaux parmi lesquels on distingue le comte de Mellery, le baron Pierre Nothomb et le journaliste Robert Poulet, fondent *Le Nouveau Journal* et dosent un ministère du goût des maîtres de l'heure.

A Berlin, la grande parade de la Victoire n'empêche pas une opposition au nazisme de se développer. L'Angleterre de Churchill repousse l'offre de paix de Hitler et un certain général de Gaulle jure de poursuivre le combat.

L'abominable "tache de sang" qui éclaboussa Donat penché sur la poitrine trouée de son premier compagnon mortellement blessé durant la campagne des

dix-huit jours, cette tache, fourmillante et nauséabonde, se répand, symbole de la violation du *Cinquième Commandement*: "Tu ne tueras point".

4. *Le Spectateur brandebourgeois* (1978).

Dans son stalag à Salzwedel, Donat, qui refusa de s'évader, au moment où cela s'avérait encore possible, afin de rester auprès de ses hommes, retrouve Vanderkam; cette vieille connaissance lui conseille de se faire inscrire comme Flamand: considérés comme des demi-Fritz, ils ont une chance d'être relâchés plus vite. Lui à qui la guerre d'Espagne révéla le prix de la fraternité et de la solidarité, reportera sur le "Vicomte" toute l'admiration et l'affection qu'il vouait à son aîné; infirmier bénévole au chevet de Mellery fin septembre 1938, il ne tarira jamais d'éloges pour cet "Aristo" qui, au cours d'une bataille, lui sauva la vie au risque de la sienne et qui, tout au long de la guerre, lui apprit à être un vrai homme.

"Ce que la guerre a de pire, c'est qu'elle supprime l'individu. Très vite tu n'es plus qu'un rouage de la machine à tuer"³⁸¹, lui avait confié Luc à son retour d'Espagne. Les réalités de la captivité, les douleurs physiques et morales forgeront vite cet esprit noble et généreux qui ne connaissait l'âme populaire qu'à travers ses lectures et découvre, grâce à son complice, ce que son milieu bien-pensant et son éducation eurent soin de lui occulter; au milieu de ces hommes du peuple dont tout le sépare a priori, Donat manifeste spontanément ses qualités innées de meneur; dès l'annonce de l'armistice signé entre Pétain et Hitler, il fonde une cellule d'opposition à leurs geôliers. Un séjour de trois jours au cachot, pour avoir organisé une grève en vue d'améliorer les conditions de détention de ses camarades, lui donnera l'occasion de réfléchir sur sa propre évolution comme sur ses récentes découvertes: la misère, la faim, le chômage, la mort des enfants et des vieillards, le désespoir des masses,... Dans cet univers ingrat, il a pour seul recours la tendre pensée de sa jeune femme, moteur, elle aussi, de cette transformation.

Par lettre, Luc informe Laurence qu'il est installé précairement à Montpellier, il y travaille dans une imprimerie mais espère rentrer très bientôt en Belgique où il est toujours interdit de séjour. Le soir de Noël 1940, poussé par un pressant besoin d'argent indispensable pour mener à bien la mission périlleuse dont il

³⁸¹ *La Tache de sang*, p.229.

est responsable, l'ainé des Mellery, muni de faux papiers, débarque à Warlimont. Son indignation est grande lorsqu'il apprend les activités de son père. A sa mère et à sa belle-soeur qui, de tout coeur, acceptent de lui venir en aide, il raconte, plus détendu, l'existence misérable qu'il mène à Montpellier, comme professeur d'espagnol. Quoique surveillé de près par la police du régime pétainiste auquel la plupart des Français adhèrent, il a renoué avec quelques anciens des Brigades: faire passer des suspects, surtout des Juifs et des communistes, en zone Sud et de là en Espagne, telle est leur tâche la plus urgente. Au camp de Vernet, il a fait la connaissance de Léon Degrelle, un gars courageux mais un fou dangereux, entièrement pro-allemand, un paranoïaque qui se croit appelé aux plus hautes destinées. Quant aux communistes, figés dans une sorte de neutralité incroyable, ils le déçoivent. La petite Delphine? Elle l'inquiète; il ne gagne pas assez pour la nourrir convenablement; aussi, quand Laurence lui propose de la faire rentrer en Belgique, il acquiesce immédiatement.

Informé de la situation dramatique de sa cousine -dans son couvent de Wernberg, Renata est la victime consentante d'un directeur de conscience, un inquisiteur de pacotille, nazi fanatique, qui éprouve un plaisir sadique à la couper définitivement de ses racines-, Luc se montre d'abord incrédule, avant de se souvenir:

-Cela me rappelle les communistes. Humilité, annihilation de la personnalité, autocritique et obéissance. Moi, j'ai refusé de me soumettre. Aussi suis-je à peine toléré. Pauvre chère Renata! Je vais lui écrire pour lui conseiller de résister, de se révolter. La révolte, c'est le salut (p.151).

Furieux d'apprendre par Friedl, de passage au château, que Donat tourne au saint laïque et s'égare lui aussi, Harold propose de profiter de son entregent pour hâter sa libération. Laurence elle-même s'opposera à cette initiative; elle sait que son mari a pris sur lui toute la détresse et les soucis de ses compagnons et désire mener à bien son apostolat. Se tournant vers son fils aîné, le sénateur lui adjure de décamper car, dit-il, les Allemands sont à tes trousses; mais Luc le rassure: il ne logera pas au domaine. Apaisé, le collaborateur peut replonger dans *Cassandra*, un hebdomadaire de style nouveau qui découvre partout des francs-maçons et des communistes et les dénonce.

Afin de se racheter, Friedl propose à Laurence de lui rendre un service. La semaine suivante, dans une ville située sur la ligne de démarcation, Luc leur confie Delphine. Pessimiste mais admiratif, le nazi craint pour la vie des parents

de la petite; en tout cas, conseille-t-il, Luc, dont le nom figure sur les listes des polices allemandes comme ancien communiste, ne doit à aucun prix revenir s'installer en Belgique.

Dans les pays occupés, l'état d'esprit évolue sensiblement. En Belgique, la haine des Allemands croît de jour en jour même si une partie de "l'élite" leur reste acquise; en Autriche, le vieux prince participe à la résistance qui, peu à peu, prend corps, surtout dans les châteaux, les cures et les ateliers.

Début 1941, la libération des prisonniers flamands ramène au pays un Donat converti au peuple. Son expérience de la captivité l'a considérablement rapproché de ce "benêt de Luc", point de référence négatif par excellence pour leur père; à d'anciens amis d'université, il avouera être revenu "aux trois quarts communiste".

Quinze jours plus tard, le hasard réunit les deux frères sur le "pont rouge" du parc de Warlimont; c'est là qu'un jour Luc décida de s'engager dans le P.C. et de partir en Espagne. L'a-t-il regretté depuis? Parfois, en quittant la Péninsule notamment, car le communisme les y avait trahis, tout comme aujourd'hui d'ailleurs: en France, les communistes se terrent encore dans une neutralité bienveillante envers l'Allemagne. Pour lui, le 23 août 1939 fut le coup de grâce: depuis cette date où il s'est senti déçu, roulé, manipulé, il ne peut plus croire à cette doctrine. Pour sa part, Donat qui, dans son stalag, s'est détecté une âme de chef, est bien décidé à faire de la cellule à demi communiste créée en Allemagne le noyau d'un groupe de résistance; estimant qu'il serait merveilleux de travailler avec ce frère qu'il a toujours admiré et dont il se sent si proche -tous deux ont l'intime conviction que le peuple désorienté attend de l'aristocratie qu'elle le guide-, il lui propose de les rejoindre. Certes, l'offre est tentante mais Luc, tellement désemparé et désillusionné depuis son retour d'Espagne, avoue manquer du recul nécessaire; de surcroît, il est encore interdit de séjour et son père refuse d'agir. Ce père dont l'état d'esprit et les activités les choquent, Donat l'invitera également à prendre la tête d'une certaine opposition à l'ennemi: supputant pour la première fois les avantages à tirer à l'avenir d'une telle prise de position politique -une réconciliation avec le roi et un prochain portefeuille ministériel-, le sénateur sait que ses fils ont raison; mais l'offre des Allemands, qui lui proposent le poste de gouverneur de la province de Namur, l'incline à écouter Brice qui se moque du "résistencialisme". Le soir, Luc quitte les siens:

“Papa en effet préfère que le proscrit que je suis ne loge pas sous son toit” (p.230); son fils à peine parti, Harold, soupirant, affirme se démenier pour le faire rayer de la liste des suspects; en vain: à la Sécurité, on lui a répondu... Le coup d'oeil ironique d'Edmée lui indique qu'il est inutile de poursuivre.

A Rosegg, Renata, que son grand-père a arrachée de justesse et avec autorité au terrible Père Ambroise, se lance elle aussi dans la résistance. De son côté, Friedl, invité à une réunion secrète d'officiers de la Wehrmacht, constate avec horreur que de nombreuses sommités du monde militaire, effrayées par la mégalomanie de Hitler -il vient de décréter la campagne de Russie- et inquiets du visage monstrueux que le nazisme a donné à l'Allemagne, renient le Führer et projettent de l'abattre.

Installé à Bruxelles où son métier d'avocat lui sert d'alibi, Donat multiplie les contacts en vue de recruter des résistants. Lors d'un souper d'anciens auquel il se rend à contre-cœur mais résolu à réveiller les bonnes consciences de ces aristocrates, il n'a affaire qu'à des larves amorphes; il leur préfère encore ceux qui ont le courage de s'afficher rexistes. Crevant d'ennui et d'inaction dans ce Montpellier où les gens feignent de croire que la guerre ne les concerne pas, Luc, en dépit des risques, vient se mettre au service de son frère. Laurence est inquiète: elle qui pourtant les avait encouragés à travailler ensemble, pressent que Donat a eu tort d'accepter son aîné dans son groupe de renseignements:

Il y a comme quelque chose de brisé, de fissuré en Luc. Alors je me dis qu'un homme atteint, et qui de plus n'a plus la foi, n'aura pas la force de... [...] De résister à certaines pressions. C'est affreux ce que je vais dire: arrêté, Luc aussitôt parlera (p.245).

Les différents membres, la plupart anciens camarades de captivité, se réuniront un soir chez Donat pour célébrer la naissance du “groupe Laurence”.

Le Spectateur brandebourgeois reflète bien ce que furent ces années au cours desquelles, si certains avaient choisi de baisser les bras et de flirter avec l'ennemi, d'autres, s'organisant secrètement, attendaient le moment opportun pour intervenir.

5. *Laurence de la nuit* (1981).

Fin 1941. La situation de "M. Dumont" ne s'est guère améliorée malgré les démarches effectuées par son père auprès du secrétaire général de l'Intérieur. Mais l'essentiel n'est-il pas d'être libre?

Quand je pense aux dizaines de milliers de Juifs, d'Allemands, de Tchèques, d'Autrichiens de nos camps des Pyrénées, du Gers, de Vernet, de Saint-Cyprien, que les autorités françaises ont cyniquement livrés aux Allemands en 40, je peux dire que j'ai eu beaucoup de chance (p.29).

Il reste toutefois sans nouvelles de Louise qui, présume-t-il, réside à Montpellier.

Démoralisé après son opération de la prostate qui l'oblige à changer de centre d'intérêt, le don Juan quinquagénaire admet que cette collaboration à laquelle il a cru n'est qu'un leurre; sans doute le moment est-il venu de penser plus sérieusement à l'avenir.

Plus que jamais impliqué dans son combat, Donat échappe in extremis à une souricière tendue aux Beaux-Arts; il continue néanmoins de fréquenter les clubs à la mode, où se côtoient officiers allemands et jeunesse dorée, pour y récolter les renseignements et les confidences qu'il transmettra à Londres. Contre l'avis de Laurence, il enrôle Brice, enrichi au marché noir et désireux d'épater la galerie. Les trois frères oeuvrent désormais ensemble.

Le printemps 1942 voit reflourir lentement Renata, après une longue crise de confiance. Son grand-père, qui termine son monumental *Joseph II*, peut se sentir satisfait: l'Autriche se réveille de son cauchemar.

Lors d'un souper chez Arnoult, la conversation tourne principalement autour de la débâcle allemande en Russie; alors que l'amphytrion conseille à Laurence de convaincre son mari d'abandonner ses activités connues de tous, celui-ci y glane des informations capitales mais y acquiert surtout la certitude que, du côté ennemi, le moral flanche: au sein de l'armée nazie, un nombre croissant d'officiers de tous rangs cherchent à se défaire de l'amateur Hitler et à offrir une paix séparée aux démocraties de l'Ouest.

Envoyé dans le Nord de la France à la recherche d'agents disposés à collaborer avec leur groupe, Brice échoue lamentablement; il y apprend la dure réalité de la Résistance, pas la modestie.

Revenu de Russie, Friedl est déchiré entre la fidélité au parti et la fidélité envers soi-même; se sentant déshonoré par les cruautés commises au nom du national-socialisme contre les populations civiles russes, il doit reconnaître que l'idéal pour lequel il a combattu n'est qu'un vulgaire mirage.

En Belgique où les gaullistes sont bien plus nombreux que dans la France pétainiste, de nouvelles mesures vexatoires sont exercées contre les Juifs; à Anvers, le groupe Laurence recueille quelques enfants dont les parents partent vers les camps de la mort. Vanderkam, transformé en véritable loque humaine mais resté muet, est pendu à Breendonck; dans la lettre qu'il adresse à son chef, le petit Flamand confesse que, même si le communisme l'a déçu, il veut encore y croire. Donat aura plus de chance: arrêté par la Feldgendarmerie, il est bientôt relâché de Saint-Gilles; début août 1942, afin de se faire oublier, il confie la direction du groupe à Karl et s'en va couler des jours paisibles à Warlimont.

La frousse a temporairement éclipsé Brice; quand il réapparaît, il prétend avoir réfléchi et se dit fatigué de jouer au "brave petit résistant" occupé à des "enfantillages"; d'ailleurs, la place des de Mellery n'est pas dans ce ramassis de pseudo-communistes qui ne les acceptent que par nécessité et comme alibi! Sa décision de rallier l'Angleterre, via l'Espagne, pour s'y engager dans les forces combattantes de Grande-Bretagne, est vivement applaudie par son père. D'après son plan, le voyage prendra de cinq à six semaines. Huit jours plus tard, muni d'un *Ausweis* procuré par Arnoult et les chaussettes bourrées de pesetas, le cadet des Mellery prend le chemin de Paris. A Foix, des résistants belges le mettent en rapport avec un passeur qui, pour mille pesetas, lui fait traverser les Pyrénées. Tout se déroule comme prévu: au vu de ses papiers belges, les *Guardias civiles* l'interpellent à Barcelone et l'envoient au camp de Miranda. Au bout de trois semaines, lassé de la pouillerie et de l'oisiveté, Brice offre deux cents pesetas à un surveillant qu'il charge de poster une lettre destinée à sa cousine de Querida, une personnalité du régime, domiciliée à Pampelune. Deux jours plus tard, une magnifique limousine emmène le prisonnier respectueusement salué par les gardiens. A Lisbonne, le jeune aristo trouve toute la compréhension désirée à l'ambassade de Belgique; il y embarque à bord du premier convoi à destination de l'Angleterre. Dans le nouveau monde kafkaïen de la *Patriotic School*, les nombreux interrogatoires aussi désordonnés que fastidieux lui font sentir la prudence et la suspicion anglaises envers les volontaires étrangers de son acabit; il en sortira grâce à l'entremise de la comtesse de Bousies, une cousine

qui régent le salon belge le plus couru de Londres; présenté à l'aviateur Rodolphe de Grunne³⁸² et au journaliste Charles d'Ydewalle qui fit, lui aussi, "une charmante petite escale à Miranda", le jeune héros raconte à qui veut l'entendre ses soi-disant exploits dans la Résistance belge ainsi que son évasion de Miranda... grâce à quelques pièces d'or, devra-t-il ajouter devant l'incrédulité d'un colonel.

A Vienne, les Autrichiens luttent unis pour l'indépendance de leur patrie. Redevenue une Rosegg, Renata s'emploie à trouver des refuges pour les jeunes qui, de plus en plus nombreux, se dérobent à leurs obligations militaires. Une envie irrésistible d'avoir un fils la décide à épouser Mathias qui languit après elle depuis de longues années. Seuls les fanatiques Waffen S.S. croient encore en l'idéal nazi que Frieid a définitivement renié; pour celui qui y avait adhéré en toute sincérité et loyauté, la conversion est brutale.

La désertion de Brice n'entrave point les activités du "groupe Laurence"; tenté un moment de tout abandonner, Donat doit se rendre à l'évidence: quoique bien rôdé après deux années de résistance active, son groupe requiert encore sa présence. Début octobre 1942, il est informé par Karl de la disparition de "ce fantasque de Luc"; Laurence lui rappelle sa prémonition: son frère ne possédait pas les qualités pour être un homme de renseignements,

d'autant plus, confirme Karl, que les Allemands ne sont pas les seuls à le rechercher, ses petits copains communistes aussi, qui lui en veulent terriblement de les avoir lâchés (p.266).

Complètement inconscient, le malheureux a été arrêté par la Gestapo alors qu'il se promenait en pleine gare du Nord avec une livre d'explosif sur lui. Pourra-t-il, comme Vanderkam, résister à la torture? Pour Laurence, la réponse ne fait aucun doute: s'il a été vaillant au combat, non encadré et laissé à lui-même, Luc n'est qu'un faible, un imaginaire, un garçon qui manque de cran; trop sensible et trop nerveux, torturé par ces monstres de la Gestapo, il parlera. Le lendemain, c'est un être méconnaissable et effondré qui se présente chez son frère. Aux agents de la Gestapo qui l'interrogèrent sur ses activités en Belgique depuis son

³⁸² Après avoir servi comme pilote de chasse dans l'aviation nationaliste en Espagne, Rodolphe de Hemricourt de Grunne passa, dès 1940, en Grande-Bretagne et participa à la bataille d'Angleterre. Il disparut en plein ciel le 5 mai 1941 (Emile Lecerf et Auguste Servais, *Le livre de l'histoire de la Belgique*, Paris, Ed. G.P. Rouge et Or, p.212), c'est-à-dire avant l'arrivée de Brice de Mellery.

retour d'Espagne, où ses qualités lui valurent d'être promu capitaine -votre bravoure et votre extraordinaire ascendant sur les hommes sont consignés dans les documents obtenus de "nos amis espagnols", lui a-t-on dit-, Luc expliqua que les communistes ne l'avaient chargé d'aucune mission -"Nous étions en froid, eux et moi"(p.285)-, que sa collaboration avec *La Voix du Peuple* fut limitée dans le temps -"On me jugeait trop indépendant"(p.286)-, que sa rupture avec le parti intervint dès août 1939,... Sommé de donner les noms de ses collaborateurs, il ne put pas prétendre très longtemps qu'il travaillait pour son propre compte. Et s'il résista aux coups de nerf de boeuf, aux brûlures de cigarettes et au supplice de la poulie, il flancha lorsque ses gardiens, des Belges, après l'avoir lié à une espèce de fauteuil de clinique, commencèrent à travailler son moignon au moyen d'électrodes.

Je t'assure, Donat, que ce n'était pas moi qui parlais, mais quelqu'un d'autre, une espèce d'automate. Je n'avais même pas honte, je voulais simplement parler, parler encore pour que le supplice ne recommence pas (p.288).

Il leur donna les noms de Karl et des trois hommes de leur équipe, déjà arrêtés et emmenés à Breendonck, et de Donat aussi. Ainsi, ce matin, il s'était retrouvé sur la route de Bruxelles, libre oui, mais revenu à lui, fou de honte, désespéré. Avocat et non juge, Donat écoute avec attention et compassion ce frère anéanti, qui plaide coupable et a tellement besoin d'être compris. Afin qu'il abandonne ses idées lâches de suicide et puisse se racheter, il l'enjoint de gagner l'ex-zone "nono" et de s'y tenir tranquille jusqu'à ce que s'y forme un maquis. Parmi les maquisards, un ancien capitaine des Brigades trouvera aisément sa place et, s'il s'y bat bien, il parviendra à la longue à oublier et à faire oublier son passé.

Paniqués, les rats quittent en masse le navire de la collaboration. Suivant les conseils de son fils, le sénateur qui, depuis quelques mois, a renoncé à toute velléité dans ce sens, accepte d'adhérer à l'*Armée Secrète* dont l'oncle Gontran est un des responsables. Ce mouvement fondé et dirigé par d'anciens officiers d'active et de réserve, soupçonné par certains milieux de gauche d'être une organisation de droite qui penserait plus à l'après-guerre qu'à la résistance à l'ennemi, est un dédouanement idéal pour tous ceux qui cherchent à se faire pardonner certaines incartades.

Réfugié dans la clandestinité, Donat assiste impuissant au noyautage de son groupe par des communistes désireux d'en transformer l'esprit et d'en faire une sorte de section des *Partisans Armés*. Lors d'une réunion en novembre 1942,

le résistant est violemment pris à partie par un certain De Ruyter; appuyé par d'autres militants, celui-ci l'accuse de faire preuve de trop d'indulgence envers son frère, cette crapule qui, pour avoir vendu des copains, ne peut en aucun cas échapper au châtement prévu. En URSS, rappelle-t-il, une ignominie pareille, le crime des crimes, est punie par la fusillade immédiate et sans appel; il faut "tout simplement" éliminer la vermine. Le bras de fer sera sans quartier entre les communistes fanatiques et intransigeants qui s'arrogent le droit de condamner à mort, et ceux qui, comme Donat et quelques-unes des victimes du "traître", préfèrent laisser à la justice de demain, dans un état démocratique, le soin de lui infliger la sanction qu'il mérite incontestablement. Sur l'avenir du groupe, la discussion est tout aussi tendue: pour les communistes, le moment est venu de passer à une action directe, armée, calquée sur la résistance soviétique dont les résultats sont, paraît-il, spectaculaires; mais Donat refuse de laisser démanteler son réseau de renseignements créé dès le début de 1941 contre l'avis d'un P.C. qui semble n'avoir découvert la résistance que le 22 juin 1941. Fin décembre, il démissionne de son poste et, à la demande de son oncle, patriote de la première heure, intègre l'A.S.; de Rhisnes où il s'est retiré avec sa femme et leur fille Donatienne³⁸³, il recrutera de nouveaux membres pour le mouvement.

Durant l'hiver 1942-43, Edmée reçoit une lettre de Luc, postée à Toulouse.

Aux funérailles du vieux prince et de son fidèle domestique Kilian abattus par une patrouille de S.S. en aidant des jeunes syndicalistes viennois à rejoindre les partisans de Tito, Arnoulf assiste à la renaissance de l'âme autrichienne; sentant tourner le vent de la victoire, il comprend sa lourde erreur; pour les cyniques et les opportunistes de son espèce, le temps presse de faire volte-face. Par l'intermédiaire de l'A.S., il rallie le Comité autrichien de Londres.

Ainsi prend fin cette fresque inachevée, une "symphonie sans équivalent dans la littérature belge", un document "qui nous restitue remarquablement le climat, l'esprit, la sensibilité d'une génération de Belges qui eurent vingt ans en 1940"³⁸⁴.

³⁸³ Une des filles de Pierre Nothomb s'appelait Donat (1932-1973).

³⁸⁴ J. Franck, "Une famille belge: suite symphonique...".

Le Cinquième Commandement, radioscopie d'un continent, d'un pays et d'une famille.

L'affirmation de Daniel Gillès selon laquelle ses personnages seraient des êtres fictifs et composés issus de son imagination, à l'exception du Prince von Rosegg inspiré de la figure de son beau-père le général T. Lambinon, doit sans doute être interprétée comme une manifestation supplémentaire de la modestie personnelle de l'écrivain. Car, pour engendrer quelques-uns de ces êtres qui incarnent les valeurs qui lui sont chères, le romancier s'est incontestablement tourné vers son plus proche entourage. Ainsi Renata présente-t-elle plusieurs points communs avec sa fille Daniela, sa propre soeur cadette et une amie qui, amoureuse d'un de ses frères, mourut jeune au couvent. Quant au couple Donat-Laurence, il paraît fortement calqué sur celui que formaient l'écrivain et sa femme. Gillès a beau s'en défendre, le jeune résistant, sans être son double exact, lui ressemble par beaucoup de côtés: ils ont le même âge au moment des faits et connaissent une évolution parallèle. *Le Cinquième Commandement* est aussi un récit-confidance sur sa vie, ses sentiments, ses réflexions et son milieu³⁸⁵.

Dans cette grande chronique historique, sociale et familiale que d'aucuns qualifient d'épopée belge de la Seconde Guerre mondiale et de ses prémices, la guerre d'Espagne occupe une place importante certes, mais elle n'est qu'une des nombreuses étapes dans la politique de démission des démocraties.

Daniel Gillès nous y recrée de main de maître l'ambiance qui, pendant ces années de crise, régna dans ce milieu aristocratique -dont il provient et ne peut entièrement se dépêtrer³⁸⁶- où, pires que leurs aînés, certains jeunes, vides de

385 • Marianne Stoumon, "Daniel Gillès", *Nouvelle biographie nationale*, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, Palais des Académies, Liège, Pierre Mardaga Editeur, T.I, 1988, p.108.

• Au moment de la victoire franquiste, les anciens dirigeants belges des CAUR lancèrent l'idée d'une souscription destinée à offrir à Franco une épée d'or. Parmi les membres du premier comité exécutif, on trouve un certain baron Gillès de Pélichy (*Légion Nationale*, 11 mars 1939; consulter F. Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", p.612).

386 Comme Luc et Donat, Gillès s'est senti tiraillé entre sa condition sociale et ses idéaux; comme eux, il analyse l'échelle des valeurs que lui propose son éducation aristocratique. Mais loin de les renier, il estime qu'il s'agit davantage de les "revivifier", de les pratiquer. Car ce qu'il dénonce avant tout, c'est le non-respect de ces idéaux par ceux qui sont censés les incarner et les défendre. En ces temps de doute et de rupture, Gillès croit plus que jamais au rôle de mentor de la classe à laquelle il appartient. "La fidélité à soi-même et à la patrie, la solidarité et l'esprit de famille [...], la tolérance (notamment envers les juifs, les tziganes...), la générosité, le respect de la vie, le courage et la capacité de commander, la culture et le goût, la capacité de communiquer et d'aimer forment le coeur de ces idéaux. Comme le vieux prince von Rosegg, Gillès a senti la menace que faisaient peser sur ces valeurs le capitalisme et les totalitarismes. Il met en exergue le prix que conservent à ses yeux ces valeurs en les montrant aux prises avec un moment de crise collective, d'égoïsmes

tout idéal et de toute valeur qui ne soit pas monnayable, jugèrent plus prudent d'attendre que d'autres choisissent pour eux; ces jeunes blasés qui ne croient plus à rien et s'en vantent, le lecteur les suit sur le campus de Louvain ou au meeting de Léon Degrelle, prêts à applaudir le premier démagogue capable de les secouer de leur léthargie, mais accusant les "aventuriers" auxquels "l'élite naturelle" a abandonné les rênes du pouvoir, d'être responsables du piteux état de la société. A la recherche d'un exutoire, d'un bouc émissaire, ils pointent leur index fascisant vers ceux qu'ils ne connaissent que par ouï-dire: les Juifs, les maçons, les communistes, les rouges,... D'ailleurs, ne leur a-t-on pas dit qu'en Espagne se déroule une croisade contre le communisme, une guerre sainte contre les anarchistes, les athées et les Russes?

Deux personnages de la fresque retiennent plus particulièrement notre attention: le sénateur catholique Harold de Mellery et son fils aîné.

La trajectoire de Luc de Mellery, si elle présente certains points communs avec celle de Paul Nothomb, s'en différencie clairement à d'autres moments. Les grèves du Borinage en 1932 réveillent la conscience sociale des deux jeunes aristocrates qui, honteux de l'oppression capitaliste et des injustices commises par les bien-pensants, se sentent attirés par la doctrine communiste. Tous deux s'engagent au P.C., rencontrent une jeune militante au-dessus de tout soupçon et l'épousent, l'un avant la guerre d'Espagne, l'autre après. Mais alors que Paul a radicalement coupé les ponts avec les siens, Luc plonge avec délice dans un rêve lumineux -qui le ramène à l'époque de sa jeunesse dorée- où il s'invente le père chaleureux et protecteur qui lui a manqué; quand il analyse froidement et a posteriori les circonstances de sa conversion au marxisme, de son mariage et de son départ en Espagne, il doit reconnaître que l'intérêt pour les souffrances d'autrui "n'explique pas tout et masque même peut-être l'essentiel"; sans doute Donat fut-il le premier à diagnostiquer le mal dont souffre son aîné: contre un père hautain, sentencieux et dénigreur, Luc, qui souffre d'un Oedipe mal résolu, a choisi la voie de la révolte idéologique.

Les itinéraires espagnols des deux militants se distinguent très nettement: tandis que Paul Nothomb, présent en Espagne de septembre 1936 à février 1937, fera partie des deux escadrilles de Malraux, lesquelles ne furent jamais intégrées aux Brigades internationales, Luc dut arriver à Albacète vers la mi-octobre dans

farouches, de neutralisme lâche, de spéculations sordides et de mépris de la vie humaine" (N. Delay, op. cit., p.442).

l'un des premiers contingents de volontaires; quand le gouvernement espagnol décide de "remercier" les brigadistes, il est sans doute un des rares combattants à avoir vécu toute la campagne espagnole; à cette époque, Paul Nothomb est depuis près d'un an et demi une valeur sûre de *La Voix du Peuple*. De retour en Belgique en octobre 1938, Luc "profite" lui aussi de son aura d'"ancien" pour travailler au quotidien communiste début février 1939; les papiers qu'il y signe à contre-cœur servent à arrondir des fins de mois difficiles! Leur collaboration se fait donc dans des circonstances et un état d'esprit bien distincts; le seul article que les deux journalistes durent écrire avec une rage semblable fut cette "Lettre ouverte" à leur père respectif. Le 10 mai 1940, exilé à Paris, Luc est interpellé par les autorités françaises; historiquement, le même matin à Bruxelles, en dépit et au mépris de leur immunité, la plupart des parlementaires communistes, ainsi que quelques militants, sont arrêtés par les autorités et, "au gré des inspirations policières"³⁸⁷, internés à Forest. Les rafles firent d'autres victimes de choix puisque, dès le lendemain, de nouveaux "pensionnaires", logés dans la même aile que Paul Nothomb (arrêté le mois précédent), participent à la promenade: Léon Degrelle, Staf Declercq,...³⁸⁸. Après un séjour dans les camps du sud de la France, Paul et Luc, installés en Belgique, entrent dans la Résistance; arrêtés, ils ne pourront pas résister aux soins spéciaux de la Gestapo. Si les communistes ne leur pardonneront jamais leurs "indiscrétions", l'Histoire et la justice belge se chargeront de réhabiliter Paul Nothomb; le romancier fera de même avec son héros.

Leurs pères présentent des profils certainement bien plus symétriques. Admirateurs béats du Duce qu'ils rencontrèrent à une bonne dizaine d'années d'intervalle, séduits à un moment donné par le miroir aux alouettes hitlérien, les deux sénateurs catholiques partagent leur temps l'un entre son domaine du Pont d'Oye à Habay et son hôtel bruxellois, l'autre entre son château de Warlimont et la garçonnière qu'il loue au Résidence-Palace. Dans un Sénat assez discret sur le conflit espagnol -l'action parlementaire en faveur de la reconnaissance de

³⁸⁷ J. Gotovitch, *Du Rouge au Tricolore*, p.83.

³⁸⁸ P. Nothomb, *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, p.10. Nothomb note également que "[Declercq] ne parut plus au préau du lendemain pour l'excellente raison qu'il fut libéré le jour même. La démocratie belge qui emprisonnait les communistes avait de ces indulgences". Remarquons que, si Luc de Mellery rencontre Degrelle à Vernet, Paul Nothomb le vit à la prison de Forest. Le chef de Rex fut-il incarcéré dans un des camps du sud de la France? Nothomb n'en parle pas dans son récit; quant à Jacques Gérard-Libois, il écrit à propos des détenus de la prison de Saint-Gilles: "Ces prisonniers (pas Degrelle, qui fut transféré vers le Nord français en premier lieu) furent entassés dans un "train-fantôme" pendant huit jours, en route -si on peut dire- vers St Cyprien (Pyrénées)" (*Entretien Jacques Gérard-Libois - Paul Nothomb*, p.2).

Burgos y est menée par quelques paladins à la Pierre Nothomb³⁸⁹ -, les deux bons vivants se singularisent par leurs interpellations pro-franquistes. Ni l'un ni l'autre ne sera prêt à sacrifier ses ambitions politiques pour venir en aide à ce fils rebelle revenu d'Espagne, mais Harold saura s'en servir en temps voulu pour justifier son infortune ministérielle. L'image qu'ils tenteront tous les deux de projeter des volontaires des B.I., nous la retrouvons, dès le 19 novembre 1936, dans l'ultra-réactionnaire *Candide* sous la plume de Didier Poulain; le journaliste français, désireux de stigmatiser l'aide apportée par son pays aux républicains, exploite des détails du passé de certains mercenaires français pour écrire: "Et là, quel beau ramassis de fripouilles! Quelle écume de police correctionnelle et de prison. Si encore tous les mercenaires s'étaient bien battus! Mais ce n'est pas le cas. Et il faut encore que ces gens nous créent à l'étranger une réputation de lâcheté et de malhonnêteté!"³⁹⁰. Ne croirait-on pas entendre Harold de Mellery?

Quel que soit leur bord, peu de responsables politiques ou de membres de la prétendue "élite" échappent au regard caustique et/ou accusateur que Gillès porte sur ce panier de crabes: la lâcheté de Spaak, la vulgarité d'Isabelle Blume, les tours de cochon que se jouent les catholiques,... n'en sont qu'un échantillon.

L'idéologie fascisante, voire carrément fasciste, des officiers français envoyés à Barcelone pour former la Commission d'enquête chargée de contrôler le rapatriement des volontaires, reflète bien celle de la plupart des diplomates, et plus spécialement celle des délégués en poste à Londres: elle explique à elle seule la faillite du Comité de non-intervention. En vérité, leurs préjugés anti-Frente populaire ne laissent présager rien de bon pour ceux que le gouvernement républicain licencierait après deux ans de bons et loyaux services. Mais que fallait-il espérer de responsables militaires et politiques gorgés de la confiance illusoire insufflée par la capitulation de Munich?

Du côté des communistes, le panorama n'est guère plus exaltant. Quand il analyse les raisons de la défaite républicaine, Luc peut accuser la lâcheté et la dérobade des gouvernements démocrates, l'incompétence flagrante de la S.D.N., les décisions militaires contradictoires du gouvernement de Madrid, l'incurie qui mine l'armée républicaine, l'anarchisme -et pourtant Gillès semble de coeur

³⁸⁹ F. Balace, "La droite belge et l'aide à Franco", p.542.

³⁹⁰ Cité par R. Thornberry, op. cit., p.40, n.96.

avec les anarchistes-, le refus de l'ordre poussé jusqu'à la revendication au désordre, la désunion, la pagaille,... Mais ce qu'il ne cesse de mettre en relief, c'est cette discipline odieuse et inhumaine imposée par l'Union soviétique à son allié: sous la houlette d'un André Marty dictateur, vindicatif, machiavélique, vulgaire et démagogue, les commissaires politiques ont réussi à étouffer la foi et l'idéalisme de nombreux volontaires, à transformer en un enfer irrespirable la vie au sein des Brigades: pour échapper à la suspicion générale et aux mesures répressives, chacun est tenu de prouver à tout moment son "innocence"! Les exceptions existent mais elles sont rares, tel ce Henri Tanguy qui rassemble des qualités peu communes à ses confrères: le courage, l'humanité et la tolérance. Les témoignages de protagonistes aussi différents que Boukovski, Luc, Ponthier et Vanderkam, se recoupent: la barbarie des communistes n'avait rien à envier à la cruauté des fascistes dont Barcelone aux façades effrondrées et aux maisons éventrées porte les stigmates. L'aveuglement des communistes occidentaux et de certains sympathisants qui, dans la Péninsule, eurent pourtant tout le loisir d'assister en direct aux épurations et aux crimes perpétrés par la police secrète russe, comment l'interpréter sinon comme du dangereux fanatisme? N'ont-ils pas eu vent, eux aussi, du sort réservé aux anciens d'Espagne rentrés en URSS? Et que penser de ces illustres voyageurs et écrivains qui, après leur séjour au pays de Staline, se répandirent en éloges sur son régime: mauvaise foi ou cécité? Les prises de position de Malraux, jugées ambiguës, voire machiavéliques, par le romancier, n'échappent pas davantage à sa critique.

Cette expérience des atrocités du communisme et de la guerre en général, aussi pénible soit-elle, ne doit cependant occulter ni la reconnaissance du peuple espagnol pour ces hommes accourus du monde entier l'aider à sauver sa démocratie et ses libertés, ni la leçon capitale de cette guerre "fratricide": le dégoût que peut inspirer le communisme du parti et de ses chefs ne peut en aucun cas entacher l'autre communisme, le vrai, le spontané, celui qui repose sur la solidarité et la fraternité des combattants, la loyauté et un dévouement mutuel sans limites, au-delà des distinctions de classes et d'éducation. Plus que jamais, Luc croit à cette cause pour laquelle il a donné le meilleur de lui-même, pour laquelle il a exposé et ruiné ce à quoi il tenait par-dessus tout, son intégrité physique: si l'antifascisme a perdu la bataille d'Espagne, il peut et doit gagner la guerre qui s'avoisine. Aussi, malgré cette mutilation qu'il ressent comme une défaite et une vexation, il retrouve à la Madeleine ses compagnons pour qui la

doctrine communiste reste le seul credo, l'unique raison de vivre et d'espérer. Louise s'étonne: "Si tu n'es plus communiste, pourquoi te rends-tu au meeting de ce soir?..."³⁹¹. Luc, qui refuse de commettre une imposture -se réinscrire au P.C. pour pouvoir entrer à *La Voix du Peuple*-, dénonce celle dont les communistes se rendent coupables: leur prétention à monopoliser le combat antifasciste, leur volonté de confondre, à leur profit, l'antifascisme et le communisme; aussi a-t-il soin de préciser que la réunion est patronnée par tous les groupes antifascistes, pas seulement par le Parti. Ce dangereux amalgame que réalisent aussi, à leur manière et pour d'autres motifs, les fascistes vaut aux militants antifascistes d'être insultés et traités de communistes par la flicaille, toujours et partout la même, celle que Boukovski dénonçait quelques jours avant de se suicider, celle qui protégeait les rexistes au meeting de Degrelle, celle qui, à la recherche de Platten, investit impunément l'appartement de Luc,...

Quel que soit le pays dont ils proviennent et celui où ils tentent ensuite de survivre, qu'ils y soient réfugiés ou autochtones, libres ou emprisonnés, les "anciens" d'Espagne sont le point de mire de la flicocratie; considérés comme des brigands, des pestiférés, des "indésirables", ils sont aussi recensés sur les listes noires des patrons. Mais pour tous, la guerre d'Espagne, qui créa entre eux des liens indissolubles, reste une expérience inoubliable; à tout jamais elle les distingue des autres, pour le meilleur et pour le pire.

³⁹¹ Daniel Gillès, *Nés pour mourir*, Paris, Albin Michel, 1976, p.196.

CONCLUSIONS GÉNÉRALES.

Dans son article de 1983 sur "La Belgique et la guerre civile espagnole: un état des questions", José Gotovitch constate avec une légitime surprise que toutes les conditions qui expliquent et justifient le retentissement énorme de la guerre d'Espagne en Belgique "n'ont pas suffi à susciter une littérature à la mesure des intérêts alors en présence, que ce soit des acteurs eux-mêmes ou ultérieurement des historiens"¹. Du côté des acteurs, le public devra se contenter à tout jamais des rares commentaires laissés dans leurs mémoires par les hommes politiques qui furent à l'époque dans l'oeil du cyclone et nous ont quittés depuis longtemps. Du côté des historiens, sans doute pourrions-nous aujourd'hui, grâce à l'action de José Gotovitch lui-même et de quelques-uns de ses collègues, nuancer son jugement: le colloque "La Belgique et la guerre civile d'Espagne", organisé en 1986 conjointement par l'U.L.B. et la V.U.B., a enfin permis de combler en grande partie cette lacune; depuis lors, l'intérêt n'a point décliné: témoin les mémoires et les travaux analysant en profondeur l'une ou l'autre facette des implications politiques et humaines de la tragédie espagnole en Belgique.

Dans son prologue à l'étude de M. Bertrand de Muñoz: *La Guerra Civil Española en la Novela*, l'hispaniste américain Gabriel Jackson signale que "olvidamos frecuentemente que gran parte de la experiencia humana más significativa no viene reseñada en documentos propiamente históricos, sino más bien en obras de ficción. Las mejores novelas aparecen en seguida como reveladoras de la historia de una época. Pero, a menudo, obras menores, por el mero hecho de tener menos valor desde el punto de vista imaginativo, ayudan aún más a comprender la historia de acontecimientos complejos, dramáticos y controvertidos"². Aujourd'hui encore, en Belgique, la littérature reste une source trop peu exploitée pour apprécier l'impact d'un événement historique sur la société. Dans cette thèse, nous avons tenté de réparer modestement cet oubli.

¹ José Gotovitch, "La Belgique et la guerre civile espagnole: un état des questions", *Revue belge d'histoire contemporaine*, XIV, 1983, 3-4, p.498.

² Gabriel Jackson, "Prólogo a *La Guerra Civil Española en la Novela* por Maryse Bertrand de Muñoz", Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1982, tomo I, p.XIII.

Dans les années trente, la Belgique n'est point épargnée par la montée des fascismes. Deux mois seulement avant la sédition franquiste, le triomphe de Rex et du V.N.V. aux législatives indique que le miroir aux alouettes fasciste fascine une frange plus qu'appréciable de la population. Les intellectuels antifascistes ne tardent pas à se mobiliser et multiplient les initiatives; le 1^{er} juillet 1936 sort de presse le premier numéro de *Combat*, l'organe officiel du C.V.I.A.; conçu comme un bimensuel, il devient rapidement hebdomadaire; le pourrissement de la situation internationale et la tournure que prennent les événements d'Espagne ne sont certainement pas étrangers à cette fréquence redoublée de parution. En Belgique, la rébellion franquiste, qui dégénère vite en une guerre civile, puis en une affaire de portée internationale, est mise à profit par les uns et par les autres pour dénoncer les graves dangers du communisme, ceux des totalitarismes; l'Espagne fait donc irruption sur la scène socio-politique belge et s'y installe pour trois ans; les affrontements seront violents, acharnés et sans répit. Les arguments étant d'ordre spirituel, idéologique, humanitaire et économique, aucun milieu ne peut échapper à la tourmente: au sein de certains partis, l'Espagne provoque une authentique convulsion, particulièrement chez les socialistes déchirés entre le socialisme rationnel des jeunes générations et l'internationalisme des plus anciens, donc la solidarité étroite avec le peuple espagnol; à de nombreux catholiques, écartelés entre la fidélité à la hiérarchie ecclésiastique et leur antifascisme, elle pose un délicat problème de conscience; dans les rangs libéraux elle fait se heurter les intérêts commerciaux et les affinités de cœur.

Point de confluence de nombreux intellectuels antifascistes, *Combat*, dans son n°3 du 1^{er} août 1936, titre en première page "Vive la République espagnole!". Dès cette date, Denis Marion et d'autres clercs -dont Max Servais et Alexis Curvers- seront chargés d'informer les lecteurs du véritable enjeu de cette guerre qui met la Péninsule à feu et à sang comme de ses inévitables répercussions internationales en cas de victoire nationaliste. La publication du reportage de D. Marion sur son périple en Espagne républicaine et sur sa participation au II^e Congrès de l'*Association internationale des Ecrivains pour la Défense de la Culture* tenu à Madrid et à Valence en juillet 1937, fut certainement un des moments les plus intenses et les plus émouvants de cet engagement aux côtés de la République. Sans compter, pour l'intéressé lui-même, sa collaboration à *Sierra de Teruel* de Malraux.

Viscéralement antistalinien, *Le Rouge et le Noir* prit aussi la défense de la République. Responsable de la chronique politique internationale à partir

du mois de décembre 1936, Marcel Lecomte dut assurément, par ses hésitations continuelles et ses diagnostics contradictoires sur les intentions profondes des puissances de l'Axe, dérouter, voire irriter, plus d'un antifasciste. Le 2 septembre, Mathieu Corman adresse "Deux mots à Cassandre"; il y glorifie la résistance du peuple espagnol et y dénonce la félonie des généraux qui, avec la complicité des caciques et du haut clergé, prétendent écraser ce peuple comme deux ans auparavant lors de la répression des Asturies dont il fut le témoin épouvanté; début 1937, *Le Rouge et le Noir* publie les premiers chapitres de son reportage *Salud Camarada!* dans lequel Corman dévoilera, entre autres, toute l'horreur de la destruction des villes basques converties en charniers et de l'extermination des populations par la Légion Condor.

Sans aucun doute les violentes accusations et les basses insultes que ces deux hebdomadaires échangèrent -on se souviendra plus particulièrement des billets que s'envoyèrent Victor Serge et Franz Hellens- désorientèrent-elles de nombreux antifascistes; mais il est indiscutable que, malgré ces différences de critères, ces articles et reportages durent aussi convaincre la population belge du bien-fondé de la cause républicaine et de la nécessité de se mobiliser pour sauver la paix en Europe.

Comme les frères Machado, les frères Van Ermengem "tombèrent" dans des camps opposés. C'est par le roman-feuilleton -à notre connaissance, le seul roman qu'il ait jamais écrit- que François Maret, poète, journaliste et essayiste décida de révéler aux abonnés de l'ultraréactionnaire *Cassandre* ses sympathies pro-nationalistes en les mettant en garde essentiellement contre les effets pervers et néfastes de la démocratisation en Espagne (et, du même coup, ailleurs) et contre le danger que représentaient pour l'indépendance de la Belgique et la paix européenne les revendications des "rouges" et des séparatistes. Ses deux voyages ultérieurs en "Espagne", nationaliste s'entend, durant l'été 1938 et en février 1939, permirent au reporter d'élite -ainsi se présente-t-il- de découvrir de visu la sauvagerie de ses ennemis déclarés et de décrire en long et en large et au mépris des incohérences les plus flagrantes, dans *Les grands chantiers au soleil* et dans le quotidien catholique *La Libre Belgique*, "l'Espagne retrouvée" et "la victoire espagnole"; ses louanges, il les prodigue principalement à la Phalange, à son fondateur José Antonio et à sa doctrine nationale-syndicaliste. Gageons que le cynisme et l'esprit de caste de Maret ne furent pas du goût de tous les lecteurs catholiques et durent éveiller leur scepticisme sur le caractère religieux de la croisade franquiste. A cet égard, dans ses mémoires, *Les années courtes*, Félicien Marceau confiera le profond soulagement de nombreux catholiques lorsque la condamnation des

atrocités nationalistes par quelques-unes des figures emblématiques du catholicisme espagnol les rassura sur la compatibilité de la foi chrétienne et de leurs idéaux démocratiques. Tout comme Maret, Charles d'Ydewalle, Raoul Mésot et Robert Poulet remonteront jusqu'à l'abdication du roi Alphonse XIII et à la proclamation de la République pour justifier la "révolution" franquiste.

Certes, on aurait aimé que davantage d'écrivains ou d'intellectuels de cette génération, quelles que soient leurs croyances et idéologie, prennent la plume ou la parole pour témoigner leurs opinions et leurs sentiments face au drame espagnol. Comment expliquer leur relative discrétion? Incapacité de saisir la portée de l'événement? Peur de se compromettre? Manque d'audace ou de formation politique? Mépris à l'endroit des contingences quotidiennes? Pacifisme? M. Quaghebeur parle des "confusions idéologiques dans lesquelles baignait [en 1937] le milieu culturel belge"³. Les témoignages qui suivent apportent quelques éléments de réponse.

Le 26 août 1993, Paul Willems, qui, en 1936, terminait ses études de droit à l'U.L.B. où il fut l'ami de Pierre Brachet, nous écrivait: "J'ai suivi de loin ce conflit n'ayant alors aucune formation politique (C'est le cas de beaucoup de Belges)". De cette guerre, "il m'en reste une immense désillusion quand j'ai appris que la France, alors socialiste, a refusé d'envoyer en Espagne les fusils que demandaient les Républicains Espagnols, et que le parti communiste d'URSS s'est montré très faible. Mon travail au Palais des Beaux-Arts à Bruxelles m'a mené souvent à Moscou où j'avais de vrais amis. Plusieurs qui avaient fait la Révolution de 1918 et qui étaient donc vieux à l'époque où j'allais à Moscou, m'ont dit que la défaite des Républicains Espagnols et l'évolution du Parti communiste en URSS ont été la fin de l'espoir... occasion immense dont souffrent encore ces pays".

A propos de la réaction des "milieux proprement "intellectuels"", le poète et hispaniste Fernand Verhesen nous écrivait: "Ce qui domine, en mon souvenir, c'est l'invraisemblable incompréhension de ce qu'était réellement la guerre d'Espagne que je rencontrais pratiquement dans tous les milieux que je fréquentais (exception faite de quelques écrivains, poètes surtout -Chavée, bien entendu, Vandercammen, etc.): en tout cas, les bourgeois bien-pensants étaient, dans leur immense majorité, convaincus que Franco allait barrer la route au communisme et lorsque nous disions que cette guerre était un exercice préliminaire à celle qui ne pouvait absolument pas manquer de

³ Marc Quaghebeur, "Balises pour l'histoire de nos lettres", *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, p.97.

se produire, nous étions tenus pour d'irresponsables gauchistes... Guernica a -un peu- ouvert les yeux de certains..."⁴.

Un dépouillement plus minutieux de l'ensemble des organes de presse de l'époque permettrait certainement de découvrir quelques témoignages supplémentaires, peu sans doute. Par ailleurs, il serait injuste d'assimiler automatiquement le mutisme à de la neutralité ou à de l'indifférence. Ainsi Lise Thiry, à qui nous avons fait part de notre étonnement de ne trouver aucun document de son père sur la guerre d'Espagne ou le régime franquiste, nous répondait-elle: "Votre lettre m'a fait réfléchir et constater un fait qui m'avait échappé: je ne connais pas (ni mon frère) de texte de Marcel Thiry qui soit spécifiquement sur le franquisme. Et pourtant, nous avons vibré à *L'Espoir* de Malraux dès sa sortie. Je me souviens aussi de notre fréquentation de Marie Delcourt et d'Alexis Curvers, au temps où ils hébergeaient chez eux un petit espagnol, enfant de victimes rouges de la guerre d'Espagne. Combien ils étaient vibrants, à l'époque, pour la cause rouge! [...]/ Jamais mon père ne voulut aller dans l'Espagne franquiste, et il eut, sur beaucoup de points, un cheminement intellectuel très proche, et en tout cas totalement admiratif, pour l'idéalisme de Robert Vivier et Albert Ayguesparse./ Mais il est vrai qu'il apparaît, dans ses écrits, comme davantage concerné par la montée des fascismes mussoliniens et hitlériens"⁵.

Cette attitude pour le moins réservée pourrait également s'expliquer par le fait qu'en Belgique, dans les périodes de crise, les intellectuels et les écrivains -"sans public", tel que le signalait René Andrianne- sont peu ou pas interpellés et requis par la société, alors qu'en France, au cours de ce XX^e siècle, "les voix de Gide, de Malraux, de Camus et de Sartre furent attendues et sollicitées, lors des guerres plus particulièrement ou dans les débats d'idées où s'affrontent sans cesse la gauche et la droite"⁶. Au moment de la guerre d'Espagne, les catholiques français ne prêtaient-ils pas une oreille attentive aux manifestations de Georges Bernanos ou de François Mauriac? Le prestige de ceux-ci, qui eurent le courage de remettre en cause les notions de croisade et de guerre sainte que n'hésitait pas à exalter Paul Claudel, fit que leurs témoignages eurent aussi une résonance énorme dans les milieux catholiques du royaume; le titre que Maret choisit pour son pamphlet en est un indice

⁴ Lettre du 28 décembre 1993.

⁵ Lettre du 3 septembre 1993. "A nouveau occupée, et complètement dépourvue de figure mythique à la de Gaulle, la Belgique a vu son monde littéraire francophone continuer à exister sans pratiquer une véritable résistance intellectuelle". "Thiry sera un des seuls à le faire, sous le pseudonyme d'Alain de Meuse. Il participe notamment aux *Lettres françaises clandestines*" (M. Quaghebeur, op. cit., p.146).

⁶ René Andrianne, *Ecrire en Belgique. Essai sur les conditions de l'écriture en Belgique francophone*, Bruxelles, Editions Labor, p.69.

éloquent. Ainsi le public francophone belge était-il beaucoup plus sensible aux prises de position des écrivains d'outre-Quévrain, ses véritables mentors intellectuels, qu'à celles de ses propres clercs.

En Belgique et ailleurs, c'est surtout dans la presse, par des articles et des reportages, ainsi que dans des essais que les intellectuels et les écrivains se manifestèrent à l'époque. Rares sont ceux qui puisèrent instantanément dans cette guerre civile l'argument d'une oeuvre proprement littéraire ou de fiction. Sans doute le conflit était-il trop confus et complexe, les passions trop vives et le laps de temps trop court pour qu'un romancier -les exceptions existent- disposât de la distanciation ou de la perspective indispensables à la maturation d'une oeuvre dépassant l'épanchement personnel et spontané ou le niveau du pamphlet. Dans l'introduction, nous avons relevé quelques-uns des romans publiés à l'époque par des écrivains français. Du côté belge, outre la diatribe de Maret, relevons par ordre chronologique *La main morte* à la fin duquel Ayguesparse envoie le révolutionnaire Kouva poursuivre le combat dans la Péninsule, *Les Roseaux Noirs* où Marie-Thérèse Bodart exprime ce que symbolise pour les combattants antifascistes la résistance héroïque de Madrid et *Iziar* dans lequel France Adine, témoin du drame, dénonce le sort injuste infligé au peuple basque espagnol. Pour compléter ce panorama, rappelons l'existence de quelques récits d'aventuriers tels que *Le mercenaire* de Nick Gillain.

"Après les dictatures du fascisme et du nazisme, après la guerre d'Espagne, après les destructions provoquées par le deuxième conflit mondial, les exterminations des camps de concentrations hitlériens, après l'Occupation et les mouvements de résistance, il paraissait inconcevable que l'écrivain restât impassible ou fermé devant les problèmes concernant le droit des gens et les rouages d'une société toujours basée sur l'argent, qui portait en elle ces forces d'anéantissement. Notre littérature romanesque, toujours dominée par les solides traditions du récit d'analyse psychologique et un penchant presque irréversible pour la peinture des intrigues individuelles, vit quelques écrivains s'inspirer de la réalité sociale et écrire des romans reflétant cette réalité"⁷. A titre d'exemple, Ayguesparse donne les noms de Charles Paron, d'Henri Cornélus et de Daniel Gillès.

Il est logique que la Seconde Guerre mondiale éclipsa pour un temps les épisodes qui la précédèrent, telle la guerre d'Espagne. Et même si celle-ci fut

⁷ Albert Ayguesparse, *Lettres vivantes, deux générations d'écrivains français en Belgique (1945-1975)* (publié sous la direction d'Adrien Jans), Bruxelles, La Renaissance du livre, 1975, p.61.

le prélude de celle-là, après la découverte des camps d'extermination nazis, la tragédie de 1936-1939 pouvait faire figure de triste anecdote sur l'échelle de l'horrible. A côté de Varsovie, Rotterdam, Hiroshima, Nagasaki, Hambourg, Dresde, Coventry et combien d'autres villes balayées de la carte du monde, que représentaient encore Guernica, Teruel ou Barcelone? Face à des millions de morts, que valaient six cent mille victimes? "Qui pouvait entendre dans le fracas des génocides les plaintes d'un peuple exsangue, et les murmures de l'exil?"⁸.

Pour beaucoup, après les cinq années noires de guerre et d'Occupation, la lutte fratricide espagnole appartenait à une époque révolue. Le moment n'était-il pas venu, après avoir désigné quelques boucs émissaires, de songer à panser les plaies et à cicatriser les blessures? La volonté de penser à l'avenir n'était-elle pas aussi légitime?

Littérairement parlant, la Belgique des années cinquante est celle de la génération néo-classique, de cette tendance qui "trouve [...] sa forme la plus répandue et son idéologie dans une exaltation de la poésie", un genre qui "se prête [...], mieux que le roman ou le théâtre [qui impliquent toujours, ne fût-ce que dans leur contenu, une référence minimale à l'histoire], à l'exaltation de valeurs abstraites, spiritualistes et universalisantes"⁹.

Mais pour les hommes nés avec le siècle, comme Ayguesparse, et même pour les plus jeunes, la guerre d'Espagne ne fut-elle pas "un événement crucial, le signe d'une entrée dans l'apocalypse"¹⁰? A travers elle, la culture occidentale n'a-t-elle pas souffert "la plus cruelle mise à l'épreuve des valeurs qui la fondaient"¹¹? Indiscutablement, la guerre civile espagnole occupe une place importante dans la mémoire collective de cette génération. Ainsi, dès le début des années cinquante, et parfois avant, certains écrivains s'en souviendront et l'évoqueront dans des oeuvres de fiction. Leurs raisons sont diverses.

Jean Delaet, qui séjourna à Barcelone en 1933-1934 et y assista, tel qu'il en témoigne, à la détérioration rapide du climat socio-politique, fut en toute logique très attentif à la réaction de la population durant les premiers jours postérieurs à la rébellion nationaliste; commencé en 1939, *La Pourpre des Innocents* ne fut terminé qu'en 1954. Pour tous ceux qui, durant l'Occupation, désiraient quitter le continent, soit pour gagner les îles Britanniques et y

⁸ Marcel Oms, *La guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, Paris, Les Editions du Cerf, 1986, p.157.

⁹ M. Quaghebeur, op. cit., p.152.

¹⁰ Marc Baronheid, "Albert Ayguesparse ou les vertus de l'humanisme" (M. L. 5509:326).

¹¹ M. Oms, op. cit., p.205.

poursuivre le combat, soit pour trouver asile aux Etats-Unis, le voyage passait souvent par le Portugal; c'est ainsi que plusieurs intellectuels ou résistants durent traverser, bien malgré eux, l'Espagne franquiste; réfugié à New York dès 1941, Robert Goffin, qui avait combattu le rexisme et découvrit cette Espagne meurtrie, accuse dans *Les cavaliers de la déroute* la soi-disant élite belge d'avoir failli à sa mission et fait la sourde oreille aux avertissements qui lui venaient notamment d'outre-Pyrénées; les récits d'Henri Ferval et de Madeleine Haller, qui retrace la vie du résistant Albert Van de Wilde, sont avant tout des histoires d'héroïsme patriotique. Le périple espagnol permit à Charles d'Ydewalle de visiter, lui aussi, les *Geôles et bagnes de Franco* et d'y observer la face hideuse et l'hypocrisie du nouveau régime. Plongé dans le combat prolétarien depuis sa tendre adolescence, Ayguesparse, qui vibra déjà en 1931 lors de l'avènement de la II^e République, clama son effroi après la répression des Asturies en 1934 et fut un des maîtres d'oeuvre de *Combat*, dira pendant près de cinquante ans, en vers et en prose, ce que cet affrontement vital signifia pour l'Espagne, pour l'Europe et pour lui-même; ses essais de 1931 et de 1934 n'annonçaient-ils pas déjà la catastrophe à venir? De la même génération qu'Ayguesparse, Edmond Kinds ne peut oublier la douleur que leur causa l'annonce de la chute de Madrid, la fin de la résistance de cette capitale pour laquelle son ami Pierre Brachet donna sa vie; la publication en 1967 de son récit *Le temps des apôtres* rédigé à la Libération a un objectif franchement didactique, celui de prévenir les jeunes générations du danger d'oublier les leçons du passé et les erreurs de leurs aînés. Dans son premier roman truffé de souvenirs autobiographiques, Paul-Aloïse De Bock relate les événements qui réorientèrent son existence et l'amènèrent à fréquenter des fuorusciti pour lesquels, tel que le démontre son héros Giovanni Giovannelli, le double du militant socialiste Fernando de Rosa, *Les chemins de Rome* passaient par Madrid. Pour ceux qui eurent vingt ans au début des années trente, la guerre d'Espagne et celle qu'elle préparait durent déjouer bien des rêves de jeunesse; chez Louis Carette, alias Félicien Marceau, elle provoqua aussi un authentique malaise intérieur jusqu'à ce que des catholiques connus se solidarisent avec la cause de la République, la démocratie et l'antifascisme; quelques années plus tard, Henri Cornélus sera témoin de la pénible réalité espagnole dans le golfe de Gascogne. Pour les plus jeunes, encore adolescents à l'époque, tels Roger Foulon ou Hubert Nyssen, cette guerre brisa trop tôt leur innocence, *abolit leur espérance* de grandir dans un monde pacifique; ainsi en témoignent-ils dans leur roman à forte dose autobiographique. Né en pleine Occupation, François Weyergans, écoeuré par la tartufferie continue

des dirigeants mondiaux et notamment par la dérobade des responsables français lors de l'exécution des militants antifranquistes en 1975, pouvait-il, dans sa fresque du XX^e siècle, passer sous silence un événement qui heurta la conscience mondiale?

L'odyssée de Paul Nothomb, alias Julien Segnaire, est passionnante à plus d'un titre. De toute évidence, les mobiles et les intentions du romancier Segnaire diffèrent radicalement des préoccupations qui poussèrent les écrivains recensés plus haut à évoquer la guerre d'Espagne. Ses romans d'introspection et d'auto-analyse mettent en scène des anti-héros dont les actions bien intentionnées éveillent la suspicion de leur entourage, des anti-héros -doubles de l'auteur- en proie à l'incompréhension de leurs collègues ou bien rongés par un mystérieux remords, mais non coupables et finalement blanchis. Pour cet ancien militant communiste, stalinien jusqu'à la moelle, accusé de trahison et banni par ses anciens camarades de combat, le choix d'un pseudonyme d'origine ibérique et le rappel de ses prouesses espagnoles ne sont-ils pas la preuve indiscutable de sa fidélité à la cause antifasciste et la meilleure thérapie contre les sentiments de culpabilité? Dans ses romans cathartiques, et spécialement dans *La Rançon* qu'il dédicace au résistant Raymond Maréchal, le commissaire politique rend également hommage à celui qui sut comprendre sa blessure et le ressuscita. Une question sans doute sans réponse: le romancier Segnaire aurait-il vu le jour si Nothomb n'était pas passé par les cachots de la Gestapo? Soucieux de laver le nom de la famille, dès 1944, Pierre Nothomb relatera dans son cycle romanesque d'Olzheim la destinée exceptionnelle de plusieurs de ses fils et présentera la douloureuse conversion de Bruno Elie-Beaucourt, le double de Paul, comme un acte de patriotisme ordonné par le chef de la Résistance. Trois décennies plus tard, la saga des Nothomb inspirera à Daniel Gillès *Le Cinquième Commandement*, la première fresque où la belle société belge de 1938 à 1943 est passée au crible.

Evoquant en 1977, l'année où il achevait *Les mal-pensants*, la mission de l'écrivain, Ayguesparse se disait fort surpris que la guerre d'Espagne "n'occupe pas une place plus large dans notre littérature romanesque. Pour prendre un exemple plus précis, je citerai Charles Plisnier qui fut le premier chez nous à introduire la politique dans le récit avec *Faux Passeports* et qui n'a jamais songé à tirer parti de cet événement historique d'une portée immense"¹².

¹² Albert Ayguesparse, "La mission de l'Ecrivain", *Le bibliothécaire*, n°7-8, 1977, p.237. Ajoutons que lorsque nous lui parlâmes de notre projet de rassembler les textes de notre littérature sur la guerre d'Espagne, Ayguesparse ne put nous cacher sa perplexité.

L'absence de Plisnier du corpus réuni est en effet aussi surprenante que celle, déjà commentée, de Thiry. Dans une lettre datée du 12 septembre 1993, Charles Bertin nous confirmait que le seul écrit de son oncle sur la guerre civile espagnole -et encore "le rapport n'est évidemment que très indirect..."- est "un superbe article" sur *Les grands cimetières sous la lune* de Bernanos¹³:

Comment parler d'autre chose? Comment penser à autre chose? Comment échapper à l'obsession de ces cris, de ces larmes, de ces colères, de ces actes de foi, de ces effusions, de cet appel éperdu? Est-ce que ce message ne frappe pas chaque homme au coeur, chaque homme reclus dans sa condition d'homme? Je vous le dis, il n'existe rien en ce jour, de plus important que ce livre (p.67).
On ne résume pas des phosphorescences, des éclairs. On ne résume pas une conscience qui, placée devant les misères du monde, ses injustices et ses avanies, ses mensonges et ses violences, se plaint, clame et appelle (p.70).
Sur ces pages qui forment *Les Grands Cimetières sous la Lune*, il y a autre chose que des caractères d'imprimerie. Il y a les larmes, la sueur des transes et le sang (p.71).

Certes, en Belgique francophone, à l'opposé de ce qui se pratique dans les pays circonvoisins, les romanciers se sont relativement peu inspirés de l'histoire; ainsi celle-ci est-elle, depuis les années vingt, la "grande muette de notre littérature"¹⁴. Et pourtant, au terme de ce parcours, il faut reconnaître que l'apport des écrivains belges de langue française à la littérature de la

¹³ Charles Plisnier, "Les Grands Cimetières sous la Lune" de Georges Bernanos", repris dans *L'homme et les hommes*, Paris, Ed. Corrèa, 1953, pp.67-71. Dans le même recueil de chroniques, malheureusement non datées, nous trouvons un article "A propos de Miguel de Unamuno"(pp.154-156): "C'est un sort cruel que celui de ces hommes qui représentent, -bien plus qu'eux-mêmes, bien plus que leur propre génie,- le symbole d'un idéal qui se sert d'eux plutôt qu'ils ne le servent, et dont le nom souvent changé en signe de ralliement, en mot d'ordre, ne peut être prononcé sans soulever la haine ou l'amour./ L'étrange est que chaque parti, successivement, s'est emparé du nom de Unamuno./ Il y aurait à dire beaucoup là-dessus. N'est-ce point parce qu'il incarnait l'Espagne elle-même dans sa conscience contradictoire, catholique et révoltée?/ [...] Ainsi, appelant et annonçant sous le Directoire, la Révolution et la République, -à peine eût-il vu leur avènement qu'il dénonça les germes de destruction et de mort qu'elles lui paraissaient porter en elles. Ainsi, quand, en juillet 1936 éclata l'insurrection des généraux contre les Cortès, prit-il parti d'abord pour ces rebelles en qui il souhaitait voir les restaurateurs d'une pureté morale qui allait s'avalissant et les défenseurs d'une religion qu'il croyait menacée. Mais ce fut pour se retourner une fois de plus contre de nouveaux abus de pouvoir, une nouvelle imposture; en sorte qu'il mourut comme il avait vécu, dressé contre toutes les forces de violence et de bassesse".

¹⁴ M. Quaghebeur, op. cit., p.58. Notons que si l'histoire est présente dans la littérature belge d'avant cette date, elle le doit en grande partie à l'Espagne et aux liens historiques unissant les deux pays; en effet, l'époque espagnole fut et resta longtemps une source d'inspiration majeure pour les écrivains de Belgique; comme exemples, citons quelques titres de romans et de récits historiques ou pseudohistoriques: *Le Gueux de mer ou la Belgique sous le duc d'Albe* (1827) et *Le Gueux des bois ou les patriotes belges de 1566* (1828) d'Henri Moke, *El maestro del campo* (1840) de Félix Bogaerts, *Le château de Wildenborg ou les mutinés du siège d'Ostende* (1846) de Jules de Saint-Genois, *Une nuit de Noël sous Philippe II. Chronique montoise* de Victor Joly, *La légende et les aventures héroïques, joyeuses et glorieuses d'Ulenspiegel et de Lamme Goedzak au pays de Flandres et d'ailleurs* (1867) de Charles De Coster, *L'Histoire Comique du Keizer Karel telle que la perpétuèrent jusqu'à nos jours les gens de Brabant et de Flandre* (1922) de Michel de Ghelderode, *Le dernier des Paladins* (1926) de Maurice des Ombiaux, *Les Gueux de mer* (1936) et *Les Gueux de mer ou la naissance d'une nation* (1944) d'Horace Van Offel, *L'oeuvre au noir* (1968) de Marguerite Yourcenar, *L'enragé* (1978) de Dominique Rolin,...

guerre d'Espagne est loin d'être négligeable, tant du point de vue quantitatif que qualitatif. Selon Paul Aron, "le drame espagnol contribue [...] à défaire le carcan d'a-civisme dans lequel notre littérature demeure enserrée. La trop fameuse "indifférence" des intellectuels belges envers les choses de la cité semble moins caractériser la réserve des acteurs que la myopie de la critique"¹⁵. En aucun cas, bien entendu, il ne s'agit de vouloir comparer cette contribution à celle des écrivains français; la distance géographique et les réalités socio-politiques différentes dans les deux pays (Front populaire vs Union Nationale) rendraient vain un tel rapprochement.

Certes, on pourrait regretter l'absence, dans le corpus rassemblé, des écrivains les plus connus, de ceux qui auraient peut-être pu fournir un chef-d'oeuvre. Mais "dans une période [1936-1939] où la littérature belge tend à rejeter l'engagement comme un corps étranger", "c'est en dehors des murs de la légitimation que se glissent les francs-tireurs de l'engagement"¹⁶. En outre, "l'inscription du réel historique dans le texte littéraire ne découle pas des seules positions politiques de l'écrivain: elle procède de ses options littéraires et stylistiques. [...]. À cet égard, il est des réserves, celle d'un Nougé notamment, qui traduisent moins une abstention politique qu'une forme hautement stratégique de *retraite*. Il serait donc sot d'attendre de tous les écrivains politiquement engagés qu'ils prissent la guerre d'Espagne pour sujet d'inspiration"¹⁷.

En Belgique francophone comme ailleurs, la littérature sur ce conflit est composée essentiellement de romans, de nouvelles et de poèmes; c'est dire que l'oeuvre théâtrale y est toujours l'exception. Signalons aussi qu'au cours de nos recherches -incomplètes-, nous n'avons trouvé ni poésie ni pièce de théâtre en faveur des nationalistes. Dans la trame des oeuvres romanesques recensées, la guerre d'Espagne intervient à des niveaux très différents: de la simple allusion au thème principal en passant par l'évocation plus ou moins longue -ce qui rend leur dépistage souvent difficile, d'autant plus que les titres ne nous aident point. Toute prétention à l'exhaustivité serait donc illusoire.

Les résultats esthétiques sont eux aussi fort inégaux. Sans doute la qualité généralement bien supérieure des textes antifascistes est-elle due à

¹⁵ Paul Aron, "La Guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire", *Actes du colloque "La guerre civile d'Espagne - Histoire et Culture"*, U.L.B./V.U.B., 23-25 octobre 1986, *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXV-1987-3, p.603. "Les lacunes de l'historiographie trahissent ici le mécanisme d'occultation des enjeux politiques dont la littérature belge fut, à maintes reprises, la très consentante victime" (P. Aron, *ibid.*, p.582).

¹⁶ P. Aron, *ibid.*, p.582 et 583.

¹⁷ P. Aron, *ibid.*, p.582.

l'époque plus tardive à laquelle ils furent composés et aux valeurs qu'ils défendaient. Rédigés et publiés dans le feu du conflit espagnol et en pleine Seconde Guerre, les romans et les récits pro-nationalistes de François Maret et de Jean Denis relèvent davantage du pamphlet de propagande et du sermon que de l'oeuvre littéraire. L'idéologie manichéenne et réactionnaire qui les inspire (Dieu, Famille, Patrie) se traduit en propos insultants et dénigrants contre les ennemis ou en discours édifiants et grandiloquents à l'intention des convertis. *Le puits d'amertume* d'André Villers, un roman anachronique dans la mesure où il est curieux de voir un écrivain belge se livrer dans les années cinquante à une telle apologie du franquisme -les thèmes abordés n'ont guère évolué-, est d'une facture bien meilleure.

Comme nous l'avons observé, au moment même de la guerre d'Espagne, le degré d'implication des intellectuels varia énormément: à côté de ceux qui optèrent pour le silence, il y eut ceux qui signèrent -parfois à contrecœur- des manifestes, ceux qui observèrent les événements depuis leur cabinet de travail (Lecomte), ceux qui allèrent en Espagne nationaliste ou républicaine pour y exprimer leur appui à la cause qu'ils estimaient la plus légitime ou y récolter des renseignements susceptibles d'intéresser les lecteurs et d'agir sur l'opinion (Maret, Marion), ceux qui posèrent temporairement la plume pour lutter dans les Brigades internationales (Achille Chavée) et ceux qui combinèrent les fonctions d'informateur et de combattant (Corman). Enfin, quelques écrivains témoignèrent, dès ce moment-là, leurs sentiments et leurs pensées dans des oeuvres de fiction.

Les écrivains qui vibrèrent publiquement à l'époque en faveur d'un des belligérants n'ont pas exploité ultérieurement le thème dans des oeuvres de création. Inversement, peu de ceux qui en parleront dans une ou plusieurs oeuvres littéraires s'étaient prononcés auparavant sur le sujet. A cet égard, il est surprenant de constater qu'Ayguesparse, une des chevilles ouvrières de *Combat*, n'écrivit -à notre connaissance- aucun article de fond sur un conflit qui serait omniprésent dans son univers poétique et romanesque. Comme si, pour l'écrivain belge, le saut d'un genre à l'autre s'avérait des plus malaisés. Ici aussi, Nothomb-Bernier-Segnaire semble être une exception.

Si l'on reprend la définition du "roman engagé" proposée par Paul Aron "comme prise de parti d'un narrateur sur un événement contemporain, comme défense d'un point de vue dans une forme argumentative, comme

mise en relief de quelque solution positive"¹⁸, il va de soi que la plupart des romans belges sur la guerre civile espagnole -au même titre d'ailleurs que beaucoup de romans français ou autres- ne peuvent être considérés comme des "romans engagés". Peu étaient en effet susceptibles d'influer sur le cours des événements.

Pour Plisnier qui rejette cette définition restrictive de la littérature engagée -"[elle] serait celle, -poème, roman, théâtre,- qui, envisageant délibérément le monde d'aujourd'hui, se poserait à l'égard de ce monde les questions qui se posent au citoyen. Réaction ou révolution, totalitarisme ou démocratie, Wall-Street ou Moscou, bombe H ou cinquième colonne"- , "toute littérature est engagée. Reste à savoir à quoi"¹⁹. "L'Engagement véritable" consiste pour les romanciers, les poètes et les dramaturges à "maintenir leur art à sa hauteur naturelle, [à] cultiver dans leurs oeuvres, au prix de l'indifférence et du mépris, les valeurs seules qui ne peuvent périr". Cela ne signifie pas qu'ils doivent ou peuvent "se désintéresser du drame civique", s'exempter "du devoir de penser leur temps" ou qu'il leur est loisible "de refuser, sur cette terre, d'opter entre les saluts qui sont proposés aux hommes et de lutter à leurs côtés". Pour celui qui estime "[s]'être toujours engagé dans les combats humains qui [lui] semblaient salutaires et utiles"(p.121),

Le devoir civique de l'écrivain est le même que celui de l'ajusteur ou du médecin, de l'employé de banque ou du manoeuvre.

Trop facile, Messieurs, de gagner sur le papier les batailles où s'usent et meurent les autres! Trop facile et assez bas. Trop facile et très misérable. [...].

Pour le reste, hommes de lettres, mes tristes amis, nous sommes des citoyens. Les combats où le monde se fait sont les nôtres comme ceux de tous. Et nous avons le devoir de prendre dans ces combats, au coude à coude, la place que notre conscience nous désigne.

C'est *un autre* engagement (p.122).

En exprimant ce que la guerre d'Espagne et la mise à mort de la République avaient signifié pour eux, beaucoup de ces écrivains ne prétendaient-ils pas revendiquer et cultiver ces valeurs qui leur étaient chères: la tolérance, la justice, la liberté, la culture,... Kinds ne publiera-t-il pas en pleines *golden sixties* un récit écrit une vingtaine d'années plus tôt parce qu'il lui semble plus actuel que jamais?

¹⁸ Paul Aron, "Paul-Aloïse De Bock et les chemins de l'engagement", *Bulletin de la Société d'étude des lettres françaises de Belgique*, n°8, janvier 1984, p.9.

¹⁹ Charles Plisnier, "Écrivains engagés", repris dans *L'homme et les hommes*, p.118.

Selon l'historien Javier Tusell²⁰, dans l'oeuvre des intellectuels qui se passionnèrent pour ce qui advint dans la Péninsule entre 1936 et 1939, il y a des réussites et des échecs tant du point de vue littéraire qu'historique. Comme il fallait s'y attendre, nombre d'entre eux appliquèrent à un conflit civil se déroulant sous d'autres latitudes leurs propres tensions spirituelles ou celles de leur société d'origine. La mauvaise information et la simplification furent fréquentes: beaucoup se trompèrent en considérant Franco comme un simple conservateur ou la République comme un régime démocratique. A ce sujet, Salvador de Madariaga rappela le proverbe selon lequel *una cosa piensa el bayo y otra el que la ensilla* et maugréa contre ces adolescents de tous les âges et de toutes les nations qui, armés de machines à écrire, envahirent l'Espagne pour n'y découvrir que ce qu'ils apportaient dans leurs yeux ingénus et ignorants. Cependant, tout cela ne confirme-t-il pas l'importance des événements espagnols pour la conscience universelle? Les diagnostics purent être erronés mais l'intérêt était légitime et absorbant comme jamais, à l'époque contemporaine, il ne l'avait été ni ne le serait plus.

Ainsi, quelles que soient les raisons qui les firent écrire et quelles que soient les erreurs d'appréciation qu'ils aient pu commettre, sans ces hommes de lettres "engagés", la guerre d'Espagne n'aurait jamais atteint le rang de mythe fécondant pour longtemps les imaginations.

²⁰ Javier Tusell, *Siglo XX*, Madrid, Historia 16, 1990, pp.535-536.

BIBLIOGRAPHIE GÉNÉRALE.

I. AUTEURS.

ADINE, France

- *Izias*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1945.

Sur France Adine:

- Camille HANLET, "France Adine", *Les écrivains belges contemporains*, 2 tomes, Liège, H. Dessain, 1946, pp.457-461.
- Berthe BOLSÉE, "Entretien de France Adine avec Berthe Bolsée", *Les Cahiers Jean Tousseul*, n°2, Ath, été 1968, pp.1-18.
- Anonyme, "Décès de l'écrivain France Adine", *La Dernière Heure*, 22 mars 1977.
- N. GIARD-LEDURUS, "Les lettres belges ont perdu une grande dame", *Le bibliothécaire*, n°4, 1977, p.117.
- Marie-Paule THIERRY, "France Adine", *Nouvelle biographie nationale*, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, Palais des Académies, Liège, Pierre Mardaga Editeur, tome 2, 1990, pp.11-12.

AYGUESPARSE, Albert

- *Poème pour trois voix*, Bruxelles, Editions Labor, 1935.
- *La mer à boire*, Paris, Editions Soutes, 1937.
- *La main morte*, Louvain, Editions Lovanis, 1938.
- *Notre ombre nous précède*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1953.
- *Une génération pour rien*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1954.
- *L'heure de la vérité*, Paris, Julliard, 1947, Bruxelles (2e édition: La Renaissance du livre, 1968).
- "Teruel", *Triton*, n°3, revue trimestrielle illustrée du Preventorium marin, Coq-sur-Mer, 1965.
- "Du côté de Siqueros", *Selon toute vraisemblance*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1962, pp.35-53.
- Trois versions d'un même texte:
 - "Madrid", manuscrit autographe non signé;
 - "Ballade", poème dactylographié;
 - "Ballade de l'aubépine", *Ecrire la pierre*, La Renaissance du livre, 1970, pp.47-51.
- *Ecrire la pierre*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1970.
- "Sin novedad", *Le partage des jours*, Editions Saint-Germain-des-prés, Coll. Nouvelles de Poètes, 1972, pp.101-126.
- "La mission de l'écrivain", *Le bibliothécaire*, n°7-8, 1977, pp.237-238.
- "De Tentatives à Prospections", *Etudes de littérature française de Belgique offertes à Joseph Hanse*, Bruxelles, Jacques Antoine, 1978, pp.349-359.
- *Les mal-pensants*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1979.

- "Sur toute l'Espagne le ciel est sans nuage", *La nuit de Polastri*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1985, pp.139-143.
- "Dans la lenteur des fins de règne", *Lecture des abîmes*, Editions Le Cormier, 1987, pp.7-9.

Sur Albert Ayguesparse:

- Roger MERGET, "Poème pour trois voix. A.-C. Ayguesparse", *Le Courrier des poètes 1, Les Cahiers du Journal des Poètes*, Collection 1936, n°14, 20 juin, p.57.
- ABEL, "La main morte", *Combat*, 26 mars 1938.
- Franz HELLENS, "A.C. Ayguesparse: la main morte", *L'Etoile belge*, 9 mai 1938.
- Léon CHENOY, "Le roman de M. Ayguesparse: La main morte", *Le Thyse*, n°6, 1er juin 1938, pp.208-209.
- Charles PLISNIER, "L'Heure de la Vérité", *Marginales*, n°8, juillet-août 1947, pp.65-68.
- Franz HELLENS, "L'Heure de la Vérité", *La Dernière Heure*, 9 novembre 1947.
- A. Henry ROCHEFORT, "Albert Ayguesparse et son dernier roman: "Une Génération pour rien"", *Le Thyse*, n°3, 1er mars 1953, pp.155-158.
- Franz HELLENS, "Le soleil et l'ombre", *La Dernière Heure*, 11 mars 1953.
- Estelle GOLDSTEIN, "Notre ombre nous précède", *La Femme prévoyante*, n°6, juin-juillet 1953, p.19.
- Adrien JANS, "Notre ombre nous précède", *Le Soir*, 1953.
- Constant BURNIAUX, "Albert Ayguesparse", *Le Journal de Charleroi*, 18 mars 1954.
- Jean MUNO, "Une génération pour rien", *Syndicats*, 17 avril 1954.
- David SCHEINERT, "Albert Ayguesparse, dix ans après", *Marginales*, n°69, décembre 1959, pp.38-44.
- Joseph DELMELLE, *Albert Ayguesparse ou le souci de l'humain*, plaquette tirée d'un article inséré dans la revue *Les cahiers de Jean Tousseul*, n°3, Ath, juillet-août-septembre 1960.
- Estelle GOLDSTEIN, "Selon toute vraisemblance", *La Femme prévoyante*, décembre 1961, p.8.
- Alain BOSQUET, "Préface" à *Poèmes 1923-1960* d'Albert Ayguesparse, Paris, Editions Universitaires, 1961, pp.7-18.
- Yvonne VILLETTE, "Hommage à Albert Ayguesparse, romancier", *La Dryade*, n°30, 1961-1962, pp.57-67.
- Frédéric KIESEL, "Ayguesparse, poète", *La Dryade*, n°30, 1961-1962, pp.67-74.
- David SCHEINERT, "Selon toute vraisemblance", *Marginales*, n°82, février 1962, pp.63-64.
- Hubert JUIN, "Hommage à Albert Ayguesparse", *La Dryade*, n°36, 1962-1963, pp.11-19.
- David SCHEINERT, "Albert Ayguesparse. Entre l'eau et la terre", *Ecrivains belges devant la réalité*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1964, pp.17-31.
- Raymond DESCHAMPS, "Albert Ayguesparse, praticien de la vie", *La Revue générale belge*, décembre 1964, pp.31-35.
- Jean ROUSSELOT, *Albert Ayguesparse ou la leçon du réel*, La Renaissance du livre, 1965.
- Marcel HENNART, "Petit panorama actuel de la nouvelle en Belgique", *Savoir et Beauté*, n°1-2, 1965, pp.2818-2819.
- *Hommage à Albert Ayguesparse*, *Marginales*, n°100, avril 1965.
- Jacques BELMANS, *Albert Ayguesparse*, Paris, Seghers, Poètes d'aujourd'hui, n°162, 1967.
- Jean MERGEAI, "L'Heure de la vérité", *d'Letzeburger Land*, n°18, 2 mai 1968, p.7.
- Jacques BELMANS, "Signification de "L'Heure de la Vérité" dans l'oeuvre d'Albert Ayguesparse", *Savoir et Beauté*, n°1-2, La Louvière, 1969, pp.3349-3357.
- Jacques CRICKILLON, *L'oeuvre romanesque d'Albert Ayguesparse*, André De Rache éditeur, Collection "Mains et Chemins", n°1, 1970.
- Marcel THIRY, "Ecrire la pierre", *Le Soir*, 1er avril 1970.
- Fernand VERHESEN, "Ecrire la pierre", *Le journal des poètes*, 4, 1970, pp.7-8.

- Jacques CRICKILLON, "Albert Ayguesparse: Ecrire la pierre", *Marginales*, n°131-132, mai 1970, pp.82-84.
- Constant BURNIAUX, "Des nouvelles d'Albert Ayguesparse", *Le Journal et Indépendance*, Charleroi, 10-12 novembre 1972.
- Adrien JANS, "Le Partage des Jours", *Le Phare*, 12 novembre 1972, p.7.
- Louis DUBRAU, "Albert Ayguesparse", *Présence francophone*, n°7, automne 1973, Centre d'étude des littératures d'expression française, Faculté des Arts-Université de Sherbrooke, Québec, Canada, pp.86-101.
- Christian HUBIN, "Albert Ayguesparse: Le partage des jours", *Sud*, n°10, Marseille, 1973, pp.110-111.
- Edmond VANDERCAMMEN, Jean MUNO, Jacques CRICKILLON, "Hommage à Albert Ayguesparse", *Marginales*, n°169, janvier-février 1976, pp.1-12.
- Roger FOULON, "Albert Ayguesparse", *Le bibliothécaire*, n°7-8, 1977, p.239.
- "Interviewé par la rédaction de la revue: Albert Ayguesparse", *Le bibliothécaire*, n°7-8, 1977, pp.239-240.
- Jacques CRICKILLON, "Les Mal-Pensants", *Le bibliothécaire*, mai 1979, p.100.
- Jacques CRICKILLON, "Les Mal-Pensants", *Marginales*, n°188, avril-mai 1979, pp.50-53.
- Georges SION, "Albert Ayguesparse: 'Les Mal-Pensants'. La guerre d'Espagne en gare de Bâle", *Le Soir*, 30 mai 1979, p.20.
- Jean MUNO, "Albert Ayguesparse: Les mal-pensants", *La Revue générale*, juin-juillet 1979, pp.102-103.
- Jean MERGEAI, "Les mal-pensants", *d'Letzeburger Land*, nr35, 31 August 1979.
- Gilles NÉLOD, "Les Mal-Pensants d'Albert Ayguesparse", *La Pensée et Les Hommes*, n°7, décembre 1979, pp.183-184.
- C.-A. DUPUIS, "Les Mal-Pensants", *Humanisme*, n°133, janvier 1980, pp.111-113.
- Marc BARONHEID, "Albert Ayguesparse ou les vertus de l'humanisme" (M.L. 5509/326).
- "Pour saluer Albert Ayguesparse", *Marginales*, n°195-196, septembre 1980, pp.28-65.
- Jean MUNO, "Le clos et l'ouvert (l'oeuvre romanesque d'Albert Ayguesparse)", *Albert Ayguesparse*, La boîte à poèmes, groupe Vérités, janvier 1981, pp.55-69.
- Richard KALISZ, "Entretien avec Albert Ayguesparse. Propos recueillis en septembre 1980", *Rue des Usines*, 6/7/8/9, automne 1981, pp.34-37.
- Michel DUPREZ, "Albert Ayguesparse", *Cent auteurs. Anthologie de littérature française de Belgique*, Editions de la Francité et de la Coopération par l'Education et la Culture, 1982, pp.25-28.
- Jacques BELMANS, "Portrait d'un auteur belge. Albert Ayguesparse", *Lectures*, n°10, Liège, décembre 1982, pp.17-21.
- Jacques CRICKILLON, "Albert Ayguesparse", *Dossiers L*, Saint-Hubert, Ed. du Service du livre luxembourgeois, n°5, 1985.
- *Albert Ayguesparse, la mémoire et l'histoire*, Catalogue de l'exposition réalisée à la Bibliothèque royale Albert 1er par Archives et Musée de la Littérature, sous la direction scientifique de Paul Aron, avant-propos de Hubert Juin, Bruxelles, Bibliothèque royale, 1986.
- Jacques CRICKILLON, "La nuit de Polastri", *Marginales*, n°216, avril-mai-juin 1986, pp.17-20.
- Jean-Luc WAUTHIER, *Ayguesparse*, Bruxelles, Fondation Plisnier, 1987.
- Luc NORIN et Jean-Luc WAUTHIER, *Albert Ayguesparse. Témoignages et portraits réunis*, Pré aux Sources, Editions Bernard Gilson, 1992.
- Jean-Luc WAUTHIER, "Préface" à *Oeuvre poétique. Anthologie 1923-1992 d'Albert Ayguesparse*, Maison de la poésie d'Amay, Coll. l'arbre à paroles, 1994, pp.4-6.
- Jean-Pierre BERTRAND, "Lecture" de *Simon-la-bonté* d'Albert Ayguesparse, Bruxelles, Editions Labor, Coll. Espace Nord, n°94, 1994, pp.255-276 (1ère édition: Paris, Ed. Calmann-Lévy, 1965).
- Jean-Luc WAUTHIER, "Albert Ayguesparse, l'arpenteur d'un siècle", *Le Carnet et les*

Instants, n°88, du 15 mai au 15 septembre 1995, Communauté française de Belgique, Direction générale de la Culture et de la Communication, Promotion des Lettres, pp.6-7.

BODART, Marie-Thérèse

- *Les Roseaux Noirs*, Paris, Editions Corrêa, 1938.
- *Le Mont des Oliviers*, Paris, Editions de Navarre, 1956.

Sur Marie-Thérèse Bodart:

- Léopold ROSY, "Les Roseaux noirs", *Le Thyse*, n°1, 1er janvier 1939.
- Franz STEURS, "Les Roseaux Noirs de Mme Marie-Thérèse Bodart", *L'Horizon politique, économique et littéraire*, n°1023, 7 janvier 1939.
- Camille GILBERT, "A propos des "Roseaux Noirs". L'inceste à l'école", *Combat*, 28 janvier 1939, p.4.

CARETTE, Louis, alias MARCEAU, Félicien

* Sous le nom de Louis Carette:

- *Cadavre exquis*, Bruxelles, Editions du Houblon, s.d. (1942).

* Sous le pseudonyme de Félicien MARCEAU:

- *Les années courtes*, Paris, Gallimard, Coll. Folio n°469, 1968.
- *Les passions partagées*, Editions Gallimard, Collection Folio, n°2064, 1987.

Sur Félicien Marceau:

- Pierre BONCENNE, "Félicien Marceau", *Lire*, n°103, avril 1984.
- Stéphane HOFFMAN, *Félicien Marceau*, Rocher, Coll. Domaine français, 1994.
- Pol VANDROMME, *Félicien Marceau. Le défi d'un irrégulier*, Paris, Editions de La Table Ronde, 1996.

CORMAN, Mathieu

- *Brûleurs d'Idoles. Deux vagabonds dans les Asturies en révolte*, Paris-Ostende, Editions Tribord, 1935.
- "Deux mots à Cassandre", *Le Rouge et le Noir*, 2 septembre 1936.
- "Images de la guerre d'Espagne", *Le Rouge et le Noir*, 13 janvier, 3 février et 14 mars 1937.
- "*Salud Camarada!*" *Cinq mois sur les fronts d'Espagne*, Paris-Ostende, Editions Tribord, 1937.
- "Autobiographie", Bruxelles, le 6 décembre 1944, document dactylographié (Archives du parti communiste belge).
- *Ami, entends-tu?*, Bruxelles, Editions Tribord, 1970 (1ère édition: 1963, sous le pseudonyme de Nicolas Cravenne).

Sur Mathieu Corman:

- F. LABISSE, "Mathieu Corman. Le chevalier errant", *Le Rouge et le Noir*, 23 septembre 1936.
- Yvon-Le-Gueux, "Alerte à la calomnie! Où l'on reparle de notre Corman, libraire à Ostende, écrivain en tous lieux", *Le Rouge et le Noir*, 23 décembre 1936.
- Lucien VAN VYVE, "Cinq mois sur les fronts d'Espagne. "Salud Camarada!", *Combat*, 17 juillet 1937.
- Léon CHENOY, "M. Corman, Salud Camarada!", *Le Thyse*, n°9, 1er septembre 1937, p.261.
- Raoul CRABBÉ, "Mathieu Corman - Salud Camarada!", *La Revue belge*, tome III, n°6, 15 septembre 1937, p.572.

CORNÉLUS, Henri

- *Ceux de la dure patience*, Aalter, André De Rache éditeur, 1957.
- *De Sel et de Terre*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1967.
- *Les Hídalgos*, Bruxelles, André De Rache éditeur, 1971.

Sur Henri Cornélus:

- David SCHEINERT, "Henri Cornélus ou le prix de l'aventure", *Ecrivains belges devant la réalité*, La Renaissance du livre, 1964, pp.95-106.
- Andrée SODENKAMP, "Henri Cornélus", *Marginales*, n°194, juin 1980, pp.8-12.
- Edmond KINDS, "Henri Cornélus", *Cent auteurs. Anthologie de littérature française de Belgique*, Editions de la Francité et de la Coopération par l'Education et la Culture, 1982, pp.81-84.

CURVERS, Alexis

- "Le rétablissement de l'inquisition de l'inquisition espagnole", *Combat*, 12 décembre 1936, p.5.
- "Ils ont brûlé des églises!...", *Combat*, 19 février 1937, pp.1-2.
- "L'affaire des avions", *Combat*, 12 février 1938, p.1.
- "La plus haute autorité morale du monde", *Combat*, 9 avril 1938, p.3.
- "Lettre à Georges Bernanos", *Combat*, 4 juin 1938, p.4.
- "L'Espagne au coeur, par Pablo Neruda", *Combat*, 3 septembre 1938, p.4.
- "Rencontres avec Vandervelde", *Combat*, 7 janvier 1939, p.5.

DAYE, Pierre

- *En Espagne, sous la dictature*, Bruxelles-Paris, Editions Gauloises, 1925.
- "Victoires d'Espagne" (Choses vues par Pierre Daye), *Je suis partout*, n°392, n°393 et n°394, 27 mai, 3 juin et 10 juin 1938, p.4.
- "Guerre d'Espagne", *Par le monde qui change*, Bruxelles, Les Ecrits, 1941, pp.287-316.
- *Trente-deux mois chez les députés*, Bruxelles, Editions Ignis, Coll. "Voilà", 1942.
- *Mémoires*, Centre d'études et de recherches historiques de la Seconde Guerre mondiale (C.E.R.H.S.G.M.), document dactylographié.

Sur Pierre Daye:

- Antoine WALLON, *Je reviens d'Espagne*, Marcinelle, Imprimerie J. Duquesne, s. d.(1946).
- Pierre-Marie DIOUDONNAT, *Je suis partout (1930-1944). Les Maurrassiens devant la tentation fasciste*, Paris, Ed. de la Table Ronde, Coll. Mouvements d'idées, 1973.

DE BOCK, Paul-Aloïse

- *Les chemins de Rome*, Paris, Editions Denoël, 1961.
- *Les chemins de Rome*, in *Audace*, Recueil littéraire trimestriel, vol. 31-32, avril-juillet 1961, Bruxelles, Les Editions Le Rond-Point, pp.3-372.
- *Le sucre filé*, Paris, Denoël, 1976.

Sur Paul-Aloïse De Bock:

- RELI, "Le drame espagnol. La jeunesse italienne au secours de l'Espagne. Un homme d'action: Fernando de Rosa", *Le Rouge et le Noir*, 28 octobre 1936.
- Adrien JANS, "Les lauréats du Prix Victor Rossel. Paul-Aloïse De Bock (1953)", *Le Soir*, 8 juin 1961, p.8.
- Adrien JANS, "Les chemins de Rome", *Le Soir*, 29 juin 1961, p.9.
- Michel de GHELDERODE, "Les chemins de Rome et du succès", *Festival*, Journal d'information de Knokke-Le-Zoute, 5 août 1961.
- Franz HELLENS, "Les chemins de Rome et d'ailleurs", *La Cité*, 10 août 1961, p.9.
- Pierre DEMEUSE, "Les chemins de Rome par Paul-Aloïs De Bock", *Le Peuple*, 4 septembre 1961, p.5.
- Jean MERGEAL, "Les chemins de Rome par Paul-Aloïse De Bock", *La Revue Nationale*, septembre 1961, p.239.
- Emilie NOULET, "De Bock Paul-Aloïse. Les Chemins de Rome", *Alphabet critique (1924-1964)*, Tome II, Presses Universitaires de Bruxelles, 1964, pp.7-10.
- Paul WILLEMS, Discours prononcé lors de la réception de Mr Paul-Aloïse De Bock à l'Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, Bruxelles, 11 février 1978.
- Anne MORELLI, "Les chemins de Rome: mesure des réalités historiques et des fictions d'un roman à clé", *Bulletin de la Société d'étude des lettres françaises de Belgique*, n°8, janvier 1984, pp.1-7.
- Paul ARON, "Paul-Aloïse De Bock et les chemins de l'engagement", *Bulletin de la Société d'étude des lettres françaises de Belgique*, n°8, janvier 1984, pp.9-16.
- Paul ARON, "Les chemins de Rome: un roman pour mémoire", *La deriva delle francofonie. L'Italie vue à travers les écrivains belges de langue française*, A cura di Anna Soncini Fratta, Bologna, C.L.U.E.B., 1988, pp.79-91.
- Jacques DE DECKER, "Une chronique de la quête de soi", Préface à *Le sucre filé* de Paul-Aloïse De Bock, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises, Collection Histoire littéraire, 1994, pp.5-10.

de BOULLE, Jacqueline

- *Le desperado*, Paris, Julliard, 1955.

Sur Jacqueline de Boule:

- Adrien JANS, "Jacqueline de Boule. Le Desperado. Prix Victor Rossel 1954", *Le Soir*, 8 juin 1955, p.7.

- René BOURDIER, "Le "rachat" des Héros", *Les lettres françaises*, n°585, 15-21 septembre 1955, p.3.
- Adrien JANS, "Les lauréats du Prix Victor Rossel: Jacqueline de Boulle (1954)", *Le Soir*, 18 mai 1961, p.8.

DELAET, Jean

- *La Pourpre des Innocents*, Bruxelles, Les Editions Durendal, 1954.

DENIS, Jean

- *1936 Bases doctrinales de Rex*, Bruxelles, Ed. Rex, 1936.
- *Trois discours de José Antonio*, traduits et commentés par Jean Denis. Collection publiée à l'initiative du Centre d'Etudes Hispaniques, Renaix, Ed. Julien Leherste-Delcour, 1937.
- *Romancero 1938*, Bruxelles, Ed. Rex, Collection nationale, s.d. (1938).
- *Une révolution dans la guerre*, Renaix, Ed. Julien Leherste-Delcour, mars 1938.
- *Espagne immortelle*, Bruxelles, Ed. Ignis, s.d. (1939?).
- *L'heure de vérité*, Paris-Bruxelles, Ed. L'Essor, 1943.

Sur Jean Denis:

- Léon-Louis SOSSET, "Jean Denis", *La Revue nationale*, n°116-117, 15 juillet-15 août 1938.

de WATTYNE, Pierre

- *Le Vrai Visage de l'Espagne*, Bruxelles, La Nouvelle Eglantine, 1938.

d'YDEWALLE, Charles

- "Les démons espagnols", *Cassandra*, 5 septembre 1936, p.3.
- "Un dictateur bon enfant. Le destin tragique de Primo de Rivera", *Cassandra*, 10 octobre 1936, p.5.
- "Film de l'année 1936", *Cassandra*, 9 janvier 1937, pp.3-4.
- "Europe 1936-1937", *La Revue générale*, 15 septembre 1937, pp.338-345.
- "On passe toujours à Cerbère", *Cassandra*, 16 octobre 1937, p.4.
- "Espagne", *Vingt ans d'Europe (1919-1939)*, Paris, Flammarion, 1939, pp.127-142.
- *Geôles et bagnes de Franco*, Bruxelles-Paris, Les Editions Libres, 1946.
- *Degrelle ou la Triple Imposture*, Bruxelles, 1968.
- *Journal, mon beau souci*, Ostende, Editions Erel, 1977.

FERVAL, Henri (pseudonyme de Victor WERNER)

- "Les mésaventures d'un évadé", *L'évadé*, Organe officiel de l'Union nationale des évadés de guerre (A.S.B.L.), Bruxelles, décembre 1949, n°4, p.1 et p.3.
- "Un récit dramatique d'un passage des Pyrénées par un évadé de Belgique", *L'évadé*, n°5, mars 1950, pp.1-3.
- "Le récit dramatique d'un passage des Pyrénées par un évadé de Belgique", *La Belgique militaire*, Bruxelles, n°151, mars 1982, pp.9-17 (Extrait de *L'évadé*, n°5, mars 1950).

- *Réseau en déroute*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, Collection Romans d'espionnage, 1957.
- *Confrérie de la trahison*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, Collection Romans d'espionnage, 1960.

FONTAINE, Gaston

- "Bombardement sur Téruel", *Cassandre*, 29 janvier 1938, p.5.

FOULON, Roger

- *L'Espérance abolie*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1977.

Sur Roger Foulon:

- Michel DUPREZ, "Roger Foulon", *Cent auteurs. Anthologie de littérature de Belgique*, Editions de la Francité et de la Coopération par l'Education et la Culture, 1982, pp.147-148.
- Robert MONTAL, "Roger Foulon, poète", *Le Spantole*, n°150, Thuin, 1983, pp.31-33.
- *Le Spantole. Séance d'hommage à Roger Foulon*, Thuin, Ed. du Spantole, n°261, 4e trimestre 1985:
- * Jean-Luc WAUTHIER, "Roger Foulon, écrivain de la Wallonie profonde", pp.147-148;
- * André GASCHT, "Allocution d'André Gascht", pp.149-151;
- * Georges SION, "Allocution de Georges Sion", pp.152-153;
- * Achille BÉCHET, "Allocution d'Achille Béchet", pp.154-155;
- * Gilles NÉLOD, "Allocution de Gilles Nélod", pp.156-158;
- * Jean-Marie HOREMANS, "Allocution de Jean-Marie Horemans", pp.159-161.

GILLAIN, Nick

- *Le Mercenaire. Carnet de route d'un combattant rouge*, Paris, Librairie Arthème Fayard, 1938.

Sur Nick Gillain:

- Enrique BARCO TERUEL, *Valle del Jarama. Brigada Internacional*, Barcelona, Ediciones Marte, 1969.

GILLÈS, Daniel

- *Le Festival de Salzbourg*, Paris, Editions Albin Michel, 1974.
- *Nés pour mourir*, Paris, Editions Albin Michel, 1976, réédité à Bruxelles, Editions Labor, Coll. Espace Nord, n°101, 1995 (avec une "Préface" de Jacques Franck et une "Lecture" de Nancy Delay).
- *La Tache de sang*, Paris, Editions Albin Michel, 1977.
- *Le Spectateur brandebourgeois*, Paris, Editions Albin Michel, 1979.
- *Laurence de la nuit*, Paris, Editions Albin Michel, 1981.

Sur Daniel Gillès:

- Sophie DEROISIN, "Daniel Gillès: Le Festival de Salzbourg", *La Revue générale*, n°11, novembre 1974, pp.87-88.
- Marianne PIERSON-PIERARD "Daniel Gillès: Le Festival de Salzbourg", *Marginales*, n°163, décembre 1974, pp.63-64.
- Sophie DEROISIN, "Daniel Gillès: Nés pour mourir", *La Revue générale*, n°11, novembre 1976, pp.103-104.
- Jean MUNO, "Daniel Gillès: La tache de sang", *La Revue générale*, n°2, février 1978, pp.87-89.
- Jean MUNO, "Daniel Gillès: Le spectateur brandebourgeois", *La Revue générale*, n°3, mars 1979, pp.94-96.
- Jean-Luc WAUTHIER, "Le roman-fleuve et le poids de la nostalgie. Laurence de la Nuit", *La Revue générale*, n°6-7, juin-juillet 1981, pp.101-102.
- Sophie DEROISIN, "In memoriam Gillès", *La Revue générale*, n°6-7, juin-juillet 1981, pp.92-93.
- Marianne STOUMON, "Daniel Gillès", *Cent auteurs. Anthologie de Littérature française de Belgique*, 1982, pp.173-176.
- Marianne STOUMON, "Daniel Gillès", *Nouvelle biographie nationale*, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, Palais des Académies, Liège, Pierre Mardaga Editeur, T.I, 1988, pp.102-109.
- Jacques FRANCK, "Une famille belge: suite symphonique...", "Préface" à *Nés pour mourir* de Daniel Gillès, Bruxelles, Editions Labor, Coll. Espace Nord, n°101, 1995.
- Nancy DELAY, "Lecture" de *Nés pour mourir* de Daniel Gillès, Bruxelles, Editions Labor, Coll. Espace Nord, n°101, 1995, pp.439-467.

GOFFIN, Robert

- *Les cavaliers de la déroute*, New York, Editions de la Maison française, 1941.
- "Faits divers pour Lorca", *Faits divers*, Paris, Flammarion, Coll. "Poésie", 1969, pp.55-61.
- *Souvenirs à bout portant*, 2 volumes, Editions Institut Jules Destrée, 1979-1980.

Sur Robert Goffin:

- Jean COCTEAU et J.-P. de NOLA, *Robert Goffin, l'homme et le poète*, Vieux-Virton, 1961.
- Alain BOSQUET, *Robert Goffin*, Paris, Seghers, Coll. Poètes d'aujourd'hui, 1966.
- Jean-Marie HOREMANS, *Robert Goffin, le poète au sang qui chante*, Charleroi, Institut Jules Destrée, 1976.
- Raymond QUINOT, "Robert Goffin", *Cent auteurs. Anthologie de littérature française de Belgique*, Editions de la Francité et de la Coopération par l'Education et la Culture, 1982, pp.185-188.

GOLDSTEIN, Estelle

- *D'hier et d'aujourd'hui. Souvenirs*, Paris-Bruxelles, Editions Sodi, Culture et humanisme, 1967.

HALLER, Madeleine

- *Volo "Je veux"*, Anvers, Editions "Ça ira", 1948.

HELLENS, Franz

- "Défense de la Culture. Franz Hellens nous écrit...", *Le Rouge et le Noir*, 15 septembre 1937, p.4.
- "Des voix autorisées s'élèvent contre Franco. Franz Hellens, homme de lettres", *Le Drapeau Rouge*, 1er mars 1946, p.3.

Sur Franz Hellens:

- Raphaël DE SMEDT, *La collaboration de Franz Hellens aux périodiques de 1899 à 1972*, Bruxelles, Archives et bibliothèques de Belgique, 1978.

KINDS, Edmond

- *Les Ornières de l'Été*, Bruxelles, André De Rache éditeur, 1957.
- *Le temps des apôtres*, Bruxelles, André De Rache éditeur, 1967.

LECOMTE, Marcel

- "Ambiance madrilène", *Le Journal des Poètes*, n°2, 15 février 1952, p.8.
- "Fragments d'un Carnet d'Espagne", *Synthèses*, n°93-94, février-mars 1954, pp.405-409.
- "L'Humeur espagnole. Aux confins des choses", *Synthèses*, n°126-127, novembre-décembre 1956, pp.114-118.
- *Les Voies de la littérature*, Choix de chroniques littéraires suivi d'une bibliographie établis par Philippe Dewolf, Bruxelles, Ed. Labor, Archives du futur, 1988 (cet ouvrage contient la liste complète des articles journalistiques de Marcel Lecomte).

LEGRU, André

- "Terrorisme 1936. Sang d'Espagne", *L'Indépendance Belge*.
 - "I. - Dans l'Ombre du Barrio Chino" (30 juin 1936);
 - "II. - La nieve" (1er juillet 1936);
 - "III. - Devenir Pistolero" (2 juillet 1936);
 - "IV. - L'Attaque du Cuartel" (3 juillet 1936);
 - "V. - Vendetta" (4 juillet 1936);
 - "VI. - Révolution Sociale" (5 juillet 1936).

LILAR, Suzanne

- "L'Espagne Républicaine vue par une Femme", *L'Indépendance Belge*.
 - "En Route vers le Soleil" (24 septembre 1931);
 - "Madrid, Ville à contrastes" (25 septembre 1931);
 - "A Travers les Routes de Castille" (26 septembre 1931);

- "Au Coeur de la vieille Castille" (29 septembre 1931);
- "Un voyage dans la vieille Espagne" (2 octobre 1931);
- "Le Problème agraire" (3 octobre 1931);
- "La Révolution fut surtout une grande aventure idéaliste" (5 octobre 1931);
- "Vers Barcelone par dessus la Castille et l'Aragon" (9 octobre 1931);
- "A Travers la Catalogne" (18 octobre 1931).

MARION, Denis (pseudonyme de Marcel DEFOSSE)

- "L'Espagne en guerre", *Le Flambeau*, n°9, septembre 1937, pp.279-285.
- *Billets durs*, Bruxelles, Ferd. Wellens-Pay, 1939.
- "L'Espoir. Film d'André Malraux", *La Nef*, n°7, juin 1945, pp.7-17.
- "Comment André Malraux a réalisé *ESPOIR*", *Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne pour l'obtention du grade de docteur par Bernard Wilhelm, 1966, annexe II, pp.213-219.
- "Comment fut tourné *Espoir*", *Le Magazine Littéraire*, n°11, 1967, pp.18-20.
- *André Malraux*, Editions Seghers, Cinéma d'aujourd'hui, n°65, 1970.

MARET, François (pseudonyme de Frans VAN ERMENGEM)

- *La Capitana*, roman inédit, *Cassandra*, du 14 mai au 13 août 1938, p.6.
- *Les grands chantiers au soleil*, Paris, Fernand Sorlot, Bruxelles, Office de Publicité, 1938.
- "L'Espagne retrouvée":
 - "I Réflexions en traversant les Landes" (18 août 1938, p.1);
 - "II Entrée en Espagne. La question des fonctionnaires" (19 août 1938, pp.1-2);
 - "III A Bilbao"
 - "a/ Souvenirs du siège" (20 août 1938, pp.1-2);
 - "IV b/ La reprise industrielle" (21 août 1938, pp.1-2);
 - "V c/ 1e partie. Comment on y vit. La vie matérielle" (22 août, 1938, pp.1-2);
 - "VI 2e partie. Comment on y vit. Les conditions morales de l'existence" (23 août 1938, pp.1-2);
 - "VII Basques et Catalans. Coup d'oeil rétrospectif" (25 août 1938, pp.1-2);
 - "VIII Basques et Catalans. Aujourd'hui" (26 août 1938, pp.1-2);
 - "IX Le "Fascisme" espagnol. Histoire de la Phalange" (27 août 1938, pp.1-2);
 - "X Le "Fascisme" espagnol. Tendances politiques" (28 août 1938, pp.1-2);
 - "XI Après les paroles, les actes..." (30 août 1938, pp.1-2);
 - "XII L'armée nationale" (31 août 1938, pp.1-2);
 - "XIII Les Etrangers" (1er septembre 1938, pp.1-2);
 - "XIV Franco" (4 septembre 1938, pp.1-2);
 - "XV Erreurs" (5 septembre 1938, pp.1-2);
 - "XVI L'Espagne et nous" (6 septembre 1938, pp.1-2).
- "Toujours Burgos. Les points sur les i", *La Libre Belgique*, 9 janvier 1939, p.1.
- "La victoire espagnole", *La libre Belgique*:
 - "L'Espagne et nous" (7 mars 1939, pp.1-2);
 - "Premières conséquences de la victoire" (9 mars 1939, p.1);
 - "Barcelone délivrée" (10 mars 1939, pp.1-2);
 - "La Justice des militaires" (12 mars 1939, pp.1-2);
 - "Le jardin des supplices" (14 mars 1939, pp.1-2);
 - "Le jardin des supplices (suite)" (16 mars 1939, pp.1-2);
 - "Considérations sur la propagande" (18 mars 1939, pp.1-2);
 - "Avec les volontaires belges" (20 mars 1939, pp.1-2);

- "Intérêts politiques belges..." (21 mars 1939, pp.1-2);
- "Les Italiens" (24 mars 1939, p.2);
- "Physionomie de la bataille de Catalogne" (25 mars 1939, p.2);
- "Caractéristiques des troupes italiennes" (27 mars 1939, pp.1-2);
- "La presse" (29 mars 1939, p.2);
- "L'Espagne d'aujourd'hui" (30 mars 1939, p.2);
- "L'Espagne de demain" (31 mars 1939, p.3).

Sur François Maret:

- Denis MARION, "Les grands chantiers au soleil", *Combat*, 21 janvier 1939, p.3.
- Alfred DUCHESNE, "Une opinion sur l'Espagne. "Les Grands Chantiers au Soleil"", *Cassandre*, 11 février 1939, p.4.

MÉSOT, Raoul

- *Castille*, Bruxelles, Nouvelle Société d'Éditions, Coll. "Essais et mémoires", 1937.

Sur Raoul Mésot:

- Jean POLLET, "Biographie de Raoul Mésot", Introduction à une conférence en novembre 1942, document dactylographié.
- Ignace VAN DEN BRANDE, "Note biographique sur Raoul Mésot", 1983, document dactylographié.

NOTHOMB, Paul, alias BERNIER, Paul, alias SEGNAIRE, Julien

- Dans *La Voix du Peuple*:

* sous le pseudonyme de Paul Bernier:

- "Six mois dans l'aviation républicaine":
 - "I. - Arrivée à Madrid" (1er et 2 mai 1937);
 - "II. - La résistance s'organise - Un contre dix - Tolède- Madrid se ressaisit" (3 mai 1937);
 - "III. - Héros de l'air. Urtubi - Viezzoli - Krisay" (4 mai 1937);
 - "IV. - Le second miracle espagnol" (5 mai 1937);
 - "V. - "Déserteur" héroïque" (7 mai 1937);
 - "VI. - La Brigade arrive! Albacete, centre de toutes les nationalités. L'escadrille André Malraux" (9 mai 1937);
 - "VII. - Sur le front de Teruel" (11 mai 1937);
 - "VIII. - Du soleil de Valence aux neiges de Mora" (12 mai 1937);
 - "IX. - La Chute de Malaga" (14 mai 1937);
 - "X. - Conclusions: L'Unité est la condition nécessaire et suffisante de la Victoire" (16 mai 1937).
- "Notre collaborateur Paul Bernier a interviewé le grand écrivain révolutionnaire André Malraux" (6 mai 1937).
- "La presse organise le silence autour des scandaleuses condamnations des volontaires retour d'Espagne" (10 mai 1937).
- "Encore des brimades odieuses contre les volontaires revenus d'Espagne" (11 mai 1937).
- "On traite les volontaires de la liberté comme des voleurs!" (12 mai 1937).

- "Les perquisitions continuent chez les parents des volontaires d'Espagne!" (13 mai 1937).
- "Un appel du R.U.P. au Gouvernement belge. Le 23 mai la S.D.N. doit être saisie des événements d'Espagne" (19 mai 1937).
- "La crise gouvernementale espagnole. Intransigeance communiste? NON. Volonté populaire? OUI" (19 mai 1937).
- "Nos camarades Mariën et Van Belle sont acquittés" (21 mai 1937).
- "Après l'acquittement de nos camarades Mariën et Van Belle. Il faut que nos camarades Leemans et Meert soient acquittés en appel" (22 mai 1937).
- "Au Comité de Vigilance des intellectuels antifascistes. Le citoyen Max Buset fait le procès de la non-intervention" (28 juin 1937).
- "'Mein Kampf' en action. Propagande hitlérienne à Eupen-Malmédy":
 - "I. Une réunion secrète à Eupen" (1er juillet 1937);
 - "II. Du vol à voile aux Sections d'Assaut" (2 juillet 1937).

*** sous le nom de Paul Nothomb:**

- "Le procès des espions en U.R.S.S. 20 ans de régime soviétique contre 20 siècles de rapines" (16 juin 1937).
- "Le Comité d'aide aux enfants d'Espagne a recueilli 120.000 francs, a envoyé des vivres, des vêtements..., nous déclare le camarade Naessens, secrétaire fédéral du S.R.I." (9 juillet 1937).
- "Il y a un an. Les journées de juillet. M. Ruiz, ambassadeur de la République espagnole en Belgique, nous fait le récit des événements qu'il vécut comme ministre" (18 juillet 1937).
- "A l'aide des peuples espagnols et chinois" (23 juillet 1937).
- "Les nuages menaçants sont loin d'être dissipés" (25 juillet 1937).
- "L'abominable campagne anti-soviétique. Réponse à la citoyenne Goldstein" (25 juillet 1937).
- "La Troisième Olympiade Ouvrière. Unis dans un même élan de solidarité en faveur de l'Espagne républicaine, les sportifs ouvriers et la population anversoise ont fait une réception enthousiaste aux athlètes espagnols" (28 juillet 1937).
- "La semaine en revue. Bilan positif" (1er août 1937).
- "A propos du vol par les fascistes espagnols des bateaux "Rita I" et "Rita II". Devant la guerre menaçante il faut prendre les mesures de sécurité indispensables" (14 août 1937).
- "Un vrai ministre socialiste" (18 août 1937).
- "Mon ami Abel Guidez, pilote français, a été lâchement assassiné par les fascistes" (11 septembre 1937).
- "La "Libre Belgique" au service de Franco-Hitler. Deux mots, Comte!" (29 septembre 1937)
- "Avons-nous fait tout notre devoir?" (22 septembre 1937).
- "Un défenseur du POUM" (25 septembre 1937).
- "Avant le Congrès du P.O.B.. Les ennemis de l'Unité" (5 octobre 1937).
- "Il y a un an, Franco annonçait la prise de Madrid! Mais l'héroïque capitale de l'Espagne tient toujours. La situation est bien meilleure que l'an dernier" (8 novembre 1937).
- "Le citoyen Spaak a-t-il reconnu Franco?" (16 novembre 1937).
- "Le roi Léopold à Londres et Lord Halifax à Berlin. Veut-on imposer la reconnaissance de Franco?" (19 novembre 1937).
- "A propos d'un article du "Peuple". Par haine anti-communiste, on en arrive à condamner la solidarité pour l'Espagne" (21 novembre 1937).
- "Un mot à l'hitlérien Degrelle. Nuance" (2 décembre 1937).
- "Hâtons la victoire définitive en aidant plus que jamais l'Espagne républicaine" (23 décembre 1937).
- "Un journal belge qui paraît en Espagne. C'est "Nostra Voz" organe du Bataillon Pierre Brachet" (26 décembre 1937).
- "L'Espagne a plus que jamais besoin de notre aide!" (29 décembre 1937).

- "Amnistie pour les volontaires de la liberté" (6 janvier 1938).
- "Les bombardements fascistes continuent. Il faut hâter les démarches pour y mettre fin. Le refus de Franco doit entraîner l'aide officielle à la République et la fin du blocus. Quant à la réponse des travailleurs elle est claire: Aide plus que jamais au vaillant peuple espagnol!" (6 février 1937).
- "Dimanche prochain à Bruxelles. Première assemblée générale de l'Amicale des Volontaires de la Liberté" (10 février 1937).
- "Pour aider l'Espagne l'unité est possible!" (16 février 1938).
- "Belgique, "Terre d'asile". Spaak contre les victimes de Hitler" (1er mars 1938).
- "Le plus grand otage de la Paix. Ernst Thaelmann, chef du prolétariat allemand, est emprisonné sans jugement depuis 5 ans" (5 mars 1938).
- "Pour éviter à l'Espagne le sort de l'Autriche, imposons le rétablissement de la liberté du commerce" (17 mars 1938).
- "Droit d'Asile pour les victimes du fascisme. Aujourd'hui s'ouvre à Evian la Conférence Roosevelt pour les émigrés autrichiens et allemands" (6 juillet 1938).
- Le mot d'ordre "neutraliste" "Défendre toutes nos frontières" représente non seulement une politique criminelle mais aussi "une absurdité militaire" (8 octobre 1938).
- "Pan dans l'oeil du "Rappel". Nos amis Nothomb et Glineur clouent les calomniateurs au pilori" (29 novembre 1938).
- "Les Volontaires de la Liberté n'oublieront pas que Vandervelde consacra ses dernières forces à défendre l'Espagne. Ils poursuivront la lutte de celui dont le dernier cri fut: "Burgos jamais!" (29 décembre 1938).
- "Le scandale des enfants traqués. "M. Pholien, pour se disculper trompe l'opinion..." (11 janvier 1939).
- "Le Programme pour l'Indépendance et la Rénovation du Pays. Pour une armée démocratique" (3 février 1939).
- "Vive la République espagnole!":
 - "I. La grande espérance" (30 avril 1939);
 - "II. Premier Mai de solidarité avec les victimes de la terreur franquiste" (1er et 2 mai 1939);
 - "III. L'enfer des camps français" (4 mai 1939);
 - "IV. L'aide à l'Espagne continue!" (7 mai 1939).
- "La guerre d'Espagne et les enseignements de l'histoire du Parti bolchevik" (4 juin 1939).
- "Le rôle de l'aviation italienne dans la guerre d'Espagne" (22 juin 1939).
- "Lettre ouverte au sénateur baron Pierre Nothomb" (25 juin 1939).
- "Ceux qui trahissent le socialisme. Besteiro se vante d'avoir tout fait pour livrer Madrid à Franco" (10 juillet 1939).

• Dans *Combat*:

- "Le colis de Noël du volontaire belge" (11 décembre 1937).

• Articles et romans:

* sous le nom de Paul Nothomb:

- *Les Belges dans les tranchées d'Espagne*, brochure publiée par l'Amicale des Combattants d'Espagne, préfacée par Emile Vandervelde, 1937.
- "La Belgique. Terre d'hospitalité", *Traqués partout. Les émigrés antifascistes demandent le droit à la vie*, Bruxelles, Editions Germinal, 1938, pp.3-6.
- *Un avant-goût: Saint-Cyprien*, document dactylographié, s.l.n.d. (inédit).
- "Autobiographie d'une découverte", Postface à *Les tuniques d'aveugle*, Paris, Editions La Différence/La Longue Vue, Collection Vers la seconde alliance, 1990, pp.205-232.

- *Non lieu*, Paris, Phébus, 1996.

* sous le pseudonyme de Julien Segnaire:

- *Le Délire logique*, Paris, Gallimard, 1948.
- *N'y être pour rien*, Paris, Gallimard, 1949 (réédité chez Phébus en 1995, sous le nom de Paul Nothomb).
- *La Rançon*, Paris, Gallimard, 1952.
- *Les Dieux du sang*, Paris, Gallimard, 1955.
- "Les ratés (extrait inédit)", *La Dryade*, n°33, 1961-1962, pp.33-41.
- *Le Rendez-vous des vivants*, Paris, René Julliard, 1962.
- "L'antimilitarisme du "coronel"", *Hommage à André Malraux, La Nouvelle Revue Française*, n°295, juillet-septembre 1977, pp.31-37.
- "En Espagne", *La Revue des deux mondes*, novembre-décembre 1977, pp.343-350.

Sur Paul Nothomb/Julien Segnaire:

• Dans *La Voix du Peuple*:

- Pierre JOYE, "Pour avoir combattu Franco-Hitler en Espagne! Notre ami Paul Nothomb (Paul Bernier), officier de réserve, est dégradé" (16 mai 1937).
- Pierre JOYE, "Oublient-ils le 11 avril?" (17 mai 1937).
- "Tour d'horizon. Les volontaires d'Espagne sont les meilleurs défenseurs de notre indépendance" (18 mai 1937).
- "Contre une mesure scélérate. Au parlement notre Parti va interpellier le Ministre de la Défense Nationale sur la dégradation du lieutenant Paul Nothomb" (20 mai 1937).
- "Notre camarade Paul Nothomb (Paul Bernier) parle de l'Espagne, au Comité de Vigilance des Intellectuels antifascistes" (3 juin 1937).
- "A Liège, manifestation imposante. Plus de 5.000 personnes applaudissent Delbrouck, Brunfaut et notre camarade Paul Nothomb" (19 juillet 1937).
- "Un meeting d'unité pour l'Espagne à Andenne. Fernand Godefroid, secrétaire national J.G.S., et notre camarade Paul Nothomb parlent à la Maison du Peuple" (2 août 1937).
- "1.000 travailleurs sérésiens acclament Paul Nothomb" (6 août 1937).
- "L'Amicale des Combattants d'Espagne est constituée" (6 août 1937).
- "Une excellente tournée de propagande unitaire dans le Luxembourg" (10 août 1937).
- Pierre JOYE, "Le "cas Nothomb". Les intellectuels contre le fascisme" (4 décembre 1937).
- "L'Espagne populaire vaincra! Aidons-la de toutes nos forces!" (16 décembre 1937).
- "A Teruel, après l'effondrement des dernières résistances, une compagnie de mitrailleurs et une compagnie d'infanterie rebelles passent à la République. Plus de 4.000 prisonniers. Le citoyen Louis de Brouckère et notre camarade Paul Nothomb parlent en faveur de l'Espagne à Saint-Gilles" (25 décembre 1937).
- "Un meeting de l'Amicale des Combattants d'Espagne à Liège. Les camarades Wavreille, Nothomb et Bastien flétrissent la non-intervention et appellent les travailleurs à redoubler d'efforts de solidarité" (10 février 1938).
- "Les anciens combattants d'Espagne ont constitué leur amicale. "L'aide sous toutes ses formes, au peuple espagnol reste notre souci constant" déclare Paul Nothomb dans son rapport" (14 février 1938).
- "“Restons unis comme au front!”. Le Congrès de l'Amicale des Anciens Combattants d'Espagne s'est terminé dans une atmosphère de lutte et d'unité!" (15 février 1938).
- "Après avoir entendu Lahaut, Nothomb et Relecom, les travailleurs liégeois condamnent les traîtres trotskistes et assurent l'Union Soviétique de leur solidarité agissante" (10 mars 1938).
- "Vers le Secours populaire de Belgique, large organisation de solidarité" (18 avril 1938).
- "Le Secours populaire de Belgique est né. Paul Nothomb en est le secrétaire national" (19

avril 1938).

- "A bas les mesures réactionnaires et fascistes contre les émigrés". Solidarité active envers les victimes de Hitler! nous déclare notre ami Paul Nothomb, secrétaire du Secours Populaire" (8 juin 1938).
- "A Saint-Gilles. Nos camarades Nothomb et Fonteyne proclament la nécessité d'établir des listes communes en vue des élections communales" (13 juillet 1938).
- "Agents de la Gestapo, russes blancs et rexistes essaient en vain de salir l'Espagne. Nothomb, Jacquemotte et Chavée répondront aux calomnies d'un "volontaire à prime" (7 août 1938).
- "Rex a peur! M. Lemoine, volontaire à prime, engagé au service de Rex, n'a pas osé mentir en face de contradicteurs, combattants de la liberté" (10 août 1938).
- "L'Amicale des Combattants de la Liberté démasque les "volontaires à primes" (23 août 1938).
- "Mesures de classe! Notre camarade Nothomb invalidé à Saint-Gilles" (23 octobre 1938).
- "A la demande du Comité d'Accueil, représenté par notre camarade Lahaut, la commune de Seraing promet son aide matérielle aux anciens combattants d'Espagne. Un appel de l'Amicale des Volontaires de la Liberté" (1er décembre 1938).
- "Dans tout le pays le Secours Populaire prépare la grande campagne de Noël pour l'Espagne" nous annonce Paul Nothomb, secrétaire général du S.P.B." (4 décembre 1938).
- "L'hitlérien Degrelle condamné pour avoir calomnié et injurié notre ami Paul Nothomb" (14 février 1939).
- "Les immondes procédés des socialistes-nationaux. Dans un meeting à Tamines le spaakiste Drapier déclare que notre ami Paul Nothomb aurait combattu dans les troupes franquistes en Espagne" (1er avril 1939).
- "M. Drapier dément... Il n'a pas porté d'accusations contre notre ami Paul Nothomb" (5 avril 1939).

• Dans *Combat*:

- "Les volontaires d'Espagne ne sont pas des déserteurs belges" (22 mai 1937).
- Jean MARIN, "Paul Nothomb retour d'Espagne" (5 juin 1937).
- "Le mouvement antifasciste. Pour l'Espagne! Pour notre Honneur National!" (5 juin 1937).
- Pierre JALLEZ, "La répression contre l'aide à l'Espagne" (12 juin 1937).
- "Le mouvement antifasciste au C.V.I.A." (12 juin 1937).

• Autres livres et articles:

- André MALRAUX, *L'Espoir*, Editions Gallimard, Coll. Le Livre de Poche, n°162-163, 1965 (1ère édition: 1937).
- Robert KANTERS, "Le Délire logique de Julien Segnaire", *La Gazette des Lettres*, 16 octobre 1948.
- Thierry MAULNIER, "Le Délire logique", *La revue Hommes et Monde*, octobre 1949, pp.288-293.
- M. ARLAND, "De la violence à l'angoisse", *Les Cahiers de la Pléiade*, automne 1948 - hiver 1949, p.23-24.
- Benoît BRAUN, "La vie littéraire. Roman d'avant-hier et de ce matin", *Les Beaux-Arts*, n°581, 10 octobre 1952, p.2.
- Roger STÉPHANE, "Il faut parler de Segnaire", *L'Observateur politique, économique et littéraire*, n°130, 30 octobre 1952, p.16.
- Denis MARION, "Portrait d'un héros", *Le Soir*, n°312, 8 novembre 1952, p.6.
- Benoît BRAUN, "La vie littéraire. L'après-guerre n'est pas terminée", *Les Beaux-Arts*, n°695, 3 juin 1955, p.2.
- Jean-Charles PICHON, "Julien Segnaire. Les Dieux du sang", *France Observateur*, n°270, 14 juillet 1955.
- Jean-Louis BORY, "De sang et de bêtise", *Samedi-soir*, n°525, 20-26 juillet 1955, p.2.

- Robert POULET, "Julien Segnaire: Les Dieux du sang", *Rivarol*, n°238, 4 août 1955, p.13.
- René BOURDIER, "Le "rachat" des héros", *Les lettres françaises*, n°585, 15-21 septembre 1955, p.3.
- Claude ELSEN, "Julien Segnaire: Les Dieux du Sang", *La Nouvelle Revue Française*, novembre 1955, pp.968-970.
- Georges PIROUÉ, "Le Rendez-vous des Vivants, par Julien Segnaire", *Le Mercure de France*, juin 1962, pp.315-316.
- Georges BOUILLON, "Julien Segnaire. Au rendez-vous des vivants", *Marginales*, n°84-85, juin-juillet 1962, pp.81-83.
- Denis MARION, "Le rendez-vous des vivants", *Marginales*, n°84-85, juin-juillet 1962, pp.44-45.
- Bernard WILHELM, *Hemingway et Malraux devant la guerre d'Espagne*, thèse présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Berne, 1966.
- "L'escadrille André Malraux", *Le Magazine Littéraire*, n°11, 1967, propos de Julien Segnaire recueillis par J.-J. Brochier, pp.12-18.
- *Entretien Jacques Gérard-Libois - Paul Nothomb*, Paris, 29 mai 1969, document dactylographié (inédit).
- Rodolphe LACASSE, *Hemingway et Malraux. Destins de l'homme*, Montréal, Québec, Canada, Editions Cosmos, 1972.
- Christian SCARCEZ, *Julien Segnaire*, mémoire de licence en philologie romane, Université de Liège, Faculté de philosophie et lettres, 1972-1973.
- Jean LACOUTURE, *Malraux, une vie dans le siècle*, Editions du Seuil, Collection Points, Série Histoire, H22, 1976.
- Robert S. THORNBERRY, *André Malraux et l'Espagne*, Genève, Librairie Droz, 1977.
- *Interview de M. Paul Nothomb et de Mme Margot Develer par M. José Gotovitch*, 1e partie (le 23 novembre 1985) et 2e partie (le 10 février 1986), documents dactylographiés (inédits).
- Serge GOVAERT, "Deux Nothomb", *Le Drapeau rouge*, 2 mai 1986.
- Joseph JURT, "Le dernier survivant de "l'Espoir"", *Le Monde (des livres)*, 15 décembre 1990, p.11.
- José GOTOVITCH, *Du Rouge au Tricolore. Résistance et Parti communiste (Les Communistes belges de 1939 à 1944)*, Bruxelles, Editions Labor, Archives du futur-Histoire, 1992.
- Marc QUAGHEBEUR, "Quand Paul Nothomb faisait d'André Malraux un personnage de roman", *André Malraux: la foi en l'homme*, Actes du colloque organisé par Instituto de Estudos Franceses da Faculdade de Letras de Coimbra e Ministério francês da Cultura, 27 a 29 de abril de 1994, in *Confluências*, n°11, Novembro 1994, pp.165-198.
- Alain DELAUNOIS, "Entretien avec Alain Delaunois, Novembre 1994 (inédit)".
- Alain DELAUNOIS, "Paul Nothomb sur les chemins de l'Eden" (entretien de Paul Nothomb avec Alain Delaunois), *Le Carnet et les Instants*, n°85, du 15 novembre 1994 au 15 janvier 1995, Communauté française de Belgique, Direction Générale de la Culture et de la Communication, Promotion des Lettres, pp.10-12.
- Jean-Pierre SICRE, "Note de l'éditeur" à *N'y être pour rien* de Paul Nothomb, Paris, Ed. Phébus, 1995, pp.11-16.
- Pierre-Robert LECLERCQ, "Interdit de combat", *Le Monde (des livres)*, 10 février 1995, p.IV.
- Nicolas WEILL, "Se sauver du désespoir", *Le Monde (des livres)*, 10 février 1995, p.IV.
- Jacques FRANCK, "Un homme dans la guerre...", *La Libre Belgique (La nouvelle Libre Culture)*, 24 mars 1995, p.4.
- Alain DELAUNOIS, "Les incertitudes de Paul Nothomb" (entretien de Paul Nothomb avec Alain Delaunois), *La Cité*, 6 avril 1995, pp.46-47.
- Ghislain Cotton, "La vie est un songe", *Le vif/l'express*, 23 février 1996, p.79.
- Françoise DELMEZ, "L'éternité retrouvée", *Le Carnet et les Instants*, n°92, du 15 mars au 15 mai 1996, p.49.
- Jean-François NOTHOMB, "L'oeuvre biblique de Paul Nothomb", *Les Nothomb, La Revue*

générale, n°3, mars 1996, pp.43-53.

NOTHOMB, Pierre

* sous le pseudonyme d'Henry CRÉANGE

- *Le prince d'Olzheim*, Bruxelles, Le Rond-Point, 1944.
- *Les Elie-Beaucourt*, Bruxelles, Le Rond-Point, 1945.

Sur Pierre Nothomb:

- Marcel CLEMEUR, "L'Esprit créateur de Pierre Nothomb":
 - "I. L'Art et l'Homme", *La Dryade*, n°32, 1961-1962, pp.13-25.
 - "II. Matière chaleureuse et lumière spirituelle", *La Dryade*, n°34, 1962-1963, pp.47-62.
 - "III. Pierre Nothomb et Dieu", *La Dryade*, n°36, 1962-1963, pp.53-68.
 - "Fin. Ether, abîme, éther ou le Descamisado", *La Dryade*, n°38, 1964-1965, pp.33-46.
- Georges BOUILLON, "Tombeau "anthume" de Pierre Nothomb", *La Dryade*, n°40, hiver 1964, pp.3-9.
- Frédéric KIESEL, "Géographie lyrique de Nothomb", *La Dryade*, n°40, hiver 1964, pp.10-14.
- Jean MERGEAL, "Coup d'oeil sur l'oeuvre", *La Dryade*, n°40, hiver 1964, pp.15-25.
- Paul DRESSE, "Pierre Nothomb, filleul de Lamartine", *La Dryade*, n°40, hiver 1964, pp.26-36.
- "Entretiens de Pierre Nothomb avec Marie-Thérèse et Roger Bodart", *La Dryade*, n°40, hiver 1964, pp.37-101.
- Frédéric KIESEL, *Pierre Nothomb*, Bruxelles, Pierre de Meyere Editeur, Coll. Portraits, n°3, 1965.
- Jean MERGEAL, *Pierre Nothomb ou les paradis perdus*, Vieux-Virton, Ed. de la Dryade, 1965.
- Charles BERTIN, "Notice sur Pierre Nothomb", *Galleries de Portraits*, Bruxelles, Palais des Académies, Tome III, 1972, pp.325-352.
- Francis BALACE, "Fascisme et catholicisme politique dans la Belgique francophone de l'entre-deux guerres", *Handelingen van het XXXIle Vlaams Filologencongres*, Leuven, 1979, pp.146-164.
- Francis BALACE, "Pierre Nothomb et les autres nationalistes belges 1924-1930", *Pierre Nothomb et le Nationalisme belge*, (ouvrage collectif par F. Balace, E. Defoort, P.H. Desneux, M. De Waele, K. Grunebaum, G. Trausch, J. Willequet), Arlon, Ed. de l'Académie Luxembourgeoise, 1980, pp.62-78..
- Pascale LEYDER, *Le rexisme dans la province du Luxembourg 1935-1940*, mémoire de licence en histoire, Université de Liège, 1983-1984.
- Jean MERGEAL, "A propos d'un centenaire. Redécouvrir Pierre Nothomb", *Marginales*, octobre-décembre 1986, n°218, pp.22-24.
- Marc MONHONVAL, "De la Meuse jusqu'au Rhin [...] P. Nothomb", *La Lanterne*, 14 avril 1987.
- Jean MERGEAL, "Pierre Nothomb", *La Revue générale*, n°12, décembre 1991, pp.77-79.
- Claude RAUCY, "Pierre Nothomb, le rassembleur", *Les Nothomb*, *La Revue générale*, n°3, mars 1996, pp.19-34.
- France BASTIA, "Mes années chez Pierre Nothomb", *Les Nothomb*, *La Revue générale*, n°3, mars 1996, pp.35-41.
- Jean-François NOTHOMB, "Quelques souvenirs", *Les Nothomb*, *La Revue générale*, n°3,

mars 1996, pp.57-66.

NOULET, Emilie

- "Le devoir des clercs", *Combat*, 15 juillet 1936, p.4.
- *Alphabet critique (1924-1964)*, Bruxelles, Presses Universitaires de Bruxelles, 4 tomes, 1966.

NYSSSEN, Hubert

- "Il y a des mots que je n'osais pas écrire", *Trente-deux poèmes de guerre et d'amour*, Bruxelles, Cercle Littéraire de l'U.L.B., Presses de Néon, 1946, pp.32-33.
- *Le nom de l'arbre*, Bruxelles, Les Eperonniers, Collection Passé Présent, n°53, 1987 (1ère édition: Editions Grasset et Fasquelle, 1973).

PLISNIER, Charles

- *Faux Passeports*, Coédition Actes Sud-Labor-L'Aire, Coll. Babel, n°36, 1991 (avec une "Lecture" de Pierre Mertens) (1ère édition: Editions Buchet-Chastel, 1937).
- "Préface" aux *Chansons rouges (pour une voix)* publiées sous la direction de Louise Larbalette, Paris-Bruxelles, Ed. Labor, 1937.
- "Vous souvenez-vous d'Augustin Habaru?", *Marginales*, n°12, juillet 1948, pp.81-88.
- "Les grands cimetières sous la lune" de Georges Bernanos" (pp.67-71), "Ecrivains engagés" (pp.119-122), "A propos de Miguel de Unamuno" (pp.154-156), *L'homme et les hommes*, Paris, Ed. Corrêa, 1953.

Sur Charles Plisnier:

- Robert VAN NUFFEL, *Poètes et polémistes*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1961.
- Paul ARON (ed.), *Charles Plisnier. Entre l'Evangile et la Révolution*, Bruxelles, Editions Labor, Archives du futur, 1988.
- Pierre MERTENS, "Lecture" à *Faux Passeports*, Coédition Actes Sud-Labor-L'Aire, Coll. Babel, n°36, 1991, pp.345-364.

POULET, Robert

- *L'Oiseau des Tempêtes. Mémoires inédites*.

* sous le pseudonyme de "Fabricius":

- "La guerre d'Espagne vu[e] par un abbé démocrate", *La Revue de l'Ordre corporatif*, tome II, n°8, mai 1937, pp.494-499.

* sous le pseudonyme de "Le Huron":

- "Les héros de l'abstention", *La Nation Belge*, 9 avril 1938, p.1.

SCHILTZ, Marcel

- *Frontière d'Espagne*, Anvers, Editions "Ça ira", 1938.

SERGE, Victor (pseudonyme de Victor LVOVITCH KIBALTCHICH)

- "Le mensonge de la "Défense de la Culture". Vingt discours ne rachètent pas un assassinat", *Le Rouge et le Noir*, 8 septembre 1937, p.1.
- "Billet à Franz Hellens", *Le Rouge et le Noir*, 6 octobre 1937, p.1.
- *Mémoires d'un révolutionnaire 1901-1941*, Paris, Editions du Seuil, Collection Points, Série Politique, Po94, 1978, Nouvelle édition assurée par Jean Rièr (1ère édition: Editions du Seuil, 1951).

Sur Victor Serge:

- *Victor Serge. Vie et oeuvre d'un révolutionnaire*, Actes du colloque organisé par l'Institut de sociologie de l'Université Libre de Bruxelles, 21-22-23 mars 1991, *Socialisme*, n°226-227, Bruxelles, juillet-octobre 1991.

SERVAIS, Max

- "Propos de l'Ami de l'Ordre", *Combat*, 14 mai 1938 (p.3), 4 juin 1938 (p.2), 30 juillet 1938 (p.6), 13 août 1938 (p.6), 1 octobre 1938 (p.6).
- "Délations de déserteur", *Combat*, 16 juillet 1938, p.2.
- "Comment M. le comte de St-Aulaire, ambassadeur de France apprécie la Renaissance de l'Espagne", *Combat*, 13 août 1938, p.3.
- "Conscience des bien-pensants", *Combat*, 11 février 1939, p.6.
- "Les héritiers. De la Commune de Paris à la Commune de Madrid", *Combat*, 11 mars 1939, p.3.

VILLERS, André

- *L'Espagne de Franco*, Bruxelles, Ecran du Monde, 1955.
- *Le puits d'amertume*, in *Audace*, Recueil littéraire trimestriel, vol. 13, octobre 1956, Bruxelles, Les Editions Le Rond-Point, pp.3-136.

WEYERGANS, François

- *Les figurants*, Editions Balland, 1980.
- *Françaises, Français*, Editions Gallimard, Collection Folio, n°1864, 1988.

Sur François Weyergans:

- Alain CLERVAL, "François Weyergans: *Les Figurants*", *La Nouvelle Revue Française*, n°336, 1er janvier 1981, pp.138-139.
- Jacques-Gérard LINZE, "François Weyergans: *Les figurants*", *La Revue générale*, janvier 1981, pp.104-105.

II. GUERRE CIVILE ESPAGNOLE ET LITTÉRATURE.

- *Actes du colloque "La guerre civile d'Espagne - Histoire et Culture"*, Université Libre de Bruxelles/Vrije Universiteit Brussel, 23-25 octobre 1986, *Revue belge de philologie et d'histoire*, LXV-1987-3:
- * ARON, Paul, "La Guerre civile en Espagne et les écrivains belges francophones: étapes d'une réception littéraire", pp.581-603.
- * COLLARD, Patrick, "La guerre civile dans l'oeuvre de Ramón J. Sender: de la littérature de propagande au récit "exemplaire"", pp.522-530.
- * FRÉDÉRIC, Madeleine, "La rhétorique de la mort dans quelques poèmes du Romancero general de la guerra de España", pp.532-543.
- * MINGELGRÜN, Albert, "L'écriture polémique/poétique de Georges Bernanos dans "Les Grands Cimetières sous la lune"", pp.544-551.
- * RASSON, Luc, "D'un château l'autre: Malraux, Kafka, Brasillach", pp.562-573.
- * VANHELLEPUTTE, Michel, "Bertolt Brecht et la Guerre d'Espagne", pp.515-521.
- AZNAR SOLER, Manuel y MARIO SCHNEIDER, Luis, *II Congreso internacional de escritores para la defensa de la cultura (1937). Actas, ponencias, documentos y testimonios*, Conselleria de Cultura, Educació i Ciència de la Generalitat Valenciana, 1987.
- BENSON, Frederick R., *Writers in Arms. The Literary Impact of the Spanish Civil War*, London, University of London Press Limited/New York, New York University Press, 1967.
- BERNANOS, Georges, *Les grands cimetières sous la lune*, Plon, Coll. Le Livre de Poche, n°819-820, 1972 (1ère édition: Librairie Plon, 1938).
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La guerre civile espagnole et la littérature française*, Paris-Montréal-Bruxelles, Ed. Didier, 1972.
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La Guerra Civil Española en la Novela. Bibliografía Comentada*, Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 3 tomos, 1982, 1982, 1987.
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, "La mitificación de la guerra civil como proceso semiótico", *Investigaciones semióticas. IV. Descubrir, inventar, transcribir el mundo*, Actas del IV simposio internacional, Sevilla, 3-5 de diciembre 1990, Volumen I, Visor Libros, Asociación española de semiótica, Biblioteca Filológica hispana/9, Madrid, 1992, pp.39-44.
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse (ed.), *Guerra civil y producción cultural. Teatro, poesía, narrativa*, *Anthropos*, n°148, septiembre 1993.
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, "La guerra civil española y la creación literaria", *Guerra civil y producción cultural. Teatro, poesía, narrativa*, *Anthropos*, n°148, septiembre 1993, pp.6-24.
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La novela europea y americana y la guerra civil española*, Gijón-Madrid, Ediciones Júcar, 1994.
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, *La guerra civil española y la literatura francesa*, Sevilla, Ediciones Alfar, 1995.
- BERTRAND DE MUÑOZ, Maryse, "Presencia y transformación del tema de la guerra en la novela española desde los años ochenta", *Insula*, n°589-590, "El espejo fragmentado", *Revista de letras y ciencias humanas*, Librería y publicaciones, S.A., año LI, enero-febrero 1996, pp.11-14.
- CALAMAI, Natalia, *El compromiso de la poesía en la guerra civil española*, Barcelona, Laia, 1979.
- DÍAZ-PLAJA, Fernando, *Si mi pluma valiera tu pistola. Los escritores españoles en la guerra civil*, Barcelona, Plaza y Janés, 1979.
- DÍAZ-PLAJA, Fernando, *La Guerra Civil y los Poetas Españoles*, Madrid, Editorial San Martín, 1981.
- GARETH, Thomas, *The Novel of the Spanish Civil War (1936-1975)*, Cambridge, Cambridge University Press, 1990.
- GAROSCI, Aldo, *Los intelectuales y la Guerra de España*, Madrid, Ediciones Júcar, 1981.
- HANREZ, Marc (ed.), *Les écrivains et la guerre d'Espagne*, Paris, Les dossiers H, Cahiers de

l'Herne, 1975 (avec un "Avant-propos" de Marc Hanrez).

- PONCE DE LEÓN, José Luis, *La novela española de la guerra civil (1936-1939)*, Madrid, Insula, 1971.
- MAINER, José-Carlos, *Falange y literatura. Antología*, Barcelona, Textos hispánicos modernos, Ed. Labor, 1971.
- MARRAST, Robert, *El teatre durant la guerra civil espanyola. Assaig d'història i documents*, Barcelona, Publicacions de l'Institut del Teatre, 1978.
- MUSTE, John M., *Say That We Saw Spain Die. Literary Consequences of the Spanish Civil War*, University of Washington Press, 1966.
- PÉREZ-BOWIE, José Antonio, *El léxico de la muerte durante la guerra civil española*, Ediciones Universidad de Salamanca, 1983.
- PUCCINI, Dario, *Romancero della Resistenza spagnola*, 2 vol., Roma, Editori Riuniti, 1965.
- ROMEISER, John Beals (ed.), *Red Flags, black Flags. Critical Essays on the Literature of the Spanish Civil War*, Madrid, Ediciones José Porrúa Turanzas, 1982.
- SALAÜN, Serge, *La poesía de la guerra de España*, Madrid, Editorial Castalia, 1985.
- SALAÜN, Serge et SERRANO, Carlos, *Autour de la guerre d'Espagne. 1936-1939, Actes du colloque organisé à la Sorbonne par le Centre de recherche Idéologie et Discours les 7 et 8 novembre 1986*, Publications de la Sorbonne Nouvelle, 1989.
- TRAPIELLO, Andrés, *Las armas y las letras. Literatura y guerra civil (1936-1939)*, Barcelona, Editorial Planeta, Espejo de España 166, 1994.
- WEINTRAUB, Stanley, *The Last Great Cause. The Intellectuals and the Spanish Civil War*, London, W. H. Allen, 1968.
- ZAMBRANO, María, *Los intelectuales en el drama de España. Ensayos y notas (1936-1939)*, Madrid, Editorial Hispamerca, 1977.

III. GUERRE D'ESPAGNE ET CINÉMA.

- FERNÁNDEZ CUENCA, Carlos, *La guerra de España y el cine*, 2 vol., Madrid, Editora Nacional, 1972.
- OMS, Marcel, *La guerre d'Espagne au cinéma. Mythes et réalités*, Paris, Les Editions du Cerf, 1986.

IV. HISTOIRE DE LA GUERRE D'ESPAGNE.

- AYALA, Francisco, *La imagen de España*, Madrid, Alianza Editorial, 1986.
- BRASILLACH, Robert, *Histoire de la guerre d'Espagne. Mémoires*, Paris, Plon, 1969 (1ère édition par Robert Brasillach et Maurice Bardèche, 1939).
- BRENAN, Gerald, *El laberinto español. Antecedentes sociales y políticos de la guerra civil*, Barcelona, Ibérica de Ediciones y Publicaciones, 1977.
- BROUÉ, Pierre et TÉMIME, Emile, *La révolution et la guerre d'Espagne*, Paris, Les Editions de Minuit, 1961.
- CASTELLS, Andreu, *Las Brigadas Internacionales de la guerra de España*, Barcelona, Editorial Ariel, Horas de España, 1974.
- DELPERRIE DE BAYAC, Jacques, *Les Brigades Internacionales*, Paris, Fayard, 1968.
- DESCOLA, Jean, *ô Espagne*, Paris, Albin Michel, 1976.
- FABRÉGUET, Michel, "Un groupe de réfugiés politiques: les républicains espagnols des camps d'internement français aux camps de concentration nationaux-socialistes (1939-1941)", *Revue d'histoire de la deuxième guerre mondiale et des conflits contemporains*, n°144, octobre 1986, Presses Universitaires de France, pp. 19-38.
- GALLO, Max, *Histoire de l'Espagne franquiste*, 2 vol.: 1. de la prise du pouvoir à 1950 - 2. de 1951 à aujourd'hui, Verviers, Ed. Marabout Université, 1975.

- GIBSON, Ian, *El asesinato de García Lorca*, Barcelona, Plaza y Janés Editores, Historia, nº60, 1985.
- HERMET, Guy, *La guerre d'Espagne*, Paris, Editions du Seuil, Coll. Points, Série Histoire H 124, 1989.
- HIDALGO DE CISNEROS, Ignacio, *Cambio de rumbo*, 2 vol., Barcelona, Editorial Laia, Colección Ebro, 1977.
- JACKSON, Gabriel, *Entre la reforma y la revolución. La República y la guerra civil 1931-1939*, Barcelona, Editorial Crítica, Grupo editorial Grijalbo, Guías de historia contemporánea de España 6, 1980.
- MARRERO, Vicente, *La guerra española y el trust de cerebros*, Madrid, Ediciones Punta Europa, 1961.
- MARTÍNEZ BANDE, José Manuel, *La Marcha sobre Madrid*, Madrid, Librería Editorial San Martín, 1968.
- NENNI, Pietro, *La guerre d'Espagne*, Paris, François Maspero, 1959.
- PIKE, David Wingeate, *Les Français et la guerre d'Espagne 1936-1939*, Paris, Presses Universitaires de France, Publications de la Sorbonne, "Ns Recherches"-7, 1975.
- SALAS LARRAZÁBAL, Jesús, *La guerra de España desde el aire. Dos ejércitos y sus cazas frente a frente*, Barcelona, Ediciones Ariel, 1972.
- SORIA, Georges, *Guerre et révolution en Espagne (1936-1939)*, 5 vol., Paris, Ed. R. Laffont et Livre Club Diderot, 1976.
- SOUTHWORTH, Herbert R., *Le mythe de la croisade de Franco*, Paris, Editions Ruedo Ibérico, 1964.
- SOUTHWORTH, Herbert R., *La destrucción de Guernica. Periodismo, diplomacia, propaganda e historia*, Barcelona, Ibérica de Ediciones y Publicaciones, 1977.
- TAGÜEÑA LACORTE, Manuel, *Testimonio de dos guerras*, Barcelona, Editorial Planeta, Colección Espejo de España, nº38, 1978.
- TÉMIME, Emile, 1936. *La guerre d'Espagne commence*, Bruxelles, Editions Complexe, nº47, 1986.
- THOMAS, Hugh, *La guerre d'Espagne. Juillet 1936 - Mars 1939*, Paris, Editions Robert Laffont, Coll. Bouquins, Edition définitive, 1985.
- TUÑÓN DE LARA, Manuel, ARÓSTEGUI, Julio, VIÑAS, Angel, CARDONA, Gabriel, BRICALL, Josep M., *La guerra civil española 50 años después*, Barcelona, Editorial Labor, 1985.
- TUSELL, Javier, *Siglo XX*, Madrid, Historia 16, 1990.
- VILAR, Pierre, *La guerre d'Espagne (1936-1939)*, Paris, Presses Universitaires de France, Coll. Que sais-je?, nº2338, 1986.

V. LITTÉRATURE BELGE: OUVRAGES GÉNÉRAUX.

- ANDRIANNE, René, *Ecrire en Belgique. Essai sur les conditions de l'écriture en Belgique francophone*, Bruxelles, Editions Labor, 1983.
- BECKERS, Anne-Marie, *Lire les écrivains belges*, Ministère de l'Education nationale - Organisation des Etudes, 2 tomes, 1985, 1987.
- BURNIAUX, Robert et FRICKX, Robert, *La littérature belge d'expression française*, Paris, Presse Universitaires de France, Coll. Que sais-je?, nº1540, 1980.
- CORDIER, Jacques et BROUTOUT, Vital, "La littérature prolétarienne aujourd'hui", *Littérature prolétarienne en Wallonie. Chronique et récits*, Editions Plein Chant, Collection Voix d'en bas, 1985, pp.9-37.
- CULOT, Jean-Marie (ed.), *Bibliographie des Ecrivains Français de Belgique*, Bruxelles, Académie Royale de Langue et de Littérature Françaises de Belgique, 5 tomes, 1958, 1966, 1968, 1972, 1988.
- FRICKX, Robert et TROUSSON, Raymond, *Lettres françaises de Belgique. Dictionnaire des oeuvres*, Paris-Gembloux-LLN, Editions Duculot, 4 tomes: Tome I. *Le roman* (sous la

- direction de Vic Nachtergaele et Raymond Trousson); Tome II. *La poésie* (sous la direction de Christian Berg et Robert Frickx); Tome III. *Le théâtre* (sous la direction de Marcel De Grève), *L'essai* (sous la direction de Jean Marie d'Heur et Raymond Pouillart), 1988-1989; Tome IV. *1981-1990* (sous la direction de Robert Frickx, Raymond Trousson, Christian Berg, Jean-Marie d'Heur, Fernand Hallyn, Vic Nachtergaele, Michel Otten et René Poupard).
- HANLET, Camille, *Les écrivains belges contemporains*, Liège, H. Dessain, 1946.
 - JANS, Adrien (sous la direction de), *Lettres vivantes, deux générations d'écrivains français en Belgique (1945-1975)*, Bruxelles, La Renaissance du livre, 1975.
 - MARIËN, Marcel, *L'activité surréaliste en Belgique (1924-1950)*, Bruxelles, Editions Lebeer-Hossmann, 1979.
 - QUAGHEBEUR, Marc, "Balises pour l'histoire de nos lettres", *Alphabet des lettres belges de langue française*, Bruxelles, Association pour la promotion des lettres belges de langue française, 1982, pp.9-202.
 - *Rue des Usines*, revue trimestrielle de culture populaire éditée par la Fondation Jacques Gueux, (a.s.b.l.), 6/7/8/9, automne 1981.
 - TOUSSAINT, Françoise, *Le surréalisme belge*, Bruxelles, Editions Labor, Coll. Un livre - Une oeuvre, n°9, 1986.
 - TREKKER, Anne-Marie et VANDER STRAETEN, Jean-Pierre (ed.), *Cent auteurs. Anthologie de littérature française de Belgique*, Editions de la Francité et de la Coopération par l'Education et la Culture, 1982.
 - *Les écrivains belges de langue française*, Catalogue coproduit par le ministère de la Communauté française de Belgique, l'association des libraires francophones de Belgique et le groupement de libraires français et belges de l'Oeil de la lettre (avec une introduction de Jean-Luc Outers, "Une littérature décalée"), septembre 1992.

VI. GUERRE CIVILE ESPAGNOLE ET PRESSE.

- ARON, Paul et SOUCY, Pierre-Yves, *Les revues littéraires belges de langue française de 1830 à nos jours. Essai de répertoire*, Bruxelles, Editions Labor et Archives et Musée de la Littérature, 1993.
- BERTELSON, Lionel, *Dictionnaire des journalistes-écrivains de Belgique*, Bruxelles, Association générale de la presse belge, 1960.
- BERTELSON, Lionel, *La presse d'information. Tableau chronologique des journaux belges*, Institut pour journalistes de Belgique, 1974.
- DIOUDONNAT, Pierre-Marie, *Les 700 rédacteurs de "Je suis partout" 1930-1944*, Paris, Sedopols, 1993.
- FÜEG, Jean-François, *Le Rouge et le Noir. Un hebdomadaire bruxellois non-conformiste*, Catalogue de l'exposition présentée par "Présences et Action Culturelles" au Musée Charlier à Bruxelles du 8 décembre 1993 au 8 janvier 1994.
- FÜEG, Jean-François, *Le Rouge et le Noir. La tribune bruxelloise non-conformiste des années 30*, Ottignies/Louvain-la-Neuve, Editions Quorum, 1995.
- MARTIN, Pascal, "D'une croisade l'autre ou la paix à tout prix. Analyse du regard porté par le journal *Cassandra* sur les événements d'Espagne", *Revue belge d'histoire contemporaine*, XIX, 1988, 3-4, pp.395-413.
- MARTÍNEZ AZNAR, Alfredo, *La guerre civile d'Espagne vue par la presse belge d'expression française*, mémoire de licence, Faculté des sciences politiques de L'Université Libre de Bruxelles, 1966.
- SIMON-RORIVE, Marcelle, *La presse de gauche éditée ou diffusée à Liège face à la deuxième République d'Espagne (1931-1939). Etude de ses différentes tendances, ainsi que de ses divergences avec le quotidien liégeois bénéficiant de la plus large audience: La Meuse*, mémoire de licence en histoire, Université de Liège, 1970.
- SIMON-RORIVE, Marcelle, *La presse socialiste et révolutionnaire en Wallonie et à*

Bruxelles de 1918-1940, Louvain-Paris, Ed. Nauwelaerts, 1974.

- VERMEYLEN, Pierre, *Victor Larock*, Bruxelles, Institut Emile Vandervelde, 1977.
- VERMEYLEN, Pierre, *Mémoires sans parenthèses*, Bruxelles, Editions du CRISP (Centre de recherche et d'information socio-politiques), 1985.

VII. LA GUERRE CIVILE ESPAGNOLE ET LA BELGIQUE.

- ADRIAENS, Ward, *Vrijwilligers voor de vrijheid. Belgische anti-fascisten in de Spaanse Burgeroorlog*, Leuven, Kritak Dossier, 1978.
- *Au secours de l'Espagne. Hommage à Pierre Brachet*, Charleroi, Fédération National des J.G.S., Noël 1936.
- BALACE, Francis, "Fascisme et catholicisme politique dans la Belgique francophone de l'entre-deux guerres", *Handelingen van het XXXIle Vlaamse Filologencongres*, Leuven, 1979, pp.146-164.
- BLUM, Léon, *Hommage à Emile Vandervelde*, Paris, 1947.
- BLUME, Jean, *Drôle d'agenda. 1936-1948*, tome I: *Le temps d'une guerre mondiale et d'une adhésion*, Bruxelles, Fondation Joseph Jacquemotte, 1985.
- CAMBIER, Pierre, *Pierre Brachet parmi nous*, Bruxelles, Imprimerie Dembla, 1986.
- CAUVIN, André, *La liaison dangereuse. Belgique. Franco. Espagne. Portugal. Londres. 1940-1942*, Bruxelles, Editions J. M. Collet, 1988.
- DE BOCK, Walter, *Les plus belles années d'une génération. L'Ordre Nouveau en Belgique avant, pendant et après la Seconde Guerre Mondiale*, Bruxelles, Editions EPO, 1983.
- de BROUCKÈRE, Louis, *S'unir ou Périr. Pour la victoire de l'Espagne démocratique*, Bruxelles, Ed. Germinal, s.d..
- de BROUCKÈRE, Louis, *Oeuvres choisies*, Tome quatrième: *Le journaliste*, Fondation Louis de Brouckère, 1962.
- de CASTRESANA, Luis, *El otro árbol de Guernica*, Madrid, Prensa Española, 1967.
- DE CONINCK, Albert, *España, Belgen in de internationale Brigaden*, Brussel, Frans Masereel Fonds, 1972.
- DEGRELLE, Léon, *Face au danger*, Editions Rex, 1936.
- DEGRELLE, Léon, *Le message de Rex*, imprimé en Belgique le 10 septembre 1936.
- de LAUNAY, Jacques, *Fascisme rouge*, Bruxelles, Ed. Montana, 1954.
- de LAUNAY, Jacques, *Les grands controverses de l'Histoire contemporaine 1914-1945*, vol. I, Lausanne, Sté. coopérative, Ed. Rencontre, 1964.
- DE MAN, Henri, *Après coup*, Bruxelles, Ed. de la Toison d'or, 1941.
- DENEYS, B., *Les socialistes belges face à la guerre civile espagnole (1936-1939)*, mémoire de licence en histoire, U.L.B., 1985-1986.
- DENOËL, Thierry (sous la direction de), *Le nouveau Dictionnaire des Belges*, Bruxelles, Le Cri/Legrain, 1992.
- DE SMET, André, *La Belgique et la guerre civile espagnole (1936-1939)*, Bruxelles, mémoire présenté à l'Ecole Royale Militaire pour l'obtention du titre de licencié en sciences sociales et militaires, 1966.
- D'HOORE, Marc, *Les libéraux belges face à la guerre civile espagnole*, mémoire de licence en histoire, U.L.B., 1984-1985.
- DUMONT-WILDEN, Louis, "La Politique étrangère: la guerre civile en Espagne", *Revue bleue politique et littéraire*, n°16, 15 août 1936, Paris, pp.566-569.
- ETIENNE, Jean-Michel, *Le Mouvement rexiste jusqu'en 1940*, Paris, Cahiers de la Fondation Nationale des Sciences politiques, n°165, Armand Colin, 1968.
- FLAGOTHIER, Robert, "Le Parti Ouvrier Belge et la guerre civile en Espagne (1936-1939)", *La Belgique et la guerre civile*, Catalogue historique publié à l'occasion de la semaine "Espagne 36-86" organisée du 13 au 22 novembre 1986 au Grand-Hornu par les A.S.B.L. Borinage 2000 et Miguel de Cervantes, pp.6-9.

- FLOUQUET, Pierre-Louis, "Assassinat de Federico García Lorca", *Courrier des poètes* 2, les Cahiers du journal des poètes, Coll. 1936, n°19, 30 septembre, pp.58-60.
- FONTAINE, Colette, *Bob Claessens. Le temps d'une vie*, Bruxelles, Fondation "Bob Claessens"- fonds & les Editions du Cercle d'Education Populaire a.s.b.l., 1977.
- GOTOVITCH, José, *Isabelle Blume. Entretiens recueillis et présentés par José Gotovitch*, Bruxelles, Fondation Jacquemotte, 1976.
- GOTOVITCH, José, "La Belgique et la guerre civile espagnole: un état des questions", *Revue belge d'histoire contemporaine*, XIV, 1983, 3-4, pp.497-532.
- GOTOVITCH, José, *Du Rouge au Tricolore. Résistance et Parti communiste (Les Communistes belges de 1939 à 1944)*, Bruxelles, Editions Labor, Archives du futur-Histoire, 1992.
- GOTOVITCH, José, "Médecins engagés, des années trente à la libération", *L'engagement social et politique des médecins. Belgique et Canada, XIXe et XXe siècles*, Colloque organisé par le groupe d'Histoire et de Sociologie du Communisme et le Centre d'Etudes Canadiennes sous le patronage de la Faculté de Médecine de l'Université Libre de Bruxelles, *Socialisme*, Bruxelles, hors série, septembre 1993, pp.51-66.
- GOTOVITCH, José, DELWIT, Pascal, DE WAELE, Jean-Michel, *L'Europe des communistes*, Bruxelles, Editions Complexe, Coll. Questions au XXe siècle, Identités politiques européennes, 1992.
- GOTOVITCH, José et WITTE, Els (ed.), *La Belgique et la guerre civile d'Espagne*, numéro spécial de la *Revue belge d'histoire contemporaine*, XVIII, 1987, 1-2-3-4:
- * DENUIT-SOMERHAUSEN, Christine, "La Belgique au Comité de non-intervention en Espagne", pp.15-38.
- * DAVID, Eric, "La condition juridique des volontaires belges pendant la guerre d'Espagne (1936-1939)", pp.39-80.
- * VINCINEAU, Michel, "La guerre civile espagnole. Les exportations belges d'armes", pp.81-123.
- * SALMON, Jean, "La reconnaissance du gouvernement de Burgos", pp.125-155.
- * VAN DOORSLAER, Rudi, "De Internationale Brigaden: de vrijwilligers uit België. Een status quaestionis", pp.159-163.
- * VAN DOORSLAER, Rudi, "Joodse vrijwilligers uit België in de Internationale Brigaden. Een portret van een vergeten generatie?", pp.165-185.
- * MORELLI, Anne, "Les Italiens de Belgique face à la guerre d'Espagne", pp.187-214.
- * CAESTECKER, Frank en VAN DOORSLAER, Rudi, "Poolse vrijwilligers uit België in de Internationale Brigaden", pp.215-241.
- * EECKHOUT, "De hulp aan republikeins Spanje uitgaande van de B.W.P. afdeling Gent-Eeklo, meer specifiek de opvang der Spaanse kinderen", pp.243-273.
- * LEGARETTA, Dorothy, "Hospitality to the basque refugee children in Belgium", pp.275-288.
- * SAELENS, Christian, "Le P.O.B. et la reconnaissance de Burgos: rupture ou continuité?", pp.291-313.
- * MUSIN-FLAGOTHIÉ, Linda, "Le P.O.B. liégeois et la guerre d'Espagne", pp.315-341.
- * POLASKY, Janet L., "The insider as outsider: Emile Vandervelde and the Spanish Civil War", pp.343-355.
- * CRAEYBECKX, Jan, "De Spaanse burgeroorlog in de socialistische syndicale pers. Een steekproef", pp.357-392.
- * VAN DOORSLAER, Rudi, "De Spaanse burgeroorlog en de eenheid van links: de communistische interventie", pp.393-397.
- * DE BEULE, Nadie, "Met de loupe op zoek naar de Belgische trotskisten in de Spaanse arena", pp.399-417.
- * SMOLSKI, Georgette, "L'U.L.B. devant la guerre d'Espagne", pp.419-446.
- * D'HOORE, Marc, "Les libéraux belges face à la guerre civile espagnole", pp.447-464.
- * KESTELOOT, Chantal, "La tradition de la guerre d'Espagne dans la presse clandestine

(1940-1944)", pp.465-480.

* MIROIR, A., "La Franc-Maçonnerie et la guerre d'Espagne (1936-1939)", pp.481-495.

* BALACE, Francis, "La droite belge et l'aide à Franco", pp.505-689.

* GROGNARD, Christian, "Une guerre religieuse et patriotique". Positions d'un hebdomadaire de droite: *La revue catholique des idées et des faits*", pp.691-724.

* SAUVAGE, Pierre, "Le groupe de "La Cité Chrétienne" face à la guerre d'Espagne", pp.725-752.

* FOUBERT, Bea, "De Spaanse burgeroorlog in katholiek vlaanderen onderzocht in de periodieke pers (1936-1939)", pp.753-777.

* HUYSEUNE, Michel, "Spaanse affiches en muurpanelen in de Belgische pers", pp.781-800.

* LAMBRECHT, Jeanine, "Karikaturen over de Spaanse burgeroorlog in de Belgische dagbladpers (17.7.36-30.3.39)", pp.801-864.

* VAN GYSEGEM, Mark, "De auteur-fotograf als ooggetuige in de Spaanse burgeroorlog", pp.865-884.

* NYCKEES, Renaat, "De Belgische persfotografie en de Spaanse burgeroorlog", pp.885-906.

* VAN DOORSLAER, Rudi, "Bij wijze van besluit: de Spaanse burgeroorlog als laboratorium van het Belgisch politiek landschap aan de vooravond van W.O.II", pp.909-912.

- HANSEN, Paul, "Liège en Espagne. Témoignage d'un liégeois, combattant des brigades internationales" (propos recueillis par Léon Michaux), *Pour*, 26 novembre 1981.

- LABAJOS-PÉREZ, Emilia et VITORIA-GARCÍA, Fernando, *Los niños. Histoire d'enfants de la Guerre civile espagnole exilés en Belgique (1936-1939)*, Bruxelles, Editions Vie Ouvrière / Erpent, Association Los niños de la guerra, 1994.

- LECERF, Emile et SERVAIS, Auguste, *Le livre de l'histoire de la Belgique*, Paris, Ed. G. P. Rouge et Or, 1985.

- *L'Aide des Etudiants de l'Université de Bruxelles aux Enfants d'Espagne*, Bruxelles, La Production, 1er janvier 1939.

- *L'Association Générale des Etudiants et le Cercle du Libre Examen de l'U.L.B. rappellent leur grande tradition antifranquiste à l'occasion du XXle anniversaire de la République Espagnole*, Bruxelles, Editeur responsable: A. Weerens, 1952.

- *L'Espagne*, Bruxelles, Institut des Relations Internationales, 1948.

- *La guerre civile espagnole*, Catalogue historique publié à l'occasion de la semaine "Espagne 36-86" organisée du 13 au 22 novembre 1986 au Grand-Hornu par les A.S.B.L. Borinage 2000 et Miguel de Cervantes sous la présidence de Jacques Fostier.

- *La guerre d'Espagne. Affiches et caricatures*, Bruxelles, Crédit Communal, 1986.

- MABILLE, Xavier, *Histoire politique de la Belgique. Facteurs et acteurs de changement*, Bruxelles, Editions du Centre de recherche et d'information socio-politiques, 1986.

- MOLITOR, André, *Souvenirs. Un témoin engagé dans la Belgique du XXe siècle*, Paris-Gembloux, Editions Duculot, 1984.

- MORELLI, Anne, "La solidarité active des femmes laïques en faveur de l'Espagne républicaine", *Femmes, libertés, laïcité* (sous la direction scientifique de Yolande Mendes da Costa et d'Anne Morelli), Ed. de l'Université de Bruxelles, Laïcité-Série "Actualités" 8, 1989, pp.113-118.

- POLASKY, Janet L., "Emile Vandervelde", *Nouvelle biographie nationale*, Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique, Palais des Académies, Liège, Pierre Mardaga Editeur, T.I, 1988, pp.344-354.

- POLAKY, Janet L., *Emile Vandervelde, le patron*, Editions Labor, Archives du futur-Histoire, 1995.

- *Rapport d'une délégation d'étudiants de l'Université libre de Bruxelles sur son voyage en Espagne du 18 décembre 1937 au 5 janvier 1938*, Bruxelles, Les Etudiants de l'Université de Bruxelles, Comité d'Aide à l'Espagne républicaine, 1938.

- SANCHEZ, Maria-José, "Les Espagnols en Belgique au XXe siècle", *Histoire des étrangers et de l'immigration en Belgique de la préhistoire à nos jours* (sous la direction d'Anne Morelli), Bruxelles, Ed. Vie Ouvrière, 1982, pp.255-273.

- SPAAK, Paul-Henri, *Combats Inachevés*, tome I: *De l'Indépendance à l'Alliance*, Paris, Fayard, Les Grandes Etudes Contemporaines, 1969.
- van der BURCH, Alexandre, *Le Calvaire Ibérique. Témoignage*, Bruxelles, Librairie de la Grand'Place, Jean Dewit, 1938.
- VANDERVELDE, Emile et Jeanne E., *Ce que nous avons vu en Espagne*, Conférence pour la Presse faite à Paris, le 28 février 1938, Paris, Edité par le Comité international de Coordination et d'Information pour l'Aide à l'Espagne républicaine.
- VANDERVELDE, Emile, *Rapport sur la Politique Internationale*, 57e congrès du P.O.B., 29-31 octobre 1938.
- VANDERVELDE, Emile, *Carnets 1934-1938*, Paris, Editions Internationales, 1966.
- VAN DOORSLAER, Rudi, "Les volontaires gantois pour les Brigades internationales en Espagne. Motivations du volontariat pour un conflit politico-militaire", *Cahiers d'Histoire de la Seconde Guerre mondiale*, n°6, 1980, pp.145-187.
- VAN DOORSLAER, Rudi, "Les Brigades internationales", *Témoignages*, Catalogue historique publié à l'occasion de la semaine "Espagne 36-86" organisée du 13 au 22 novembre 1986 au Grand-Hornu par les A.S.B.L. Borinage 2000 et Miguel de Cervantes, pp.1-5.
- VAN DOORSLAER, Rudi, "Portrait d'une identité communiste juive: les Juifs de Belgique dans la guerre civile espagnole", *Pardès* 17/1993, Paris, Editions du Cerf, pp.147-159.
- VAN DOORSLAER, Rudi et VERHOEYEN, Etienne, "L'Allemagne Nazie, la police belge et l'anticommunisme en Belgique (1936-1944)", *Revue belge d'histoire contemporaine*, XVII, 1986, 1-2, pp.61-125.

VIII. CRITIQUES LITTÉRAIRES.

- del PRADO BIEZMA, Javier, *Cómo se analiza una novela*, Madrid, Editorial Alhambra, 1984.
- GOLDMANN, Lucien, *Pour une sociologie du roman*, Editions Gallimard, Collection Idées, 1964.
- MILLY, Jean, *La poétique des textes*, Editions Nathan Université, Coll. "littérature", 1992.
- MOUNIER, Emmanuel, "André Malraux, le conquérant aveugle", *Malraux, Camus, Sartre, Bernanos. L'espoir des désespérés*, Editions du Seuil, Coll. Points-Littérature, n°3, 1953, pp.11-63.
- RICOEUR, Paul, *Temps et récit*, Tome I: *Temps et récit*, Tome II: *La configuration du temps dans le récit de fiction*, Tome III: *Le temps raconté*, Paris, Editions du Seuil, Coll. L'Ordre philosophique, 1983, 1984, 1985.
- VALETTE, Bernard, *Esthétique du roman moderne*, Editions Nathan Université, Coll. "littérature", 1993.